



Game

Lyga
Lyga Barry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TRAQUER LES TUEURS EST UN JEU DANGEREUX

Game

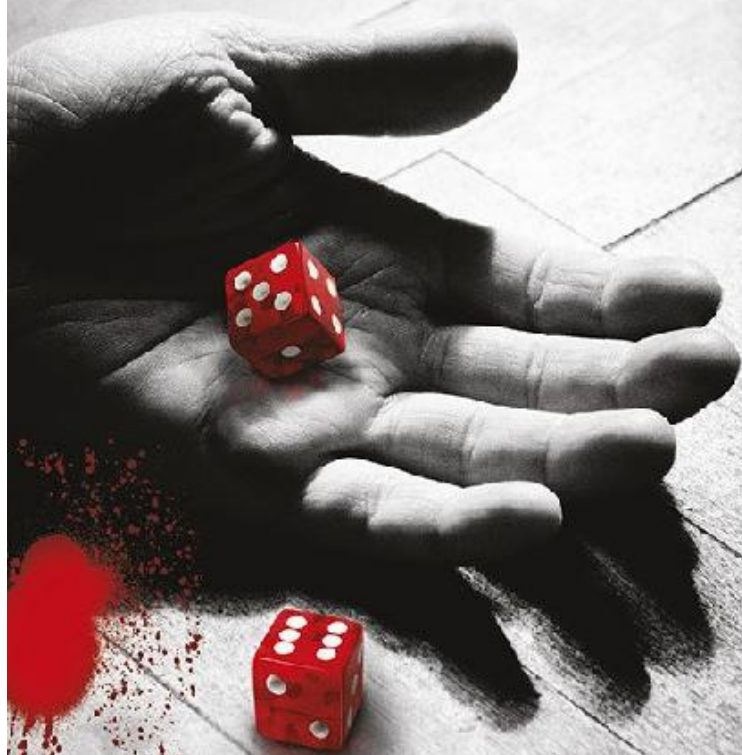


B A R R Y L Y G A

**Msk**

TRAQUER LES TUEURS EST UN JEU DANGEREUX

Game



BARRY LYGA


MSK

Barry Lyga

GAME

I Hunt Killers tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Cambolieu

Roman



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :

GAME

Publiée par Little, Brown and Company (New York).

Couverture :

© Sara Baumgartner

© Valentino Sani / Arcangel Images

© 2013 by Barry Lyga.

© 2013, éditions du Masque, un département des
éditions

Jean-Claude Lattès, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7024-3685-1

www.msk-la-collection.com

PREMIÈRE PARTIE

3 JOUEURS. 2 CAMPS.

1.

Des cris, mais pas de larmes.

Voilà le souvenir qu'il garderait de celle-ci, songea-t-il. Il ne se rappellerait pas la couleur de ses cheveux ou de ses yeux. Il ne se souviendrait ni du dessin de ses lèvres, ni de la courbe de ses hanches. Non, de rien de tout cela. Pas même de son nom.

Elle avait crié et imploré ce ciel indifférent piqué d'étoiles. Elles criaient toutes, car n'importe qui aurait crié. Mais elle, elle n'avait pas pleuré.

Non que les pleurs y auraient changé quelque chose : il l'aurait tuée de toute façon, aussi sa réaction importait peu. Cependant, son attitude l'avait frappé. Pas de sanglots. Pas de jérémiades. Les femmes pleuraient toujours, pourtant. C'était leur recours ultime, et le plus efficace. Elles en usaient pour forcer l'amant à s'excuser, persuader le mari de les enlacer ou inciter papa à se montrer plus généreux.

Elle s'était contentée de crier. Et ses cris étaient... sublimes. Mais, finalement, les larmes lui avaient manqué.

Plus tard, sa besogne achevée, il se pencha sur elle. Le soleil n'était pas tout à fait levé, l'air du petit matin était doux, et il flottait dans l'atmosphère un léger parfum âcre d'huile de moteur. Maintenant qu'elle était muette, morte, immobile, il était incapable de se rappeler pourquoi il l'avait tuée. Pendant un bref instant, il s'interrogea sur l'étrangeté de ce détail, mais chassa aussitôt ses doutes. Ce n'était qu'une femme parmi tant d'autres. Plusieurs l'avaient précédée, et bien d'autres encore suivraient.

Il s'agenouilla près d'elle et sortit une petite lame affûtée, avant de faire courir ses mains sur son corps pendant quelques secondes.

Jetant son dévolu sur la hanche, il entreprit de l'entailler.

2.

L'homme en train de mourir s'appelait...

Oh... au fond, ça n'avait guère d'importance. Plus maintenant. Les noms étaient de simples étiquettes, des substantifs attribués à des personnes, des lieux, des objets, des idées... comme on le lui avait appris à l'école. Cet objet, dans lequel je bois, je l'appelle « verre ». Et après ? Ce morceau de tissu, là, qui couvre le haut de mon corps, je l'appelle « chemise ». La belle affaire. Et celui-ci, que j'ai ouvert sous un ciel d'encre et que ce beau clair de lune illumine de l'intérieur, je l'appelle « Jerome Herrington ». Et alors ?

Le tueur se redressa en s'étirant pour faire craquer ses vertèbres. Trimballer cette chose nommée Jerome Herrington sur cinq étages n'avait pas été une mince affaire ; il était fourbu. Heureusement pour lui, il n'aurait pas à la redescendre.

La tête de la chose pivota sur la gauche, puis sur la droite, les yeux écarquillés – il ne pouvait en être autrement : le meurtrier avait commencé en découpant les paupières. Toujours commencer par là. Primordial.

Le tueur se pencha vers le visage de la chose et lui murmura :

— Nous y sommes presque. Presque. Je t'ai ouvert le ventre et je dois bien l'admettre : tu es splendide, comme ça, dans la nuit. Vraiment magnifique...

La chose nommée Jerome Herrington ne répondit rien, ce que le meurtrier trouva impoli. Pourtant, il n'était pas furieux, car, s'il savait ce qu'était la colère, il ne l'avait jamais ressentie. Ce n'était qu'une perte de temps et d'énergie. Elle ne servait à rien. « Colère » était un mot qu'on attribuait à une émotion dépourvue de fonction.

En fin de compte, la chose nommée Jerome Herrington était peut-être incapable d'apprécier sa propre beauté. Le tueur réfléchit quelques instants avant de plonger la main dans la plaie béante de la chose et d'en extraire une masse sanguinolente d'intestins. Les anneaux, d'un rose grisâtre, luisaient sous la lune.

La chose exhala un profond râle d'agonie et releva la tête, comme si elle tentait une dernière échappée, alors qu'elle parvenait tout juste à redresser la nuque.

La chose pleurnichait. Des larmes ruisselèrent sur ses joues, et elle essaya de parler.

Le visage du meurtrier s'illumina, car la chose semblait heureuse. Et c'était fantastique.

— J'ai presque fini, promit le tueur, lâchant les boyaux au moment où la nuque de la chose céda et que sa tête retombait.

Boum, fit la tête. *Splatch*, firent les entrailles.

Le tueur sortit un petit couteau tranchant de sa botte.

— Le front, je pense, dit-il avant de se mettre à l'œuvre.

3.

Billy Dent s'observait dans la glace. Il avait du mal à se reconnaître, mais il n'en fut pas surpris. Depuis l'enfance, les miroirs lui renvoyaient presque toujours l'image d'un inconnu. Au début, il avait redouté et détesté cette figure étrangère qui le guettait, le suivait comme une ombre dans les glaces, les carreaux des fenêtres et les vitrines des magasins. Pourtant, Billy avait fini par comprendre que ce reflet, c'était ce que les autres percevaient de lui.

De l'extérieur, les gens ne voyaient pas le véritable Billy, mais simplement l'un de leurs semblables. Un individu à l'apparence humaine, mortelle. Quelqu'un qui avait la tête d'un client.

Dehors s'élevait le grincement mécanique d'un compacteur de déchets. Billy écarta les rideaux et jeta un œil à l'extérieur. Trois étages plus bas, la benne à ordures d'un camion broyait ferraille et verre.

Un large sourire se dessina sur son visage.

— Ah, New York..., murmura-t-il. Toi et moi, on va bien s'amuser.

DEUXIÈME PARTIE

4 JOUEURS. 3 CAMPS.

4.

Par une journée claire et froide de janvier, ils se réunirent pour enterrer la mère de Jazz.

« Enterrer » était sans doute un mot abusif puisqu'il n'y avait pas de corps. Jazz n'était encore qu'un enfant lorsque Janice Dent avait disparu, neuf ans plus tôt, et plus personne ne l'avait revue depuis. Sa mort n'était une nouvelle pour personne ; la justice avait d'ailleurs prononcé son décès après la période requise de sept ans. Mais Jazz n'avait tout simplement pas pu se résoudre à franchir l'étape suivante : les obsèques.

Fils unique du serial killer le plus célèbre de son temps, il avait grandi avec une connaissance intime des mécanismes et des causes de la mort. C'était cependant la toute première fois qu'il assistait à un enterrement.

Au fond, c'était un juste retour des choses, car beaucoup des victimes de son père avaient elles aussi eu droit à des funérailles sans dépouille, même si leurs cortèges funèbres avaient sans doute été plus fournis. Celui de Janice Dent, épouse de Billy, ne comptait qu'une petite dizaine de personnes. Heureusement, la presse avait été tenue à l'écart.

Personne ne pleurerait Janice Dent, ce jour-là. Ses propres parents étaient morts depuis longtemps, et elle n'avait ni frère ni sœur. À la connaissance de Jazz, il ne lui restait aucun ami à Lobo's Nod, du moins personne qui se soit manifesté à l'annonce des obsèques. Pour Jazz, cela semblait logique : elle avait disparu seule et serait inhumée seule.

Connie se tenait à ses côtés, serrant sa main dans la sienne. Il y avait aussi G. William Tanner, le shérif de Lobo's Nod, le seul homme à avoir réussi à arrêter Billy quatre ans auparavant. G. William était depuis devenu une sorte de figure paternelle pour Jazz. L'ironie de la chose aurait sûrement déclenché un éclat de rire chez Billy. Ça correspondait à son sens de l'humour.

— Seigneur Dieu, commença le prêtre, nous te confions l'âme de notre très chère sœur Janice. Voilà quelque temps, Seigneur, qu'elle nous a quittés, et nous savons que durant cette période tu auras veillé sur elle. Nous te demandons à présent de veiller aussi sur nous dans ce moment de deuil et de recueillement.

C'était étrange, mais Jazz aurait voulu en finir rapidement. Il aurait aimé que le prêtre remballe son attirail et les laisse partir. Depuis les crimes de l'Impressionniste, un admirateur de Billy Dent, et surtout depuis l'évasion de Billy, deux mois plus tôt, Jazz éprouvait le désir dévorant de se défaire de son passé au plus vite. Il devinait que l'avenir le rattraperait de manière brutale (Billy s'était jusque-là tenu tranquille, mais sans doute pas pour longtemps), c'est pourquoi il cherchait à tirer enfin un trait sur son enfance. Et le pas le plus significatif qu'il ait franchi était d'officialiser la mort de sa mère. Il se moquait de savoir selon quelle confession se déroulerait l'enterrement, et le père McKane, de la paroisse locale, s'était montré le plus disposé à célébrer la cérémonie. Jazz avait donc opté pour les catholiques. Mais maintenant que le prêtre se confondait en pieuses paroles, il se demandait s'il n'aurait pas dû choisir une religion moins bavarde. Il soupira en pressant la main de Connie, les yeux rivés droit devant lui sur le cercueil. Celui-ci contenait quelques peluches neuves, semblables à celles que sa mère lui avait offertes lorsqu'il était enfant, et un assortiment de gâteaux que Jazz avait lui-même préparés. C'était l'image la plus précise qu'il conservait d'elle : ses *cupcakes* glacés au citron. Il aurait pu se contenter d'une cérémonie et d'une pierre tombale, mais il avait souhaité vivre le cérémonial en entier, l'ensemble du rituel funéraire. Ensevelir le passé, faire table rase, voilà qu'il voulait.

Était-ce sentimental ? Sans doute. Et alors ? Il fallait tout ensevelir, les souvenirs comme les émotions, puis passer à autre chose.

Il savait que, derrière les grilles, un cordon de policiers et d'agents fédéraux entouraient le cimetière. Lorsque les autorités avaient appris que Jazz organisait des funérailles pour sa mère, ils avaient tenu à mettre le périmètre sous surveillance, dans l'attente (ou plutôt dans l'espoir) que Billy émerge enfin de l'ombre. Jazz leur avait assuré qu'ils perdaient leur temps, mais ses remarques étaient restées lettre morte.

Billy n'aurait jamais pris le risque de se montrer pour un événement aussi banal et prévisible qu'un enterrement. Il s'était parfois rendu à ceux de ses victimes, mais c'était avant que les médias ne diffusent son visage sur tous les écrans du monde. Le Boucher de Lobo's Nod était trop malin pour pointer le bout de son désormais célèbre nez, ici encore moins qu'ailleurs.

« Nous allons quand même tenter le coup », avait finalement tranché un agent du FBI, ce à quoi Jazz avait répondu, avec un haussement d'épaules : « Vous voulez jeter l'argent du contribuable par les fenêtres ? Ne vous gênez pas. Après tout, ça fait partie de vos

prérogatives. »

Enfin, le prêtre acheva son homélie puis, tout en lançant un regard insistant à Jazz, proposa aux personnes présentes de dire quelques mots. Mais Jazz n'avait rien à dire, en tout cas pas en public. Il avait accepté la mort de sa mère depuis longtemps. Que restait-il à dire ?

À sa grande surprise, le père McKane acquiesça d'un signe de tête en désignant quelqu'un derrière lui. Aussi stupéfaits l'un que l'autre, Connie et Jazz se retournèrent sur Howie Gersten, le meilleur ami de Jazz, qui se faufila avec précaution devant G. William. En costume noir avec une cravate sombre, du haut de ses presque deux mètres, Howie figurait l'incarnation vivante d'une représentation du squelettique Baron Samedi, le dieu vaudou des morts. Sa veste, trop courte pour ses bras interminables, révélait une bonne portion des manches de sa chemise blanche et de ses poignets plus pâles encore.

— Je m'appelle Howie Gersten, annonça-t-il en se plaçant devant la tombe.

Jazz manqua d'éclater de rire. Toutes les personnes présentes savaient parfaitement qui il était.

— Je n'ai pas connu Mme Dent. Pourtant, lorsqu'on enterre quelqu'un, qu'on lui fait ses adieux, on se doit de prononcer quelques mots. Et c'est sans doute mon rôle, en tant que meilleur ami de son fils.

Howie se racla la gorge et, pour la première fois, regarda Jazz.

— Ne m'en veux pas, mec, chuchota-t-il dans un murmure exagéré.

Quelques rires nerveux parcoururent l'assistance. Connie secoua la tête.

— Quel clown...

— Bref, continua Howie, voilà ce que je voulais raconter : quand j'étais petit, les autres s'en prenaient souvent à moi. Quand vous êtes le gringalet de service et qu'en plus vous êtes hémophile, autant dire que vous accumulez les handicaps. J'aimerais pouvoir vous expliquer combien Mme Dent m'a soutenu et encouragé durant cette période. Mais, comme je vous l'ai dit, je ne la connaissais pas, et, à l'époque où j'ai rencontré Jazz, elle était déjà... enfin, elle n'était déjà plus là.

« Mais ce n'est pas là que je voulais en venir. En fait, il s'agit d'une évidence, mais quelqu'un doit le dire. Nous savons tous que le père de Jazz n'était... euh... pas vraiment un exemple pour son fils. Mais un jour, quand j'avais environ dix ans, des types me sont tombés dessus et se sont amusés à me coller une série de bleus sur les bras. Et Jazz est

arrivé. Il était plus petit qu'eux, seul contre trois, et, soyons honnêtes, je n'allais pas lui être d'un grand secours...

Un autre éclat de rire se propagea.

— Jazz a foncé dans ce tas de connards... oh, pardon, mon père. Bref, il s'est jeté sur eux et leur a botté le c..., enfin, les fesses, ce qui n'est sans doute pas très chrétien, mais à ma place vous auriez trouvé ça génial. Voilà où je voulais en venir : même si je n'ai jamais rencontré Mme Dent, je suis convaincu que c'était quelqu'un de bien. Parce que je doute que Billy ait appris à son fils à défendre la veuve et l'hémophile. C'est ce que je souhaitais dire. Nous ne nous étions jamais rencontrés, mais vous me manquerez, madame Dent. J'aurais aimé vous connaître.

Il s'apprêtait à regagner sa place, mais reprit la parole.

— Et, euh, que Dieu vous bénisse et amen, etc., bredouilla-t-il avant de s'éclipser.

Le cercueil fut ensuite descendu dans la fosse. Sur la pierre tombale, on pouvait lire JANICE DENT, MÈRE BIEN-AIMÉE. Il n'y avait pas de dates, car Jazz ignorait quand Billy l'avait tuée.

Il prit la petite pelle que lui tendit le prêtre et jeta quelques mottes de terre dans le trou. Le bois sonna creux.

G. William et Connie l'imitèrent. Puis ils se reculèrent pour laisser aux employés du cimetière le soin de pelleter à leur place.

Jazz réalisa qu'il fixait leurs bêtes, refermant une tombe vide, lorsque Connie lui tapota l'épaule. Elle lui tendait un mouchoir.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il en l'acceptant machinalement.

— Tes yeux, se contenta-t-elle de répondre.

À sa grande surprise, Jazz s'aperçut qu'il pleurait.

5.

Jazz rentra chez lui où sa grand-mère l'attendait sur la véranda, dans son rocking-chair, une couverture sur les jambes. De loin, on pouvait la prendre pour une simple vieille dame qui profite d'une belle journée hivernale.

— Ils sont là, chuchota-t-elle à son petit-fils alors qu'il gravissait les marches du perron. Ils sont venus chercher ton père.

Jazz n'était jamais certain de savoir qui elle entendait par « ton père ». Elle s'égarait parfois au point de le prendre pour Billy, auquel cas elle faisait allusion au grand-père de Jazz, mort depuis longtemps. À moins que, dans un éclair de lucidité, elle n'ait compris qu'« ils » – soit l'adjoint au shérif Michael Erickson, qui s'était proposé de la surveiller le temps de la cérémonie – s'attardaient ici dans l'espoir de capturer Billy. Ces jours-ci, Grandma suivait donc la même logique que le FBI, et Jazz se demandait s'il fallait en rire ou en pleurer.

Il aperçut Erickson qui les observait à travers la fenêtre. Grandma Dent haïssait sa belle-fille, alors pas question de la faire venir à son enterrement. Et même si Grandma avait adoré Janice, le choix entre inviter sa copine noire ou sa grand-mère raciste avait été vite fait.

— Ils ont envoyé des espions, affirma la vieille femme dans un murmure. À le voir, on croirait qu'il est seul, mais y peut se diviser en deux, en quatre, et ainsi d'suite... J'les connais, ces machins-là. C'était pendant la guerre. Un truc que les cocos ont appris aux démocrates pour qu'ils nous fauchent nos armes. J'aurais bien tenté de les arrêter, mais ils m'ont volé ma carabine.

Non, pensa Jazz. *Ça, c'est moi*. Le vieux fusil de chasse du grand-père, dont Jazz avait déjà bouché les deux canons et retiré les percuteurs, ne présentait plus aucun danger. Mais lorsqu'il s'absentait pour plusieurs heures, il préférait tout de même le cacher. Il était presque rassuré de découvrir que Grandma rejetait la faute sur les politiciens de Washington.

Depuis plusieurs années, Jazz subissait la déchéance progressive de sa grand-mère, et peu de ses délires parvenaient encore à le surprendre.

— Donc, résuma-t-il, il y a chez nous un espion communiste qui cherche papa, c'est ça ?

Voilà une phrase que je n'aurais pas cru prononcer un jour.

— Ne t'en fais pas, reprit-il. Je vais le faire déguerpir. Quand j'en aurai fini avec lui, il n'osera plus jamais se pointer.

Jazz brandit comme un sabre de samouraï la petite pelle que lui avait remise le prêtre. Grandma ouvrit de grands yeux en battant des mains.

— C'est ça ! Chope-le et saigne-le comme ce raton laveur que t'avais vidé, cette année-là, pour le 4 juillet ! vociféra-t-elle avec des gestes rageurs.

Une fois à l'intérieur, Jazz demanda à Erickson si tout s'était bien passé. Le policier haussa les épaules.

— Elle a commencé à s'agiter il y a une demi-heure, alors j'ai préféré ne pas la contrarier. Puisque je pouvais garder l'œil sur elle d'ici, j'ai pensé qu'il valait mieux la laisser s'asseoir dehors.

— Vous avez bien fait. Au fait, elle vous prend pour une espèce de cyborg envoyé par les communistes.

— Ça explique tout, s'esclaffa Erickson.

— Dites, ça vous ennuerait de me rendre un immense service et de vous mettre à courir comme un dingue en sortant d'ici ?

— Tout ce que tu voudras !

Jazz se sentit un peu coupable. Erickson était un bon flic. Sa mutation à Lobo's Nod avait coïncidé avec le début des meurtres perpétrés par l'Impressionniste en hommage à Billy Dent. À sa grande honte, Jazz l'avait un temps soupçonné d'en être l'auteur et n'avait pas hésité à faire part de ses doutes au shérif. Il avait l'impression d'avoir une dette envers Erickson, mais le policier voyait les choses différemment. Pour lui, puisque Jazz avait réussi à identifier et à sauver la dernière victime de l'Impressionniste, il était un héros.

— Merci encore d'être resté.

— Fais attention à toi, Jasper.

Erickson ouvrit la porte, puis s'enfuit à toutes jambes sous un concert hilarant de cris stridents, comme si une horde de démons le pourchassait jusqu'à sa voiture.

Telle une souris, Grandma se faufila dans la maison en jetant des regards méfiants autour d'elle.

— Il a pas laissé de bébé araignée, au moins ? Tu sais, ces minitelécommandes qui se glissent par le trou de l'oreille pendant que

tu dors et te débranchent le cerveau jusqu'à ce que t'aies complètement perdu la boule...

Ah... voilà donc ce qui était arrivé à Grandma... Jazz poussa un soupir. Son état empirait. Au fond, il en avait toujours eu conscience, mais il s'était convaincu pendant un temps que sa folie restait inoffensive et facile à contrôler. Un beau jour, il n'y avait pas si longtemps, une assistante sociale nommée Melissa Hoover était apparue, remuant ciel et terre pour forcer Jazz à quitter la maison familiale et le placer en foyer. Jazz avait fait tout son possible pour l'en dissuader. Puis, aussitôt après son évasion, Billy avait assassiné Melissa avant qu'elle ait pu remettre son dernier rapport, mettant fin au problème.

Du moins pour le moment.

Car tôt ou tard, l'administration affecterait une autre personne à son cas. Il lui restait six mois à tenir avant son dix-huitième anniversaire, et, d'ici là, ils pouvaient encore l'exiler. D'ailleurs, Jazz commençait à se demander si Melissa n'avait pas eu raison. Peut-être aurait-il gagné à s'éloigner de cet environnement. À s'éloigner de sa grand-mère, et même de Lobo's Nod. À s'éloigner de ses souvenirs d'enfance et de Billy.

Mais qui essayait-il de convaincre ? Billy était de nouveau dans la nature, et, tant qu'il serait en liberté, Jazz ne pourrait jamais s'affranchir de son passé. Son père trouverait – il n'en doutait pas – le moyen d'entrer en contact avec lui. Un jour ou l'autre, d'une manière ou d'une autre, quel que soit le nombre de flics à ses trousses, Billy réussirait.

Jazz installa Grandma dans le salon, devant la télé. La première chaîne sur laquelle il tomba fut celle des informations locales. Doug Weathers – chef de file des reporters fouille-merde – tenait le micro :

— ... inhumer Janice Dent, épouse du tristement célèbre William Cornelius Dent, aussi connu sous les noms de l'Artiste, Green Jack, ou encore la Main de velours. La presse n'a pas été conviée, mais je peux d'ores et déjà vous révéler que la cérémonie fut brève et que peu de gens y ont assisté.

Jazz zappa sur une chaîne de téléachat. Grandma les trouvait désopilantes.

Dans la cuisine, il s'attela à nettoyer la vaisselle utilisée par Grandma durant son absence. C'était sans doute Erickson qui l'avait empilée avec soin dans l'évier, car sa grand-mère s'obstinait à la déposer dans le four. Tout en maniant l'éponge, Jazz jeta un regard par la fenêtre en direction du jardin.

Et de l'abreuvoir à oiseaux.

« *Tu vois ce vieux bassin à oiseaux que Ma a dans son jardin ?* lui avait demandé Billy, dans le parloir du centre pénitentiaire de Wammaket. *Elle l'a orienté vers l'ouest, tu vois ? Il prend pas le soleil du matin et c'est ça qu'ils aiment, les oiseaux. Il faut le mettre à l'autre bout du jardin. »*

« Et ça, s'était exclamé Jazz, incrédule, c'est le prix de ton aide ? »

Oui, ni plus ni moins. Aussi Jazz avait-il accédé à la requête de Billy. Encore aujourd'hui, plusieurs mois après les faits, il se demandait bien pourquoi.

Après tout, Billy n'aurait eu aucun moyen de l'y contraindre. Pourtant, Jazz avait tenu parole, poussé par une question d'honneur. Comme si, en refusant de décaler ce fichu bassin, il aurait démontré qu'il n'était qu'un sociopathe froid et insensible, exactement comme son père, et aurait ainsi scellé son destin. Il avait donc déplacé l'abreuvoir, ce fameux soir où Billy s'était échappé du pénitentier.

Peu après l'évasion et ses conséquences dramatiques, Jazz avait fini par tout dire à G. William et lui avouer qu'il avait accordé cette faveur à Billy.

— Je ne vois pas en quoi cela pourrait être lié, avait répondu le shérif. Mais je ne vois pas non plus comment ça pourrait ne pas l'être.

Le lendemain, sous les yeux horrifiés de Grandma, une équipe de policiers et d'experts du FBI avait investi le jardin en friche. Ils avaient creusé sous l'ancien emplacement du bassin, puis sous le nouveau. Armés d'une batterie d'instruments, ils avaient sondé le terrain sous toutes les coutures, cherchant à déterminer qui aurait pu bénéficier d'une vue dégagée sur l'objet.

C'est en examinant l'abreuvoir qu'enfin ils avaient établi le scénario qui avait anéanti Jazz.

La base de la fontaine était maintenue en place par quatre vis. Trois d'entre elles étaient vieilles et ternies, mais la quatrième brillait comme un sou neuf. Un démineur avait été appelé en renfort – au cas où –, et, une fois le socle enlevé et le mécanisme démonté, ils avaient découvert...

— Un émetteur GPS, lui avait annoncé G. William ce soir-là dans son bureau du commissariat. Un modèle assez perfectionné, qui plus est. Avec une précision à cinq mètres.

— Soit la largeur du jardin, avait marmonné Jazz.

— Eh bien...

De toute évidence, G. William n'avait aucune envie de l'admettre. Il avait blêmi, et son nez, couperosé et malmené par des années de service musclé au sein de la police, n'en avait paru que plus cramoisi.

— Eh bien, oui.

— Ce qui signifie qu'en déplaçant ce bassin j'ai activé un genre de Bat-signal ? Quelque part dans le monde, un disciple illuminé de Billy a compris que le moment était venu de libérer le Seigneur et Maître de son cachot, en tuant au passage quelques matons...

— Surveillants pénitenciers, le corrigea G. William.

— C'est ça, des surveillants pénitenciers. En tout cas, Billy est libre comme l'air...

L'évasion de Billy le minait. Il aurait évidemment préféré que le Paternel moisisse à l'ombre et n'en sorte qu'une fois emballé – chacun son tour – dans une housse mortuaire. La mort de Melissa... celle des gardiens... Tous ces meurtres le grignotaient comme des rongeurs aux dents acérées. En était-il responsable ? Oui, d'une certaine manière, même si lui n'avait tué personne : c'est lui qui avait déclenché la réaction en chaîne qui avait conduit à la fuite de Billy. Les surveillants étaient tombés sous les balles durant les échauffourées survenues au moment où Billy s'évadait de l'infirmerie. Quant à Melissa, son père en avait fait sa toute première nouvelle proie. Même si Jazz avait pu supposer que déplacer ce bassin pourrait mener à une tentative d'évasion, aurait-il pu prévoir que celle-ci ferait autant de victimes ?

S'il l'ignorait, il ne s'en sentait pas moins coupable.

À moins que cette culpabilité ne dissimule quelque chose de plus surnois.

« *Ils éprouvent toutes sortes de sentiments*, lui avait un jour expliqué Billy. *Des trucs comme l'amour, la peur, la compassion ou le regret. Ça les travaille de l'intérieur, ça ondule et ça se tord comme un nid de serpents. Ils se croient maîtres d'eux-mêmes, mais au fond, c'est les serpents qu'ils écoutent.* »

Par « ils », Billy désignait les personnes ordinaires, bien entendu. Les moutons. Les victimes potentielles. Les « clients », comme il les appelait. Les sociopathes du genre de Billy n'avaient que faire des émotions humaines, mais ils devaient être capables de les reproduire.

Est-ce que je simule, moi aussi, parce que je devrais me sentir coupable de toutes ces morts ? se demandait Jazz. *Parce que mon père m'a appris à feindre des choses que je n'éprouve pas réellement ? Est-ce que je me mens ? Est-ce que je simule la culpabilité ? Comment saurais-je si ce que je ressens est bien de la culpabilité ?*

Connie saurait, elle. Connie pourrait peut-être la lui décrire. L'aider à comprendre.

Peut-être.

Presque à contrecœur, il s'était beaucoup confié à Connie ces derniers temps. Il lui avait parlé de ses cauchemars, par exemple, dans lesquels il tenait un couteau et découpait... quelque chose. Ou quelqu'un. Comment en être certain ? Il n'avait cessé de s'interroger sur l'identité de la personne qu'il découpait dans ses rêves. Et si c'était sa mère ? Et s'il l'avait assassinée ?

Pourtant, lors de son récent face-à-face avec son père, celui-ci avait suggéré le contraire, laissant entendre que Jazz était un meurtrier... qui n'avait encore tué personne. Le genre de double langage que Billy maniait à la perfection et que Jazz avait entendu toute sa vie. Son père usait et abusait des mots, les disséquant pour mieux couper court aux inhibitions naturelles de son rejeton. *« Tous ces gens, ils existent pas, répétait Billy. Ils sont pas réels, non, en tout cas pas comme toi ou comme moi. Leur existence est bidon. Ils s'imaginent être réels, mais seulement parce qu'on les laisse y croire, tu piges ? »*

Les techniques classiques du lavage de cerveau, employées par les sectes comme par la plupart des grandes religions, d'ailleurs. L'esprit humain était d'une effrayante fragilité. Si simple à briser, à manipuler, à recoller... ça en devenait ennuyeux à la longue.

Les gens ont de l'importance, se dit Jazz, se raccrochant à son mantra. *Les gens comptent.*

Dans son cauchemar, pourtant, rien n'avait d'importance. Rien d'autre que d'enfoncer ce couteau, sous les ordres insidieux de son père, de sentir la résistance élastique de la chair, avant de la trancher...

Ce rêve était déjà sordide. Mais le plus récent, celui qui avait commencé le soir même de l'évasion de Billy, alors que Jazz se retrouvait face à l'Impressionniste avant de finalement parvenir à le maîtriser...

touche...

– ses mains glissent –

Oh, oui, tu sais...

... il touche...

... *tu sais comment...*

La sonnette retentit. Dieu merci.

Jazz se précipita vers la porte d'entrée avant que Grandma puisse l'atteindre, tâchant de la rassurer :

— Pas de panique, lança-t-il, je m'en charge.

— L'alerte ! hurla Grandma. C'est l'alerte aérienne ! Ces salauds de cocos vont nous bombarder !

— C'est la sonnette, je te dis, insista Jazz. Oh, regarde ! Des machines de muscu.

Grandma pivota vers là télé, où un sportif au corps huilé et bodybuildé effectuait une série de pompes.

— Du muscle ! gloussa-t-elle en applaudissant comme une petite fille surexcitée.

En jetant un œil à la lucarne près de la porte, Jazz laissa échapper un soupir, soulagé que sa grand-mère n'ait pas ouvert la première. L'inconnu qui se tenait sur le seuil avait la peau sombre, et les idées de Grandma en matière d'égalité raciale n'avaient pas évolué depuis les années 40. Les années 1840.

Jazz ne connaissait pas cet homme, mais sa posture et son attitude lui étaient familières. Ce n'était pas un journaliste, heureusement. Il s'agissait d'un flic quelconque, peut-être même un agent fédéral, donc de quelqu'un avec qui il n'avait aucune envie de discuter et qu'il allait devoir envoyer promener. S'il se contentait de ne pas répondre, le type insisterait, et Grandma en ferait tout un plat. Alors il entrouvrit la porte de quelques centimètres et lui livra son regard le plus menaçant.

— Si c'est pour les pauvres, on a déjà donné au bureau. Si c'est pour les scouts, j'ai horreur de leurs biscuits. Et si vous êtes témoin de Jéhovah, pas la peine de vous fatiguer : on est bouddhistes. Merci et au revoir.

Avant qu'il ait pu claquer la porte, l'inconnu glissa son pied dans l'entrebâillement.

— Tu ne bosses dans aucun bureau, ta famille est protestante, et, franchement, qu'est-ce que tu as contre les cookies choco-menthe ?

Jazz força sur le battant, sans succès. Le type portait des chaussures à coque : impossible de lui écraser le pied pour qu'il décampe.

— D'accord, j'avoue : ce sont les flics que je n'aime pas.

— On est deux, répliqua l'autre avec un entrain forcé. Allez, petit, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, presque implorant. Donne-moi cinq minutes de ton temps, pas plus. Après, je te laisse tranquille.

— La dernière personne à qui j'ai ouvert la porte ressemblait à mon père comme deux gouttes d'eau. Vous m'excuserez si je me montre un peu méfiant.

L'homme sortit un porte-cartes en cuir.

— Je suis venu de New York pour te voir. Le voyage aurait dû durer deux heures et m'en a finalement pris cinq, parce que ma hiérarchie est d'une radinerie effarante. J'ai eu deux correspondances, tu le crois, ça ? Sans compte que j'ai dû louer une voiture alors que je déteste conduire presque autant que tu dois détester ton vieux. Allez, cinq minutes. Je te le jure sur mon insigne.

Jazz scruta le badge doré. Il avait l'air authentique. Il n'avait jamais vu de plaque de la police de New York auparavant, mais il en connaissait les signes distinctifs. La carte plastifiée qui l'accompagnait présentait une affreuse photo du type, ainsi que son nom et son grade :

LOUIS L. HUGHES, INSPECTEUR 2^e DIVISION. NYPD.

BROOKLYN SUD. SECTION HOMICIDES

Malgré lui, Jazz était curieux. New York... Ce flic venait de New York. Qu'est-ce que ce type...

Ah... oui, bien sûr.

— C'est au sujet de Hat-Dog, c'est ça ?

— Cinq minutes. C'est tout.

Hughes n'avait pas l'air décidé à bouger, ni lui ni son pied. Avec un soupir, Jazz ouvrit le battant, mais, avant que Hughes ait pu avancer, Jazz le repoussa vers le porche et claqua la porte derrière lui.

— Désolé de ne pas vous laisser entrer, ma grand-mère est une raciste de la pire espèce.

— Pourquoi ? ricana l'autre. Il en existe d'une bonne espèce ?

Jazz croisa les bras sur sa poitrine.

— Ça fait trente secondes. Alors on peut continuer à déplorer les injustices que subissent les Afro-Américains de ce pays, ou on peut parler de Hat-Dog.

— J'en conclus que tu es déjà au courant ? reprit Hughes en hochant la tête.

Jazz haussa les épaules.

— Seulement ce qui a filtré dans la presse, soit des détails erronés

ou sans intérêt.

La référence aux médias leur arracha une grimace à tous les deux.

— La première victime a été retrouvée il y a environ sept mois, déclara Jazz. Et on en est à quatorze depuis. La plupart des crimes ont été commis à Brooklyn. Chaque meurtre pointe vers un tueur au sens de l'organisation inégal. Il est doué pour effacer les traces, mais se déchaîne sur les corps. Beaucoup de mutilations, d'avilissement. Les détails restent confidentiels, car la police « n'écarte aucune piste ».

Jazz réfléchit quelques instants.

— Je parie qu'il a commencé à les éviscérer, pas vrai ?

Hugues chercha à contenir sa surprise, mais Jazz la remarqua tout de même.

— Oui... Comment tu le sais ? Ça fait partie des informations qui n'ont pas filtré dans la presse.

— Il suffit de lire entre les lignes. Un des articles citait le légiste expliquant que les corps étaient « dans un état épouvantable ». Et sur l'une des photos prises aux abords de la scène de crime, on voit un type de la police scientifique quitter les lieux avec un seau fermé. J'en ai tiré les conclusions logiques.

Hughes referma la bouche.

— Pas mal. Et... oui, il a commencé à les éviscérer.

— Son truc, c'est de marquer ses victimes, non ? J'ai cru lire ça. Certaines écopent d'un chapeau, d'autres d'un chien, d'où le surnom de « Hat-Dog ». C'est un dessin gravé à même la chair ?

— Exact. Et il n'y a aucune cohérence. On a d'abord pensé qu'il alternait, ou qu'il attribuait les chapeaux aux femmes et les chiens aux hommes. Ça aurait pu correspondre à un certain type de pathologie. Mais on a trouvé un chien sur une femme. Puis deux chapeaux d'affilée. Puis un chapeau sur un homme. Puis plusieurs chapeaux de suite. Vraiment, aucune logique.

— Il y en a forcément une, c'est juste que vous ne l'avez pas encore saisie, objecta Jazz.

— Parce que toi, tu peux ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais pour lui, tout ça a un sens.

— Je sais, répliqua Hughes, bourru. Je ne sors pas de l'école de police, figure-toi. Dans la tête de ce type, séquestrer des gens pour les torturer, les tuer et les marquer d'un symbole est la chose la plus

naturelle du monde. Je comprends, merci.

— Les cinq minutes sont écoulées, lâcha Jazz en consultant sa montre. J'espère que ça vous a plu.

— Attends !

D'un bras robuste, Hughes bloqua la porte.

— Écoute, je ne suis pas venu jusqu'ici pour échanger des politesses. J'ai besoin, enfin... on a besoin de ton aide.

— De mon aide ? ricana Jazz. Pourquoi ? Parce que j'ai réussi à coincer l'Impressionniste ? Les circonstances étaient très particulières.

— Ah oui ? Et en quoi ?

— Ce type reproduisait les crimes de mon père. C'est tout juste s'il n'a pas commis ses meurtres dans mon jardin.

— Si je comprends bien, tu n'acceptes que les cas faciles ? Et les gens à New York, ils comptent pour du beurre ? Ils n'ont pas d'importance, pour toi ?

Les gens ont de l'importance. Les gens comptent.

Pour Jazz, c'était une philosophie de vie, il n'avait pas le choix. À l'instant où il cesserait d'y croire – ce qui semblait ridiculement simple –, il deviendrait comme Billy.

Certes, les gens comptaient, ils avaient de l'importance, mais Jazz ne pouvait pas tous les sauver. Fort de sa capture de l'Impressionniste, il s'était fait tatouer I HUNT KILLERS en lettres gothiques géantes sur le torse. *Je traque les tueurs*. Une nouvelle devise, imprimée à même la peau, afin qu'il n'oublie jamais.

Mais au fil des mois, Jazz n'avait rien traqué d'autre que ses propres doutes. Alors oui, I HUNT KILLERS, c'était bien beau, ça sonnait bien, mais il n'avait que dix-sept ans. Il avait une grand-mère et une maison décrépite sur les bras, il avait encore son bac à passer et devrait ensuite imaginer ce qu'il allait bien pouvoir faire de sa vie. Les innombrables préoccupations du quotidien l'avaient fait grandir trop vite, et les bonnes résolutions contenues dans ce tatouage semblaient s'être évanouies sitôt l'encre sèche. Peut-être même avant.

Jazz lâcha un soupir et regarda le nuage de buée monter, puis s'évaporer dans l'air.

— Écoutez, inspecteur. J'ai... j'ai eu de la chance, rien de plus. C'était une affaire. Je suis certain que vous et vos collègues faites le maximum. Vous disposez de toutes les ressources de la police et du FBI. Je ne vois pas ce que je pourrais vous apporter de plus.

— Je ne suis pas d'accord, objecta Hughes, qui se pencha vers lui, le regard pénétrant. Tuernes ces mecs, non ? Tu les connais, tu les observes avec une expérience que même le plus doué des criminologues ne peut pas acquérir. Nous, on doit se contenter de les interroger après les faits, sans savoir s'ils nous disent la vérité, ni jusqu'à quel point. Mais toi, tu es différent. Tu as grandi avec l'un d'eux, alors qu'il était encore en activité. Et il t'a tout raconté, pas vrai ?

— Il prospectait..., rectifia Jazz, malgré lui.

— Pardon ?

— Rien.

— Si, tu as dit « il prospectait ». C'est comme ça que ton père appelait ça ?

— Ce n'est rien, s'emporta Jazz en écartant le bras de Hughes. Je ne peux rien pour vous. J'ai dix-sept ans. Les cours reprennent dans quelques jours.

— Je te ferai un mot d'excuse. Je suis très doué pour ça, ajouta-t-il avec un grand sourire, découvrant ses grandes dents. Écoute, ça ne prendra qu'un jour ou deux. Tu m'accompagnes à New York, tu jettes un coup d'œil aux dossiers, et pouf, souffla-t-il avec un geste cabalistique, tu seras de retour avant la fin des vacances. Dans le pire des cas, tu ne manqueras qu'une journée de cours. Et je suis sérieux, je te rédigerai un courrier d'excuse, sur papier à en-tête de la police. Je le ferai signer par le commissaire divisionnaire. Même le maire, si tu veux. Tu pourras le revendre sur eBay quand il se présentera aux présidentielles.

— Je suis vraiment désolé...

Jazz ne l'était pas le moins du monde, mais il n'eut aucun mal à en persuader Hughes. Ce mot avait quelque chose de magique : prononcé avec la bonne intonation, les yeux baissés, les gens marchaient à tous les coups.

— Voici ma carte, dit Hughes, qui s'y laissait prendre. Au cas où tu changerais d'avis.

Jazz l'empocha sans même la regarder.

— N'y comptez pas, conclut-il avant de rentrer.

6.

Pose ta main là

dit la voix.

comme ça

Et ça recommence.

Il pose sa main.

Ses doigts se promènent sur la peau tiède et souple.

Pose ta main, comme ça

Il sent sa peau contre la sienne.

Continue

dit la voix

comme ça

Et ses jambes à lui... cette friction.

Si tiède

Chaude.

comme ça

Réveillé en sursaut, Jazz tremblait, mais pas à cause du froid. Le taudis qui leur servait de maison était la proie des courants d'air, mais Jazz dormait à proximité d'un radiateur d'appoint.

Ses frissons étaient dus à son rêve et à ce qu'il signifiait. Ou ne signifiait pas. Ou aurait pu signifier... Comment savoir ? Certains jours – certains soirs, se reprit-il –, il n'était plus sûr de rien.

Mais ce rêve... Il y était question... de sexe.

Forcément.

Ce cauchemar avait volé la vedette à l'ancien, celui où il blessait – non, découpait – quelqu'un avec un couteau, le reléguant au rang d'invité surprise dans ses nuits agitées. Dès le début, il s'était posé la question suivante : *À moins d'avoir réellement mutilé quelqu'un, comment pourrais-je reconnaître cette sensation ? Comment peut-elle me sembler si...*

si... réelle ?

Même si Billy n'avait pas voulu le croire, Jazz était encore vierge. L'idée même et le risque de l'acte suffisaient à le terrifier.

Cela l'obsédait aussi, évidemment. Quoi de plus naturel pour un garçon de dix-sept ans en parfaite santé ? Comme tous les adolescents de son âge, les hormones le titillaient. Parfois, l'envie devenait si forte que l'emprise du désir se faisait presque insoutenable. Viscérale.

Mais il fallait songer aux conséquences... Après tout, on trouvait quelques exemples de tueurs en série aux pulsions dépourvues de caractère sexuel, mais les cas demeuraient rares, quasi anecdotiques. Et aucun d'eux n'avait été conditionné dès la naissance par William Cornelius – dit « Billy » – Dent.

De son enfance, Jazz conservait peu de souvenirs. Quelles bombes à retardement son père avait-il disséminées dans son inconscient ?

Oui, même s'il ne rêvait que de ça, même avec une copine incroyablement sexy, Jazz ne pouvait pas s'aventurer sur ce terrain-là.

Le besoin resterait-il toujours aussi pressant ? Ou bien s'apaiserait-il une fois ses hormones d'ado diluées dans un sang moins chaud ? Il l'ignorait et ne voulait pas le savoir. Après tout, il y avait toujours l'abstinence : les prêtres s'en contentaient bien, eux. Du moins, certains d'entre eux...

Pauvre Connie... Elle feignait l'indifférence, donnait le change en faisant mine de ne rien regretter, mais ces derniers mois, Jazz avait bien compris qu'elle était prête, voire impatiente d'aller plus loin.

Il devait se montrer fort. Pour lui autant que pour elle.

S'extirpant de son lit, il descendit sur la pointe des pieds au rez-de-chaussée. Il existait bien une salle de bains à l'étage, mais avec un mur contigu à la chambre de Grandma, le bruit de la chasse d'eau aurait suffi à la réveiller.

Comme il se rinçait les mains, il leva les yeux et surprit les mots de son tatouage dans le reflet : I HUNT KILLERS. Sur son torse nu, une devise gravée dans sa peau en caractères gothiques noirs, le long du delta de la clavicule. Il l'avait fait inscrire à l'envers, afin que le miroir le lui renvoie.

Voilà comment je m'imaginais : en chasseur de chasseurs. Un prédateur qui traquerait les prédateurs, songea-t-il.

Ça sonnait bien, oui. En théorie. Mais la réalité était plus complexe : Jazz n'était qu'un gamin désaxé, dans un bled nommé Lobo's Nod. Que pouvait-il faire ? Sauter dans le premier avion pour New York,

comme ça, au pied levé ? Qui surveillerait Grandma ? Qui s'occuperait d'elle et cacherait au reste du monde sa sénilité galopante pendant qu'il irait battre le pavé dans la grande ville ? Et pour faire quoi, au juste ? S'asseoir autour d'une table avec un groupe de flics et les régaler des détails d'une enfance passée aux mains de Billy ? Quel intérêt ?

Il observa son reflet plus attentivement. Quatre autres tatouages ornaient sa peau : un impressionnant Sam le Pirate, pistolets au poing, dans son dos ; les initiales CP3 stylisées (pour le basketteur Chris Paul et son numéro de maillot) sur son épaule ; une kyrielle de caractères coréens autour de son biceps droit et le dernier en date : un ballon de basket en flammes sur son autre épaule. Ces tatouages ne lui appartenaient pas réellement : il se contentait de prêter son espace corporel. L'hémophilie de Howie lui interdisait de se faire tatouer. Jazz s'était proposé de devenir son panneau d'affichage. Jazz avait d'abord attribué sa générosité à de l'empathie, un altruisme dont aucun véritable sociopathe ne serait capable. Aujourd'hui, il n'en était plus aussi certain. Offrir son corps d'une façon aussi inconséquente, accepter de le stigmatiser à vie sans même y réfléchir ? Était-ce le comble de l'amitié ou celui de la démence ?

Il s'essuya les mains et regagna sans bruit sa chambre pour ne pas réveiller sa grand-mère.

Pour lui, la capture de l'Impressionniste se résumait à un coup de chance, rien de plus. La fixation du meurtrier sur Billy avait fini par s'étendre à Jazz. Il lui aurait presque été impossible de ne pas le coincer. En fin de compte, l'homme avait – littéralement – frappé à sa porte.

C'est faux, je ne traque pas les tueurs, pensa le jeune homme. Je n'ai pas réussi à sauver Ginny Davis. Ni Melissa Hoover. J'ai d'ailleurs bien failli y rester, moi aussi. Qui est-ce que j'essaie de convaincre ?

Durant son séjour sanglant à Lobo's Nod, l'Impressionniste avait amassé toute une série de photos et de vidéos de Jazz. Entre les meurtres de Helen Myerson et celui de sa prof de théâtre, quand avait-il trouvé le temps de jouer les paparazzis ? Lors de son arrestation, les flics avaient retrouvé une multitude d'images dans son téléphone. Dès qu'il en avait appris l'existence, Jazz avait tenu à les voir.

G. William, bien entendu, s'y était opposé. Mais Jazz savait tourner les choses à son avantage. Un don inné pour le rejeton d'un sociopathe.

« Y a pas plus convainçants qu'nous, aimait à répéter Billy. Les gens se mettraient en quatre pour nous rendre service. Y cherchent tous à nous

faire plaisir. Jusqu'à ce qu'y finissent par comprendre ce qu'on attend d'eux. Et c'est là qu'y font leur possible pour résister. À ce stade, c'est déjà trop tard, mais y s'imaginent que ça vaut le coup d'essayer. »

Jazz s'était alors observé lui-même – contraint et forcé – à travers le regard du meurtrier, dans divers contextes : en route pour le Caf'Hey, avec Howie, ou prenant la main de Connie sur le chemin du cours de théâtre. Il y avait aussi quelques clichés des fenêtres de sa chambre, de nuit, faiblement illuminée.

— C'est donc ça..., avait murmuré Jazz en faisant défiler les images sur l'ordinateur du shérif.

— Ça quoi ? avait répliqué ce dernier.

Après une brève hésitation, Jazz avait achevé :

— D'être suivi.

Une version édulcorée de sa réponse, conforme aux attentes de G. William, que ce dernier avait bien entendu gobée – parce que, lorsqu'il le fallait, Jazz pouvait se montrer extrêmement convaincant.

Mais la vérité, la variante non censurée qu'il aurait voulu donner, était : « C'est donc ça d'être *comme vous*. » D'être vulnérable, faible, humain.

C'était donc ça d'être un client.

À présent, Jazz se retournait dans son lit. Sur le mur de sa chambre s'étaient les photos des cent vingt-trois victimes avouées de Billy. Plus celle de sa mère.

Sa propre mère était devenue une cliente.

Jazz chavira dans la zone grise entre somnolence et conscience, cet univers où le monde se fait flexible, malléable et incertain.

Sa propre mère...

Il grommela en sentant le sommeil lui échapper et tendit le bras pour saisir son jean abandonné sur le sol. Il chercha la carte de visite dans sa poche.

Un blason doré ornait la partie gauche, avec l'inscription POLICE DE LA VILLE DE NEW YORK et, au-dessous, INSPECTEUR LOUIS L. HUGHES, suivi de numéros de téléphone, de fax et d'une adresse e-mail.

Oh, tant pis. Jazz saisit son portable. Puisqu'il s'apprêtait à céder, autant se payer le luxe de réveiller Hughes au beau milieu de la nuit.

7.

— Je pars avec toi, bien sûr, annonça Connie sur un ton qui se voulait détaché.

Jazz ne broncha pas, et elle jura intérieurement. Impossible de savoir quand elle parvenait à le désarçonner. Il était si doué pour la dissimulation, ou la simulation, qu'elle-même – qui le connaissait mieux que quiconque – ne parvenait presque jamais à sonder ce regard mystérieux et envoûtant. Une photo aurait été plus expressive.

— Je ne pense pas, non, se contenta-t-il de répondre avec un faible sourire.

Cet air amusé... Essayait-il de la déstabiliser ? S'était-il trahi ? Voulait-il lui faire croire qu'il s'était trahi ? Ou bien...

— Ce que tu peux être insupportable, par moments ! lâcha-t-elle. Est-ce que tu pourrais, au moins une fois, me dire ce que tu as en tête et ne pas chercher à me manipuler ?

— Je ne cherche pas à te manipuler, mais tu ne peux pas m'accompagner à New York. Ton père en ferait toute une histoire, et ce n'est pas le genre de crise que j'ai envie de gérer.

Jerome Hall ne faisait pas mystère de l'animosité, profonde et tenace, qu'il vouait à Jazz. Entre la grand-mère raciste de Jazz et son père, leur couple avait tout d'un *Roméo et Juliette* moderne, dans un contexte que même Shakespeare n'aurait pas imaginé si sanglant.

— Je sais comment l'amadouer, assura-t-elle.

Ils s'étaient retrouvés au Refuge, antre secret de Jazz niché au milieu des bois. C'était une cabane abandonnée, ancien repaire de contrebande du temps de la prohibition, que Jazz avait remise en état et sommairement meublée afin de pouvoir s'isoler du reste du monde. Connie était presque certaine qu'il n'en avait parlé à personne d'autre. Cette marque de confiance, surtout de la part d'un garçon incapable de se livrer, l'avait touchée, même si elle avait fait son possible pour ne rien en laisser paraître, redoutant de lui faire peur. Assis sur le pouf, aussi enchevêtrés que deux corps tout habillés peuvent l'être, ils tentaient de se réchauffer près d'un vieux radiateur, exhumé de la cave de sa grand-mère.

— Ton père est incontrôlable. En plus, j'ignore encore combien de

temps je vais rester sur place, et il ne faut pas que tu manques les cours. Et puis, qu'est-ce que tu comptes faire pendant que je serai avec les flics ?

— Maiiiiis aaaaatteeends, couina-t-elle, dans une parfaite imitation de la pimbêche sans cervelle. J'irai faire du shopping, acheter des chaussures, des petits hauts et puis du maquillage ! J'ai l'intention de t'aider, espèce d'andouille, reprit-elle. Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Que j'allais admirer la vue ?

— Ils ont des gratte-ciel, pourtant. Ce serait l'occasion.

— Il y a aussi un métro.

— Et des musées.

— Et une communauté noire de plus de dix personnes. Vraiment, c'est le lieu de tous les possibles.

— Un miracle de modernité, acquiesça Jazz en déposant un baiser sur sa nuque.

— Oh non, ne fais pas ça, bougonna-t-elle sur un ton peu convaincant. Tu t'égares.

— *Mea culpa*, répondit-il en effleurant la jointure de son cou et de son épaule.

Un vertige la saisit. Elle adorait autant qu'elle haïssait cette ivresse qui la laissait à la merci de Jazz. Jamais elle n'avait ressenti ça avec un autre garçon, et elle savait que lui ne l'avait jamais éprouvé pour une autre fille. Ses copines s'ingéniaient à lui répéter que son attirance pour Jazz Dent s'expliquait par une fascination pour le *bad boy* ultime. Que si certaines filles succombaient au charme des séducteurs égoïstes, Connie, elle, s'était amourachée d'un garçon dangereux – au sens propre du terme.

Mais elles avaient tort. Connie aimait Jazz non pas à cause, mais en dépit de son passé et de sa part d'ombre. Elle décelait en lui une lueur, si profondément enfouie que Jazz lui-même n'avait pas conscience de son existence. Il arrivait qu'elle-même en perde la trace. Certaines heures, certains jours, voire pendant des semaines, la flamme vacillait, se voilait, mais la lumière ne manquait jamais de réparaître. Connie croyait en l'humanité de Jazz plus que lui-même.

Un garçon canon et ténébreux qui s'ignorait ? Comment résister ? Elle devait parfois se cramponner pour ne pas lui sauter dessus, car elle savait que, malgré son comportement et ses discours, Jazz n'était pas prêt. S'ils n'avaient encore jamais abordé le sujet, elle percevait chez lui cette réticence. La lecture de quelques articles relatant les

crimes de Billy Dent avait suffi à l'épouvanter, et elle n'osait imaginer le traumatisme d'une enfance sous l'influence d'un père qui vous enseignait les choses de la vie en même temps que quelques tactiques pour ligoter et torturer les filles.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il.

— Je pense, parvint-elle enfin à articuler, que si tu continues à promener ta langue sur mon omoplate, je vais finir par abuser de toi.

Il lui mordilla l'épaule puis s'arracha à son étreinte pour régler la température du radiateur.

— Il est presque à court de kérosène. La température va bientôt dégringoler. Mieux vaudrait rentrer.

Connie lui décocha un léger coup de pied dans le tibia.

— Pauvre type, va ! Tu crois m'avoir aussi facilement ? Tu penses qu'il suffit de me peloter pour me faire oublier notre conversation ? Ça ne prend pas. Je t'accompagne à New York.

Jazz poussa ce soupir si particulier, trahissant sa frustration de voir que la manipulation, telle que Billy la lui vantait, ne fonctionnait pas toujours avec Connie.

— Hughes a déjà pris nos billets. Nous partons ce soir.

— Crois-le ou non, je peux me passer de l'aide de l'inspecteur Louis L. Hughes pour réserver un billet d'avion. En admettant que ce soit son vrai nom.

Jazz éclata d'un rire amer.

— Le « L » correspond à Lincoln, son deuxième prénom. Je le sais parce que j'ai appelé le commissariat de Brooklyn pour m'assurer qu'il existait bien quelqu'un de ce nom. On ne me « fultonera » pas une deuxième fois.

Le silence retomba.

L'Impressionniste avait trompé Jazz le plus simplement du monde, en usurpant l'identité de Jeff Fulton, le père d'une des victimes de Billy. Jazz avait cru l'inconnu sur parole et n'avait même pas songé à vérifier ses dires. Personne ne pourrait jamais l'affirmer avec certitude, mais Jazz restait convaincu que, s'il avait pris la peine d'effectuer quelques recherches élémentaires à propos de Jeff Fulton, Ginny Davis, Helen Myerson et Irene Heller seraient peut-être encore en vie.

— Tu ne peux pas y aller seul.

— Pourquoi ça ? demanda-t-il avec un flegme insupportable, comme s'il s'était déjà posé la question, connaissait la réponse, mais jouait le jeu pour lui faire plaisir.

— Tu n'es jamais sorti de Lobo's Nod ou presque, et tu n'as pas l'habitude des grandes villes. Je suis allée trois fois à New York et j'ai vécu près de Charlotte avant d'emménager ici.

Jazz l'aida à se relever et lâcha, moqueur :

— J'accompagnerai un inspecteur du NYPD. Je vois mal comment je pourrais me perdre dans le métro. Et puis, même si c'était le cas...

Il plongea la main dans sa poche et en sortit fièrement son nouveau téléphone portable. Après la traque dramatique de l'Impressionniste, Connie, Howie et même le shérif Tanner s'étaient cotisés afin de lui offrir son tout premier portable.

— Voilà la preuve que tu n'y connais rien, gros malin ! Il n'y a pas de réseau dans le métro. C'est parce que tu veux emmener Howie, c'est ça ? Pour vadrouiller entre copains dans la grande ville ?

— Ha ha, très drôle. T'es dingue ? Depuis qu'il s'est fait poignarder, sa mère ne le laisse plus s'éloigner à plus de vingt kilomètres sans un garde du corps et un gilet pare-balles. Il faudrait que je le kidnappe pour pouvoir l'emmener à New York...

Jazz s'interrompt, puis se caressa le menton.

— Hum... le kidnapper...

Dans la bouche de n'importe qui d'autre, la blague aurait marché. Une plaisanterie innocente. Mais Jazz n'était pas doué pour l'humour noir, et Connie crut bon de le lui faire remarquer.

— Jazz, tu me donnes la chair de poule.

— C'est vrai ? Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Tout est dans la façon de le dire. Ce genre de blague n'est pas vraiment indiqué dans ton cas.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres, préférant lui cacher que, l'espace d'une seconde, elle avait presque craint pour la vie de Howie.

— Allez, filons d'ici. On gèle déjà.

— Je peux en conclure que tu abandonnes l'idée de me convaincre, pour New York ?

Connie réfléchit quelques instants avant de formuler une réponse prudente et concise.

— Oui. J'ai abandonné l'idée de te convaincre.

Mais en aucun cas elle n'avait renoncé à partir.

Ce soir-là, chez les Hall, Connie chipotait devant son assiette, l'appétit en suspens quelque part entre Lobo's Nod et New York.

— Quelque chose ne va pas, Conscience ? lui demanda son père avec douceur.

Un à un, Conscience glissait ses petits pois sous la purée qu'elle n'avait pas touchée. Il n'y avait guère que son père pour employer son véritable prénom. Tout le monde, y compris sa mère, l'appelait « Connie ». Convaincu que chaque nom détenait une forme de puissance, Jerome Hall avait fait en sorte de ne pas laisser ses enfants en reste. Aussi avait-il prénommé sa fille « Conscience » et son frère cadet « Wisdom », pour sagesse, que tous surnommaient Whiz.

— Ça va, répondit laconiquement Connie. Je n'ai pas très faim, voilà tout.

— Elle était avec son copain, aujourd'hui, lança Whiz, presque en chantonnant. J'ai vu le SMS sur son téléphone. Ils se donnent rendez-vous dans une cachette secrète...

Connie se raidit. Du haut de ses dix ans, Whiz venait de se découvrir un nouveau passe-temps : espionner sa grande sœur.

— Cauteur, siffla-t-elle.

Sans lui prêter attention, Whiz engloutit une bouchée de jambon et de purée, avant de poursuivre :

— Ils s'en envoient sans arrêt maintenant qu'il a un portable. Jasper Dent, précisa-t-il, au cas où quelqu'un n'aurait pas compris.

— Whiz, je sais parfaitement que ta sœur continue à fréquenter le fils Dent. Je n'ai pas besoin que tu joues les commères.

— Mais, papa, Connie le voit derrière ton...

— Un derrière, répliqua M. Hall, ça sert à s'asseoir ou à être botté, et c'est exactement ce que je vais faire si tu n'obéis pas.

Connie se retint de rire. Son père aboyait beaucoup, mais mordait peu. D'aussi loin qu'elle se souvienne, aucune fessée n'avait jamais été distribuée dans la maison Hall. À vrai dire – et c'en était presque agaçant –, Connie ne connaissait pas d'homme plus tendre ou plus sage que Jerome Hall. Sauf quand on parlait de Jazz, bien sûr.

Elle se rendait bien compte que, sur le papier, son petit ami n'était

pas le prince charmant. Élevé par un meurtrier, et pas n'importe lequel – LE tueur en série –, il traînait son lot de problèmes, mais elle trouvait injuste qu'il fasse les frais des péchés de son père. Et quand bien même Jazz aurait été le fils d'un bon Samaritain, M. Hall se serait sans doute opposé à leur relation. L'éternel antagonisme Noir/Blanc. Le douloureux héritage du racisme... Jerome Hall refusait de voir sa fille fréquenter les bourreaux.

Connie, quant à elle, regrettait qu'il n'existe aucune pilule capable de faire oublier le passé à son père pour l'obliger à se concentrer sur l'avenir. On lui pourrissait sa vie sentimentale, et elle le supportait de moins en moins. À présent, il lui restait un problème délicat à régler : convaincre ses parents de consentir à ce séjour à New York avec Jazz pour ses derniers jours de vacances. Jazz s'y opposait, mais Connie n'appréciait pas qu'on lui dicte sa conduite. Elle était assez grande pour prendre ses propres décisions, et celle-ci était irrévocable. Jazz n'aurait d'autre choix que de s'y plier. Aucune loi ne lui interdisait de se rendre à New York. Il ne pouvait pas l'en empêcher.

Ses parents, en revanche, disposaient de ce droit.

— Je sais que je ne peux pas faire grand-chose de plus pour te dissuader de le voir, poursuit M. Hall. Tu vas bientôt avoir dix-huit ans, et je t'ai toujours traitée comme une adulte. Mais tâche de prendre un peu de recul...

— Ton père n'a pas tort, renchérit sa mère avant que Connie ait pu répliquer. J'ai conscience que tu es très attachée à Jasper, mais tu es encore jeune. C'est ton premier véritable copain, et tu gagnerais à élargir un peu tes horizons, à essayer autre chose.

Connie soupira. Le discours de ses parents lui aurait semblé sensé... si elle n'avait pas été amoureuse de Jazz. Or, c'était le cas. Elle ignorait ce que l'avenir lui réservait – elle s'était d'ailleurs interdit de se projeter plus loin que les deux prochaines années –, mais elle désirait le découvrir à ses côtés.

Qu'aurait fait Jazz, à sa place ? Facile : il aurait manipulé son monde. Une façon déguisée de dire qu'il aurait menti. Et au fond, mentir, songea-t-elle, n'est-ce pas jouer la comédie ? Or, il se trouve que je suis bonne comédienne.

Avant de prendre la parole, presque sans s'en rendre compte, elle posa sa fourchette et se tourna vers son père, le plus difficile des deux à convaincre.

— Voici mon dilemme...

Elle comblait les failles de son stratagème au fur et à mesure, et son

cœur se mit à battre plus vite lorsqu'elle prit conscience de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Elle *désta-billy-sait* ses parents. C'était donc ça, manipuler les gens, songea-t-elle.

— Il ne me reste que quelques jours de vacances, et j'aurais préféré les passer avec Jazz...

Elle nota la raideur croissante de son père, les ridicules d'inquiétude au coin des yeux de sa mère.

— ... mais l'université de Columbia organise un grand week-end d'orientation à New York. C'est sans doute encore un peu tôt pour y songer, mais c'est là que je veux étudier et ça me permettrait de cibler mes choix pour la rentrée. L'ennui, c'est qu'il me faudrait partir dès demain.

Avant que ses parents aient eu le temps de s'y opposer, elle s'empressa d'ajouter :

— Vous vous rappelez mon amie Larissa ? Celle qui jouait Maria dans cette version décalée de *West Side Story* qu'on avait montée pour les cours d'été, au club de théâtre de Charlotte ? Elle étudie déjà là-bas, et c'est elle qui m'a parlé de ce week-end. Ça a l'air vraiment génial et elle m'a proposé de m'héberger. D'un autre côté..., ajouta-t-elle, fine mouche, comme si elle venait d'y songer, ça voudrait dire ne pas revoir Jazz avant la rentrée...

Ses parents échangèrent un regard entendu.

— Et ce voyage coûterait combien ? demanda son père.

Connie sut alors qu'elle les tenait.

— Pas de frais d'hébergement, puisque je logerai chez Larissa. Et vous pourrez me joindre à tout moment sur mon portable.

Un SMS à Larissa suffirait à la couvrir. Et Jazz descendrait sûrement à l'hôtel. Seule avec lui... dans une chambre d'hôtel... Cette idée la troubla, mais le moment était mal choisi, il fallait convaincre ses parents.

— Pour le billet, je peux sans doute trouver une offre de dernière minute et participer aux frais. Il me reste quelques économies de mes baby-sittings, et grand-père m'a fait un chèque pour Noël.

M. Hall se caressa la mâchoire et regarda une nouvelle fois son épouse.

— Pourquoi est-ce qu'elle aurait le droit de partir seule à New York ? gémit Whiz. Ce n'est pas juste ! Moi je ne vais jamais nulle part.

Lorsque le père de Connie leva les yeux au ciel, elle comprit que c'était dans la poche.

Alors c'était ça que Jazz ressentait... Tout le temps. Chaque jour.

Connie devait bien l'admettre : cette sensation était jouissive.

8.

— L'idée ne me plaît guère, je ne te le cache pas, soupira G. William en s'enfonçant dans son siège.

Celui-ci grinça sous le poids du shérif, et, pour la énième fois, Jazz se demanda s'il serait présent lorsque le pauvre fauteuil rendrait enfin l'âme et que son occupant s'écroulerait sur le sol. Manifestement, ce jour n'était pas encore venu.

— Connie est d'accord avec vous, expliqua Jazz. D'après elle, je ne devrais pas partir seul.

— Eh bien, pour une fois, je ne partage pas son avis. Moi, je pense que tu ne devrais pas y aller du tout. Tu as dix-sept ans. Tu...

— « ... devrais plutôt songer à tes études et à ta copine au lieu de parcourir le monde », récita Jazz, qui commençait à connaître le sermon par cœur. Je sais. Vous me l'avez déjà dit.

— Je ne nie pas que tu nous as été d'une aide précieuse pour le cas Frederick Thurber...

L'enquête méticuleuse de G. William avait fini par révéler la véritable identité de l'Impressionniste.

— ... mais il s'agissait de circonstances bien particulières. Il reproduisait les crimes de ton père. Une personne dont tu connaissais les méthodes et la pathologie sur le bout des doigts. Qu'est-ce qui te fait croire que tu réussiras à cerner ce Hot-Dog ?

— Hat-Dog, rectifia Jazz. Comme pour Chapeau et Chien, ce sont les symboles qu'il laisse sur ses victimes.

— Tous les tordus n'ont pas la même logique, déclara G. William. Si tu crois ça, c'est ton hubris qui parle.

— Mon hubris ? Vous avez avalé un dictionnaire, G. William ?

Pour la première fois depuis que Jazz avait franchi la porte de son bureau pour lui faire part de ses intentions, le shérif esquissa un sourire.

— La provocation ne prend pas avec moi. Tu essaies de me faire sortir de mes gonds, mais mets-toi bien dans le crâne que ce n'est pas au vieux G. William qu'on apprend à faire la grimace.

Jazz posa ses deux mains sur la table et reprit, le plus innocemment du monde, comme si l'idée de manipuler le policier ne lui avait pas traversé l'esprit :

— Écoutez, vous avez réussi à arrêter Billy, non ? Vous avez établi des liens entre les meurtres de Lobo's Nod et d'autres que personne n'avait su déceler. Imaginez que quelqu'un – un criminel autre que l'Impressionniste, qui ne prendrait pas Billy pour modèle – empile les corps à Lobo's Nod. Vous ne jetteriez pas l'éponge en disant : « Puisque les tordus ne sont pas tous les mêmes, pas la peine que j'essaie de le coincer, celui-là. » Je me trompe ?

Le shérif tira l'un de ses mouchoirs immaculés et monogrammés de sa poche, et se moucha franchement.

— Non. Tout ce que ça prouve, c'est que c'est moi qu'on devrait appeler à New York, pas toi.

Plaisantait-il ? Jazz n'aurait su le dire. G. William clamait pourtant que, pour lui, l'affaire Dent avait été celle de trop. Le shérif se sentait peut-être jaloux de voir Jazz enrôlé par la brigade criminelle.

— Je peux leur parler de vous, si vous voulez, proposa Jazz avec humour.

D'un geste las, G. William chassa l'idée comme on dissipe une odeur désagréable.

— Si j'avais voulu partir pour New York, j'aurais accepté la proposition du FBI quand j'avais encore l'âge d'emballer les jolies filles. Tu veux voir du pays et filer un coup de main à ces messieurs ? C'est ton problème...

— Exactement.

— ... mais, continua G. William, penché en avant, pointant son index boudiné vers lui, tu vas quand même m'écouter attentivement, Jasper Francis : rien de bon ne sortira de tout ça. Parce qu'au fond, ce qui te motive, c'est la perspective de ce que tu vas découvrir là-bas.

— Eh bien, oui : le serial killer.

— Faux. Tu pars en quête d'autre chose. De ton âme. Depuis que je te connais, tu es persuadé qu'un jour tu péteras les plombs et que tu finiras comme ton père. Et tu désespères de trouver la preuve du contraire. Ce que tu n'as toujours pas compris, c'est qu'elle réside précisément dans cette quête. Tu peux me faire confiance quand je te dis que Billy Dent ne s'est jamais remis en question une seule seconde, ni dans sa personnalité ni dans ses actes. Ce doute, c'est ton âme, petit.

L'argument paraissait d'une logique implacable, et, de tout cœur, Jazz aurait voulu y croire. Mais ses connaissances en la matière l'en empêchaient. Il savait certains tueurs terrifiés par leurs propres crimes et d'autres esclaves de pulsions qu'après coup ils ne parvenaient pas à comprendre. Sans parler de ceux, bien entendu, qui résistaient à leurs pulsions jusqu'à se découvrir, euphoriques, un goût immodéré pour le sang et la torture, et que rien ne pouvait égaler.

— J'ai juste l'intention de traquer un meurtrier à New York. Et puis, il paraît que leurs bagels valent le détour.

G. William le toisa en silence, puis soupira.

— Alors rapporte-moi un *knish*, lâcha-t-il. Ça fait des années que je n'en ai pas dégusté un digne de ce nom.

Les préparatifs du voyage auraient dû se résumer à boucler sa valise, sauf que Jazz n'en possédait pas. Dans la maison, le seul objet approchant était une vieille valise rectangulaire empestant la naphthaline, dont Grandma avait dû se servir une fois pour sa lune de miel, aux alentours de 1887. Enfin, à l'époque de sa jeunesse, quoi. Pas question d'accompagner un inspecteur du NYPD à New York en se traînant cette antiquité défoncée et nauséabonde. Jazz fit donc comme toujours en cas de besoin.

— Voici, déclara Howie en lui remettant un sac de voyage à roulettes noir comme s'il s'agissait d'un coffre rempli de trésors. Le nec plus ultra en matière de technologie de voyage. Ne se renverse pas. Poche en filet pour y glisser une bouteille d'eau. Compartiment extérieur rembourré pour ordinateur portable.

— Je n'ai pas d'ordinateur portable.

— ... poignée à tige télescopique, poursuivit Howie, imperturbable. Et mécanisme à boules lubrifiées pour une aisance de mouvement accrue.

Il arquait les sourcils, le sourire grivois.

— C'est en tout cas ce qu'elles disent toutes...

Jazz lui prit le bagage des mains, l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— De quoi emporter quelques affaires sans avoir honte à l'aéroport. C'est tout ce qui compte.

— « Et qui surveillera ta grand-mère pendant ton absence ? » demande le copain qui connaît déjà la réponse, ajouta Howie avec

humeur.

— Euh, oui, à ce sujet...

Jazz avait envisagé sous tous les angles, tous les aspects et toutes les coutures ce qu'il allait bien pouvoir faire de Grandma durant les deux prochains jours. Il avait même pensé à l'emmener. Mais l'idée de devoir la supporter pendant plusieurs heures dans un espace confiné lui donnait déjà envie de sauter dans le vide sans parachute. Quant à la lâcher seule dans la plus grande et la plus folle ville du monde pendant qu'il traquerait un meurtrier avec la police... Les probabilités pour que New York et Grandma fassent la paire semblaient minces, et il l'imaginait d'ici prendre à partie des groupes de touristes, sous la statue de la Liberté (« Dites à cette garce d'arrêter de me regarder de travers »).

Non, Grandma ne devait pas quitter Lobo's Nod, mais il ne pouvait s'en remettre à son palliatif habituel. Erickson faisait l'affaire pour la surveiller une heure ou deux, mais si le shérif apprenait qu'un de ses hommes jouait les nounous, il propulserait aussitôt le dossier de Jazz sur le haut de la pile des services sociaux, expédiant l'adolescent en foyer d'accueil et sa grand-mère au mouvoir. Dans un sursaut de fibre paternelle, Billy avait repoussé cette échéance en assassinant sauvagement la pauvre Melissa Hoover, avant d'effacer de son ordinateur toutes les données concernant Jazz. Les différents services mettraient des mois à retrouver les pièces manquantes. Jazz espérait qu'ils n'y parviendraient pas avant son dix-huitième anniversaire, date à laquelle il y aurait prescription pour son dossier.

En attendant, impossible d'engager des flics – bienveillants, mais tenus d'avertir le shérif que Grandma perdait le contact avec la planète Terre – comme baby-sitters. Quant à Howie, en dépit de sa bonne volonté, il était bien trop fragile. Grandma pouvait causer de sérieux dégâts quand elle se mettait à distribuer claques et coups de poing.

Jazz n'eut donc d'autre choix que d'appeler sa tante Samantha.

Il trouvait d'ailleurs bizarre de considérer cette parfaite inconnue comme « sa tante ». La sœur aînée de Billy avait quitté Lobo's Nod juste après le lycée, pour ne jamais y remettre les pieds. Durant les années où les ravages du Paternel faisaient le bonheur des chaînes d'info, elle avait tenté par tous les moyens de se dérober aux caméras, évitant l'attention de son mieux. Un commentaire avait fini par lui échapper, au terme d'une journée de traque médiatique menée par des journalistes usant d'autant de méthode et de ténacité que Billy en mettait à pister ses clientes. Un reporter, suivi d'une équipe de

ournage, l'avait acculée au fond du parking d'un centre commercial, alors qu'elle s'escrimait sur une portière récalcitrante d'une main, tenant de l'autre son sac, ses achats, un gobelet de café et une robe rouge sur un cintre. Sous un feu roulant de questions, Samantha psalmodiait des « Sans commentaire », comme un mantra censé la protéger des démons.

Mais la portière rebelle avait brusquement cédé, et la pauvre Samantha avait trébuché, lâchant sa belle robe qui avait atterri sur le sol crasseux, au milieu d'une mare de café. Preuve que l'univers affectionne le synchronisme, judicieux ou infortuné, la chute s'était produite à l'instant précis où le journaliste demandait :

— Selon vous, quel sort faut-il réserver à Billy Dent ?

C'était la goutte d'eau de trop pour Samantha. Assez de ce frère. Assez des médias. Assez de cette fichue robe qu'elle avait mis une journée entière à dénicher. Avec un coup de pied rageur à la portière, elle s'était égosillée :

— Il n'existe pas de châtiment assez cruel pour mon p... (*biip*) de frère ! Et s'ils veulent l'exécuter, je me ferai un plaisir de l'attacher moi-même à cette p... (*biip*) de chaise électrique.

Ajout de la censure des chaînes de télé, ces *bips* étaient censés ménager la sensibilité de téléspectateurs par ailleurs abreuvés de détails des viols, sévices et autres tortures infligés par Billy à de très jeunes femmes.

— Je me suis débrouillé, expliqua Jazz à Howie, mais j'aurais besoin que tu viennes jeter un coup d'œil de temps à autre.

— Histoire que les services sociaux ne t'expédient pas au fin fond du pays, analysa Howie avec toute la sagesse d'un moine taoïste. Tu sais qu'il te suffirait de signer quelques papiers pour régler le problème...

Jazz étouffa un juron : il n'avait aucune envie de relancer le sujet. Howie lui avait répété sur tous les tons de déposer une demande d'émancipation. Ce sésame écarterait une fois pour toutes la menace des services sociaux et lui permettrait de prendre des décisions concrètes pour sa grand-mère.

— Howie, on en a déjà discuté...

— Non, tu as rejeté l'idée avant même d'en discuter. Ça n'est pas la même chose, mon frère.

— Tu sais à quel point tu as l'air débile quand tu m'appelles « mon frère » ? Et puis, c'est trop compliqué. Entre les entretiens et les contrôles de routine, ils s'empresseraient de venir fouiner autour de la

maison. Le temps qu'ils brassent leur paperasse, ma grand-mère finira ses jours dans un asile, et je passerai les derniers mois avant mes dix-huit ans dans un foyer d'accueil. Pas question, Howie. Laisse tomber. Autant faire profil bas jusqu'à ma majorité.

— Primo, répliqua Howie en comptant sur ses doigts, « mon frère », c'est très cool, ça fait gangsta. Deuzio, c'est la meilleure solution. Tu ne peux pas continuer comme ça éternellement.

D'un simple geste désignant la maison, il engloba la complexité de l'existence de Jazz.

— Justement, c'est temporaire. Je n'ai plus beaucoup de temps à tenir. Tout ce que je te demande, c'est de me donner un coup de main pendant deux jours. Grandma t'aime bien.

— Oui, la plupart du temps. Sauf quand elle me prend pour un squelette géant prêt à dévorer son âme.

— Tu as parfois l'air d'un squelette, lui rappela Jazz.

— Peut-être, mais je vis mal qu'on m'imagine en mangeur d'âmes. Bon, très bien. Une fois de plus, j'enfile mon costume de Sancho Pança...

— Je ne crois pas que Sancho Pança corresponde vraiment à ce que...

— Mais n'oublie pas ce que ce baby-sitting va te coûter.

— Bon Dieu, Howie ! Tu comptes me demander combien de tatouages ? Je commence à manquer de place, là.

— Pas du tout, *mein Freund*. Il te reste encore tes jambes et tes avant-bras, que je sache.

— Je vais finir par ne plus ressembler à rien. Est-ce que tu pourrais au moins choisir un truc cool, cette fois ?

— Eh, mon ballon de basket en flammes, c'était la classe, bougonna Howie.

— Non. À la rigueur, ça peut paraître cool sur un enfant de dix ans. Quant à Sam le Pirate, ça l'est seulement comparé à Bob l'Éponge. Alors s'il te plaît, réfléchis bien. Un truc qui en jette.

Howie croisa ses bras interminables sur sa poitrine creuse.

— Tes mots me font mal, Jazz. Aussi mal que si on me poignardait avec des cotons-tiges. Mais je prends ta demande en considération et, à ton retour de New York, j'aurai du lourd à te proposer pour orner ta noble silhouette.

— Il me tarde de voir ça, ironisa Jazz, qui envisagea, l'espace d'un instant, de ne pas rentrer de New York. Écoute, tu ne seras pas tout seul. Ma tante Samantha sera là.

Howie étouffa un cri de surprise, une main sur le cœur. Il ne manquait qu'un « Doux Jésus ! » pour compléter le portrait d'un héros de films en costume.

— Samantha ? L'unique fille Dent saine d'esprit selon les mythes et les légendes ? La seule adolescente à avoir approché Billy Dent dans l'intimité et à y avoir survécu ? LA Samantha ?

Jazz retint un soupir. Non seulement il ne l'avait jamais vue, mais, avant ces derniers jours, ils ne s'étaient même jamais adressé la parole. Il avait trouvé son numéro de téléphone dans le carnet d'adresses de Grandma. À vrai dire, il en avait trouvé dix, barrés ou raturés. Sur le seul encore lisible, la marque du stylo semblait relativement récente et il reconnut l'indicatif de l'Indiana, l'État où des journalistes l'avaient pourchassée dans le fameux parking. Jazz avait su qu'il tenait le bon.

— Allô ? avait répondu une voix vive et féminine.

— Je suis bien chez Samantha Dennis ?

Sa tante ne s'était jamais mariée, mais avait changé de patronyme plusieurs années auparavant.

— Oui ? répliqua la voix, suspicieuse. Qui est à l'appareil ? Comment avez-vous eu ce numéro ?

Jazz eut soudain l'impression que son environnement se liquéfiait, comme si les dernières bases solides de ce monde fondaient une à une. Il parlait à la seule personne de sa famille encore en vie qui ne soit pas complètement folle. Et, tout à coup, il ne savait plus comment se comporter. Comment s'adressait-on à ses proches lorsque ceux-ci n'étaient ni des sociopathes ni des vieillards séniles ?

— Mon nom...

Il s'était arrêté, se trouvant un peu formel.

— C'est Jazz à l'appareil. Euh, je veux dire Jasper. Votre neveu.

Le silence qui avait suivi s'était insinué dans sa tête comme pour la vider de l'intérieur.

— Jasper, avait-elle enfin répété, d'un ton si neutre que même l'oreille affûtée de Jazz ne put en déchiffrer les intentions.

— J'ai eu du mal à la convaincre, raconta Jazz à Howie, mais elle arrive demain matin et restera ici jusqu'à la rentrée. J'ai simplement

besoin que tu passes lui donner un coup de main dans l'après-midi et dans la soirée. Ce sont les mauvaises heures pour Grandma. Elle se tient généralement tranquille dans la matinée.

— En somme, je suis d'astreinte pour les périodes rouges. Génial. J'aurais dû laisser l'Impressionniste te tuer, grommela Howie.

— Il n'en avait pas l'intention, lui rappela Jazz.

— Ça, c'est parce qu'il ne te connaissait pas.

Quelques heures plus tard, après avoir mis sa grand-mère au lit et cédé à Howie, qui exigeait de pouvoir louer des films pornos durant ses heures de baby-sitting, Jazz quitta la maison avec sa valise à roulettes avant de grimper dans le véhicule de location de Hughes. Il avait tenté de joindre Connie pour lui dire au revoir, mais elle n'avait pas répondu. Peut-être lui en voulait-elle de partir seul ? Pas question de s'encombrer de ce problème maintenant.

— Allons-y, décréta-t-il en claquant la portière.

Le trajet jusqu'à l'aéroport se déroula dans un silence presque total. Jazz s'attendait à ce que l'inspecteur volubile l'abreuve d'une multitude de détails concernant Hat-Dog, mais Hughes demeurait concentré sur les petites routes, qu'il ne connaissait pas. Lorsque enfin ils s'engagèrent sur l'autoroute, Jazz ne put s'empêcher de jeter un regard en arrière. Il eut juste le temps d'apercevoir les limites du domaine Harrison, lieu de découverte du corps de Fiona Goodling, qui avait déclenché sa traque de l'Impressionniste.

— Ne te laisse pas impressionner par la grande ville, lui conseilla Hughes de but en blanc.

— Pardon ?

— Tu m'as déjà l'air d'avoir le mal du pays. Alors je préfère t'avertir : de prime abord, New York peut faire peur.

Le mal du pays ? Jazz eut un petit rire.

— Je connais New York, je regarde suffisamment la télé. Je crois que je survivrai. Ça ne peut pas être pire que de grandir avec Billy.

— Ah ? répondit Hughes avec un haussement d'épaules. Tu sais, la ville est gigantesque.

— Et alors ?

— Ça peut dérouter.

— Quelle importance puisque je serai avec vous ?

— Tu vas croiser un tas de gens que tu n’as pas l’habitude de voir ici.

Hérissé, Jazz rétorqua :

— Ce n’est pas parce que ma grand-mère est...

Il s’interrompit et reformula sa phrase :

— Je ne suis pas comme elle. Je ne suis pas raciste. Ma copine est noire, si vous voulez tout savoir.

— Sans blague ? Ça alors ! La mienne aussi.

— OK, siffla Jazz avec un geste agacé. Un pour vous, zéro pour moi. Peu importe.

Hughes esquissa un large sourire, et Jazz comprit alors le véritable enjeu de cet échange. L’inspecteur tâtait le terrain, sondait ses faiblesses, pinçait ses cordes sensibles. Et Jazz venait de lui en servir une sur un plateau. « *Flics ou voyous*, lui susurra Billy, *ils utilisent tous les mêmes ficelles.* »

D’accord. Jazz retiendrait la leçon. Hughes cherchait à s’insinuer dans son esprit et, à ce petit jeu, il n’était pas exactement novice : il était même parvenu à tenir Billy à distance durant leur entrevue à la prison de Wammaket. Jazz ne tombait jamais deux fois dans le même panneau. Il s’adaptait facilement. C’était le meilleur outil du sociopathe : une capacité à s’acclimater qui, bien malgré lui, était innée chez Jazz.

— Petit, reprit Hughes d’un ton plus amical, il faut arrêter de tout prendre au premier degré. Ou les problèmes de tension artérielle te tueront plus sûrement que ton vieux.

La tension ? Quelle belle mort ! Quelle fin paisible comparée à celle que Billy réservait à ses victimes. Pourtant, Jazz ne craignait pas son père. En tout cas pas pour sa vie. Billy s’était persuadé que son fiston reprendrait un jour l’affaire familiale et deviendrait un tueur en série vénéré par ses pairs. Et Jazz savait que Billy ne ferait rien pour compromettre cet avenir dont il rêvait tant. Billy avait trop investi de lui-même (son ego, sa folie, son génie) en Jazz pour attenter à ses jours.

— Mon père ne me fera aucun mal. Du moins, pas physiquement.

— Pas une seule fessée dans ta jeunesse ?

Hughes avait posé la question avec une désinvolture si manifeste que, l’espace d’un instant, Jazz aurait pu croire qu’il cherchait juste à faire la conversation. Mais il n’était pas dupe. Il avait affaire à un

enquêteur chevronné, aguerri, qui ne pouvait s'empêcher d'extorquer des informations. Jazz était impressionné : il était difficile à berner, et Hughes y parvenait presque.

— Non. Pas une.

Anecdotique, le détail était pourtant véridique. Billy n'avait jamais levé la main sur son fils.

— Alors, à ton avis, où se trouve ton père en ce moment ?

Jazz lui adressa alors son regard le plus dissuasif, qui disait : Je n'aime pas parler de mon père. Hughes comprit le message.

— Désolé.

Il s'était repris juste à temps : les flics de New York semblaient du genre retors. Hughes braqua les yeux sur la route.

— C'était juste histoire de discuter.

— Et c'est toujours l'Inquisition quand vous discutez ?

— Déformation professionnelle, s'esclaffa Hughes. Il y a pire, tu sais. Je suis sorti avec la substitut du procureur, un jour. Quand elle te demandait ce que tu voulais manger, tu avais l'impression de subir un contre-interrogatoire. On peut dire que tu as le regard noir, petit. Mais c'était à prévoir.

Jazz haussa les épaules et se tourna vers la vitre.

— Écoute, ne va pas croire que j'essaie de te soutirer des informations. Ce n'est pas ton père qui m'intéresse. Mais j'appartiens à la criminelle. C'est comme si j'avais l'entraîneur de la star des équipes de base-ball dans ma voiture. Je ne peux pas m'empêcher de poser des questions. Je sais que les fédéraux t'ont déjà cuisiné, je suis juste curieux. Ce n'est pas pour les besoins de l'enquête.

— Je vais vous répéter ce que je leur ai déjà dit, répondit Jazz en soufflant : il n'est pas là où on l'attend. Il n'arpente pas les environs de Lobo's Nod pour nous surveiller, ma grand-mère et moi. Il ne se trouve dans aucun des endroits où il avait l'habitude de prospecter. Il se cache là où il peut se rendre invisible. Dans une grande ville, par exemple.

— New York ?

— Possible. D'ailleurs, si les meurtres n'avaient pas commencé avant son évasion, je l'aurais soupçonné d'être Hat-Dog.

— Non, je peux te garantir que ça n'est pas le cas. Nous disposons des traces d'ADN retrouvées à différents endroits qui ne correspondent

pas à celles de Billy. Dent n'est pas notre *sujano*.

Jazz se retint d'éclater de rire. « Sujano », en jargon de flic, signifiait « sujet anonyme », soit l'auteur du crime.

— Vous et vos expressions toutes faites. À quoi elles vous servent, au juste ? C'est un moyen de vous valoriser ? D'avoir le sentiment de saisir, définir et calculer le monde invisible ?

Il pensait avoir ébranlé le policier, mais celui-ci tapota distraitemment le volant.

— Moi aussi j'ai lu *Les Sorcières de Salem*, figure-toi. Et notre enquête n'a rien d'une chasse aux sorcières. Le type qu'on cherche est bien réel.

Cette assertion jeta un froid durant le reste du trajet. À l'aéroport, tandis que Hughes négociait avec les agents de sécurité pour conserver son arme de service en cabine, Jazz observa avec attention le dispositif. Il n'avait jamais pris l'avion, mais savait que la sécurité aérienne avait été renforcée depuis plusieurs années. Avait-on un jour eu le droit d'embarquer des armes automatiques en vol ? se demandait-il.

Lorsqu'il eut déposé ses affaires sur le tapis du rayon X, l'agent de contrôle lui fit signe d'avancer vers le scanner corporel. Jazz se montra réticent.

— Ma copine m'a dit que les tests sanitaires effectués sur ces nouvelles machines n'étaient pas concluants.

— Je peux vous assurer que vous ne risquez rien, répondit l'agent, sans cacher son exaspération.

— C'est ça. Vous êtes médecin ? Vous pouvez me garantir que si je laisse ce truc m'irradier les bijoux de famille, je ne ressortirai pas stérile ? Ou que mes gosses n'auront pas six doigts ?

— Donc, vous refusez ?

— Oui.

— Refus d'un sujet masculin, brailla l'agent de sécurité à la cantonade, comme si tout l'univers devait être averti.

Jazz fut conduit à l'écart. Hughes, qui avait déjà franchi la zone de fouille, rassembla ses affaires et celles de Jazz, puis patienta, les sourcils froncés. Jazz ne trahit rien. Il attendit qu'un second agent, ganté de latex, s'approche.

— Vous refusez le scanner ? répéta ce dernier.

— Oui, affirme Jazz d'un voix nasillarde était en partie feinte et en partie due à la noisette de shampooing qu'il avait inhalée avant de s'insérer dans la file d'attente. Je refuse, confirma-t-il.

Là-dessus, il simula une quinte de toux grasse si convaincante que l'agent de sécurité s'écarta légèrement avec une moue de dégoût.

Ce dernier lui expliqua alors en détail les procédures de fouille et de palpation, puis lui demanda de vider ses poches.

— Je n'ai qu'un mouchoir, annonça Jazz en sortant un Kleenex, avant de s'y moucher de bon cœur.

Il le tint déplié juste assez longtemps pour laisser apercevoir la substance visqueuse et jaunâtre du shampooing, puis le froissa dans son poing.

— C'est bon, euh, gardez-le, répondit l'autre, qui effectua de la fouille la plus rapide et la plus sommaire de toute l'histoire de la sécurité aéroportuaire. Jazz repéra au moins trois endroits où il aurait pu dissimuler des objets illicites.

Lorsqu'il rejoignit enfin Hughes, celui-ci secouait la tête d'un air amusé.

— Tu es le cauchemar de la lutte antiterroriste, toi, décréta-t-il tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte d'embarquement.

— Vous auriez pu intervenir.

— C'est vrai, mais je sais que tu es inoffensif.

Jazz l'arrêta d'un geste désinvolte.

— Votre prétendue copine noire ? C'était un mensonge. Vous n'avez pas de copine noire. Et vous n'êtes jamais sorti avec la substitut du procureur. Vous cherchez simplement à brouiller les pistes parce que vous connaissez mon histoire. Et vous en savez juste assez pour deviner que je suis tout sauf inoffensif. Alors vous multipliez les blagues, vous semez quelques détails personnels, histoire de tromper ma méfiance.

Jazz esquissa le sourire dont il usait pour mettre les gens à l'aise.

— Vous êtes plutôt doué. Mais pas autant que moi.

Hughes demeura pétrifié. Jazz fit durer un instant le plaisir, puis se détourna.

— Je vais tâcher de trouver les toilettes avant d'embarquer, annonça-t-il, laissant Hughes seul avec ses pensées.

Plus tard, engoncé dans son siège étroit, Jazz se surprit lui-même en

s'endormant presque instantanément. Il ne se réveilla même pas au moment du décollage. Il rêvait déjà.

Pose ta main là

dit la voix

encore

Ses doigts

Puis cette chair

Si chaude

Si douce

Pose ta main comme ça

Sa peau contre la sienne.

Celle d'une femme.

Cette peau qu'il connaît si bien.

Comme ça

Si tiède

Comme ça

C'est bien

Non, ce n'est pas bien

C'est bon

Non, c'est mal

Mais c'est si mal que c'est bon

C'est bon donc c'est mal

et

Jazz s'éveilla à l'instant où l'avion se posait. Groggy, il attrapa son sac dans le coffre à bagages. Il leur restait une heure d'attente avant la correspondance, et, malgré les quelques tentatives de Hughes pour amorcer une conversation, Jazz garda le silence. Il se sentait déphasé, légèrement nauséux, sans doute à cause du vol mais, surtout, du cauchemar.

Qui était l'autre personne dans ce rêve ? Que faisait-il, au juste ? Et pourquoi revenait-il aussi souvent ? En fin de compte, il regrettait presque le précédent, celui où il se voyait en train de découper – peut-

être même de tuer – quelqu'un. Au moins il lui était familier. Il s'était habitué au dégoût qui l'accompagnait. Ce nouveau cauchemar le prenait de court et lui coupait les jambes chaque fois qu'il essayait de se redresser.

Que pouvait-il signifier ? Quel secret demeurait tapi dans les sombres recoins de sa mémoire ? Quels mystères se dissimulaient dans son passé ? Jazz voyait parfois son existence comme un champ de mines dont il aurait perdu le plan. Le moindre faux pas pouvait lui coûter un pied, une jambe... mais surtout sa tête.

Lorsqu'il s'éveillait du rêve au couteau, il se sentait désorienté. Coupable. Un peu écœuré. Avec celui-là, même s'il éprouvait aussi une forme de culpabilité, l'excitation prenait le dessus. Il s'en voulait de cette faiblesse. Les autres garçons de son âge pouvaient en rêver autant qu'ils le désiraient. Pour eux, c'était sans conséquence. Pas pour Jazz.

Pourquoi ? *Parce que c'est comme ça que ça commence*, se disait-il. Par des rêves. Des fantasmes, au début innocents. Mais, très vite, les rêves et les fantasmes ne suffisaient plus. Et avant même de s'en apercevoir, on devenait Jeffrey Dahmer, qui perforait le crâne de ses victimes à la perceuse pour en faire des zombies. Et le plus fou n'était pas de transpercer la tête des gens, ni même de vouloir en faire des zombies. Non. Le plus dingue, c'était que ça vous paraisse parfaitement normal, nécessaire.

— Tu as perdu ta langue ? tenta Hughes, alors qu'ils n'avaient plus échangé un mot depuis des heures.

Le policier n'avait pas pris ombrage de la petite leçon infligée par Jazz, mais ce dernier ne se sentait guère d'humeur à le distraire. De fait, il ne répondit pas, et Hughes n'insista pas.

Ils embarquèrent sur le second vol, que Jazz passa cette fois éveillé. Il jeta un regard par le hublot et, tandis que l'avion s'arrachait du tarmac, il ressentit la poussée de l'envol, comparable à l'impression que lui laissait son rêve au réveil. Il ferma les yeux, se cramponna aux accoudoirs et se répéta que tout serait bientôt fini.

L'arrivée fut moins désagréable. Au début, la descente se fit en douceur, puis une douleur aiguë lui comprima les oreilles, et, lorsque le train d'atterrissage toucha la piste, le grondement sourd de la vitesse secoua la cabine. La violence du phénomène parut presque apaisante. Distrayante.

Armés de leurs bagages, ils franchirent la zone de sécurité pour rejoindre le terminal. Derrière les portes, Jazz se figea, abasourdi.

— Quoi ? demanda Hughes. Qu'est-ce qui se passe ?

Le sourire aux lèvres, Connie leur lança :

— Vous en avez mis, du temps !

TROISIÈME PARTIE

5 JOUEURS, 3 CAMPS.

9.

Tranquillement assis dans son appartement aux cloisons minces, trop minces, le tueur entendait à travers les murs deux émissions de télé différentes. La première ressemblait à un genre de radio-crochet. La seconde était un film ou bien un dessin animé dont les trilles suraigus évoquaient des rayons laser ou encore un personnage filant à toute allure.

Bref, des trucs de gosses.

Le meurtrier frémit.

Devant lui s'étaient quatre téléphones disposés sur la table. Des modèles bon marché. Jetables. Le tueur ignorait lequel d'entre eux sonnerait, aussi s'assurait-il qu'aucun ne se décharge. Il les avait reçus, avec quelques autres, dans une boîte livrée à une adresse dans le nord de l'État, avec pour instruction de les laisser allumés et chargés en permanence. Pour le meurtrier, le « nord de l'État », c'était le bout du monde.

À New York, il se sentait chez lui.

À New York, il se savait en sécurité.

À New York, il avait son terrain de chasse.

Une sonnerie retentit. Celle du troisième téléphone en partant de la gauche. Le tueur laissa passer deux autres stridulations, puis s'en saisit.

— Allô ? dit-il, se demandant vaguement quelle voix allait lui répondre, cette fois.

— Onze.

Encore la nouvelle voix. Depuis quelque temps, le meurtrier n'entendait plus qu'elle. Il ne se demanda pas ce qui était arrivé à l'ancienne.

— Onze, répéta la voix sans heurts. Six et cinq. Onze.

Le regard du tueur se promena sur la table, au-delà des téléphones. Ses lèvres remuaient sans produire de son. Huit... neuf... dix... et...

— Onze, ânonna-t-il dans le micro. Onze.

Pris d'une soudaine inspiration, il ajouta :

— À vol d'oiseau.

Mais à l'autre bout de la ligne, la voix s'était tue, ne laissant que le silence résonner à l'oreille de son interlocuteur.

Le tueur retira la batterie du téléphone, puis plaça la coque sur le sol et la fracassa à l'aide d'un marteau.

— Onze, reprit-il encore une fois. Va pour onze.

10.

Billy tenait un téléphone dans une main, et deux dés dans l'autre. Il rangea d'abord les dés dans la poche de son manteau, puis la batterie du portable.

Il regarda ensuite autour de lui.

En ce début de mois de janvier et à 3 heures du matin, Union Square Park, dans le sud de Manhattan, n'avait rien d'une destination agréable. Dans l'ombre, on y devinait encore la danse nerveuse de quelques junkies en manque attendant fébrilement leur dealer.

Billy se fichait de ces drogués. Il s'assura que la lumière du lampadaire ne trahissait pas sa présence avant de lâcher le boîtier du téléphone et de l'écraser sous son talon. Il se pencha, ramassa les fragments de plastique qu'il dissémina dans cinq ou six poubelles différentes, sur le chemin d'une bouche de métro desservant les lignes NQR.

Onze, songea-t-il. Onze à vol d'oiseau...

11.

Comme il s'apprêtait à rejoindre la maison Dent, le lendemain matin, Howie se rendit compte qu'il aurait besoin d'une armure pour affronter la vieille folle. Il l'avait vue distribuer tapes et gifles à Jazz, et balancer un arsenal de projectiles allant de l'ours en peluche à la casserole en fonte. Pour une femme ayant déjà un pied et demi dans la tombe, elle possédait une force surprenante. Howie n'avait aucune envie de jouer les punching-balls et de se laisser rouer de coups.

En cette saison, il pouvait encore porter des chemises à manches longues, d'une épaisseur suffisante pour amortir les chocs. Par précaution, il se munit de ses protège-poignets. Ils étaient en théorie destinés aux gens qui pianotaient beaucoup sur leur clavier, mais ces protections doublées d'une armature en métal se révéleraient utiles s'il devait soudain lever les mains pour cacher son visage. Il enfila aussi des gants, qu'il se jura de ne pas retirer, même une fois à l'intérieur. Et, bien sûr, il portait son fidèle jean en toile rêche, sa cotte de mailles. Avec son Levi's brut, Howie se sentait prêt à partir en croisade. Il fouilla toute la maison pour retrouver la vieille chapka de chasse de son père et l'enfonça sur sa tête, tirant même les rabats sur ses oreilles. Il aurait tout l'air d'un idiot, mais au moins son crâne serait-il protégé.

— Ce que ce type me fait faire..., grommela-t-il dans sa barbe en se garant devant chez son ami.

Au préalable, il avait échangé quelques mots par téléphone avec Samantha, la tante de Jazz. Elle n'avait presque pas parlé de son vol depuis l'Indiana ni du trajet en voiture de location. Elle n'avait presque rien dit, d'ailleurs, en dépit des incitations de Howie. Ils étaient décidément taciturnes, dans cette famille. Sauf Billy, évidemment. Howie se le rappelait encore, à l'époque où il venait jouer chez Jazz lorsqu'ils étaient enfants. La mère de Howie employait volontiers l'expression « un moulin à paroles » pour décrire les gens bavards, mais le débit de Billy ne correspondait pas vraiment à celui d'un moulin. C'était un moteur, une turbine, une usine à paroles. Sur n'importe quel sujet, Billy Dent était intarissable. Ce type ne se taisait jamais.

Howie gravit le perron, frappa pour s'annoncer, puis ouvrit la porte à l'aide de la clé que Jazz lui avait laissée, redoutant la tornade Grandma.

Il la trouva par terre, au milieu du salon, assise en tailleur à côté de Samantha, en train de chantonner une vieille comptine en tapant dans ses mains.

— « Fais-moi un gâteau, qu'il soit bon, qu'il soit beau, claironnait la vieille femme en chœur avec sa fille. Étale la pâââteuh, dessine à la hâââteuh, la lettre O ; parce qu'il est pour moi et Samantha-Jo. »

— Jo pour Joséphine, expliqua Samantha à Howie. C'est mon deuxième prénom.

— Pourquoi un O, alors ? demanda le garçon.

— Elle préfère que ça rime.

— Encore ! vociféra Grandma. Encore !

Howie finit par les rejoindre sur le tapis, enchaînant les couplets jusqu'à ce que Grandma, les paupières lourdes, murmure « dodo » puis s'écroule sur le canapé.

— Je ne la connaissais pas comme ça, déclara Howie dans la cuisine quelques instants plus tard, tandis que Samantha s'attelait à la vaisselle. Il lui arrive de retomber en enfance, mais c'est généralement suivi d'une crise de colère.

— Je ne savais pas à quoi m'attendre, avoua Samantha. J'imaginais bien que son état empirait... J'ai arrêté d'écrire ou d'appeler il y a plusieurs années, avant tout le... Bref, tu vois. Mais je savais... ou plutôt, je me doutais que les choses ne s'amélioreraient pas avec le temps.

— Elle a toujours été comme ça ?

La tante de Jazz haussa les épaules.

— Elle a toujours été cinglée. Mais bon... toute la famille l'était, alors ça se remarquait moins. Et à l'époque, Billy était déjà...

Elle frissonna.

— Enfin, c'était Billy. Et puis, dans les années 1970, une femme un peu hystérique qui débitait des insanités racistes, ça n'émouvait pas grand monde. Les gens se contentaient de hocher poliment la tête en faisant mine de n'avoir rien entendu. Elle n'avait pas perdu le sens des réalités comme aujourd'hui. Mais cinglée ? Oui, elle l'a toujours été. Comment tu crois que Billy est devenu ce qu'il est ? ajouta-t-elle avec un sourire triste.

Howie le lui rendit. Samantha avait largement entamé la quarantaine, mais elle restait une belle femme, sexy, dans le style cougar, et Howie devait bien admettre qu'elle ne le laissait pas

indifférent. Depuis l'enfance, son hémophilie l'avait catalogué comme « bizarroïde ». Peu de filles l'approchaient, et aucune ne semblait disposée à se déshabiller pour fricoter avec lui selon les lois dictées par mère Nature. Mais il espérait avoir une meilleure chance de conclure avec quelqu'un qui ne le connaissait pas et donc dépourvu de préjugés. Rassemblant toute sa nonchalance, il s'accouda au bar et susurra de sa voix la plus suave :

— C'est presque un miracle que vous soyez normale.

Il s'imaginait irrésistible, avec son jean brut et sa chemise en flanelle. Et ses gants. Et sa chapka... Pas dans le genre mannequin dans un magazine, évidemment, mais son allure montrait sa prudence. Or les femmes adoraient les hommes prévoyants.

— Normale ? s'étrangla Samantha d'une voix rauque. Je n'irais pas jusque-là. J'ai eu beau fuir cette maison et cette ville dès que je l'ai pu, ça n'a rien changé. Déjà à cette époque, je ne savais plus comment me comporter avec les gens ordinaires. J'ai passé toute ma vie à essayer de comprendre. Après l'arrestation de Billy, c'est comme si j'avais dû repartir de zéro.

Howie saisit sa chance. Il ôta ses gants et lui prit une assiette encore trempée des mains, laissant ses doigts s'attarder sur les siens. Un geste subtil, parlant, qu'il avait vu dans des dizaines de films.

— On peut savoir à quoi tu joues ?

— Je me charge de ça.

— Pour quoi faire ?

Il la touchait toujours. Et s'aperçut tout à coup qu'il n'avait rien pour essuyer l'assiette.

— Euh...

— Howie, tu as l'âge de mon neveu.

— Six semaines de plus que lui, pour être précis.

— Oublie, reprit-elle en secouant la tête.

— Vous dites ça maintenant, mais...

— Et je peux te le répéter, si tu veux.

— Nous sommes deux êtres solitaires prisonniers d'un univers conçu par Billy Dent, lui glissa Howie.

Samantha partit d'un éclat de rire. Howie supposa que ce n'était pas bon signe.

12.

Jazz fut surpris de constater qu'il détestait New York.

Ou plutôt, non : pour un garçon originaire d'une petite ville de province comme Lobo's Nod, une telle aversion n'avait rien d'étonnant. Ce qui le dérouta, c'est le degré de son ressentiment. Il ne s'agissait pas d'une simple rivalité provinciale ou même d'une hostilité de principe. Il haït instantanément la ville de toute son âme – pour peu qu'il en ait eu une.

Les rues grouillaient de voitures et de bus. Avec ce trafic, il leur fallut près de deux heures pour rallier depuis l'aéroport un lieu nommé Red Hook, semblable à tous les quartiers mal famés qui servaient de décor aux films d'action.

D'abord, à cause de ses immeubles : les uns en ruine et les autres si tarabiscotés qu'on aurait pu les croire bâtis simplement pour une démonstration, mais pas pour servir.

Les odeurs, ensuite : cette puanteur, mélange d'ordures et d'urine, devait incommoder même les New-Yorkais, mais il n'y avait pas que cela. La ville parvenait à engloutir jusqu'aux parfums les plus agréables. Pendant un instant, alors qu'ils rejoignaient l'hôtel, un délicieux parfum de pain chaud lui chatouilla les narines, avant de s'évanouir presque aussitôt. Il eut beau renifler, il avait déjà disparu. Il réalisa pour la première fois à quel point Lobo's Nod était dénué d'odeurs. Outre quelques émanations de gaz d'échappement, les effluves de sa bourgade demeuraient tout à fait neutres.

Quant au bruit, il régnait en maître sur la ville.

Mais le pire, ce qui le terrassait, en dépit des avertissements de Hughes et du fait que lui-même aurait dû s'y préparer, même si on ne l'est jamais assez...

Le pire, c'étaient les gens.

« *Regarde-les, Jasper* », chuchotait Billy à son oreille.

Tant... de... monde.

« *Regarde-moi ça. Tu pourrais t'en faire un, facilement. Voire plus. Autant que t'en voudrais, d'ailleurs. Ils sont si nombreux ; personne s'en rendrait compte. Dans ce pays, y en a environ deux mille comme eux qui disparaissent chaque année : des hommes, des femmes, des enfants, même.*

Oui, tant que ça. Et pour la plupart d'entre eux, personne s'en rend compte. Tout le monde s'en fiche. Exactement comme des poignées d'herbe qu'on arrache sur une pelouse. Un de plus, un de moins... Qu'est-ce que ça change ? »

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, lui dit tout à coup Hughes, et Jazz bondit comme un ado surpris devant un film X.

— Ça va, assura ce dernier d'une voix faible et peu convaincante.

— Il est un peu dépassé, intervint Connie en lui saisissant la main. Il se sentira mieux dans un moment.

Connie... Après quelques séjours à New York, elle était sous le charme de cette ville. Elle s'était arrangée pour prendre un vol plus tôt – et direct – afin de les devancer à l'aéroport JFK. Une leçon qu'il ne manquerait pas de retenir : Connie n'était pas du genre à obtempérer lorsqu'il lui demandait de se tenir tranquille.

« Y a toujours moyen de remédier à ça, Jasper, souffla Billy. Des combines pour la forcer à t'écouter. Ce qui est bien, c'est que tu les connais déjà toutes. Sur le bout des doigts... »

— Ça va, répéta-t-il en agrippant la main de Connie tandis qu'ils suivaient Hughes vers la réception.

À force d'ingurgiter films et séries télé, Jazz avait fini par classer les hôtels new-yorkais dans deux catégories : les palaces et leur débauche de luxe, réservés aux nantis, et les bouges sordides, repaires des vagabonds, des drogués et des prostituées. Il fut donc presque déçu de se retrouver dans un Holiday Inn standard, qu'il aurait pu trouver sur le bord de l'autoroute à Lobo's Nod.

— Ça va ? lui souffla Connie, pendant que Hughes s'occupait de la réservation.

— Oui.

— Tu es sûr ? Parce que tu me broies la main, là.

— Désolé, dit-il en la lâchant. J'essaie de trouver un côté pittoresque à cet hôtel.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle en promenant son regard au hasard du vestibule. Pas très new-yorkais, comme ambiance, hein ?

Peut-être était-ce une bonne chose, après tout. Hughes les rejoignit, brandissant deux clés magnétiques. Il les considéra quelques instants d'un air hésitant.

— Vous avez quel âge, déjà ?

— Dix-sept ans, répondit Connie.

Le policier émit un borborygme désapprobateur, puis finit par céder.

— De toute façon, je n'ai réservé qu'une chambre. N'oubliez pas de sortir couverts.

Il leur tendit les cartes et les laissa s'installer, prétextant des affaires à régler. Il leur promit de revenir à l'heure du déjeuner afin de commencer à examiner les différents crimes.

La porte claqua et Jazz se tourna vers Connie. Pour la première fois depuis longtemps, c'était un détail sans rapport avec les meurtres qui le laissait coi.

— Tu le crois, toi ? Il compte nous laisser dormir dans la même chambre...

— Nous sommes pratiquement des adultes, déclara Connie avec assurance. Tu t'attendais à quoi ? À ce qu'il avertisse nos parents ? C'est New York, c'est un monde complètement différent.

Elle agita sa carte puis lui fit signe d'entrer dans l'ascenseur.

La chambre avait deux lits. Jazz ignorait si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Il n'avait fréquenté des hôtels que durant son enfance, lors de quelques « excursions » avec son père. Billy ne prenait jamais l'avion, à moins d'y être obligé. « *Trop de contrôles. Trop de gens qui zieutent ta carte d'identité. Beaucoup trop de tintouin, Jasper.* » Alors Billy prenait le volant et entraînait son fils dans toutes sortes d'endroits, souvent afin de lui dispenser une leçon. Il appelait ça « *apprendre sur le tas* », faisant plus d'une fois de Jazz son assistant et complice.

Les hôtels en question s'apparentaient généralement à des motels miteux et isolés, dont les draps sentaient le moisi avec une baignoire à l'émail taché, avant même que Billy y fasse disparaître les traces de ses crimes. Cet établissement dégageait une atmosphère neutre, voire insipide. Un grand cliché de la statue de la Liberté trônait au-dessus du lit.

— Quel est l'intérêt d'accrocher une telle photo dans une chambre à New York ? Autant y aller directement, observa Connie.

Jazz haussa les épaules et passa la tête dans la salle de bains, s'attendant presque à voir son père surgir derrière le rideau de douche, la peau ruisselante et le sourire carnassier.

— Sur une échelle d'un à dix, reprit Connie, à quel point tu m'en veux ?

— Je n'ai pas le temps de t'en vouloir, figure-toi, rétorqua Jazz, un peu plus sèchement qu'il n'en avait l'intention. La seule chose qui presse, c'est d'en finir avec les questions du NYPD et de fichier le camp de cette ville au plus vite.

— Du calme, mon grand. Tu as entraperçu quelques bribes de Brooklyn depuis la vitre du taxi, puis deux pâtés de maisons en traversant la rue. Laisse une chance à New York avant de t'emballer.

— Le problème n'est pas là, expliqua-t-il en repoussant avec toute la douceur possible les mains qu'elle lui tendait. Ce genre d'endroit est nocif pour moi. C'est... un terrain de chasse. C'est... C'est une mine d'or pour prospecter.

— Tu n'es pas un meurtrier, affirma-t-elle en croisant ses doigts avec les siens avant de les presser contre son cœur. Tu vas m'écouter : tu n'es pas un meurtrier. Peu importe à quoi ressemble cet endroit.

Il observa la photo de la statue de la Liberté, puis ses yeux se braquèrent vers la lampe de chevet, entre les deux lits. Tout semblait bon pour échapper au regard de Connie.

— Tu te souviens quand je t'ai expliqué que le problème avec les autres, c'est que lorsqu'ils deviennent trop nombreux ils cessent d'être uniques ?

Elle hocha la tête.

— Eh bien, regarde autour de toi et tires-en tes propres conclusions.

« Tu pourrais en massacrer un bon millier, Jasper, sans jamais t'faire prendre, fiston. Tu pourrais te servir de tout ce que j't'ai appris. Tu pourrais... »

Connie l'attira au centre de la pièce.

— Tu sais quoi ? Tous les mecs du lycée de Lobo's Nod craqueraient leur pantalon rien qu'à l'idée de se retrouver seuls avec moi dans une chambre d'hôtel. Et ça n'est pas la vanité qui me fait dire ça : j'ai lu ça sur la page Facebook de quelqu'un. Alors arrête de songer à tuer et pense plutôt qu'il nous reste deux bonnes heures avant que Hughes revienne t'accaparer ! conclut-elle en arquant les sourcils pour appuyer son argument.

Elle cherchait à le distraire. À le libérer des entraves de ses peurs héréditaires. Et il ne l'en aimait que davantage. Il la plaignait aussi. Car s'il était possible de desserrer, de déplacer ces chaînes, jamais elles ne disparaîtraient.

— Hughes a parlé de préservatifs, reprit-il avec un sourire piteux. On n'en a pas.

— Nous n'irons pas jusque-là, assura-t-elle en plantant un baiser fougueux, déterminé, sur ses lèvres. On peut se contenter de se réchauffer un peu et de froisser les draps.

Jazz n'y vit pas d'inconvénient.

D'une exactitude parfaite, Hughes revint deux heures plus tard. Entre-temps, Jazz et Connie avaient refait le lit et étaient sagement assis dans un coin de la chambre, feignant de s'être tenus à carreau durant son absence.

Hughes ne fut pas dupe. En poussant la porte, il eut un sourire amusé, qu'il cacha presque aussitôt derrière son habituelle façade austère. Il entra, les bras chargés d'une pizza, de canettes de soda et d'une sacoche.

— J'apporte de quoi grignoter autour d'images morbides, annonça-t-il.

Ils disposèrent les dossiers sur l'un des lits, et la nourriture et les boissons sur la petite table. La minceur des dossiers étonna Jazz : les quatorze homicides auraient dû générer davantage de paperasse.

— Tout est numérisé, précisa Hughes en lui tendant un iPad, les photos et les vidéos des scènes de crime, les rapports, les clichés des pièces à conviction et tout le tremblement. C'est beaucoup plus simple pour s'y retrouver, et ça m'évite de trimballer une tonne de papier.

— Pourquoi travailler ici ? s'enquit Jazz. Pourquoi ne pas voir ça avec le...

Il voulut dire « shérif », mais songea qu'il existait probablement un mot plus sophistiqué à New York.

— Enfin, au commissariat ?

— Crois-moi, assura Hughes, ça n'est pas une bonne idée. C'est l'apocalypse, là-bas. Tous les corps de police ont débarqué pour bosser sur l'affaire. Un véritable asile de fous.

Jazz se rappela l'état du commissariat de Lobo's Nod durant la traque de l'Impressionniste. Tout bien réfléchi, l'hôtel n'était pas si mal.

— Si tu t'aperçois que j'ai oublié quelque chose ou qu'il te manque un document, préviens-moi et je retournerai le chercher.

— On commence par où ? s'enquit Connie.

— *On* ? s'étrangla le policier. Comment ça, « on » ?

— Oh pardon, c'est un boulot trop viril pour une faible femme, c'est ça ? grinça Connie, le regard noir.

— Hé, du calme ! s'exclama Hughes en levant les mains.

Il se tourna vers Jazz pour chercher du soutien, mais ce dernier lui fit comprendre d'un air amusé qu'il ne s'en mêlerait pas.

— Je n'imaginais pas qu'il existe une fille capable de maîtriser le gosse de Billy Dent, mais on dirait que j'avais tort. Écoute, Connie... C'est bien Connie ? Ce n'est pas une question de machisme. Si Jasper est là, c'est en tant que... enfin, il est ici à la demande de la police de New York. Pas toi. Je ne suis pas autorisé à te montrer le contenu de ces dossiers.

Connie croisa les bras sur sa poitrine et gratifia Hughes d'un regard à la fois meurtrier et sceptique. Jazz songea qu'il était temps d'intervenir avant que le policier sorte son arme en invoquant la légitime défense.

— D'accord, elle ne peut pas examiner les dossiers, mais rien ne lui interdit de rester dans la pièce. Et si, en nous entendant parler, il lui venait quelques idées, nous sommes en démocratie et elle a bien le droit de s'exprimer, non ?

Il se demanda si Hughes était du genre procédurier, mais le visage de l'inspecteur s'éclaira aussitôt.

— Excellent, Jasper ! Contournons ces fichues règles !

Connie se laissa retomber sur le lit pendant que Hughes et Jazz s'installaient au petit bureau.

— La première chose à faire, préconisa Jazz, c'est de classer la totalité des données. Par exemple, les trier d'abord par type : photos, vidéos, etc., puis il faudra recroiser les documents par meurtre...

— Déjà fait, répondit Hughes en lui tendant une liasse de feuilles agrafées. Et il y a une version électronique du fichier dans la base de données principale.

— Bon. Ensuite nous devons préparer un tableau des victimes dans l'ordre chronologique de découverte des corps...

— Tu le trouveras sous le nom « *chronologie_victimes.xls* », dit-il en lui remettant quelques nouveaux feuillets, l'air goguenard. Ça, c'est l'impression. Te voilà dans la cour des grands, Jasper. Ici, on connaît notre boulot.

Jazz hocha la tête, se rendant soudain compte qu'il avait bel et bien quitté Lobo's Nod.

— Très bien. Commençons par éplucher ces dossiers : ceux-ci sont les plus récents, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Hughes, qui confirma. Parfait. C'est là que le tueur se montre à l'apogée de son organisation et de ses méthodes. Je vais commencer par eux et je reviendrai ensuite sur les plus anciens.

— Et moi ? s'enquit le policier.

— Vous les connaissez déjà. Vous pouvez m'aider en répondant à mes questions. Mais soyez concis et tenez-vous-en aux faits. Je ne veux pas que mon point de vue soit influencé par vos suppositions.

— Pigé.

Ils entamèrent la pile de rapports et de photos en même temps que la pizza. Très vite, un schéma se dessina.

Les meurtres avaient débuté sept mois plus tôt, soit bien avant l'évasion de Billy, et avant que l'Impressionniste sévisse à Lobo's Nod. C'était l'été à New York. À en croire le récit de Hughes, le solstice avait marqué le coup d'envoi d'une saison accablante, ponctuée de violents orages qui s'abattaient sur la ville sans crier gare.

Les deux premiers corps avaient été retrouvés à proximité du Connecticut Bagels, modeste traiteur situé dans un quartier de Brooklyn appelé Carroll Gardens. On les avait découverts à deux semaines d'intervalle, et, au début, rien n'avait permis d'établir de lien entre eux. La première victime, Nicole DiNozzo, avait été assassinée dans une ruelle derrière la boutique, la gorge tranchée avec une précision qui força l'admiration de Jazz. Sur son torse, taillé au couteau, un symbole grossier de chapeau marquait sa chair. Toutes les blessures externes étant superficielles, il n'y avait aucun moyen de déterminer l'arme du crime. Le tueur aurait aussi bien pu se servir d'un canif que d'un sabre de samouraï. D'après les contusions et traumatismes relevés, elle avait subi un viol, même si aucune trace de sperme n'avait été retrouvée, ce qui indiquait que le meurtrier avait probablement utilisé un préservatif.

Rien de très parlant. Un meurtre assez banal, en somme, si l'on excluait le marquage du corps.

— Mais c'est Carroll Gardens, poursuivit Hughes. Dans les années 1980, si DiNozzo avait eu un quelconque lien avec la pègre, j'aurais conclu au règlement de comptes, pour faire un exemple. C'était monnaie courante, à cette époque. La mafia gardait la mainmise sur le quartier, à forte concentration italienne. Il arrivait

qu'on retrouve des corps dans Carroll Park plusieurs fois par an. Mais les choses ont changé.

— Et si j'en crois vos données, renchérit Jazz, DiNozzo n'avait aucun rapport avec le milieu. Et les autres victimes ? Donnez-moi un petit aperçu. Combien d'entre elles sont blanches ?

— Treize sur quatorze, l'informa Hughes. Nous sommes presque certains que notre meurtrier est de race caucasienne.

— Ça paraît logique. Pour ce premier meurtre, il n'a pas laissé grand-chose au hasard.

— Oui. Et regarde le deuxième.

La victime suivante, Harold Spencer, avait été retrouvée morte dans la même ruelle, mais à l'extrémité opposée, le pénis excisé. Personne n'avait réussi à le localiser. Égorgé, lui aussi, mais d'un geste moins net que DiNozzo.

— Y-a-t-il des chances que vos hommes n'aient tout simplement pas vu le pénis sur la scène du crime ? demanda Jazz sans détour.

Hughes parut catégorique.

— Absolument aucune. Tu plaisantes ? Deux meurtres en deux semaines dans la même ruelle ? Nous avons inspecté le périmètre à la loupe. S'il était là, on l'aurait retrouvé.

— Que s'est-il passé, alors ? intervint Connie depuis son lit. Ça signifie qu'il l'aurait emporté ? Beurk !

— Possible, répondit Jazz. À moins qu'il ne s'en soit débarrassé en chemin.

— D'après le profil établi par le FBI, ce type est terrifié par ce dont il est capable. Il viole les femmes et se dédouane en émasculant les hommes. Il se punit à sa manière.

— Non, objecta Jazz du tac au tac. Ça ne colle pas. Dans ce cas, pourquoi emporter le pénis ? S'il s'agissait d'une pénitence, il l'abandonnerait sur place. Il refuserait d'y toucher. Il est tout sauf terrifié, il est même fier de sa domination masculine. Il s'y complaît. Il émascule les autres pour montrer son pouvoir.

— Pour la huitième victime, il l'a laissé sur les lieux du crime, fit remarquer Hughes. Il l'a découpé et l'a abandonné tout près. Idem pour le numéro onze. Notre profil établit que...

— Aucun profil n'est fiable.

Le flic et l'ado se regardèrent en chiens de faïence. Jazz aurait pu

tenir des heures sans flancher, mais il préféra se concentrer sur une photo du deuxième corps. Un chien stylisé avait été dessiné à la pointe d'une lame sur l'épaule de Spencer.

— En règle générale, ces types s'améliorent au fil des meurtres, observa Jazz. Pourtant, la blessure ayant causé la mort n'est pas aussi nette que la première.

— On pense que Spencer ne s'est pas laissé faire. Il a lutté et lui a compliqué la tâche jusqu'au bout. Il était plus âgé, et c'était un homme. C'est la signature qui nous a permis de faire le rapprochement entre les deux meurtres, ajouta Hughes. Deux personnes égorgées dans une même ruelle..., il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence. Nous avons aussitôt cherché l'existence de liens entre les deux victimes, mais nous n'en avons trouvé aucun.

— Rien ?

— À part la couleur de leur peau, non. Spencer avait quarante ans et DiNozzo la vingtaine. Tout est indiqué dans la chronologie : DiNozzo résidait dans le quartier. Quant à Spencer, il habitait Manhattan, mais avait rejoint des amis à Brooklyn. Aucune connexion professionnelle. *Nada*. Deux parfaits étrangers.

Jazz digéra l'information, et une atmosphère studieuse s'installa dans la pièce. Seuls le froissement des pages, les gorgées goulues de soda et la mastication de la pizza troublaient le silence. De guerre lasse, Connie finit par allumer la télé, donnant parfois son avis lorsqu'un détail attirait son attention.

La violence montait d'un cran au fil des meurtres. Les corps n'étaient plus seulement lacérés mais poignardés à plusieurs reprises, étouffés et, finalement, éviscérés. Les femmes subissaient des viols (répétés, vraisemblablement, dans certains cas). Étrangement, le tueur ne s'encombrait pas toujours de préservatif : les autopsies avaient révélé la présence de fluide séminal sur certaines des victimes. Le meurtrier choisissait peut-être ou non de se protéger, et les traces de spermicide ou de lubrifiant ne semblaient pas systématiques.

— Ce qui ne prouve rien, avertit Hughes, parce que certains types de préservatifs sont fabriqués sans spermicide ou lubrifiant. Leur absence ne démontre donc pas grand-chose.

— Vous avez comparé l'ADN à la base de données, et aucun résultat ? demanda Jazz.

Un fichier ADN de criminels instauré par le gouvernement fédéral permettait aux autorités locales ou gouvernementales de vérifier l'identité de possibles suspects. La question de Jazz semblait stupide,

car si l'ADN du tueur avait été enregistré, Hat-Dog ne serait plus anonyme. Cependant il était curieux d'observer la réaction de Hughes.

Il n'obtint qu'un haussement d'épaules.

— Non, mais ça n'a rien de surprenant. Ce type prend des précautions. Il a fait en sorte de ne pas se faire ficher.

Hughes paraissait réaliste. Il ne s'emportait pas et ne se laissait pas abattre. Plutôt un bon point pour lui.

— Est-on seulement certain qu'il s'agisse d'« un » type ? Puisqu'il y a deux dessins différents, il pourrait y avoir deux meurtriers.

— Non. On a longtemps envisagé cette possibilité, au début. On a pensé à un plagiaire. Mais le second assassinat présentait des caractéristiques identiques au premier, alors qu'elles n'avaient pas filtré dans la presse. Même les prélèvements ADN ne permettent pas de corroborer cette hypothèse.

Jazz scruta l'écran.

— Vous n'avez relevé aucune empreinte ADN pour certains des crimes.

Contrairement à ce qu'on racontait dans les films, les séries, et à ce qu'aurait pu laisser penser le principe d'échange de Locard, les lieux des meurtres ne s'apparentaient pas toujours à de vastes réceptacles d'ADN criminel. Il était parfois impossible d'en prélever le moindre échantillon. Ou de l'isoler d'autres traces. Il s'agissait dans certains cas de fausses pistes.

— Exact, admit Hughes, mais nous en détenons plusieurs, retrouvées à la fois pour les crimes portant la signature du chien et ceux portant celle du chapeau. Tous les prélèvements concordent, quelle que soit la nature du meurtre ou du symbole gravé sur les corps. Ça ne ressemble ni à un travail d'équipe ni à un imitateur. Il s'agit du même homme.

Fronçant les sourcils, Jazz étudia le dossier ouvert devant lui.

— Bon, eh bien, si vous identifiez un suspect et que vous obtenez de lui un échantillon ADN, vous aurez au moins de quoi établir une comparaison. Je lis là-dessus qu'il n'a pas éjaculé dans toutes les victimes.

— C'est répugnant, commenta Connie dans son coin, avant de monter le son de la télé.

Jazz pouvait presque entendre son estomac se contracter.

— Mmm, acquiesça-t-il.

Répugnant, elle avait raison. Les photos, les rapports, tout. Personne n'aurait pu le nier. Mais à la différence de Connie, Jazz devait se contenter de comprendre cette répulsion. Il ne la ressentait pas, car il en était incapable. Évidemment, observer un être humain au ventre ouvert, avec les tripes à l'air comme un plat de nouilles, était, sans l'ombre d'un doute, écoeurant. Grotesque. Mais chez Jazz, ce dégoût n'était pas viscéral. Il n'éprouvait pas le besoin de détourner le regard. Ces images se résumaient à des photos de cadavres dans d'affreuses postures, point. Pour le fils de Billy Dent, point final.

— Nous avons également filmé les lieux, reprit Hughes en essuyant ses mains grasses sur une serviette de l'hôtel. Tu veux y jeter un coup d'oeil sur mon ordinateur ?

Les flics aussi collectionnaient les visions abjectes sans broncher, et ça n'en faisait pas des sociopathes pour autant. D'un autre côté, il leur fallait généralement de longues années d'expérience avant de parvenir à une forme d'indifférence devant tant d'horreur. Pour Jazz, la chose était à la fois naturelle et culturelle.

— À quoi tu penses ? demanda Connie. Alors, tu veux la voir, cette vidéo ?

Jazz ne put lui avouer l'objet de sa réflexion. Il agita l'une des photos d'un air blasé : celle de la dixième victime, une femme nommée Monica Allgood, retrouvée près d'une église dans le quartier de Park Slope. Violée et égorgée si profondément que la tête était presque détachée de son corps, puis éventrée, ses entrailles déposées avec soin auprès d'elle. Un chapeau était dessiné sur son front.

— C'est à partir de là qu'il a commencé à les paralyser, je me trompe ? interrogea Jazz en brandissant le cliché.

Hughes le dévisagea, estomaqué.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— J'ai demandé si c'était à partir de ce meurtre que les paralysies avaient débuté. Oh pardon ! Je n'étais pas censé avoir compris ? Alors, j'ai passé l'épreuve, inspecteur ?

Hughes s'empourpra, mais il eut au moins l'honnêteté de regarder Jazz dans les yeux.

— Je suis navré, dit-il, contrit. Mais il fallait que je sois certain. J'ai supprimé toutes les allusions à la paralysie dans ces copies de rapports. En réalité, il a commencé à partir de la huitième victime : Harry Glidden. Un avocat fiscaliste. Tu le crois, toi ? Un type au job le plus assommant du monde qui finit comme ça. Et voici les détails manquants, ajouta-t-il en lui tendant une feuille.

— Vous vouliez voir si je m'en apercevrais. Ça ne fait rien, je comprends.

Jazz éprouvait à l'égard de Hughes un respect renouvelé, qu'il espérait réciproque.

Connie se pencha par-dessus son épaule.

— Paralysés ? répéta-t-elle en fixant l'image de la scène de crime. Comment peux-tu le savoir ? C'est une photo. Tout est figé.

Puisque Hughes ne disait rien, Jazz la laissa jeter un œil et désigna le cliché du doigt.

— Là, parmi les projections de sang, une trace vide, expliqua-t-il.

La morpho-analyse des traces de sang permettait, entre autres indices, de déceler certaines altérations dans les projections, dont certaines dites « vides » : des surfaces nettes alors qu'elles auraient dû être maculées de taches, indiquant qu'un obstacle s'y était trouvé au moment de la saignée, avant d'être retiré. Dans les photos de la scène de crime prises après la levée du corps, on distinguait très nettement un vide en forme de jambes humaines. Celles du cadavre.

— Pour les premiers meurtres, le sang était omniprésent : les victimes luttaient, se débattaient et remuaient. Pour les plus récents, en revanche, ces traces vides indiquent qu'elles n'ont pas bougé les membres inférieurs pendant qu'elles se vidaient de leur sang.

— Il a pu les droguer, suggéra Connie. Ou les assommer.

— Non. Les analyses toxicologiques n'ont révélé aucune substance suspecte dans leur organisme. Et aucune d'elles ne présente de blessure à la tête qui puisse induire une perte de connaissance.

Jazz sentit sur lui le regard insistant de Hughes et reprit :

— Du moins, pas de traumatisme important. Certaines ont été frappées, mais pas toutes. Je penche donc pour la paralysie. Quand on sait comment s'y prendre, ça n'est sûrement pas très compliqué.

Il examina le dernier rapport durant quelques instants.

— « Coups de couteau à la jonction thoraco-lombaire. T-12. L-1... » Il a probablement planté sa lame dans la colonne vertébrale. À hauteur du nombril, mais dans le dos.

Jazz se contorsionna pour désigner l'emplacement en question.

— Je me trompe ? demanda-t-il en se tournant vers Hughes.

— Non. Le légiste a constaté une rupture de la moelle épinière au niveau du L-1/L-2, confirma Hughes. Mince alors..., lâcha-t-il, presque

malgré lui.

— Oh, c'est juste une petite trouvaille, bredouilla Jazz, modeste.

« Les petites trouvailles, ça veut soit rien dire, soit tout dire, murmurerait le Paternel. Et le seul capable de faire la différence, c'est moi. C'est pas beau, ça ? »

— D'accord, mais qu'est-ce que ça signifie, exactement ?

— Ce que ça signifie ? répéta Jazz avant de hausser les épaules. Sans doute qu'il en avait assez de les voir gigoter et mettre du sang partout pendant qu'il les éventrait. Il se facilite la tâche.

— Il se facilite la tâche ?

Hughes poussa un long soupir excédé, et Jazz entrevit alors l'exaspération et la colère qu'il avait maintenues tapies jusque-là.

— En somme, je traque un tueur en série fainéant ? reprit-il. C'est absurde. Rien de tout ça n'a de sens !

« Du sens ? Ça en a pour nous, psalmodia Billy. C'est tout ce qui compte. Ce que pensent les autres n'a aucune importance. »

— À ses yeux, pourtant, ça en a, objecta Jazz. C'est d'ailleurs probablement la seule chose qui en ait.

— Écoute, je pourrais...

Hughes hésita, comme s'il apprêtait à prendre un pari risqué.

— Je pourrais te faire rencontrer les familles des victimes, si tu le souhaites. Si tu penses que ça peut être utile.

Jazz soutint son regard bien plus longtemps que nécessaire.

— Pourquoi voudriez-vous faire une chose pareille ?

— Ça rend parfois la situation plus réelle, argua Hughes.

— Pour être réelle, elle l'est. Ne vous en faites pas pour ça.

Ils se jaugèrent jusqu'à ce que Connie s'éclaircisse la gorge et les ramène à leur étude.

— Navrée d'interrompre les hommes en plein bras de fer, mais j'ai une question. Pourquoi des chiens et des chapeaux ? Et pourquoi alterner ?

— Il n'alterne pas, rectifia Hughes aussitôt. Il l'a fait un temps, mais si tu observes le tableau que nous avons mis en place, tu t'apercevras que...

— Il est passé d'un symbole à l'autre jusqu'à la victime n° 7, reprit

Jazz. Elle et la suivante ont écopé de chapeaux, puis il est revenu au chien. Il a recommencé plus tard : deux chapeaux d'un coup, puis un chien.

— Pourquoi ? interrogea Connie.

— Aucune idée.

Jazz s'appuya sur le dossier de sa chaise, les yeux rivés vers le plafond.

« *Les chapeaux, c'est pour les gentlemen, les vrais*, énonça calmement Billy. *Mon père sortait jamais sans le sien.* »

Les photographies de son grand-père lui revinrent en mémoire.

— Les chapeaux sont pour les gentlemen, murmura-t-il.

— Mais... il en laisse aussi sur des femmes, protesta Hughes.

— Des hauts-de-forme, précisa Connie en avançant une chaise pour s'asseoir près d'eux et s'immiscer dans le groupe. En tout cas, ça y ressemble, et ils sont même plutôt réussis pour des dessins gravés à même la chair.

— Tu as déjà vu des tatouages de détenus ? demanda Hughes à Jazz, convoquant une soudaine vision des mots LOVE et FEAR inscrits sur les phalanges de Billy. La plupart sont réalisés à l'aide de trombones ou d'agrafes. On réalise de véritables œuvres d'art rien qu'en...

— Les chapeaux, c'est pour les gentlemen, l'interrompt Jazz, et les chiens sont en fait...

— ... des chiennes, acheva pour lui Connie.

Ils se regardèrent, puis se tournèrent vers Hughes.

— Non, décréta l'inspecteur avec un signe de tête. Il a toujours dessiné les deux symboles, quel que soit le sexe des victimes. Ça ne colle pas...

— Ce n'est pas leur sexe qui compte, objecta Jazz, mais la façon dont le meurtrier les considère. Sa perception des victimes. Il décide peut-être de ce qu'ils sont avant de les tuer. Qui sait si ça ne constitue pas un facteur déclenchant des pulsions. À moins que son choix ne soit motivé par la manière dont ils meurent. Par leur réaction. Comme celle-ci...

Il fit défiler les données sur l'écran de la tablette.

— Regardez. Victime n° 6, une femme du nom d'Elana Gibbs. Un chien. Il l'a aussi violée, mais le légiste a noté des lésions vaginales et

des contusions moins importantes que sur Marie Leydecker, la victime suivante du Chapeau, qu'il a violée trois semaines plus tard.

— Tu veux dire que ceux qui résistent sont des gentlemen, et ceux qui cèdent sont des chiens ? résuma Hughes, sceptique. Ça paraît paraître bizarre comme raisonnement, non ?

— Pour vous, peut-être, répliqua Jazz. À vos yeux, il serait plus logique que ce soit l'inverse : une femme qui ne se laisse pas faire est une chienne. Mais imaginez qu'après cette seconde victime qui a lutté, il se soit rendu compte que ça lui plaisait ? Que cette rébellion l'excitait davantage ? Si ses proies opposent une résistance, ça lui donne une excuse, ça légitime un déchaînement de cruauté et de violence. Puisqu'elles lui offrent ce qu'il désire, il les voit comme des gentlemen. D'où les chapeaux.

Près de lui, Connie s'était mise à frémir. Elle était d'une pâleur morbide.

— Je... je crois que j'ai besoin de glaçons. Peut-être même d'un Coca. Quelqu'un veut quelque chose ?

Jazz et Hughes jetèrent un œil au pack de canettes de Coca que Hughes avait apporté. Il en restait plus de la moitié. Près d'elles trônait un seau à glace, rempli à ras bord.

— Bonne idée, lança Jazz après une courte hésitation. Tu devrais en profiter pour te dégourdir un peu les jambes.

Lorsque la porte se referma, Hughes lui glissa :

— Tu es sûr qu'elle est capable d'encaisser tout ça ?

— Ça ira.

Enfin, j'espère, pensa-t-il, avant de reprendre :

— Qu'est-ce que c'est que ce détail sur le dossier du quatrième meurtre ? Il est question d'une lumière clignotante ?

— En effet. C'est le seul semblant de témoin oculaire qu'on ait pu trouver. Il a aperçu une lumière brève et intense le long des rails du métro où nous avons plus tard retrouvé le corps. Nous avons d'abord cru qu'il avait vu les phares d'un train, mais dans ce cas la rame aurait circulé dans le mauvais sens.

— Il a pris une photo..., marmonna Jazz.

— C'est aussi notre avis. Sans doute en guise de trophée.

— Et pourtant... ça ne colle pas vraiment.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Eh bien, il a déjà un trophée : les organes génitaux.

Hughes se massa les paupières.

— Il ne les emporte pas toujours. Ça arrive, mais ce n'est pas systématique.

— Oui, mais... Pourquoi deux sortes de trophées ? questionna Jazz. Ce n'est pas inédit, mais il faudrait que ça symbolise quelque chose.

Hughes s'empara de la dernière part de pizza, aussi froide et rigide qu'un cadavre.

— J'aimerais pouvoir t'en dire davantage. C'est justement la raison pour laquelle je voulais que tu participes à l'enquête.

— Comment ça, « je voulais » ?

— Oui, moi, nous, les flics, peu importe. C'est moi qui ai insisté pour qu'on fasse appel à toi, voilà tout.

Hughes mordit dans sa part de pizza et mastiqua d'un air absent.

— OK, reprit Jazz, faisons un dernier point en énumérant uniquement les éléments dont nous sommes certains, d'accord ?

L'inspecteur récita de mémoire en comptant sur ses doigts.

— D'après le positionnement et l'angle de pénétration des armes blanches, ainsi que des empreintes de pas retrouvées sur la scène du meurtre n° 3, le suspect mesure entre un mètre soixante-dix-huit et un mètre quatre-vingt-cinq. Il doit peser dans les quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix kilos, et il est droitier. Blanc, selon toute probabilité. Ses crimes s'intensifient et il paraît être un type intelligent, on peut donc en déduire qu'il a déjà atteint un certain âge. Dans les trente-cinq ans, je dirais. Il est très méthodique, il se peut donc qu'il soit marié. En tout cas, il est dans une relation stable. Son périmètre d'action se concentre autour de Red Hook et Carroll Gardens, mais il s'est rendu jusqu'à Coney Island pour tuer. Brooklyn est à l'évidence son terrain de prédilection, ce qui laisse à penser qu'il est du coin. Voilà ce dont on peut être sûr.

— Faux ! s'interposa Jazz. Nous n'avons aucune certitude. Vous échafaudez des théories qui reposent peut-être sur des indices laissés volontairement, afin de vous mener par le bout du nez. Il se peut qu'il organise des mises en scène pour brouiller les pistes au maximum. Comme ici, par exemple, affirma-t-il en désignant un cliché. Cet endroit, ce meurtre. Il a déposé les viscères dans un seau KFC. Pourquoi faire une chose pareille ? Je peux vous assurer qu'il joue avec vous.

— Ou peut-être qu'il aime juste le KFC, parce qu'il a recommencé avec une autre victime, un peu plus tard. Tout ne peut pas être du bluff.

— C'est faux ! asséna Jazz. On peut bluffer tout le temps. Voilà comment Billy a réussi à échapper à la police pendant des décennies. À chacun de ses meurtres, quelque part, un flic assis à son bureau se disait : « Bon, voilà ce dont on peut être sûr. » Il avait toujours tort, et accordait un sursis à Billy.

« Vivre en sursis, y a que ça de vrai, fils, aimait à répéter Billy. Parce que chaque jour qui s'annonce, c'est une nouvelle chance de tuer. »

Avachi sur sa chaise, Hughes semblait vaincu.

— Des mois que je serre ce salopard de près et tu m'annonces aujourd'hui que c'est retour à la case départ...

— Non, je dis seulement que vous ne pouvez être sûrs de rien. C'est quand on commence à tirer des conclusions qu'un type comme lui vous tient dans le creux de sa main. Mais vous aviez raison sur un point : il est parfaitement organisé. Pourtant... il s'en est aussi pris à des marginaux ; quelques SDF et des prostituées. Des victimes à haut risque pour un homme que vous imaginez dans une relation stable, ou même marié.

— Effectivement, convint Hughes, un individu blanc issu des classes moyennes serait aussitôt repéré parmi des sans-abri. Mais jusqu'ici, pas le moindre témoin. Rien.

— Vous devriez annoncer que vous en avez un, déclara Jazz. Billy a bien failli s'y laisser prendre, un jour. Les flics ne tenaient rien de concret, mais ils ont fait fuiter dans la presse qu'un témoin oculaire avait été entendu et que l'enquête progressait. Billy s'est donc mis en tête de se présenter à la police et de leur raconter une histoire vaseuse pour justifier sa présence sur les lieux du crime, tout en démontrant qu'il ne pouvait pas être le coupable.

— Et alors ?

« Alors ? J'ai pigé qu'il valait mieux mettre les voiles, Jasper, ricanait Billy dans un recoin de sa mémoire. Retiens la leçon : parfois, la meilleure chose à faire, c'est de décamper. Sans hésiter. Ne jette jamais un regard en arrière : qu'ils soient là ou non, le fait de te retourner y changera rien. File. »

— Il a changé d'avis. Mais il s'en est fallu de peu.

— Je verrai ce que je peux faire, concernant ce faux témoin.

Hughes se leva et s'étira. Jazz profita de cette pause pour changer

de sujet :

— J'ai lu tout ce qu'il y avait à lire dans ces dossiers. À présent, il faut que j'observe les scènes de crime. Je dois voir où tout s'est déroulé.

Hughes opina lentement du chef.

— OK, OK, entendu. Cependant, rappelle-toi : les endroits où l'on a découvert les corps ne sont pas nécessairement ceux des meurtres.

Jazz en avait bien conscience. La plupart des homicides comptaient en général trois « environnements » : le lieu de préméditation, celui de l'assassinat, et celui où le crime s'était achevé. Ces environnements pouvaient néanmoins se recouper.

— Qui plus est, ajouta Hughes, certains faits remontent à plusieurs mois. Avant, plusieurs semaines pouvaient s'écouler entre les meurtres. Depuis, il a accéléré la cadence.

— Raison de plus pour...

— Ce que je veux dire, l'interrompt le policier, c'est qu'il s'agissait parfois d'espaces publics. Une fois tous les relevés et prélèvements effectués, il a fallu ôter les scellés.

— Je comprends. Mais je dois absolument les voir.

— Aucun problème. Je te montrerai tout ce dont tu as besoin.

13.

Sa première scène de crime dans la grande ville... L'endroit aurait peut-être dû paraître symbolique ou mémorable, mais ce n'était rien de plus qu'une ruelle banale, semblable à toutes les autres. À une exception près : Hat-Dog l'avait choisie pour y abandonner ses deux premiers cadavres.

L'expression « scène de crime » recouvrait de nombreux éléments. Il s'agissait en principe du lieu où la victime était assassinée, bien entendu, mais pas seulement. La notion de meurtre induisait une multitude d'autres crimes potentiellement commis ailleurs : l'endroit où la victime avait d'abord été enlevée, par exemple. Celui où elle avait été violée, molestée ou blessée. Celui où on l'avait tuée, puis celui où on avait abandonné son corps. Chaque événement aurait pu se dérouler dans des environnements entièrement différents, tout comme un même lieu pouvait devenir le théâtre de plusieurs, voire de tous, les épisodes.

Pour l'heure, la nuit commençait à tomber. Jazz essayait de se représenter la ruelle telle qu'elle était quelques mois plus tôt, durant l'une des journées les plus chaudes et les plus humides de l'été. La nuit était tombée... La lune éclairait l'asphalte, et la chaleur gagnait les rues par vagues écrasantes. Quelle raison avait attiré le meurtrier dans ce passage étroit, derrière cette boutique appelée... comment déjà ? Connecticut Bagels ? Et pourquoi, se demanda une facette particulièrement sournoise de son esprit, pourquoi l'avoir baptisée Connecticut Bagels alors qu'elle se trouvait à New York ?

— Deux. Ici, murmura Jazz.

« La foudre frappe jamais deux fois au même endroit, qu'y disent, lui murmura Billy. C'est de la foutaise, tout ça. Ça peut arriver, et ça arrive : c'est la science qui veut ça. Pas nous. Nous, on fait jamais ça. On abandonne pas les cadavres au même endroit. On lève jamais des clients au même endroit. Parce que ça, Jasper, ça a un nom : la routine. Et c'est la routine qui te tue. »

— On ignore encore pourquoi, avoua Hughes. Peut-être l'occasion de la faire... L'endroit paraît plutôt idéal. Aucune caméra de sécurité à proximité...

— La bouche de métro est par là, déclara Jazz en la désignant d'un geste. J'imagine qu'il les a abordés au moment où ils en sortaient. Les

gens ont soit leur iPod vissé aux oreilles, soit leur téléphone sous les yeux. Ils sont inattentifs. Ce sont des proies faciles.

Hughes se tourna vers l'entrée du métro et fixa les marches, comme s'il les voyait pour la première fois.

— Ça semblerait logique, mais... non. Cette station est restée fermée cet été pour travaux de maintenance et de modernisation. La bouche de métro la plus proche se situait à environ... euh, huit rues plus loin, par là, ajouta le policier en indiquant l'ouest.

Enfin, Jazz s'imaginait que c'était l'ouest. Il peinait à s'orienter. Où qu'il se tourne, les rues de Brooklyn lui paraissaient toutes identiques.

Ainsi, songea-t-il, l'été avait privé le lion de son point d'eau. Puisque l'oasis était à sec, pourquoi abandonner ses proies ici ?

— Cette ruelle symbolise quelque chose pour lui, annonça Jazz en l'arpentant d'un bout à l'autre. Elle a de l'importance. Autrement, pourquoi les traîner jusqu'ici ?

Lentement, il fit courir ses doigts sur un mur de béton, comme s'il y cherchait des réponses en braille.

— Eh bien, comme je te l'expliquais, reprit le policier, le lieu semble parfait pour se débarrasser des corps. C'est...

— Il ne s'est pas contenté de les abandonner. C'est ici qu'il les a assassinés.

— Hein ? C'est impossible, déclara Hughes, catégorique. Rappelle-toi la chronologie des faits : il a commencé par les déposer à des endroits différents. Ce n'est que plus tard qu'il a pris l'habitude de les tuer et de les laisser sur place.

— Faux.

— Comment ça, faux ? Tu comptes m'expliquer que le soleil se lève au nord, aussi ? J'énonce des faits, Jasper. On n'a relevé ni preuve, ni trace de sang, ni...

— Il n'y avait rien à retrouver. Il avait plu, cette première nuit, n'est-ce pas ?

Hughes hésita puis fit glisser un doigt agacé sur l'écran de son iPad.

— Bon Dieu, oui, tu as raison. J'avais oublié. Il faut dire que ça remonte à plusieurs mois... Pour la découverte du premier cadavre, il y avait effectivement eu de la pluie, d'où l'absence de sang. En revanche, pour le second...

Jazz lui fit signe de se taire et ferma les paupières. Les photos des

scènes de crime, phosphènes criards et morbides, papillotaient devant ses yeux.

— Le talon, reprit-il enfin. Sur la chaussure gauche de DiNozzo. Il était cassé.

— Tu te souviens de ça ? Tu es sérieux ?

Le flic paraissait presque plus exaspéré qu'impressionné. Presque.

— Ce détail apparaissait nettement sur le troisième cliché pris sur les lieux.

Jazz s'approcha de l'emplacement du cadavre, dont il ne subsistait plus la moindre trace. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'enlèvement du corps. Pourtant, Jazz posa un genou à terre et plaça ses mains là où se serait trouvée sa poitrine, comme pour sonder les ultimes battements de son cœur.

— Juste là. Le talon gauche était cassé, mais vous ne l'avez pas retrouvé ici. Il ne figurait pas sur la liste des relevés.

Debout derrière lui, Hughes consultait ses documents.

— Non que je n'aie pas confiance en ta mémoire exceptionnelle, mais...

— Vous ne l'avez pas retrouvé du tout d'ailleurs. Or ce n'est pas le ruissellement de la pluie qui a pu l'emporter. C'est impossible sur une surface aussi plane. Le sang, oui, mais pas un objet solide. Il a dû s'arracher lorsqu'il a empoigné sa victime, ailleurs. Ou lorsqu'il l'a entraînée jusqu'ici.

— Il a très bien pu se casser pendant qu'il transportait son cadavre, observa Hughes.

— Non, la lividité ne correspond pas. S'il l'avait traînée de sorte que son talon se brise, alors qu'elle était déjà morte, on aurait retrouvé un épanchement sur la partie gauche du corps. Or, ce n'était pas le cas. Elle était encore en vie lorsqu'il l'a amenée dans cette ruelle.

— Putain de..., jura l'inspecteur, comme s'il avait eu envie de se donner des claques. Même chose pour Spencer, alors ? Lui aussi était vivant ?

— Je l'ignore. Sans doute.

Tout à coup, Jazz se rappela un nouveau détail.

— Les journaux ont raconté que ce premier cadavre avait simplement été abandonné ici, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Et les flics qui ont examiné les lieux, poursuivait-il tout en se tournant vers l'extrémité de la ruelle, ils ont trouvé une tache du sang de Spencer sur cette benne à ordures, c'est ça ?

Hughes déglutit, sembla hésiter à faire un commentaire sur les facultés de Jazz, puis consulta son écran.

— Tout juste. Une éclaboussure. On a conclu à une projection survenue au moment où notre meurtrier l'a jeté dans le container.

— Non. Il a lu ces articles dans la presse. Il a compris qu'il avait eu de la chance et qu'il avait malgré lui brouillé les pistes : vous cherchiez le lieu du meurtre un peu partout, alors qu'il se trouvait sous votre nez. Donc il a continué. Pour cette seconde attaque, il s'était davantage préparé. Il a sans doute disposé une bâche sur le sol pour maquiller le crime et donner l'illusion qu'il s'est simplement débarrassé du corps ici. Mais une goutte de sang a giclé lorsqu'il lui a tranché la gorge... avant de s'écraser sur la benne à ordures.

— Tu fondes beaucoup de déductions sur une simple tache et une petite averse, tu ne trouves pas ?

Hughes objectait, mais sans grand conviction.

— Hughes, cette ruelle a une signification beaucoup plus profonde pour le meurtrier. Il les a amenés ici, à cet endroit précis, dans le but de les tuer. Pour lui, c'est un sanctuaire.

— Admettons. Le seul problème, c'est qu'avec les douze autres crimes que nous avons sur les bras, la moitié de Brooklyn est son sanctuaire.

La police de New York et le FBI partaient du principe que Hat-Dog avait commencé par assassiner et déposer les corps de ses victimes dans des endroits distincts, puis que, au fil des meurtres, gagnant en pratique, en tactique et en discernement, il avait fini par laisser les cadavres sur place.

En quelques déductions, Jazz avait anéanti leur théorie. À mesure qu'il examinait les scènes de crime, il parut clair que la volonté d'abandonner ses proies à un endroit précis n'était en rien liée à une quelconque évolution de ses capacités. Ces décisions semblaient motivées par des raisons connues du seul tueur.

Ce toit d'immeuble, à Brooklyn, par exemple, se dit Jazz. Pas exactement le décor rêvé pour un meurtre, et pourtant, le légiste était formel : c'était là qu'on avait tué Marvin Candless. Jazz partageait ses conclusions. Plusieurs litres de sang s'étaient répandus autour du

corps, laissant un vide en forme de silhouette. Oui, c'était bien ici que ce pauvre vieux Marvin avait rendu son dernier souffle, le deuxième à mourir au sommet d'un immeuble (après une victime plus ancienne nommée Jerome Herrington). Le légiste avançait qu'au vu de la quantité de sang retrouvée, M. Candless était encore en vie au moment de l'éviscération. Sur ce point aussi, il avait sans doute raison.

— Pourquoi les paralyser ? Pourquoi ne pas simplement les ligoter ? demanda Hughes, les yeux levés vers le ciel.

À l'évidence, l'inspecteur n'éprouvait ni l'envie ni le besoin d'observer de nouveau le périmètre, même si, plusieurs semaines après la découverte du meurtre, il ne restait plus la moindre trace du crime.

— Ça l'amuse sans doute davantage, expliqua Jazz en jetant un regard autour de lui. Il faisait plus doux, non, à l'époque de la mort de Candless ? Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas ?

— Où ça ?

Jazz désigna deux emplacements de forme carrée recouverts d'une bâche de toile.

— Ah. Ce sont des potagers urbains.

— Des potagers urbains ? répéta le jeune provincial, pour qui ce concept semblait plus exotique que la vie sur une île déserte.

— Les gens de la ville aussi aiment les espaces verts, tu sais, répondit Hughes avec un haussement d'épaules. Il faut bien les aménager là où on le peut.

— Bon, il n'y a plus rien à voir ici. Allons ailleurs.

C'est ce qu'ils firent. De quartier en quartier, de scène de crime en scène de crime. Des ruelles, d'abord. Puis un parking en plein air, niché derrière une large clôture délabrée, qui offrait juste assez d'intimité pour y achever les basses besognes. Le meurtrier, songea Jazz, les avait manifestement repérés et choisis à l'avance. Il semblait avoir jeté son dévolu sur d'autres au pied levé, au gré des occasions. Comme cette nouvelle ruelle dans laquelle il se tenait à présent.

— Il a pris son temps, murmura Jazz en se remémorant le dossier de la cinquième victime, Aimee Ventnor.

Aimee rentrait chez elle après avoir passé la soirée avec un ami. Une caméra de surveillance la montrait quittant la ligne R et optant pour la mauvaise sortie, celle qui était grillagée. La police était convaincue – et Jazz approuvait – que Hat-Dog avait sans doute choisi ce moment pour l'« aborder », en la voyant s'engager dans un cul-de-sac, conscient qu'elle devrait faire demi-tour et revenir vers lui.

— Il a dû l'agresser dès qu'elle est sortie du champ de la caméra, expliqua Jazz.

— C'est aussi notre avis, confirma Hughes. Il suffit ensuite de continuer tout droit pour gagner la ruelle, à condition de se déhancher pour passer entre les poubelles de la bodega située au coin de la rue.

« *Oh, ça, pour sûr qu'il doit se trémousser, ce type ! Aucun doute là-dessus* », lança Billy.

Encore un espace public, comme la plupart des lieux sélectionnés par Hat-Dog... Des mois avaient passé depuis le meurtre d'Aimee Ventnor, aussi l'endroit était-il depuis longtemps redevenu accessible. Posté au bout de la rue, Hughes s'employait à éloigner les passants pendant que Jazz examinait la rue, le cerveau en ébullition.

— Alors ? demanda le policier en le rejoignant.

— Ça empeste.

— C'est une ruelle dans Brooklyn remplie de poubelles. Tu t'attendais à quoi ?

— Rien, c'est juste que... c'est irrespirable, même au beau milieu de l'hiver. Or il l'a tuée à la fin de l'été. Les odeurs devaient être insoutenables, à cette époque, non ?

— Sûrement.

— Ça trahit son mépris pour cette fille. Il ne l'a pas abandonnée dans un endroit agréable. Elle ne signifiait rien pour lui.

— Sans doute, puisqu'il l'a assassinée.

— Oui, mais certains tueurs manifestent parfois du respect envers leurs victimes. Il arrive qu'ils prennent soin des corps, qu'ils leur ferment les yeux, ce genre de choses.

— Étant donné qu'il lui a découpé les paupières, on peut en conclure qu'il n'était pas très attentionné.

Sans même consulter ses documents, Hughes se mit à énumérer les crimes commis par Hat-Dog dans cette impasse.

— C'était la dernière victime avant qu'on commence à retrouver du sperme.

— Alors, à l'inverse des autres, elle a eu droit à un préservatif ?

— Peut-être qu'il considère certaines femmes comme saines et d'autres non ? Gibbs – la victime suivante – était mariée. Il a dû se dire que, côté MST, il était tranquille.

Dans une certaine mesure, l'argument paraissait logique, mais Jazz ne pouvait pas encore en être certain.

— Je crois que j'en ai assez vu.

Ils écumèrent le reste des scènes de crime tandis que la nuit hivernale tombait sur la ville.

L'une d'entre elles n'était pas située en extérieur, mais dans un immeuble anciennement occupé par des bureaux qu'on rénoverait pour les transformer en appartements. Hughes montra sa plaque au gardien, et ils pénétrèrent sur le chantier, découvrant le lieu du meurtre à moitié repeint et en partie réaménagé.

Hughes tendit son iPad à Jazz.

— Lorsqu'on a retrouvé celle-ci, le FBI était déjà sur l'affaire. Ils ont examiné toutes les photos avec leur matériel magique, et maintenant elles sont censées apparaître à mesure que tu promènes la tablette autour de toi. La réalité augmentée, ils appellent ça...

Jazz tripota l'écran et finit par comprendre que ce Hughes tentait de lui expliquer. Le viseur de l'appareil photo identifiait ce vers quoi il le dirigeait et affichait la photo correspondante, prise au moment de l'arrivée de la police sur les lieux. Carrément cool. Jazz inspecta l'appartement, mettant au jour, au fur et à mesure de son exploration, des détails depuis longtemps effacés.

— La fenêtre était brisée.

L'écran lui montrait des débris de verre sur le sol et des traces de pas identiques à celles retrouvées sur d'autres scènes de crime.

Jazz fixait les images d'un passé révolu. Mais quelque chose clochait...

« Y a toujours quelque chose qui cloche, observait Billy. Je m'arrange toujours pour qu'un truc cloche. »

— Il n'est pas passé par la fenêtre. Il l'a brisée après les faits.

— Mais le verre a été projeté vers l'intérieur, contesta le policier. Il l'a donc fracassée de l'extérieur.

— D'accord. Alors il l'a ouverte de l'intérieur, s'est glissé sur le palier de l'escalier de secours et l'a cassée à ce moment-là.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer ça ? Il n'y a pas la moindre preuve scientifique qui corrobore...

— Ah ! Vous savez ce que Billy pensait des preuves scientifiques ?

Il baissa d'un ton, offrant une imitation aussi parfaite que glaçante

de la voix de son père.

— « *Tu veux que je te dise ? Les preuves scientifiques, ça revient à emboîter cinq morceaux d'un puzzle de cinq cents pièces et à te dire : Oh, ben ça ira comme ça.* » Vous ne pouvez pas prendre le moindre indice pour argent comptant, poursuivit-il en reprenant sa propre intonation. Et encore moins lorsque ça paraît trop évident. Regardez cette photo. On y voit une trace partielle de pas sous les débris. S'il avait brisé la vitre avant d'entrer, il aurait soit marché sur le verre, soit à côté. Mais la seule explication pour qu'on retrouve une empreinte dessous, c'est qu'il est rentré avant.

Hughes le dévisageait.

— Toutes les conclusions qu'on tire sont fondées sur ce qu'on trouve, me disait Billy.

« *Et si tu commences à chambouler ce qu'ils trouvent, alors tu chambouleras aussi leurs conclusions, Jasper,* fit la voix de Billy dans sa mémoire. *C'est le principe de la théorie du chaos : l'issue dépend des conditions initiales.* »

— La théorie du chaos, ça vous dit quelque chose ? reprit Jazz. Non, laissez tomber, ajouta-t-il lorsque Hughes poussa un soupir. Ça n'a pas d'importance.

— Figure-toi que je connais parfaitement la théorie du chaos. La sensibilité aux conditions initiales, c'est ça ? Je n'en reviens pas qu'on soit passés à côté de ça.

— Je ne suis pas certain que ce soit déterminant. Il essaie simplement de brouiller les pistes. Ça ne nous permettra pas forcément de le coïncider, mais ça nous en dit un peu plus sur son fonctionnement.

Hughes sortit un calepin de la poche de sa chemise et prit quelques notes.

— Je vais envoyer mes gars interroger les ouvriers, demain. L'un d'eux aurait pu remarquer quelque chose au début des travaux. Je demanderai aussi qu'on questionne les habitants de l'immeuble, qu'on fouille un peu, histoire de comprendre par où il a pu entrer, puisqu'il n'est pas passé par la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Hughes consulta sa montre.

— Il est déjà tard. La seule scène de crime que tu n'aies pas encore examinée est celle de Coney Island.

— C'est loin d'ici ?

— Ce n'est pas la porte à côté. Je te raccompagne à ton hôtel pour que tu te reposes un peu. On ira voir la grande roue demain, d'accord ?

Jazz regarda l'heure.

— Très bien. Il faut que j'appelle ma tante, j'ai complètement oublié de prendre des nouvelles.

Une fois que Hughes l'eut déposé à l'hôtel, Jazz s'isola dans un coin tranquille à la réception pour téléphoner à Samantha, qui décrocha aussitôt. Ils échangèrent quelques mots au sujet de Grandma, tellement en forme qu'elle paraissait avoir occulté les décennies d'absence de sa fille.

— On est reparties comme au bon vieux temps, conclut Samantha.

— Eh bien, c'est une bonne nouvelle. Howie te donne un coup de main ?

— Euh... en quelque sorte. Il est, euh... enthousiaste.

Oui, c'était bien le genre de Howie.

— Au fait, tante Samantha, juste une dernière chose. Je doute que ça arrive, mais on ne sait jamais : ne parle pas aux journalistes, d'accord ?

— Ah, murmura-t-elle, comme si l'idée ne l'avait pas effleurée. Très bien.

Elle eut une seconde d'hésitation, puis elle ajouta :

— Pas même à ceux qui sont de tes amis ?

Avant qu'elle ait pu répondre à la question suivante, et avant même qu'il l'ait posée, Jazz anticipait déjà la suite.

— Quels amis ?

Par principe, Jazz ne fraternisait jamais avec les journalistes.

— Eh bien, ce type, hésita-t-elle. Celui du journal local. Weathers.

Évidemment. Doug Weathers. Jazz vit tout à coup si rouge que sa vision se brouilla.

— Doug Weathers, répéta-t-il. Tu as parlé à Doug Weathers.

— Il est passé cet après-midi. Il ne ressemblait pas aux journalistes des médias nationaux, tu vois... Il voulait prendre des nouvelles. Il a dit ne plus t'avoir vu depuis un moment et il se demandait... Oh, bon sang, Jasper... Qu'est-ce que j'ai fait ?

Tu as fourni des informations à l'ennemi numéro un, espèce d'idiote ! voulut hurler Jazz. Il respira profondément. Samantha ne pouvait pas se douter... Elle avait reçu un coup de massue médiatique quatre ans plus tôt, mais l'affaire s'était arrêtée là. À l'inverse de Jazz, elle n'avait pas vécu sous la menace constante des intrusions de la presse.

— Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— Oh, Jasper, je suis vraiment navrée, s'excusa Samantha. Bon sang, quelle imbécile ! Je l'ai trouvé si gentil. Et j'ai cru... Enfin, j'ai pensé : ce n'est que le journal local. Il m'a assuré que vous étiez amis.

— Il ne t'a menti qu'à moitié, il s'est donc montré cinquante pour cent plus honnête qu'à son habitude. Un record. Alors, qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— Rien... Enfin, non, pas rien... Des choses sans importance. Il a demandé si tu étais là, et je lui ai répondu que tu t'étais absenté.

— C'est tout ? Tu lui as expliqué où j'étais ?

Elle poussa un soupir résigné.

— J'ai dit que tu te trouvais à New York. Mais je n'ai pas précisé que tu t'étais déplacé à la demande de la police, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Aucune importance. Weathers avait beau être un journaliste ordurier et charognard à l'orthographe douteuse, il n'était pas complètement idiot. Il savait qu'en additionnant Jasper Dent et New York, le résultat ne pouvait être que Hat-Dog.

— Très bien. Merci, Samantha, conclut Jazz aussi placidement que possible.

Au même instant, Connie traversa le hall avec deux bouteilles de soda et un paquet de chips. Elle lui lança un regard interrogateur, avant de se diriger vers l'ascenseur.

— Je suis vraiment navrée, répéta Samantha.

— Ne t'en fais pas. Va border Grandma. Je te rappelle demain.

Installé au bureau, dans leur chambre, Connie rassemblait dans un ordre parfait les liasses de papiers disposées devant elle.

— Dire que je suis venue à New York pour jouer les secrétaires, grinça-t-elle.

Mais, en apercevant sa mine déconfite, elle oublia les sarcasmes et accourut vers lui pour l'enlacer.

— Que s'est-il passé ?

— Je crois que toute cette histoire ne va pas tarder à nous exploser à la figure, annonça-t-il.

Plus tard, ils se retrouvèrent tous deux allongés sur le lit, lovés l'un contre l'autre. Il leur était déjà arrivé de se pelotonner sur la banquette arrière de la Jeep, de s'endormir dans les bras l'un de l'autre au refuge, ou même, lorsque la maison était déserte, chez Connie. Mais pour la première fois ils allaient passer toute une nuit ensemble. Jazz regrettait soudain de ne pas avoir pensé à acheter des préservatifs.

Cet oubli le rassurait, d'une certaine manière. Connie n'accepterait jamais de coucher avec lui sans protection, aussi ne risquait-il rien.

« Tu pourrais la persuader d'écarter ses jolies cuisses, si tu le voulais vraiment, susurra Billy en suçant ses côtelettes. Elles en bavent d'envie. Tu le sais, en plus. Tu le sais, tu le sens au plus profond de tes couilles. Tu peux pas savoir comme c'est bon. Et le meilleur, c'est que tu arriverais à la persuader de le faire et même d'en avoir envie. C'est ça qui est jouissif, Jasper. Quand elles ont plus que ça en tête. »

— À quoi tu penses ? demanda Connie.

— Je doute que tu veuilles le savoir.

— À tous ces meurtres, c'est ça ?

— Oui, mentit-il.

Mentir était parfois si simple. Cela lui épargnait tant de choses.

— Tu as envie d'en parler ? insista-t-elle en se redressant.

— Non, je ne veux pas t'ennuyer avec ça.

— Ne t'en fais pas pour moi. Si je suis là, c'est pour t'aider.

Jazz chercha un sujet de discussion. Il avait l'embarras du choix : les dossiers regorgeaient de détails contradictoires et illogiques ; il opta pour le premier qui lui vint à l'esprit.

— Eh bien, c'est le fait qu'il les éviscère...

— Parce qu'il ne l'a pas fait dès le début, acheva-t-elle, et Jazz sourit dans le noir, fier des déductions de Connie.

— Exactement. Il n'a commencé qu'à partir de la sixième victime.

— Tu te demandes pourquoi il s'est lancé là-dedans à ce moment-là. C'est ça qui te perturbe ? Il y a aussi la paralysie, qu'il n'a

expérimentée que plus tard.

— Oui, mais ça, c'est un détail pratique. Il ne ressent pas le besoin de les immobiliser. Je pense vraiment qu'il a recours à cette méthode pour se faciliter la tâche.

— Quand tu dis « la tâche », tu sous-entends « les étripier ».

— Voilà.

— Mais est-ce que le fait de les paralyser ne les anesthésie pas ? Je croyais que ce genre de malades prenaient leur pied en torturant les autres.

— Il leur immobilise les membres inférieurs, en dessous de la taille. Puis il leur ouvre le ventre. Je t'assure, les victimes souffrent.

Connie frémit.

— Il a donc franchi un palier dans ses méthodes.

— On a déjà vu ces types donner dans la surenchère. Ils mettent un certain temps à peaufiner leurs fantasmes. Lui les a longtemps ruminés. Il a peut-être d'abord pensé se contenter des viols, des meurtres, des émasculations. Mais arrivé à la sixième victime, il s'est rendu compte que ça ne lui suffisait plus. Qu'il lui en fallait davantage.

— C'est à partir de là qu'il s'est mis à leur ouvrir le ventre.

— C'est ça. Mais il y a un autre problème : quand il a éventré la numéro 6, il était sûr de lui, déterminé. Les gestes étaient d'une précision quasi chirurgicale. Pourtant, dans le cas de la victime suivante, les blessures trahissaient des hésitations.

— Comme s'il avait perdu son assurance. Ou qu'il n'était plus certain de ce qu'il faisait.

Jazz serra sa main.

— Oui. Et c'est carrément bizarre. En règle générale, les tueurs vont en s'améliorant. Pas l'inverse. Alors pourquoi avoir hésité à éventrer la numéro 7 ?

Pendant que Connie réfléchissait, Jazz se laissa bercer par la douce chaleur qui émanait d'elle.

— Peut-être qu'il a été dérangé ou surpris, reprit-elle. Personne n'est constant dans ses actes. Pas même ton père.

« Faut savoir varier les plaisirs, c'est le sel de la vie », avoua Billy.

Mais Jazz n'en croyait pas un mot.

— Ce n'est pas seulement dans la façon de les éventrer, répondit-il. Ça se retrouve ailleurs. Dans les viols, par exemple.

Tout contre lui, Connie se raidit et Jazz se maudit intérieurement. Pour lui, le viol n'était qu'un crime de plus infligé aux victimes de Hat-Dog. À l'évidence, Connie y réagissait d'une manière plus viscérale.

— On n'est pas vraiment obligés d'en parler maintenant, reprit-il sur le ton le plus prévenant possible.

— Je veux t'aider, assura Connie. Continue.

— D'accord, concéda-t-il après une profonde inspiration. Le viol, c'est une question de pouvoir. De pouvoir et de domination.

« *Et de rigolade, s'esclaffa Billy. Qu'est-ce qu'on s'amuse !* »

— Mais on dirait que ce type n'en tire aucune jouissance. Du moins, pas dans tous les cas. À la lecture des rapports du légiste, on retrouve deux catégories de viols. Certains sont violents, répétés, et perpétrés alors que la victime est encore en vie. D'autres sont *péri mortem*.

— *Péri mortem* ? C'est-à-dire ?

— À peu près au moment du décès.

— Tu veux dire qu'il viole des cadavres ? Mon Dieu !

— Non, elles ne sont pas encore mortes. Mais il commet les agressions au moment où elles sont très faibles, afin de s'épargner une lutte. Parfois, il semble jouir de cette sensation de domination pendant qu'elles sont vivantes et se débattent, parfois il attend qu'elles soient presque inconscientes pour s'en tirer sans pépins. C'est absurde.

— Jazz, ce type est taré. Il ne faut pas systématiquement chercher un sens.

Hughes avait fait exactement la même remarque quelques heures plus tôt. Aussi, Jazz eut-il la même réponse :

— Ça n'a pas de sens pour toi. Mais pour eux – et pour moi – si, il y en a toujours un.

— Tu es en train de me dire que, pour toi, les actes de ton père avaient un sens ? demanda-t-elle, consternée.

— Ce que j'essaie de t'expliquer...

« *C'est un truc bien particulier, Jasper, l'avertit Billy dans son esprit. Qui n'existe que pour nous, et pour nous seuls. Pas pour les autres.* »

— ... c'est que je suis capable de le comprendre. De m'immiscer

dans sa tête. Ça ne signifie pas que j'approuve.

Enfin, je ne pense pas...

Parce qu'au fond il ne pouvait s'empêcher d'écouter la voix de Billy. Ces mots qu'il lui avait soufflés. Qui l'incitait à persuader Connie d'écarter les jambes, de s'y glisser...

— Je peux m'immiscer dans sa tête, répéta-t-il. Parce que c'est la façon dont on m'a élevé, dont on m'a appris à réfléchir. Pour moi, c'était normal. Exactement comme les gosses qui grandissent dans des sectes, j'imagine. Toutes les choses évidentes, qui coulent de source pour Howie ou pour toi, on m'a inculqué qu'elles ne s'appliquaient pas à moi. Comme... par exemple... est-ce que tes parents te lisaient des histoires ?

— Des contes, tu veux dire ? Comme *Boucle d'or* ou *La Belle au bois dormant* ? Oui, bien sûr.

— Billy aussi m'en racontait. Au sujet de ses clients. Et il y avait même...

Jazz s'interrompit, soudain égaré dans son propre passé. *Le Roi corbeau...* Cette histoire lui était complètement sortie de la tête. Comment avait-il pu oublier ce récit, ce pilier de son enfance ? Il adorait ce mythe, pas tant pour l'histoire en elle-même que pour la façon dont Billy la lui contait, modulant sa voix et ses expressions au gré des protagonistes et de la narration.

— Hé, tu es là ? La Terre appelle Jazz...

— Je... j'étais perdu dans mes souvenirs. Quand j'étais enfant, après la mort de ma mère, mon père avait pris l'habitude de me raconter celle-ci. Elle ressemblait à un conte de fées ou une fable. Elle parlait d'un corbeau. Du roi des corbeaux, plus précisément...

— Le roi des corbeaux ?

— Oui. Tout commençait par le Roi corbeau, qui observait son royaume...

« ... et il aimait ce qu'il voyait, Jasper. La paix régnait là où elle le devait, et la guerre faisait rage où elle le devait. Les corbeaux sont très malins et celui-ci savait que, quelque part, il y a toujours quelqu'un pour tuer l'autre. Parce que c'est comme ça que marche le monde, et c'est l'ordre naturel des choses. Et pour le plus sage des oiseaux les plus sages, pas question de contester les lois de la nature, ça non. Alors le monde poursuivait sa course, les corbeaux se repaissaient de

charognes, de jeunes écureuils dans leurs nids et des récoltes qui poussaient dans les champs (d'ailleurs toi aussi, Jasper, n'oublie pas les légumes si tu veux devenir grand et fort).

Et un beau jour, au milieu de cette perfection, de cet univers régi par la nature, un rouge-gorge fit son apparition. Avec la gorge écarlate comme un coucher de soleil, Jasper. Un animal comme tu ne pourrais jamais en rêver, même si t'avais de l'imagination à revendre. Il s'était mis en tête de devenir comme les corbeaux. Mieux : il voulait détrôner le Roi corbeau.

Alors le rouge-gorge prit son envol et s'attaqua aux autres oiseaux. Il tua, massacra, semant la guerre là où régnait la paix.

Et le Roi corbeau lui dit : « Non, tout ceci n'est pas pour toi. C'est pour moi seul. » Puis il le pourchassa et, lorsqu'il le retrouva, il fondit sur lui et lui transperça la poitrine de son bec et but son sang jusqu'à la dernière goutte et jusqu'à ce que son plumage écarlate devienne immaculé.

Et voilà comment est née la toute première colombe, Jasper. C'est pourquoi la colombe est un symbole de paix, parce qu'elle sait qu'elle ne doit pas tenter de devenir autre chose. »

— C'est... c'est atroce ! s'exclama Connie.

— C'était mon histoire du soir, répondit Jazz d'une voix atone.

Connie l'enveloppa de ses bras. Jazz la laissa faire, puis finit par s'endormir paisiblement, tel un petit garçon à qui son père vient de lire une histoire.

14.

Des lèvres

(oh, oui)

explorent son épaule, y laissent une traînée d'une chaleur glaçante

(oh)

puis plus bas... tout en bas, et ses doigts effleurent une douceur familière

(là, pose ta main là)

et pourtant inconnue et un gémissement

le sien, à lui

ou

peut-être à elle ?

Ses mains sont tendues, elles courent, elles enveloppent

(Oh, oui)

Il ouvre la bouche

et promène sa langue...

Jazz s'éveilla en sursaut, réalisant qu'il se lovait contre Connie, effrayé, terrifié, mais surtout terriblement excité. Elle aussi était réveillée, peut-être par sa faute, il n'en était pas certain... Il l'embrassa fougueusement et elle répondit à ce baiser avec la même urgence, tout en dénouant à tâtons les cordons de son bas de pyjama. Ses doigts s'immiscèrent derrière l'élastique, vinrent le chercher, et il l'aurait laissée faire, il avait tant besoin de la laisser faire, mais à la dernière minute, il inspira un grand coup...

... ça se découpe...

Oh oui, pose ta main...

Il s'écarta, se détourna et repoussa Connie plus brutalement qu'il ne l'aurait voulu.

Les deux rêves. En simultané.

Il s'extirpa du lit avec des gestes saccadés et se cogna à la table de chevet, entraînant dans sa chute le réveil et le téléphone.

Les deux, en même temps. Le meurtre et le sexe et...

— Excuse-moi, dit-il. Excuse-moi.

Demander pardon ne suffit pas, s'admonesta Jazz. Ça n'est jamais assez. Jamais, jamais...

À quatre pattes sur le matelas, Connie se pencha vers Jazz et baissa les yeux, les cheveux enfouis sous le bonnet de satin qu'elle portait la nuit. Dans la lueur trouble filtrée par les minces rideaux, il aperçut sa peau couleur chocolat et aurait voulu la goûter, y passer sa langue, y planter ses dents et y tremper ses lèvres jusqu'à la dévorer tout entière, l'engloutir...

Non. Non ! Arrête ! C'est de la folie.

« Prends, Jasper, intima Billy. Prends-la, elle est à toi. C'est ta cliente. C'est ce que tu attendais depuis le début. Et le meilleur, Jasper ? Le meilleur, c'est qu'elle aussi, elle n'attend que ça. »

C'était faux. Ça ne pouvait pas être vrai.

Pourtant, ils se lisaient, ce désir nu, cette fièvre, dans le regard de Connie, sur ses lèvres entrouvertes, jusqu'à sa posture sur ce lit. Cette électricité entre eux n'avait plus rien d'humain. Elle devenait, comme de juste, primale.

« Et c'est là que ça devient bon, Jasper, continuait Billy. Quand elles viennent à toi. Quand elles le veulent autant que toi t'as envie de le donner. »

— De quoi as-tu peur ? chuchota Connie, sa voix douce et chaude comme un gâteau qui sort du four. Pourquoi est-ce que je te fais si peur ?

— Je n'ai pas peur de toi.

Jazz ne redoutait que lui-même.

— Je sais que ce n'est pas facile. C'est compliqué pour toi, j'en ai conscience. Mais ça... cette chose, ce moment, c'est pourtant censé être simple. Tellement simple...

— On ne peut pas.

— J'ai apporté des préservatifs, avoua-t-elle, et il reçut ses mots comme une décharge électrique. J'ai pensé... Enfin, je me doutais qu'on serait seuls, ici.

Jazz ferma les yeux. Il lui semblait pouvoir lire l'avenir, un avenir

qui n'apparaissait pas unique, mais multiple. Il s'imaginait heureux avec Connie : deux êtres ordinaires menant une existence normale et que l'intimité aurait rapprochés, soudés, le plus naturellement du monde...

Cependant, il voyait aussi...

« *Mais y a un problème, Jasper*, ronronna Billy comme un vieux matou, dans le souvenir qu'il gardait de leur dernière entrevue à la prison de Wammaket. *J'parie que t'es un gentil garçon responsable, parce que c'est comme ça que j't'ai élevé, mais c'est bien toi qui achètes les capotes ? Hein ? Ou p'têt qu'elle prend la pilule ? Parce qu'on peut pas toujours leur faire confiance, Jasper. Faut les surveiller de près, ces capotes, t'entends ? Tu la surveilles quand elle avale ses cachets, Jasper. Bordel* (et là, Billy avait éclaté d'un rire rauque), *comment tu crois que t'es arrivé, toi ? »*

Il voyait aussi l'acte sexuel comme un facteur déclenchant, les fondations sur lesquelles il érigerait sa carrière de tueur en série.

Billy n'avait jamais attaqué de femme noire. La liste de ses victimes comptait des Hispaniques, des Asiatiques, une abondance de Blanches, mais pas la moindre Afro-Américaine. Jazz avait espéré que ce détail sauverait Connie.

Du moins... jusqu'à cette nuit. À présent, il n'en était plus vraiment sûr.

Il avait tellement envie d'elle. Sans doute parce qu'entre les garçons et les filles les choses étaient censées se dérouler ainsi. Non ?

Ou bien y avait-il une facette plus enfouie, un côté « Billy » qui reprenait le dessus, rongait ses liens, cherchait à se défaire de ses entraves, à s'atteler à ce pour quoi il était venu au monde, ce pour quoi il était fait ?

Il ferma les yeux, pressant ses paupières aussi fort qu'il put. Aussi fort que la nuit où Billy avait dépecé le pauvre Rusty vivant. Le hurlement de la bête tandis que le couteau poursuivait son affreuse besogne...

Dans cette obscurité artificielle, les phosphènes reparurent, et, cette fois, ce n'étaient plus les photos d'archives des scènes de crime qu'ils projetaient mais les lieux tels qu'ils lui étaient apparus ce soir-là.

J'ai accompli une bonne action aujourd'hui. J'ai aidé la police. Ça doit sans doute vouloir dire que je m'améliore, pas le contraire.

Le sexe et le meurtre. Deux rêves convergents. Qu'est-ce que ça signifiait ?

Lorsque Jazz rouvrit les yeux et la bouche, il parla d'une voix posée, assurée, dépourvue d'émotion.

— Tu devrais te débarrasser de ces préservatifs.

Puis il se glissa dans le second lit, vide et froid.

15.

Billy Dent traînait ses guêtres au hasard de Brooklyn, par une matinée froide et dégagée. Il releva le col de son manteau puis enfonça son bonnet sur ses oreilles.

Les températures glaciales l'aidaient à passer inaperçu. Emmittouflés, pressés, les gens ne s'attardaient pas dans les rues. Personne ne prenait le temps de regarder les passants. Sans compter que tous portaient des gants... Comme c'était pratique. Les siens recouvraient ses tatouages de prisonnier, LOVE et FEAR. Ils masquaient l'amour d'un côté, la peur de l'autre.

Mais l'amour et la peur n'avaient pas disparu pour autant. Les deux sentiments demeuraient voisins, égaux. Peut-être même synonymes.

Et quand bien même les gens l'auraient observé, Billy ne redoutait pas l'œil humain. Quelque chose de si volatile, si facile à tromper... Son bouc, sa moustache et ses rouflaquettes, une fois égalisés et taillés, modifiaient la forme de son visage. Il s'était épilé les sourcils de façon à faire ressortir ses prunelles. Et, bien entendu, il s'était teint les cheveux.

Billy rit sous cape en songeant à la vanité féminine, qui facilitait tant la tâche aux types comme lui. Béni soit l'inventeur de la teinture à cheveux ! En mêlant deux coloris bien spécifiques, sa chevelure était passée d'un blond foncé à un châtain grisonnant. Les avoir effilés au rasoir électrique l'avait vieilli de dix ans.

En guise de touche finale, il portait d'épaisses lunettes noires, semblables à celles que portait son père, en vogue chez ces crétins de bobos à Brooklyn, qui les trouvaient « cool ». Lui trouvait surtout qu'elles altéraient ses traits, le rendant difficilement reconnaissable. Ah, les joies de la mode !

Se travestir ne se résumait toutefois pas à modifier sa physionomie : il fallait avant tout choisir une apparence à laquelle personne ne s'attendait. Les flics s'imaginaient sans doute qu'il se laisserait pousser la barbe, ou bien se la raserait complètement, ou se teindrait les cheveux, mais le pensaient-ils capable de se vieillir ?

Il avait passé la plus grande partie de sa vie à analyser les procédures d'enquête du FBI et de la police. Il maîtrisait la logique des flics et savait surtout comment ils cherchaient à percer la sienne. Ils le

voyaient comme une créature à l'ego surdimensionné, incapable de s'enlaidir pour éviter de se faire prendre de nouveau.

Mais ça, Billy aurait fait n'importe quoi pour l'éviter.

Après des années passées en prison où sa seule distraction avait été l'exercice physique, Billy était dans une forme éblouissante, sauf qu'il s'habillait de manière à dissimuler sa silhouette. Il affectait une démarche bancale. Il ne sortait jamais sans une montre, qu'il consultait constamment, histoire de couper court aux éventuelles sollicitations.

En outre, il possédait l'accessoire de camouflage parfait : une poussette et un sac à langer.

Dans ce quartier de Brooklyn appelé Park Slope, Billy s'était vite aperçu que presque tous les gens autour de lui promenaient un bébé, un chien, ou les deux. S'il n'éprouvait pas le moindre désir de s'occuper d'une quelconque créature vivante, il ressentait en revanche le besoin farouche de se fondre dans la masse. Aussi avait-il dégoté une vieille poussette chez un brocanteur et y avait-il fourré quelques épaisseurs de couvertures pour simuler la présence d'un enfant. Au beau milieu de l'hiver, il n'était pas nécessaire d'abaisser la capote. Tous ceux qui jetteraient un regard vers le landau n'y verraient qu'un nouveau-né bien emmailloté.

Quant au sac à langer, il contenait bien des couches. Mais dessous, Billy avait glissé trois couteaux de taille différente, un Glock acheté dans la rue et une corde.

Qui dans Brooklyn prêterait attention à ce papa aux cheveux grisonnants ?

Les gens... Ha !

Billy redoutait davantage les logiciels de reconnaissance faciale que la capacité des humains à reconnaître un visage aperçu sur un écran de télé. Car les caméras scrutaient à la loupe et sous tous les angles cette chère Amérique « libre » : aux distributeurs de billets, aux carrefours, dans les agences bancaires, aux caisses des supérettes. Ces salauds de flics et d'agents du FBI étaient censés fournir un mandat de perquisition pour visionner les vidéos de surveillance, mais Billy n'était pas idiot. Il connaissait mieux que quiconque le Patriot Act, et même quelque chose de plus sinistre encore : cette peur qui gouvernait le cœur de tous les clients. La paperasse officielle n'était nécessaire à ces salauds de flics que lorsqu'on leur disait non. Et depuis quelque temps, il leur suffisait d'agiter un drapeau ou de brandir la menace terroriste pour que les propriétaires des caméras leur montrent tout ce qu'ils désiraient. Pas d'histoires. Pas d'ennuis.

Aussi Billy ne laissait-il rien au hasard. Il portait des lunettes sombres et un chapeau dès que c'était nécessaire.

Et puis il souriait.

Curieusement, les logiciels de reconnaissance faciale avaient des difficultés à différencier deux visages si l'un d'eux remuait les zygomatiques. Dans certains États, il était même interdit de sourire sur les photos des permis de conduire. Alors Billy montrait les dents partout où il allait.

C'était loin d'être une corvée. Billy adorait ça. Billy était un type heureux de vivre.

Dans les poches de son manteau, il ne rangeait pas moins de cinq téléphones portables bon marché. L'un d'eux se mit à vibrer tandis qu'il dépassait, avec sa poussette, un énième café sur la 4^e Rue. Ici, avait-il noté, on avait l'obsession des cafés. Il en croisait à chaque coin de rue, sans parler des mastodontes Starbucks qui ponctuaient les grands carrefours.

Il s'arrêta, chercha le portable. Une seule personne connaissait tous ses numéros et ne le contactait qu'en cas d'urgence. Il n'aurait pas dû recevoir d'appel, car c'était lui qui les passait.

Lorsqu'enfin il trouva le bon téléphone, il décrocha et, avant même d'avoir pu prononcer un mot, la voix à l'autre bout de la ligne lui lança, d'un ton presque salace :

— Devine un peu qui est en ville.

Lorsqu'il entendit la réponse, le sourire de Billy s'élargit.

16.

Ce matin-là, des chocs sourds et répétés tirèrent Jazz d'un sommeil profond, et il se réveilla dans un sursaut, suffoquant, comme s'il avait oublié comment respirer. Connie se dressa dans l'autre lit, hébétée.

— Qui... ? marmonna-t-elle.

— Police ! aboya une voix. Ouvrez ! Tout de suite !

— Quoi ? murmura Connie. La police ?

Jazz sortit de sa somnolence et se leva. Hughes lui faisait-il une blague ou bien...

Ou bien lui refaisait-on le coup de Jeff Fulton ?

Laissant la chaîne sur le verrou, il entrouvrit le battant. Deux flics en uniforme se tenaient sur le palier, accompagnés d'un troisième homme, blanc et plus âgé, en costume-cravate, qui poussa la porte.

— Jasper Dent ! lança-t-il et il s'agissait clairement d'une injonction.

— Je veux voir vos cartes, commença-t-il à répliquer, mais, avant même que les mots soient sortis de sa bouche, il se retrouva nez à nez avec la plaque et la carte plastifiée de l'inspecteur Stephen Long.

— Section homicide. Brooklyn Sud. Ouvrez cette porte.

Brooklyn Sud. Homicide... La même que Hughes.

Ou du moins, celle à laquelle il prétendait appartenir. L'insigne et le document paraissaient pourtant très similaires à ceux présentés par Hughes. Étaient-ils difficiles à contrefaire ? C'était sans doute plus facile que Jazz l'imaginait, mais sûrement trop compliqué pour que ça en vaille la peine.

— Que puis-je pour vous, inspecteur ? demanda Jazz, cherchant à gagner du temps.

Derrière lui, il sentait Connie s'agiter, peut-être à la recherche de ses vêtements.

— J'ai dit : ouvre, bon Dieu ! Si tu n'obtempères pas, on l'enfonce. Je ne plaisante pas.

— Vous avez un mandat ?

Long poussa un long soupir agacé.

— Bon. Défoncez-moi cette porte.

— D'accord, attendez.

Connie avait cessé de remuer. Jazz ôta la chaîne et s'écarta.

— Entrez. Qu'est-ce que je peux...

— Tu vas commencer par nous accompagner, rétorqua Long tandis que ses deux collègues faisaient irruption dans la pièce.

L'inspecteur jeta un regard autour de lui, s'attarda sur Connie qui s'était glissée dans le lit, la couverture tirée jusqu'au menton. Il leva un sourcil.

— Les gars, fouillez-moi cette chambre et vérifiez l'identité de la gamine. Dent, enfile un pantalon et suis-moi.

— On peut savoir à quoi ça rime ? demanda Jazz.

Long fit mine de regarder sa montre.

— Tu as trente secondes pour te changer. Ensuite, que tu sois habillé ou non, je t'emmène de force.

Agacé, Jazz saisit ses vêtements de la veille et se glissa dans la salle de bains. Il entendait les flics ouvrir le placard et les tiroirs du bureau. L'un d'eux avait dû s'attaquer aux affaires de Connie, car elle hurla :

— Ôtez vos sales pattes de mes petites culottes, espèce de pervers !

Il émergea à l'instant où l'un des policiers brandit triomphalement l'iPad et les dossiers apportés par Hughes. À l'expression penaude de Connie, il comprit qu'elle avait tenté de les cacher dans sa valise.

— Nous avons ce que nous cherchions, annonça Long en faisant mine de saluer Connie avec un chapeau imaginaire. Madame...

Empoignant Jazz par le bras, il l'entraîna dans le couloir.

Connie avait regardé les policiers emmener Jazz avec un aplomb qui la surprit autant qu'il l'impressionna. Bien, se félicita-t-elle, tu auras au moins évité le numéro de la fille hystérique qui voit son copain se faire embarquer. Ça aurait été plutôt minable.

D'un autre côté, elle commençait à avoir l'habitude de ce genre de situations, qui tournaient toujours à l'avantage de Jazz. Il avait été arrêté une première fois pendant l'enquête sur l'Impressionniste, en pleine répétition de leur pièce de théâtre, pour avoir prédit avec un peu trop d'exactitude le profil de la prochaine victime. Puis une seconde, alors que Howie était entre la vie et la mort après avoir reçu

un coup de couteau. Chaque fois, il s'en était tiré.

Comme elle le faisait chez elle chaque matin, elle alluma la télévision pour écouter les infos et la météo pendant qu'elle se préparait. Bientôt, il lui faudrait découvrir où ils avaient emmené Jazz. S'il retombait toujours sur ses pattes, cela ne signifiait pas pour autant qu'il pouvait se passer de son aide. Après tout, l'Impressionniste était parvenu à le prendre en otage dans sa propre maison, et c'était grâce à l'intervention héroïque de Howie et Connie qu'il avait pu lui échapper.

Mais au fond, l'avaient-ils vraiment sauvé ? Jazz aurait peut-être réussi à se tirer d'affaire tout seul. Encore une question qui demeurerait sans réponse. Elle soupira. *Conscience Hall, tu n'as pas vraiment choisi la facilité en t'entichant d'un garçon au passé aussi complexe*, songea-t-elle.

Mais comment aurait-elle pu faire autrement ? Elle n'avait pas eu le choix. Dès le début, elle était tombée désespérément amoureuse de lui. Elle avait bien tenté de le cacher, à son père d'abord, mais aussi à elle-même. Amoureuse du fils du plus sanglant des serial killers ? Sérieusement ? *Lui n'est peut-être pas barjo, mais en tout cas, toi, tu l'es, Connie.*

Ce tout premier baiser...

Échangé devant chez elle. La soirée d'été s'étiolait en une nuit curieusement fraîche. Elle avait seize ans, et Jazz n'était pas le premier garçon qu'elle fréquentait, mais il avait été le premier à lui procurer ce chaud-froid électrique, à lui donner envie de se fondre dans ses bras.

Alors qu'ils s'embrassaient, il avait émis un faible râle, montant du fond de sa gorge... Un gémissement d'abandon.

Et en parlant d'abandon, songea-t-elle en cherchant un tee-shirt dans sa valise, *quelle mouche l'a piqué hier soir ?*

Une fille moins sûre d'elle se serait recroquevillée dans son coin, en larmes, le nez dans son *Cosmo* à épilucher des articles débiles sur le thème : « Comment le mettre à vos pieds ? » Mais ce n'était pas le genre de Connie. Si elle n'était pas vaniteuse, elle n'était pas non plus aveugle. Elle savait que seules deux raisons pouvaient empêcher un garçon de tirer profit de son empressement : soit il était gay, soit il était mort.

Elle s'observa dans le miroir, bien que son allure importât peu. Une fois dehors, elle serait emmitouflée dans son manteau et, de toute façon, elle ne connaissait personne à Brooklyn. Son reflet lui renvoya

l'image d'une belle fille. Elle fit la moue, gonfla les lèvres pour envoyer un baiser à la glace, puis se sentit idiote.

Avait-elle été injuste envers Jazz, la nuit précédente ? L'était-elle encore ce matin ? Il lui avait clairement démontré qu'il n'était pas prêt à franchir cette nouvelle étape. Quel genre de petite amie était-elle si elle ne pouvait pas respecter ça ?

D'un autre côté... est-ce que Jazz ne se montrait pas injuste envers elle, lui aussi ? Chacun traînait son bagage, et tous n'éprouvaient pas les mêmes difficultés à se lier aux autres. Et Jazz avait souvent démontré qu'il n'avait aucun problème avec une certaine forme d'intimité : ils s'étaient embrassés, touchés, caressés de toutes les façons possibles et imaginables. Mais Jazz avait tracé une limite qu'il n'avait aucune raison valable de ne pas franchir alors qu'elle l'attendait de l'autre côté, suppliant qu'il la rejoigne.

Pourquoi ne pouvait-il pas... ?

Au beau milieu du brouhaha de la télévision, Connie entendit tout à coup quelqu'un prononcer le nom de Jazz.

Elle fit volte-face et s'empara de la télécommande pour augmenter le volume.

« ... fils de Billy Dent, disait une présentatrice au brushing ahurissant. Naturellement, cette nouvelle information stupéfie les New-Yorkais et relance la polémique sur une possible implication de Billy Dent dans les crimes de Hat-Dog. »

Les abrutis... Hat-Dog avait commencé à tuer avant même que Billy s'évade de prison.

« Parallèlement, des sources proches de l'enquête nous confirment que Jasper Dent arrivera d'ici quelques minutes au commissariat de Carroll Gardens afin d'examiner le dossier. On attend une annonce du commandant de l'unité spéciale, le capitaine Niles Montgomery, qui tiendra vraisemblablement une conférence de presse plus tard dans la journée. Nous communiquerons l'intégralité de ses déclarations sur notre site Internet, ainsi qu'un résumé et une analyse de la situation dans l'édition de 17 heures. »

Connie éteignit le poste. Les présentateurs de journaux télévisés affectaient des intonations chantantes, oscillant au gré d'une accentuation bizarre des syllabes qui lui donnait la nausée. Elle la supportait généralement le temps de s'habiller le matin, pas plus.

Mais la journaliste venait de le lui confirmer : Jazz ne craignait rien. Le NYPD avait encore besoin de lui. Comme d'habitude, personne n'avait songé à la prévenir. Elle en déduisit donc qu'elle n'aurait pas

de nouvelles de lui avant qu'il en ait terminé, ce qui prendrait sans doute du temps. Que faire en attendant ?

Voyons, Connie, s'admonesta-t-elle. Tu es dans la ville la plus cool du monde et tu as toute la journée devant toi.

Son téléphone se mit à sonner. C'était son père.

— Salut, papa ! gazouilla-t-elle, essayant de ne pas laisser sa voix trahir sa culpabilité.

Le problème, c'est qu'elle ignorait comment s'y prendre.

— Tu n'aurais pas quelque chose à me dire, par hasard ? demanda M. Hall, sans même un bonjour en préambule.

C'était sa manière de faire : il offrait systématiquement à ses enfants une ultime chance d'avouer, même si Connie n'avait jamais remarqué de différence dans la punition, aussi essayait-elle toujours de s'en tirer une dernière fois.

— New York, c'est génial, s'exclama-t-elle, jouant la fille surexcitée. Hier soir nous sommes montées en haut du Rockefeller Center : c'est vraiment mieux qu'à la télé.

— Devine ce que j'ai appris en ouvrant le journal, ce matin ?

— Eh bien, sans doute pas que j'ai dîné dans le meilleur restau chinois de la ville.

— J'ai lu que Jasper Dent se trouvait à New York. En ce moment même.

Aïe. Bien sûr, c'était logique. La rumeur était sûrement partie de Lobo's Nod et non de New York.

— Tu plaisantes ?

Connie feignit la surprise, mais elle parlait davantage comme une enfant prise la main dans le sac. Elle s'éclaircit la gorge.

— Tu es sérieux ? C'est dingue, ça.

— Dingue, oui, répéta froidement son père. Je peux savoir où tu te trouves en ce moment ?

— Chez Larissa.

— Alors passe-la-moi, tu veux ?

Aïe.

— Elle est sous la douche.

— J'attends.

— Papa...

— Vraiment. J'ai un report de minutes, ce mois-ci. Je ne suis pas pressé.

Et merde...

— Très bien, papa. Je ne suis pas chez Larissa. Je suis dans un hôtel, à Brooklyn.

— Avec lui.

Même à l'autre bout du fil, la colère de son père était palpable.

— Non. Il n'est pas là, je t'assure.

Pas vraiment un mensonge : après tout, Jazz n'était pas là, à cet instant.

— Et tu t'imagines que je vais continuer à te croire ? Tu n'as pas seulement menti pour te tirer d'un mauvais pas, Conscience. Tout était prémédité. Tu as tout manigancé et tu m'as pris pour un imbécile. Tu as mijoté ton plan et tu l'as mis à exécution à coup d'hypocrisie et de cachotteries. Donne-moi une seule bonne raison de te faire de nouveau confiance. Je t'écoute.

— C'est la vérité. Il n'est pas là. Il est avec la police.

— Qu'il y reste.

Connie songea à préciser que le NYPD ne l'avait pas arrêté – pas vraiment –, mais il lui parut plus sage de rester silencieuse.

— Papa, si nous sommes ici...

— Le journal dit que...

— C'est Doug Weathers, papa. Bon Dieu... Tu ne peux quand même pas croire tout ce que ce type...

— Ne jure pas, Conscience ! Tu cumules assez d'ennuis comme ça. Et je me fiche de savoir pourquoi tu es là-bas. La seule chose qui m'importe, c'est ça : ma fille m'a menti, a trahi ma confiance pour mieux filer en douce avec son copain. Voilà le plus grave. À présent, tu vas revenir par le premier avion. Tu m'as bien compris ?

— Je ne peux pas. Mon billet est déjà réservé. Je ne peux pas rentrer avant...

— Donne-moi ton numéro de réservation. Je me charge de contacter la compagnie aérienne pour le faire modifier.

— Mais, papa...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu comptes me dire ? Que je suis injuste ?

Que ma décision ne te convient pas ? Ou encore que je peux te laisser gérer ça toute seule ?

Oui, cela résumait à peu près ce qu'elle avait l'intention de lui répondre. Mais son père continuait d'élever la voix au fil des phrases, comme si chacune d'elles attisait une profonde colère.

— Je vais te dire une bonne chose : si tu ne veux pas qu'on soit injuste, si tu veux que les choses se déroulent comme tu le souhaites, ne mens pas. Et si tu veux qu'on te fasse confiance, alors ne mens surtout pas.

Connie se laissa choir sur le lit où Jazz avait dormi.

— J'ai dix-sept ans, déclara-t-elle calmement. Tu ne pourras pas régenter ma vie éternellement.

— Je peux encore la régenter pendant cinq mois. Et si cela peut te protéger du reste du monde, de ce garçon et de toi-même, je compte bien la régenter jusqu'à la dernière seconde qui précédera ton anniversaire. C'est clair ?

Elle bascula sur le côté et appuya sa joue contre l'oreiller. Elle pouvait encore y sentir l'odeur de Jazz. Pas celle de son déodorant ou de son shampoing, non. C'était lui qu'elle sentait, son essence, pure et sans artifices.

— Je l'aime, papa.

C'était une simple vérité.

— Tu ne seras pas surprise d'apprendre que *ça m'est égal*.

Connie avait abattu sa dernière carte. Son père s'obstinait à agir de manière absurde et à ignorer ses sentiments. Au moins, elle avait essayé.

Acceptant sa défaite, elle lui communiqua son numéro de réservation.

Malheureusement, son père la rappela en un temps record. Il lui annonça qu'il avait réussi à lui trouver un vol en partance de l'aéroport de La Guardia, tard ce même soir. L'opération avait coûté cent cinquante dollars supplémentaires, et il fit bien comprendre à Connie qu'elle rembourserait ces frais.

Une heure s'écoula. Jazz n'était toujours pas de retour, mais il finit par lui envoyer un SMS, se contentant de lui dire qu'il en aurait sans doute pour un certain temps. Connie se retrouvait donc désœuvrée, avec de longues heures à tuer. Elle ne supportait pas l'idée de rester enfermée dans cette chambre, avec la télé et sa pitoyable sélection de chaînes pour seule compagnie. Même au travers de la vitre sale, Brooklyn se dessinait, rude et lumineux dans la lumière d'hiver rasante. Malgré les passants engoncés dans leurs manteaux, il semblait difficile de croire qu'il faisait si froid tant le soleil était chaud.

Les policiers avaient confisqué le matériel apporté par l'inspecteur Hughes, mais n'avaient touché ni aux affaires de Jazz ni aux siennes. Ils lui avaient même laissé son ordinateur portable.

Ce que la police ignorait, c'est que, la veille, Connie avait photographié la plupart des documents et transféré les clichés sur son ordinateur, ainsi que ses notes, prises au fil des conversations entre Jazz et Hughes. Elle n'avait pas d'objection à jouer les secrétaires, à condition de pouvoir en tirer profit. Ni l'un ni l'autre ne semblait avoir remarqué son subterfuge, d'ailleurs, happés dans cet univers parallèle, ce Narnia gore et glauque où chaque ombre dissimulait un meurtrier et où les indices mystérieux paraissaient surgir des égouts.

Elle passa en revue images et notes, puis vérifia certains détails grâce au GPS de son téléphone. Comme elle s'en était doutée, beaucoup de scènes de crime se situaient à proximité – à quelques minutes à pied – de l'hôtel.

Connie se persuada qu'elle ne quittait cette chambre que pour prendre l'air... Pour errer dans les rues de Brooklyn et découvrir ce que cette partie de la ville avait à offrir. Elle était déjà venue à New York, mais toujours en famille, et ils s'étaient cantonnés à Manhattan.

Si ses tribulations la conduisaient sur les lieux des meurtres les plus proches, il ne s'agirait que d'une simple coïncidence.

Sur le trottoir, un homme faillit la percuter de plein fouet avec une poussette. Il arborait un sourire béat, des rouflaquettes ridicules, ainsi que les lunettes rétro que tous les hipsters du quartier semblaient avoir adoptées. Son bonheur paraissait si grand qu'elle n'eut pas le cœur de l'invectiver, tandis qu'il s'éloignait à grands pas avec son landau. Connie s'immobilisa et jeta quelques regards autour d'elle, tâchant de s'imprégner de l'atmosphère.

Connie aimait déjà Brooklyn ; du moins, de ce qu'elle en avait vu durant sa tournée improvisée sur les scènes de crime. Elle avait vécu quelque temps près de Charlotte avant que sa famille s'installe à Lobo's Nod, mais même la grande ville de Caroline du Nord ne pouvait rivaliser avec New York, LA reine des grandes villes. Elle aimait croiser ces visages à la peau sombre et se sentir moins isolée qu'à Lobo's Nod, où elle avait parfois l'impression d'être considérée comme une bête de foire, et pas seulement parce qu'elle sortait avec le fils de Billy Dent. À New York, Connie n'était qu'un fragment de plus dans une mosaïque de Noirs, de Blancs, de Jaunes... Une sensation presque grisante.

Elle s'était toujours imaginée ici ou à Los Angeles. Si elle voulait être actrice, elle devrait choisir entre l'une et l'autre. Los Angeles restait la destination privilégiée pour qui rêvait de gloire et de richesse. Los Angeles, c'était Hollywood, les paillettes, le cinéma.

New York, en revanche, était la capitale du théâtre. De Broadway. Les séries de représentations devant un public chaque soir différent. Elle y avait pris goût lors d'un concours, alors qu'elle entrait à l'école primaire, et cette passion ne l'avait plus quittée. Si Jazz s'épanouissait dans l'ombre, en quête de discrétion et d'anonymat, Connie rêvait de monter sur les planches, de crever l'écran, et que son visage et son nom deviennent légendaires. Cette différence souderait-elle leur couple ou finirait-elle par les éloigner ? « Les opposés s'attirent », disait l'adage, or Connie ne connaissait pas deux personnes plus dissemblables que Jazz et elle.

Elle remarqua alors une boutique de produits capillaires qui affichait en lettres géantes sur la vitrine : PRODUITS POUR CHEVEUX AFRICAINS.

Une femme aux tresses vertigineuses vêtue d'un dashiki grelottait, adossée à la porte, résolue à ne pas laisser le froid la priver de sa pause cigarette.

Voir les mots « cheveux africains » placardés sur la devanture suffit à réchauffer le cœur de Connie. Elle avait croisé au moins six ou sept

boutiques de ce genre dans cette rue animée. Les différents coiffeurs de Lobo's Nod avaient fait leur possible pour dompter sa chevelure, mais ils n'avaient pas fait de miracles. Elle s'en était finalement remise à sa mère pour les tresser et, grâce à Internet, elle pouvait se procurer des produits adaptés. Mais habiter un quartier où des magasins lui en proposaient à chaque coin de rue, quel rêve ! Quel bonheur de se lever le matin et de n'avoir qu'une rue à traverser pour acheter ses cires et autres baumes défrisants... De pouvoir enfin se faire coiffer par quelqu'un qui comprenait aussi bien qu'elle sa nature de cheveux.

— Je peux t'aider ? demanda la vendeuse. J'en ai pour une seconde, indiqua-t-elle avec un geste en direction de sa cigarette, implorant « pitié, petite, ne m'oblige pas à l'éteindre ».

Connie jeta un regard plein de regrets à la vitrine. Elle aurait pu flâner pendant des heures dans ce magasin, mais elle avait une mission.

— À vrai dire..., commença-t-elle.

Puis elle sortit à la vendeuse son excuse peaufinée pour mieux justifier sa curiosité : elle prétendit être une élève de terminale préparant un exposé sur la crédibilité des témoins oculaires au cours d'une enquête.

— Voilà, je crois que l'un des meurtres de Hat-Dog a eu lieu dans les environs, dit-elle en désignant une ruelle toute proche. Je me demandais juste, mademoiselle...

— Appelle-moi Rabia.

— D'accord. Moi, c'est Connie.

— Connie ? Pour Consuela ? Qui est Portoricain ? Ton père ou ta mère ?

La question la prit par surprise. À Lobo's Nod, tout le monde était persuadé que Connie était le diminutif de « Constance ».

— À vrai dire, c'est Conscience.

— Joli, approuva Rabia avec un sourire. Dis-moi, ma belle, qui s'occupe de tes cheveux ? Ça n'est pas si mal, mais j'y ajouterais bien quelques extensions et...

— Il faut vraiment que j'avance sur mon exposé..., répondit Connie en se mordant les lèvres, comme si elle regrettait de l'interrompre.

— Ah, oui, reprit la vendeuse. Je me souviens de cette nuit-là.

Elle tira sur son mégot avec une nonchalance travaillée, sensuelle. Ses ongles jaunis dépassaient de ses mitaines : signe distinctif des vrais

accros à la nicotine. Connie préféra ne pas songer à l'état de ses poumons.

— Les flics m'ont déjà posé des tas de questions.

Elle renifla et exhala la fumée par les narines, attendant une réaction. Connie la gratifia d'un regard écarquillé et souffla, comme une petite fille impressionnée par sa grande sœur :

— C'est dingue, ça.

Dissimulant mal sa satisfaction, Rabia haussa les épaules.

— Rien d'extraordinaire. Bref, ça remonte à plusieurs mois. Il faisait nettement plus chaud.

— Je vois, insista Connie pour l'inciter à poursuivre. Plus chaud. Alors j'imagine que vous étiez sortie pour votre pause cigarette dans la soirée et...

Elle s'interrompit, et Rabia enchaîna aussitôt. Une technique que Jazz lui avait apprise : laissez une phrase en suspens et les gens l'achèveront pour vous. Ça ne marchait pas à tous les coups, mais, la plupart du temps, votre interlocuteur reprenait le fil sans même s'en apercevoir.

Connie espérait que la ruse fonctionnerait. Elle avait déjà écumé cinq scènes de crime sans parvenir à interroger quelqu'un qui ait été présent au moment des faits. En tout cas, personne n'avait voulu confirmer sa présence à une ado trop curieuse. Pour l'instant, Rabia constituait sa meilleure piste.

Or la vendeuse se montra plus que loquace.

— ... je me tenais juste là, précisa Rabia qui poursuivait ses explications en désignant une rue relativement animée. Près de la boîte aux lettres. La soirée n'était pas désagréable. Je fumais ma cigarette, absorbée par ma vitrine. Je me demandais si elle était bien visible depuis le trottoir d'en face. J'ai toujours des doutes sur cet affichage, ajouta-t-elle en se contorsionnant pour l'observer. Tu penses que...

— Donc, vous vous trouviez de l'autre côté de la rue, récapitula rapidement Connie, qui craignait que la conversation ne dévie. Et puis...

— Ça s'est passé là-bas, reprit Rabia en indiquant la ruelle.

De la boîte aux lettres, elle aurait eu une vue dégagée. Connie connaissait déjà les éléments du crime : la victime avait été abandonnée contre un mur, les intestins dans un seau en carton du

KFC.

— Comme je l'ai dit à la police, j'ai vu un type émerger de là. Il mesurait environ un mètre quatre-vingts, peut-être moins. Il portait un sweat à capuche et des gants. Le détail m'a marquée : je me suis dit qu'il faisait trop chaud pour se couvrir les mains. Ça, je me le rappelle clairement. Et c'est tout.

— Vous n'avez rien vu d'autre ?

— Rien de plus que ce que je viens de te dire.

— Ou entendu quelque chose, peut-être ?

— Écoute...

— Vous auriez pu apercevoir un élément sans lien apparent, pressa Connie avant d'ajouter, sur un coup de tête, comme si l'idée surgissait du fond de sa mémoire : comme une lumière ?

— Non, j'ai dit aux flics tout ce que je...

Elle allait tirer sur sa cigarette, mais s'interrompit au milieu de son geste et laissa retomber sa main.

— Oh ! Waouh ! J'avais oublié. Comment j'ai pu zapper ça ?

— Quoi ?

— Bon Dieu, comment j'ai pu oublier un détail pareil ? Il m'était complètement sorti de la tête jusqu'à ce que tu m'en parles. C'était tellement dingue, cette nuit-là...

— Qu'est-ce que c'était, Rabia ?

Alors que son cœur s'emballait, Connie se trouva ridicule : s'imaginait-elle vraiment pouvoir résoudre cette affaire toute seule ?

— Qu'avez-vous oublié ?

Rabia frémit puis haussa les épaules, semblant finalement décréter que l'élément en question n'avait guère d'importance.

— Tu as parlé d'une lumière, c'est ça ? Ce n'est sûrement rien... La ruelle s'est illuminée. Rien qu'une seconde, avant que ce type n'en sorte en courant.

Un flash, encore. Il avait pris une photo. Dans quel but ? Jazz avait-il raison ? Ces clichés ne représentaient-ils qu'une forme de trophée pour le meurtrier ? Ou bien était-ce autre chose ?

— C'était sans importance, non ? demanda Rabia en rongant ses cuticules, pendant que sa cigarette se consumait lentement. Ça n'aurait pas suffi à le faire arrêter, si ?

Connie la rassura et remercia Rabia avant de se diriger vers la ruelle. Elle réprima un frisson en s'engouffrant dans le passage obscur. Le meurtre remontait à plusieurs mois, et, même si plus aucun ruban jaune ne délimitait l'emplacement du crime, Connie éprouva tout de même la sensation de profaner un lieu sacré – ou hanté, peut-être.

Les lieux demeuraient affreusement identiques à ceux immortalisés sur les photos des enquêteurs, comme si le froid les avait figés à l'approche de l'hiver. Même environnement, même benne à ordures qui débordait. Quoique, remarqua-t-elle en consultant l'image sur son téléphone, le contenu ait changé. Et à l'époque du cliché, il n'y avait pas de neige.

Le soupir de Connie se matérialisa en un petit nuage de buée, puis elle tourna les talons. Elle ne pouvait se substituer à Jazz. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait chercher ou ignorer. Jazz parvenait à visualiser les scènes de crime telles qu'elles étaient avant que le tueur les quitte, qu'il tente d'effacer ses traces ou de berner les flics. Jazz était capable de distinguer l'indice de la coïncidence, l'intentionnel de l'accidentel. Il possédait la faculté de se mettre dans la tête de ces barjos. Mais Connie, que pouvait-elle faire ?

Et si... et si j'essayais de raisonner comme Jazz ? pensa-t-elle, prise d'une inspiration subite.

Elle arpenta la ruelle, tâchant d'imaginer ce qu'il aurait fait à sa place. Comme toujours, il aurait marmonné quelques paroles au sujet de Billy. Ensuite, il aurait peut-être cédé à cette étrange habitude, lorsqu'il remuait les lèvres en silence, conversation muette pendant laquelle il semblait faire les demandes et les réponses. Ce n'était pas systématique, mais Connie passait tant de temps auprès de lui qu'elle avait fini par le remarquer.

Il aurait traqué le détail insignifiant. L'élément qui ne collait pas, aussi petit fût-il. Ou alors il aurait cherché celui qui collait trop bien. « Parfois, lui avait-il expliqué, il arrive que le meurtrier fasse du zèle en maquillant la scène de crime. En réalité, les choses s'emboîtent rarement à la perfection, alors si un détail sur une scène de crime semble trop beau pour être vrai, c'est sûrement qu'il l'est. »

Connie inspecta le passage de long en large, le comparant aux photos des enquêteurs qu'elle faisait défiler sur son téléphone. La manœuvre était plus complexe qu'il n'y paraissait, car, sans le corps, sans les équipements de l'équipe scientifique, les lieux devenaient méconnaissables. Elle essaya de se repérer grâce aux marques et aux tags sur le béton et, ainsi, elle se retrouva à l'emplacement exact où se situait le cadavre, appuyé contre un mur.

C'est ainsi que le tueur l'a vu, pensa-t-elle. Juste avant de prendre une photo et de s'enfuir.

Voilà ce que Jazz aurait dit. Puis il aurait froncé les sourcils, les yeux dans le vague jusqu'à ce que... quoi, au juste ? Que ses neurones implosent ?

Donc le meurtrier se tenait ici même. Quelques années plus tôt, avant d'emménager à Lobo's Nod, Connie et sa famille avaient effectué un séjour à Londres, où ils avaient effectué une visite guidée du quartier de Whitechapel, à jamais hanté par les crimes de Jack l'Éventreur. Le guide avait pris un malin plaisir à les régaler des détails les plus sordides et à rappeler au groupe – à plusieurs reprises – que cette partie de Londres n'avait pas changé depuis l'époque victorienne. « Jack guettait peut-être ses victimes dans le renforcement de ce pas de porte ! s'exclamait-il avec son lourd accent cockney. Et Jack a foulé ces mêmes pavés, juste sous vos pieds ! »

Hat-Dog s'est glissé dans cette ruelle, songea-t-elle alors. Il s'est tenu sur ce même trottoir sale, juste sous mes pieds.

Qu'avait-il vu ? Connie fit défiler les photos jusqu'à retrouver celle prise de l'endroit exact où elle se trouvait. Elle tint son portable à bout de bras, comparant les vues. Le corps, adossé au mur de béton, nimbé d'une explosion de graffitis multicolores, certains maladroits, d'autres ridicules, artistiques, voire carrément incompréhensibles.

Cherche ce qui détonne, s'encouragea-t-elle.

Ou ce qui paraît trop à sa place.

Elle s'avança et prit sa propre photo du mur, exactement comme Hat-Dog l'avait fait. Un éclair illumina momentanément la pénombre de la ruelle, puis un détail attira son attention.

Y a-t-il eu une autre source de lumière ? Ai-je cligné des yeux juste au bon moment, ou bien... ?

Elle observa l'image et n'y vit d'abord rien d'extraordinaire, jusqu'à ce qu'elle la compare avec celle de la police. Là, perdue dans le labyrinthe de symboles qui ornaient le mur, une nouvelle marque avait fait son apparition. Un élément qui ne figurait pas sur la photo originale.

Ce n'est qu'un graffiti de plus, voilà tout, pensa-t-elle.

Mais à première vue, c'était l'unique détail qui avait changé. Plutôt étrange...

Elle s'approcha lentement. À présent qu'elle savait ce qu'elle cherchait, elle n'eut aucun mal à le distinguer.

Connie n'avait jamais tagué de mur de sa vie, mais elle savait, grâce aux films et aux séries télé, que les tagueurs se servaient de bombes de peinture. Il arrivait que ces types s'amusaient avec des teintes fluos, mais, généralement, on retrouvait plutôt des couleurs mates et mornes – les moins chères des magasins spécialisés. Si le *street art* ne la passionnait pas particulièrement, elle imaginait volontiers la difficulté de maintenir un tracé stable et continu avec un spray. La technique demandait de l'adresse et de l'entraînement.

Or ce nouveau graffiti semblait bancal. Fin. Petit. Même en ignorant tout de ces pratiques, Connie faisait nettement la différence entre ce tag et ceux qui l'entouraient : celui-ci n'avait pas été exécuté à l'aide d'une bombe. Il s'agissait plutôt d'une sorte de laque blanche satinée, semblable à celle dont son père se servait pour repeindre la cuisine. Appliquée au pinceau. Dessous, elle distinguait le graffiti visible sur la photo des flics. Il avait donc bel et bien été rajouté après que la police avait terminé son enquête.

Plus curieux encore, il était dépourvu du moindre style. La plupart des autres symboles présentaient des boucles, des volutes, des flèches ou des empattements audacieux. Celui-ci avait été peint sans la moindre originalité.

Cinq lettres majuscules, hésitantes et impersonnelles.

UGLY J

18.

Comme Jazz l'avait prévu, tout lui explosa à la figure.

À force, Jazz s'était habitué à ce que la police l'embarque mais cette fois fut sans doute la plus brusque. Escorté hors de l'hôtel, il se mit instantanément à frissonner. Le froid piquant de janvier manqua de l'étouffer. Long le poussa sur la banquette arrière d'un véhicule banalisé avant de démarrer.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'immobilisa devant un vieil immeuble décrépît portant le logo du NYPD et un panneau 76^e COMMISSARIAT. Jazz se demanda brièvement s'il était en état d'arrestation, mais personne ne lui avait passé les menottes ou lu ses droits. Les flics s'étaient contentés de le rudoyer un peu.

L'intérieur du commissariat ressemblait à une vraie maison de fous, où régnaient un chaos et un brouhaha continus. Partout s'agitaient des policiers en uniforme, des enquêteurs en bras de chemise, et même deux types en costume, que Jazz identifia comme des agents du FBI à leur façon de serrer les fesses. L'entrée s'apparentait à une salle des pas perdus, transformée pour l'occasion en centre des opérations. Des tableaux blancs ou en liège montés sur roulettes étaient alignés contre les murs, chargés de photos, de noms, de dates. Il y retrouva toutes les informations que Hughes lui avait transmis la veille. C'est là qu'il patienta plus d'une heure, attendant d'être reçu par... quelqu'un. Les flics lui jetèrent d'abord des regards indifférents avant que l'un d'eux finisse par comprendre qui il était. Dès lors, des murmures excités s'élevèrent dans l'atmosphère humide et lourde des bureaux, et lui firent regretter de ne pouvoir disparaître dans un trou de souris.

Il envoya un message à Connie : « Ça risque de prendre un certain temps... »

Juste devant lui, une série de plaques ornaient le mur, ainsi que quelques badges et un drapeau plié en triangle. D'après les inscriptions, il s'agissait d'insignes commémoratifs du 11 septembre honorant les agents du commissariat disparus ce jour-là.

Jazz était trop jeune pour se le rappeler, mais Billy avait connu des périodes d'obsession intense à ce sujet. Pendant toute son enfance, Jazz avait vu son père se passer en boucle des vidéos de l'effondrement des Tours, de l'explosion de verre et de flammes jaillissant du flanc de la tour Nord comme le sang d'une artère

sectionnée.

« Foutrement efficace, marmonnait Billy. Mais aucun style. Aucune élégance. »

Pour Billy, c'était là toute la différence entre les meurtres en série et les meurtres de masse.

« Tout ce que ces connards ont réussi à faire, avait-il un jour déclaré à son fils, c'est filer aux gens la trouille de l'avion et la trouille de New York. Et ça, c'était déjà le cas. Ça demande un foutu talent de s'impliquer assez pour propager une nouvelle forme d'angoisse. »

Jazz garda tout cela pour lui. Il doutait que les flics du 76^e apprécient l'analyse de Billy sur la tragédie qui avait coûté la vie à leurs camarades. Aussi attendit-il sans piper mot.

Enfin, une porte s'ouvrit brutalement, et Hughes en sortit, l'air rageur. Dans un premier temps, il ne remarqua pas Jazz, mais, en s'approchant, il finit par l'apercevoir et son expression se radoucit.

— Désolé, petit, lui lança-t-il en passant.

En une seconde, Jazz comprit ce qui s'était produit.

J'aimerais pouvoir t'en dire davantage. C'est justement la raison pour laquelle je voulais que tu participes à l'enquête.

Comment ça, « je voulais » ?

Oui, moi, nous, les flics, peu importe. C'est moi qui ai insisté pour qu'on aille te chercher, voilà tout.

Long le traîna jusqu'à la pièce que Hughes venait de quitter, bien plus brusquement que nécessaire puisque Jazz n'opposait aucune résistance. Rien de tel qu'une petite humiliation pour exacerber l'agressivité, songea Jazz.

Un policier était installé à une table, l'uniforme plus décoré que les autres. CPT. NILES MONTGOMERY indiquait la plaque sur son bureau.

— Le voilà, capitaine, lança Long en le secouant.

— Du calme, Long. Pas la peine de te venger sur le gamin. Assieds-toi, Jasper. Long, tu nous laisses une minute ?

Long sortit en refermant la porte, et, après une seconde d'hésitation, Jazz obtempéra.

— Je suis navré de toute cette histoire, commença le capitaine avec un soupir. Tu n'étais pas censé être là. Tu n'aurais jamais dû être mêlé à tout ça...

Les choses s'étaient déroulées exactement comme Jazz l'avait imaginé : la nuit précédente, le site Internet de la gazette de Lobo's Nod avait publié un article de Doug Weathers intitulé « Le NYPD a une "Dent" contre Hat-Dog ». Il n'avait pas fallu plus de deux heures pour qu'un journaliste new-yorkais déniché l'information et en saisisse la portée. Ce dernier avait aussitôt sollicité le bureau du maire de New York, réveillant un attaché de presse pour lui soutirer un commentaire sur la participation du fils de Billy Dent à la traque de Hat-Dog. L'équipe du maire, prise au dépourvu et consternée à l'idée que Jasper Dent soit mêlé à cette histoire, avait à son tour contacté le capitaine Montgomery, chef de la cellule spéciale, le tirant du lit une heure plus tôt que prévu.

— Comme tu t'en doutes, expliqua Montgomery, j'ai été un peu surpris d'apprendre qu'un journal local annonçait ta collaboration à mon enquête...

Jazz ne répondit rien. Il connaissait déjà la suite.

— J'ignore ce que l'inspecteur Hughes t'a raconté, mais le principe est simple : Hughes n'est pas habilité à décider au nom du commissariat, du NYPD ou de ce groupe d'intervention. Il était juste censé se rendre à Lobo's Nod pour te soumettre un échantillon des relevés de notre enquête. Il n'a jamais été question qu'il te donne accès aux détails croustillants. Et encore moins qu'il t'amène à New York.

Jazz ne desserrait toujours pas les mâchoires.

— Je suis désolé que les choses aient pris une telle ampleur. Ce quartier... enfin, tous ces quartiers, d'ailleurs... tous ceux qui ont été visés sont pour la plupart des coins tranquilles. Généralement, on n'y enregistre pas de crimes plus violents que des vols à la tire. Et voilà sept mois qu'on empile les cadavres. Les demandes de permis de port d'armes ont augmenté – je n'exagère pas – de 4 000 %. Un soir sur deux, je dois me rendre dans un gymnase pour apaiser les habitants, qui m'assaillent de questions auxquelles je suis incapable de répondre. Ils sont terrorisés, et c'est mon boulot de les calmer. Mais comment faire s'ils apprennent par les médias que la police fait appel à un ado, fils d'un serial killer, pour son enquête ? Ça reviendrait à reconnaître que nous sommes désespérés. Tu comprends ?

Jazz haussa les épaules.

— Ne le prends pas personnellement. Tu n'as rien fait de mal, affirma Montgomery. Mais je ne peux pas t'impliquer dans cette histoire. Je vais te renvoyer chez toi.

Jazz décida que le moment était venu d'intervenir. Choisisant ses

mots avec soin, il se pencha en avant, affichant le calme et l'assurance qu'il avait peaufinés au fil des ans. Ça faisait mouche presque chaque fois.

— Écoutez-moi, capitaine. J'entends tout ce que vous me dites, mais puis-je vous suggérer de me garder malgré tout au sein de votre équipe ? Ça doit sans doute vous paraître dingue, mais je suis vraiment doué pour ce genre de choses. Passez donc un coup de fil au shérif Tanner de Lobo's Nod, il vous le confirmera. J'ai déjà contribué à l'arrestation d'un de ces types. Si vous m'en donnez la possibilité, je peux vous mener à des pistes que vous n'auriez jamais songé à explorer. Rien ne vous oblige à révéler ma présence. Il vous suffit de me garder dans cet hôtel discret où Hughes m'a conduit. Je ne remettrai jamais les pieds dans ce commissariat. Je resterai invisible aux yeux de la presse. Et Dieu sait que je n'ai aucune intention de leur parler. Laissez-moi vous prêter main-forte. Je vous en prie.

Montgomery s'enfonça dans sa chaise.

— Écoute, petit. Je ne vais pas prétendre que nous n'avons pas besoin d'aide...

— Précisément, reprit Jazz, saisissant l'argument au vol. Enfin, non pas que vous n'êtes pas qualifiés, évidemment, s'empressa-t-il d'ajouter, mais lorsqu'on est confronté à une affaire de cette envergure, dans un quartier comme celui-ci, toutes les bonnes volontés sont les bienvenues, il me semble. Vous avez déjà toutes vos unités, vos inspecteurs de la criminelle, et même le FBI sur le coup. Pourquoi ne pas aller encore plus loin ?

Jazz avait acculé le capitaine, à dessein. Mais la partie n'était pas gagnée pour autant.

— Quand vous vous retrouvez dans ces salles, face à vos concitoyens, vous leur assurez que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, n'est-ce pas ? insista-t-il.

Lorsque Montgomery opina, Jazz sut qu'il le tenait. Il ne lui restait qu'à asséner le coup de grâce.

— Comment pourriez-vous continuer à l'affirmer si c'est faux ? Vous disposez d'une ressource supplémentaire, et elle se trouve juste devant vous. Pourquoi refuser de l'exploiter ?

Dans ses bons jours, Jazz savait tirer parti ou se sortir de n'importe quelle situation. Aujourd'hui, il se sentait particulièrement en forme. Cependant, il avait omis un petit détail.

— Je ne peux pas, répondit enfin Montgomery, un regret palpable dans la voix. Le maire, le commissaire, l'inspecteur en chef... Ils se

sont montrés très clairs : c'est ma tête ou la tienne. Et je me suis attaché à la mienne.

— Mais...

— Merci, mais non merci. Et sois gentil, arrête de jouer les Jedi. Tu me donnes la migraine avec tes tentatives de persuasion à deux balles. Je suis contraint de te demander de ne parler ni à la presse de New York, ni à celle de ton patelin. Du moins, pas de ce qui concerne notre affaire. Et tu vas me remettre tout ce que l'inspecteur Hughes t'a transmis.

Désarçonné, Jazz ne savait plus comment réagir. Jamais on n'avait lu dans son jeu avec une telle facilité. *Les bureaucrates*, songea-t-il, soufflé, *qui aurait cru que les bureaucrates seraient ma kryptonite ?*

— Je vous l'ai déjà dit, je ne parle jamais à la presse. Et vos hommes m'ont déjà confisqué tout ce que Hughes m'avait confié. À l'exception de la pizza et des sodas, évidemment.

Il parvint enfin à arracher un sourire à Montgomery.

— Tu peux garder la pizza et les sodas. Je vais demander qu'on te raccompagne à l'hôtel. Mais avant, si tu n'as pas d'objection, un agent du FBI aimerait te parler.

Quelques instants plus tard, Jazz se retrouva coincé dans une minuscule pièce encombrée par plusieurs tables. Une jeune femme latino-américaine en tailleur, les cheveux ramenés en un chignon strict, referma la porte derrière lui, se jucha sur le rebord d'un bureau et croisa sous son nez deux jambes galbées, interminables.

— Je suis l'agent spécial Jennifer Morales, annonça-t-elle. Merci d'avoir accepté de me parler.

— Ce n'est pas parce que vous avez affaire à un ado bourré d'hormones que ça vous donne le droit d'utiliser vos jambes pour me convaincre de me mettre à table, rétorqua Jazz sèchement. C'était quoi la suite du programme ? Vous comptiez dénouer votre chignon et secouer vos cheveux ? C'est la tactique spéciale des agents *spéciaux* ?

Le sarcasme alla droit au but. Elle savait aussi bien que lui qu'il n'existait aucune différence entre les agents et les agents spéciaux au FBI. L'agence fédérale avait développé au fil de son histoire l'esbroufe de ces titres ronflants, dépourvus de la moindre signification. Lèvres pincées, yeux plissés, Jennifer Morales hocha la tête puis se laissa glisser sur une chaise.

— Bien vu, tu as raison. Désolée, oublions le bluff. J'ai collaboré à la traque de ton père, à l'époque où il se faisait appeler la Main de

velours.

La Main de velours... le quatrième pseudonyme de Billy. Il prospectait alors dans la région du Midwest et avait tué surtout des blondes, dont il avait pris l'habitude d'intervertir les sous-vêtements, si bien que la quatrième victime s'était retrouvée avec le soutien-gorge de la première, etc. Jazz n'avait jamais su pourquoi. Billy avait avoué ces meurtres au procureur avec un large sourire, en prétendant avoir « simplement cherché à s'amuser un peu ».

— Adressez-vous à l'agent *spécial* Ray Fleischer, répliqua Jazz. C'est avec lui que j'avais fait un débriefing, quand j'avais quatorze ans. Ou peut-être à l'agent Carl Banning. Ou encore au Dr James Hefner. C'est à eux que j'ai parlé après l'évasion de Billy. Ils pourront vous répéter ce que je leur ai dit : je ne sais rien. Je ne peux pas vous aider à le retrouver. J'en serais moi-même incapable.

Les doigts de Morales pianotèrent sur la table.

— Je ne te crois pas, reprit-elle. Pas entièrement. Je suis convaincue que tu sais certaines choses. Même si tu n'en es peut-être pas conscient.

— Désolé, mon inconscient n'est pas très coopératif, en ce moment.

— Tu pourrais me parler de ton enfance avec lui. Tu pourrais m'expliquer le genre de père qu'il était. Des éléments qui me permettraient de voir plus clair en lui.

Jazz se crispa, mais n'en laissa rien paraître. Son passé lui appartenait. Ce n'était peut-être qu'un fatras fractionné, étrange, un typhon d'émotions et de lambeaux de souvenirs, mais il était à lui et à personne d'autre. Personne n'avait le droit de s'y infiltrer, d'en écumer les déchets sous prétexte de découvrir *le* détail qui mènerait jusqu'à Billy Dent.

— Je ne peux rien pour vous, répéta-t-il avec une contrition feinte.

Elle parut y croire. Évidemment. Les femmes...

« *Elles ont beau porter des badges et des pantalons, elles continuent de penser avec leur ventre* », énonça Billy.

Hé, le Paternel, boucle-la.

— Écoute, ajouta-t-elle avec douceur. Je crois que tu pourrais nous en apprendre beaucoup. Si ça ne tenait qu'à moi, je t'aurais intégré à ce groupe d'intervention tout de suite. Tu sais qu'il existe des tueurs-nés. Toi, tu es un profileur-né.

— Vous disposez déjà de très bons profileurs, répondit Jazz, qui ne

voyait pas où elle voulait en venir.

— Pas aussi doués que toi. Bien sûr, ils comprennent la logique de ces types. Mais toi, tu sais ce qu'ils ressentent, leur manière d'appréhender les choses, ce qui leur plaît. Et pourquoi ça leur plaît. Un regard vers mes jambes t'a suffi pour voir clair dans mon jeu. Tu ne t'es pas laissé faire. La plupart des mecs n'auraient rien vu venir. Peut-être qu'inconsciemment ils s'en seraient rendu compte, mais même ceux qui ne sont pas dupes n'auraient rien dit. Parce qu'ils s'imaginent pouvoir maîtriser leurs pulsions. Leur raisonnement, c'est : « Elle se sert de son corps pour me déstabiliser, mais ça ne prend pas avec moi. Et puis, c'est un toujours une bonne occasion de se rincer l'œil. » Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que...

— ... si vous atteignez ce stade, c'est que vous avez déjà gagné, acheva Jazz. Je sais.

— Tu vois ? dit-elle en faisant rouler sa chaise vers lui. Tu fais l'expérience de ces pulsions, mais tu es capable de les maîtriser. Tu les as dépassées. J'ai besoin de ton aide.

— Je viens de la proposer au capitaine Montgomery, expliqua-t-il, sérieusement stupéfait. Il a refusé mon offre. Vous comptez passer outre ? Dans son propre commissariat ?

Elle écarta l'idée d'un geste.

— Quoi, pour Hat-Dog ? Ce type n'est rien comparé à ton père. Bon, d'accord, il fait courir le NYPD depuis plusieurs mois, et nous reprenons à peine notre souffle, mais nous allons l'avoir. Et vite. Ils tiennent déjà une dizaine de suspects sérieux et nous aurons vite fait le tri. C'est du menu fretin. Moi, je cherche le gros poisson.

— En d'autres termes, vous espérez capturer Billy.

— Tout le monde veut Billy. Il a assassiné pas moins de trois filles durant la période où je suivais son dossier. Il connaissait mon nom, Jasper, et m'envoyait des SMS. « Très en beauté, aujourd'hui, agent spécial Morales. » « Je vous préfère avec une queue-de-cheval. » « On s'est frôlé au supermarché, aujourd'hui. Je vous touchais presque », récitait-elle avec un frisson. C'est lui que je cherche. Exactement comme toi, je le sais. Et c'est là que je peux t'aider. Je dispose des ressources nécessaires. Sers-toi de moi, Jasper. Donne-moi le moyen de le piéger, je ferai la même chose une fois que j'aurai mis la main sur lui.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Tous les flics de la Terre le poursuivent. Vous pensez pouvoir faire mieux ?

Morales se pencha tout près, si près que Jazz sentit les relents de

café froid de son haleine.

— Ils le poursuivent, en effet. Mais toi, tu ne cherches pas simplement à le retrouver, n'est-ce pas ? Tu veux le tuer. Eh bien, je peux t'y aider, ajouta-t-elle avec un sourire glaçant.

En quittant le commissariat, Jazz scruta les tableaux blancs et en liège qu'il avait remarqués à son arrivée. Il repéra celui qui l'intéressait et se baissa, prenant son temps pour nouer ses lacets.

Du coin de l'œil, il observa les douze photos – des agrandissements de permis de conduire – punaisées sous un mot souligné de deux traits : SUSPECTS.

Douze hommes blancs, entre la fin de la vingtaine et la petite quarantaine. Jazz essaya de mémoriser leurs noms, mais le flic en uniforme chargé de le raccompagner le poussa vers la sortie.

— Allez, dépêche-toi.

On le fit passer par une porte dérobée. Toute la presse new-yorkaise, désormais avertie des nouveaux rebondissements de l'affaire, assiégeait le commissariat, et il regagna discrètement son hôtel. Il trouva sa chambre vide, et une violente panique s'empara de lui. Il entreprit une fouille rapide, mais méthodique : Connie s'était changée et avait pris son sac et son téléphone avec elle. Plutôt bon signe. Pour autant, quelqu'un aurait pu la kidnapper en l'obligeant à s'habiller et à emporter ses affaires.

Il s'apprêtait à l'appeler lorsqu'il remarqua qu'elle lui avait envoyé quelques heures plus tôt un SMS : Je sors. 2 retour bientôt. Encore peu habitué à ce gadget, il n'avait pas entendu le bip dans le brouhaha du commissariat.

Soulagé, il se laissa tomber sur le lit – le sien – et fixa le plafond. L'agent Morales venait de lui faire une offre alléchante, mais, en fin de compte, il ne pourrait l'accepter. Il n'était pas du tout certain qu'elle soit en mesure de lui apporter l'aide dont il avait besoin. Et rien ne lui garantissait qu'elle soit digne de confiance.

Quant à l'idée de supprimer Billy... Bon Dieu. Entrevoir l'anéantissement de ce père, enfin tirer un trait sur celui qui l'avait transformé en une masse de nerfs, d'angoisses et de force effrayante... L'acte susceptible de le sauver... ou bien de le détruire. La mort de Billy pourrait prouver à Jazz qu'il possédait une âme, ou démontrer qu'il n'en avait jamais eue.

Cette idée le tenait éveillé la nuit. Parfois parce que la perspective

l'enivrait, parfois parce qu'elle le terrifiait.

Mais lorsqu'il reverrait son père, dans quel état d'esprit se trouverait-il ?

19.

Le tueur était installé dans son vieux fauteuil, devant les restes d'un repas maison. Le téléviseur débitait le genre d'inepties dont son épouse raffolait, ces fameuses émissions dites de télé-réalité où les gens s'affrontaient les uns les autres pour démontrer leur supériorité. Le tueur tolérait le programme, et feignait même de l'apprécier. Parmi les candidats, un seul retint son attention : un assistant dentaire de Spokane avec un léger zézaïement, des cheveux couleur beurre-frais et des yeux si immenses qu'il mourait d'envie de les lui arracher pour les dévorer.

Il n'avait jamais goûté aux yeux ni à aucune autre partie du corps humain, mais il en éprouvait à présent le désir irréprensible. L'idée le consumait avec une douceur familière. Il connaissait bien cette sensation : elle l'avait accompagnée durant presque toute son existence. Il ne pouvait pas se rappeler une époque où il avait regardé une femme sans ressentir l'envie de la posséder. « Posséder » était un terme important, aux significations multiples. Détenir. Dominer. S'emparer des corps et des esprits tel un démon, même si lui n'avait jamais cru à tous ces boniments absurdes.

Cela signifiait également avoir des relations sexuelles.

Le tueur voulait posséder les femmes. Dans tous les sens du terme. Il en avait d'ailleurs possédé beaucoup. Même celles qui possédaient (encore ce mot !) des caractéristiques physiques médiocres, il les désirait pour lui-même, car le pouvoir de détenir, c'était aussi celui de détruire.

Des grandes, des petites, des minces, des grosses, des laides, des splendides, des Noires aux Blanches en passant par tout le spectre des carnations... Il les voulait toutes. Rien que pour lui, afin que personne d'autre ne les possède. À lui, rien qu'à lui, pour en disposer, les garder ou s'en débarrasser à sa guise.

Il avait consacré une grande partie de sa vie à cela : rêver de femmes captives, contraintes de lui obéir. De femmes à genoux devant lui, soumises à ses caprices : battues ou cajolées, tuées ou secourues, violées ou aimées.

Mais ces rêves ne pouvaient être comblés par aucun moyen visible ou connu. C'était seulement en « la » (n'importe laquelle) trouvant, en la possédant, en se l'appropriant de toutes les manières possibles, qu'il

pouvait satisfaire ses appétits.

La première fois, il avait cru l'affaire entendue. Son fantasme réalisé, il s'était imaginé devenir semblable à tous ceux qui l'entouraient : désormais, il serait ce qu'on appelait un homme « normal ». Il avait découvert le repos : une fois son fantasme consommé, il pouvait enfin souffler, se détendre et fermer les yeux.

Mais le répit avait été de courte durée. Les rêves étaient revenus, d'abord de simples mirages agaçants, puis des obsessions dévorantes, jusqu'à le pousser à considérer chaque femme croisée dans la rue, sur le quai du métro, n'importe où, comme une cible potentielle. Alors il avait résisté. Aussi longtemps qu'il l'avait pu, de son mieux, jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que toute résistance devienne inutile.

Jusqu'à l'apparition du message et de la voix.

Au même instant, un téléphone sonna. Le tueur se raidit. Ce n'était ni son portable ni celui de sa femme. Non, c'était *l'autre*.

— C'est toi ? lui demanda son épouse.

— Oui, acquiesça-t-il en se hâtant vers la petite chambre encombrée, avant de refermer la porte et de fouiller le dernier tiroir de sa commode.

Il y conservait trois téléphones portables. L'un d'eux sonna de nouveau. Il décrocha d'une main tremblante.

— Le nombre six, annonça la voix, faisant naître en lui une émotion fébrile – *six !* – jusqu'à ce qu'elle ajoute : Six. Cinq et un.

— Six, répéta le tueur. Cinq et un. Pas trois et trois.

— Et puis, poursuivit la voix, il y a une petite difficulté cette fois.

Abasourdi, le tueur faillit lâcher le téléphone, mais il l'agrippa fermement puis écouta avec attention. Il ne prit aucune note – ce serait absurde – mais mémorisa chaque mot.

— J'ai compris, répondit-il enfin lorsque la voix eut terminé, avant de retirer la batterie du portable.

En regagnant son fauteuil, devant la télévision, il fit un crochet par la cuisine et jeta la batterie dans la poubelle. Puis il cassa la coque en deux et se débarrassa des deux moitiés dans le compacteur à déchets.

— C'était qui ? demanda sa femme.

Comme il ignorait la question, elle ignora l'absence de réponse, absorbée par son émission.

Le tueur gardait les yeux rivés sur l'écran, où l'assistant dentaire de Spokane semblait le fixer, lui aussi.

Connie brûlait d'évoquer la nuit précédente, mais elle garda le silence. Elle ne dit rien, ni dans le véhicule qui les conduisit à l'aéroport, ni dans le terminal, ni même lorsqu'ils franchirent le portail de sécurité pour patienter devant la porte d'embarquement. Pressé de se débarrasser de cet encombrant visiteur, le NYPD s'était arrangé pour modifier le billet de Jazz et le réexpédier à Lobo's Nod par le même vol que Connie, aussi leur fallut-il courir dès son retour à l'hôtel.

Elle essaya de faire comme si de rien n'était, comme si rien n'avait changé. Elle entreprit de lui relater son exploration des scènes de crime, mais Jazz semblait ailleurs. Il ne cessa de l'interrompre pour ressasser des détails concernant Long, Hughes, ou ce capitaine – Montgomery – qui l'avait expulsé de la ville. Lorsqu'enfin elle comprit qu'il avait simplement besoin de se défouler, elle l'écouta raconter son entrevue avec le NYPD. Et aussi avec l'agent spécial Morales, du FBI.

— Tu penses qu'elle était sérieuse lorsqu'elle t'a proposé de t'aider à tuer ton père ? lui glissa-t-elle à voix basse.

Les passagers se massaient aux abords de la porte d'embarquement et elle craignait qu'on ne les entende.

Jazz haussa les épaules. Il n'avait pas quitté ses lunettes noires et avait acheté une casquette qu'il enfonça sur sa tête. Être reconnu était bien la dernière chose dont il avait envie.

— Je n'en sais rien.

— Est-ce que tu...

Elle ne termina pas sa phrase. Le moment et l'endroit paraissaient mal choisis. Elle fut cependant surprise par l'ampleur de sa haine envers Billy Dent et éprouva une sympathie soudaine à l'égard de l'agent Morales, qu'elle n'avait pourtant jamais rencontrée. Une femme prête à tout – y compris à risquer sa carrière – pour supprimer Billy Dent ne pouvait que lui plaire. Car si Jazz avait parlé de sa singulière proposition à ses supérieurs, Morales aurait pu dire adieu à son poste. Difficile de s'appeler « Conscience » sans avoir quelques scrupules, mais ceux de Connie avaient leurs limites. Et le bourreau qui avait détruit l'enfance de Jazz n'en était pas digne.

Elle se rendit alors compte – sans grande surprise – qu'elle aussi

souhaitait voir Billy Dent disparaître. En revanche, ce qui l'étonna, c'est la joie, le sentiment de libération que lui procurait l'idée, alors qu'elle savait pertinemment que tuer son père précipiterait Jazz dans des abîmes de noirceur que lui-même ne soupçonnait pas.

Mais en admettant que cet agent Morales s'en charge à sa place... Les dommages seraient sûrement moindres, non ? Le monde serait enfin débarrassé de Billy Dent, et – plus important encore – Jazz de son père, sans alourdir son fardeau déjà écrasant.

Cette fille du FBI est peut-être un don du ciel, avait-elle envie de lui dire.

Mais elle se contenta de serrer la main de son compagnon. Après quelques instants, il lui rendit son geste.

Jazz ne desserra pas les mâchoires de tout le vol, fixant le hublot d'un air maussade, comme s'il cherchait les réponses à ses questions dans la vapeur des nuages. Quant à Connie, c'est Jazz qu'elle fixa d'un air maussade, semblant attendre qu'il se retourne enfin pour la regarder dans les yeux.

Elle souhaitait vraiment aborder le sujet de la nuit précédente, à l'hôtel. Elle ignorait encore qui des deux était injuste envers l'autre, mais une chose était évidente : elle ne pourrait pas en avoir le cœur net avant d'en avoir discuté.

S'était-elle montrée présomptueuse en apportant des préservatifs à New York ? Sans doute, admit-elle. Mais elle ne pouvait se défaire de cet état de fébrilité viscérale et enivrante qui s'était emparée d'elle à la pharmacie. *Tu en trouveras à New York*, s'était-elle dit. *Pourquoi les acheter ici, où tu pourrais croiser quelqu'un que tu connais ?* Puis elle avait chassé son inquiétude. Quelle importance si on la surprenait ? Elle était amoureuse. Elle se moquait que les gens sachent qu'elle couchait avec l'homme qu'elle aimait. Ses parents se trouvant tous les deux au bureau, ils ne la surprendraient pas. Elle se fichait qu'un ami ou un ennemi l'apprenne.

Alors elle les avait achetés, rangés dans sa valise, et n'avait cessé d'y penser durant tout le vol jusqu'à New York. *C'est ce qu'il faut faire*, s'était-elle répété. Une conduite responsable. Ils ne l'avaient encore jamais fait et elle voulait adopter un comportement raisonnable. Comme une adulte.

Le moment était venu.

Sa tête, son cœur et tout son corps le lui confirmaient. Elle se savait

décidée, même si elle n'aurait pu dire depuis quand. Quelques mois plus tôt, Jazz avait frôlé la mort aux mains de l'Impressionniste et affronté le démon de son passé – son père. Leur relation avait alors connu un nouveau tournant. Elle avait grandi, mûri. Ils étaient désormais prêts à franchir la première étape. Sitôt qu'elle en avait pris conscience, le besoin était devenu irrépissable.

Pourtant, elle n'avait pas imaginé se jeter sur lui de cette façon. Ni que ces caresses nocturnes – ou très matinales – puissent prendre une tournure aussi passionnée. Ou qu'elle avouerait sans préambule avoir apporté des préservatifs. Mauvaise idée, se sermonna-t-elle. J'aurais dû lui en parler avant. J'aurais dû me montrer plus cool. « Tiens, je crois qu'il serait temps... Je pense qu'on est prêts. Et toi ? ». Lorsqu'il aurait acquiescé, elle aurait ajouté, nonchalante : « J'ai prévu ce qu'il faut, alors allons-y ».

Connie voulait bien reconnaître ses maladresses mais, quelle que soit la façon dont elle avait agi, la réaction de Jazz – muré dans son silence, exilé dans le lit voisin – l'avait blessée. D'un point de vue rationnel, elle se rendait compte qu'il était gouverné par ses angoisses et qu'elle n'y était pour rien. Mais sur le plan émotionnel, alors qu'elle brûlait de désir pour lui, elle s'était sentie rejetée. Brutalement.

Lorsque l'avion toucha le tarmac, elle espérait encore pouvoir en discuter avant de rejoindre Howie, mais, à son grand effroi, son père l'attendait déjà.

— J'ai besoin d'une seconde..., bredouilla-t-elle.

— Une seconde quoi ? Une seconde chance ? Je crois t'en avoir laissé une troisième et même une quatrième, gronda M. Hall sans chercher dissimuler sa colère. Les secondes chances, c'est terminé. À présent, suis-moi. Sans discuter.

— Mais, papa...

— Il n'y a pas de « mais », Conscience.

Jazz s'éclaircit la gorge.

— Monsieur, si vous pouviez nous accorder juste une minute pour...

— Pour faire quoi, au juste ? explosa le père de Connie en se tournant vers Jazz. Hein ? Pour faire quoi, Jasper ? La kidnapper ? Tu veux l'emmener où, cette fois ? À Chicago ?

— Je n'ai enlevé personne, répliqua Jazz avec un flegme étonnant. Je lui avais d'ailleurs conseillé de ne pas venir.

— Ben voyons.

M. Hall se pencha vers Jazz, tel un faucon prêt à fondre sur sa proie. Connie se demandait qui, de Jazz ou son père, il fallait craindre le plus. Jazz paraissait inoffensif pour l'instant, mais il fallait se méfier du calme avant la tempête. Son père le savait aussi. Du moins, il aurait dû.

— Viens, papa, intervint-elle en s'avançant pour le prendre par la main. Allons-nous-en.

Il se dégagea.

— Écoute-moi bien, Jasper Dent. Je ne te l'avais encore jamais dit et maintenant ce sera chose faite : ne t'approche plus de ma fille. Ou sinon...

— Sinon quoi ? répliqua Jazz, accentuant chaque syllabe avec une morgue odieuse. J'aurai droit à un énième sermon sur Sally Hemings¹ et sur la façon dont les femmes noires ont souffert aux mains des Blancs ?

Sa voix trahissait une lassitude méprisante.

— Peut-être à une vidéo sur les lynchages, cette fois ?

Connie essaya d'entraîner son père, mais il refusa de bouger. Jazz usait de son aplomb comme d'une ruse. Une tactique développée par Billy Dent : pousser le client à bout en affectant une totale impassibilité. Jazz cherchait à...

Bon Dieu. Ce que Jazz voulait, c'était que le père de Connie le frappe. Pour avoir une bonne raison de répliquer. Frustré par les événements – ou plutôt par l'absence d'événements – survenus à New York, il espérait sans doute se défouler sur quelqu'un, et pourquoi pas sur l'homme qui se dressait entre Connie et lui ?

— Ou sinon, reprit M. Hall d'une voix intimidante que Connie ne lui connaissait pas, je te ferai regretter de l'avoir rencontrée.

Et puis Jazz se mit à le dévisager. Immobile, statique, il dégageait une impression éthérée, venue du plus profond de ses pupilles, peut-être même de son âme... Quelque chose avait basculé, et Connie comprit tout à coup son erreur : le faucon prêt à fondre sur sa proie, ce n'était pas son père. C'était Jazz.

— Vous croyez m'impressionner ? demanda Jazz à voix basse, un petit sourire au coin des lèvres.

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. M. Hall déglutit avec difficulté, et sa pomme d'Adam tremblota.

— Ça suffit, siffla Connie à Jazz.

Personne au monde ne connaissait Jazz mieux qu'elle – excepté Billy, peut-être –, et pourtant, à cet instant, elle ne comprenait pas ce qui se passait sous ses yeux.

— Arrête. Tout de suite.

Son père se dégagea de l'étreinte de sa fille.

— Tu ne m'impressionnes pas, répliqua-t-il à Jazz, d'un ton moins assuré.

Ce dernier eut un large sourire. Un rictus qui terrifia Connie, car, de loin, on aurait pu croire que quelque chose l'amusait. Pourtant, il n'y avait rien de drôle.

— C'est ça, répondit-il. Si ça peut vous rassurer, continuez à vous bercer d'illusions.

— Papa, répéta Connie. Allons-y.

Cette fois, son père se laissa faire. Connie se retourna pour fusiller Jazz du regard. À débiter ce genre de stupidités, il ne leur facilitait pas vraiment les choses.

— Arrête ça, tu veux ? souffla-t-elle. Je ne plaisante pas !

Jazz se contenta de les regarder s'éloigner, sans cesser de sourire.

¹. Esclave de Thomas Jefferson, troisième président des États-Unis, avec laquelle il aurait entretenu une liaison.

21.

Lorsque Connie et son père disparurent à l'extrémité du hall, Jazz poussa un long soupir et s'adossa au mur le plus proche. À quoi pensait-il, bon Dieu ? Provoquer M. Hall de cette façon... Était-il devenu dingue ? Cet homme avait le pouvoir de le séparer de Connie. En tout cas jusqu'à ses dix-huit ans.

Mais il dut reconnaître que, au fond, une partie de lui-même avait savouré cette altercation. Il avait échoué à influencer Montgomery, car la menace d'une retraite tronquée et d'une carrière brisée avait pesé plus lourd dans la balance que ses « techniques de Jedi », mais il avait bien failli pousser M. Hall à le frapper. Sans Connie, il aurait entraîné à coup sûr son père dans une escalade de cris et de coups. Et puis...

Et puis quoi ? pensa-t-il avec lassitude. Tu lui aurais cassé la figure ? Il t'aurait collé une raclée ? C'était quoi ton plan, au juste, abruti ? À moins que ce ne soit ton nouveau hobby : provoquer et manipuler les gens, juste pour le plaisir.

Non. C'est fini tout ça. Les gens ne sont pas tes jouets. Ils ont de l'importance. Ils comptent.

C'était minable de lui sortir ce numéro de Billy. Vraiment.

Et que dire de la façon dont il avait traité Connie ? Encore plus minable. Il ignorait encore comment dialoguer avec elle, comment lui expliquer ses peurs. Comment lui avouer le rôle que jouait – ou qu'avait joué – la couleur de sa peau dans leur relation ? Leur histoire durait depuis suffisamment longtemps, et Jazz ne pensait plus l'aimer uniquement parce qu'elle était noire. Mais il ne pouvait nier que cela avait été l'élément déclencheur. Le fait que Connie ne risque rien – même s'il s'agissait peut-être d'une fausse impression – l'avait séduit. Il ne pourrait aborder avec elle la question du sexe sans lui révéler ses angoisses et il ne pouvait lui parler de ses angoisses sans...

— Hé, mec ! s'exclama Howie en surgissant à ses côtés. Je viens de croiser Connie avec son vieux. La fumée lui sortait presque des narines, et je me suis dit : ça, c'est le signe que Jazz n'est pas loin. J'avais visé juste. 1-0 pour moi, mon gars ! C'est moi que le NYPD devrait solliciter. Mes talents de détective sont plus affutés que jamais.

— Le NYPD ne voulait pas de mon aide, en fin de compte, lui rappela Jazz tandis qu'ils se dirigeaient vers le parking. Explique-moi

pourquoi tu n'as pas empêché Weathers d'approcher ma tante.

— Hé, zen, mec. Figure-toi que ce sont les vacances de Noël. J'ai des obligations familiales et je ne peux pas baby-sitter ta tante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais note que l'idée ne m'aurait pas déplu.

Les allusions graveleuses étaient habituelles chez Howie, mais Jazz se rappela soudain un détail de sa conversation avec Samantha. Elle avait qualifié Howie d'« enthousiaste ».

— Je peux savoir ce que tu as fabriqué chez moi pendant mon absence ?

— Moi ? Rien ! Je n'ai touché à rien, ni à personne d'ailleurs.

Si Howie s'était trouvé dans une salle d'interrogatoire, les enquêteurs n'auraient même pas eu besoin qu'il ouvre la bouche pour l'inculper. Son sens du bluff était nul. Pris en faute, Howie ressemblait à un enfant surpris non pas avec le doigt, mais avec la tête tout entière dans le pot de confiture.

— Tu as dragué ma tante ?

— Tout dépend de ce qu'on entend par « draguer ».

— Ne te fatigue pas : tu as dragué ma tante.

— Et alors ? C'est illégal ?

— Howie, analyse ce que tu viens de dire.

— Je ne vois pas ce que j'ai fait de mal. Pour une femme d'âge mûr, elle a un corps superbe, et elle doit avoir la main lourde avec la crème hydratante parce que sa peau est...

— Howie. C'est ma *tante*.

— Tu t'es trouvé une copine sexy. Pourquoi je n'aurais pas le droit de m'amuser un peu ?

— Ma *tante* ! Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Vraiment, je ne...

— Bon, ça suffit, trancha Jazz lorsqu'ils arrivèrent devant la voiture. Ramène-moi chez moi, que je noie sous une longue douche cette vision d'horreur.

— Jazz... Ton père t'a montré comment découper un corps humain, t'a obligé à regarder *Face à la mort* en guise de dessins animés, et c'est m'imaginer au lit avec elle qui te répugne ?

Jazz claqua la portière.

— Exactement. C'est dire. Démarre.

Leur avion avait quitté New York tard dans la soirée, et, lorsque Howie le déposa enfin chez lui, l'horizon commençait à rosir. Il s'attarda quelques instants sur la véranda pour observer le jour naissant. Une partie de lui voulait jeter sa valise dans le coffre de la Jeep et mettre les voiles. D'une certaine manière, ça aurait été la solution la plus évidente. Plus simple que d'affronter le père de Connie et de rattraper son comportement stupide. Plus simple que de s'occuper de ce gouffre entre eux, cette dissonance qui résonnait. Plus simple que la vie avec Grandma, à n'en pas douter. Et, surtout, plus simple que de se retrouver en tête à tête avec cette tante dont il ignorait tout.

La porte s'ouvrit sur Samantha, vêtue d'un tee-shirt trop large et d'un pantalon de yoga, une tasse de café à la main.

— Tu comptes entrer ou tu préfères profiter du froid ? lança-t-elle.

— J'arrive, dit-il en haussant les épaules.

Une fois à l'intérieur, ils s'installèrent dans la cuisine. La maison lui parut soudain minuscule. Depuis l'arrestation de Billy, il y a quatre ans, elle n'abritait plus que Grandma et lui, et cette présence inattendue paraissait soudain bien encombrante.

— Elle dort encore, reprit Samantha, répondant à sa question muette. J'ai toujours été matinale.

Il sirota le café qu'elle lui avait servi et l'observa, de l'autre côté de la table.

— Alors comme ça, c'est toi mon neveu ? dit-elle maladroitement, en lui adressant un faible sourire. J'ai remarqué que ton copain – Howie – t'appelait Jazz ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu préfères ? Jasper ou Jazz ?

— Jasper, je crois. Surtout venant des adultes. Et, euh, au sujet de Howie...

Samantha lâcha un petit cri, à mi-chemin entre le grommellement et l'éclat de rire.

— Oui, parlons de Howie...

— Je t'assure qu'il est inoffensif. Il est même plus que ça, d'ailleurs, il est totalement... Bref, je suis navré de son comportement. Je

n'imaginait pas qu'il te jouerait son numéro de crétin. Au fond, il ne pense pas vraiment à mal. Si tu entendais les âneries qu'il sort à Connie. C'est juste sa façon d'être. Il n'y a aucun filtre entre son cerveau et sa bouche.

— Ni ses hormones, apparemment.

— Oui. Je sais que c'est un peu bizarre.

Samantha hocha la tête.

— En parlant de bizarre... J'imagine que..., commença-t-elle en agitant son index entre eux deux. C'est aussi étrange pour toi que pour moi, non ?

Puis ils prononcèrent la même phrase simultanément :

— Tu lui ressembles.

Inutile de préciser à qui... Jazz n'avait jamais réfléchi aux similitudes physiques entre son père et lui. Il comprit, à la façon dont elle fixait son café, que Samantha ne s'était pas non plus posé ce genre de questions.

Howie avait raison : Samantha ne faisait pas son âge. Il en fut étonné. Il imaginait que la sœur de Billy Dent aurait vieilli prématurément. Mais à l'exception de quelques mèches grisonnantes qui striaient ses cheveux de la couleur de ceux de Billy, Samantha paraissait dix ans de moins.

Évidemment, Billy ne faisait pas non plus ses quarante-deux ans. S'agissait-il d'un trait caractéristique de la famille ?

Peut-être sommes-nous immortels ? songea-t-il Et si, pour chaque vie volée par Billy, il avait absorbé leur énergie, leur substance ? C'est ça, Jazz... Et Billy est vraiment le dieu qu'il prétendait être, pendant que tu y es.

— Écoute... Dis-moi si ça ne me regarde pas, reprit Samantha. Dieu sait que je ne me trouve pas vraiment en position de vous aider, mais... tu n'es encore qu'un gamin. Et maman devient grabataire. Est-ce que tu t'en sors... financièrement ?

— On y arrive, mentit Jazz.

Chaque mois, la lutte recommençait. Heureusement, la maison leur appartenait, mais il restait les factures, les charges, les frais médicaux de Grandma, les vêtements, la nourriture... Il y avait bien la sécurité sociale de Grandma et une sorte d'assurance-vie héritée de Grandpa... Sans compter l'argent que Billy avait réussi à mettre de côté sans que les flics parviennent à mettre la main dessus. Mais régulièrement, la

gestion du budget s'apparentait à un numéro d'acrobate où Jazz cherchait à faire tenir une tronçonneuse en équilibre – et en marche – sur son front.

— Je n'aurais jamais cru revenir ici un jour, déclara lentement Samantha, les yeux rivés sur sa tasse. Ni chez mes parents ni dans cette ville. Et pourtant, rien n'a changé, pas vrai ? Enfin, les pièces paraissent encore plus encombrées qu'avant, puisqu'elle ne jette jamais rien. Ils ont construit un hypermarché et élargi l'autoroute, mais ça reste le Lobo's Nod de mon enfance. Quant à cette maison, elle est toujours...

Elle scruta le plafond, comme si elle y guettait quelque sombre créature.

— ... hantée, acheva-t-il pour elle.

— C'est ça.

— C'est comme un fantôme, non ? Alors qu'il est encore en vie...

Aucun d'eux n'avait prononcé le nom de Billy, et Jazz se demanda si Samantha finirait par franchir ce cap.

— J'ai dormi dans ta chambre, j'espère que ça ne t'ennuie pas. C'était la mienne, autrefois, et je n'ai pas supporté l'idée de m'installer dans la sienne.

La vieille maison Dent comportait trois chambres à coucher. Celle de Grandma, celle de Jazz et une troisième : celle de Billy lorsqu'il était enfant.

— Aucune importance, je prendrai l'autre. Tu penses rester quelques jours ?

— Eh bien, si ça ne t'ennuie pas, j'avais réservé un vol dans deux jours. Le changer serait sans doute un peu compliqué.

— Aucun problème, assura-t-il avec un empressement qui le surprit.

Certes, elle l'aidait à s'occuper de Grandma, mais Jazz comprit alors qu'il avait besoin de ce contact avec Samantha, la seule Dent à avoir échappé à l'influence de Billy et de Lobo's Nod.

— Reste aussi longtemps que tu voudras.

— Ces photos, sur le mur de ta chambre, poursuivit-elle avec une hésitation, ce sont celles de ses victimes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je les ai recouvertes d'un drap. Je n'aurais pas réussi à fermer l'œil...

— Ça ne fait rien.

Samantha eut un petit sourire mélancolique.

— Je devrais sans doute jouer les figures parentales. M'assurer que tu vas bien. Et te demander pourquoi tu dors face à ces photos.

— Pour ne pas oublier, expliqua-t-il, tout en songeant aux mots I HUNT KILLERS tatoués sur son torse. Tu dois trouver ça un peu morbide, mais...

— Morbide ? répéta-t-elle avec un geste d'indifférence. Peut-être, oui. Mais je te comprends. Tu as grandi avec lui comme père, et j'ai grandi avec lui comme frère. Et avec elle, lorsqu'elle était moins hystérique, mais tout aussi cinglée. Et avec ton grand-père...

Jazz se pencha vers elle.

— Raconte-moi, demanda-t-il un peu trop vivement, avant de modérer son expression. J'aimerais savoir.

— Quoi ? Ma jeunesse ici ? J'ignore par où commencer, éluda-t-elle avec un frisson. Et fais-moi confiance, mieux vaut que tu n'en saches rien. J'ai consacré une partie de ma vie à essayer de m'en remettre, à chercher à comprendre. Et, au fond, ça ne m'a servi à rien, sinon à me rendre malheureuse. Ce n'est qu'en décidant de laisser tout ça derrière moi, de purger le passé, que j'ai pu reprendre pied.

— Oui, mais toi, au moins, tu avais quelque chose à purger. Moi, je n'ai que des fragments.

— Des hommes du FBI et des psys ont défilé devant ma porte. Une seule chose les intéressait : qu'est-ce que ça fait d'avoir vécu avec *lui* ?

Jazz connaissait bien ces questions, dont on l'avait aussi assailli. Mêmes interrogations, mêmes intrusions qu'il détestait tant. Il s'en voulait atrocement de placer Samantha dans la position dont lui-même ne voulait pas, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il fallait qu'il sache. Il ne s'agissait pas d'une froide curiosité clinique ou scientifique, mais d'instinct de préservation. Devinant qu'elle connaissait aussi bien que lui toutes les ruses de Billy, il ne chercha pas à la manipuler.

— S'il te plaît, se contenta-t-il de demander. S'il te plaît.

Elle vida sa tasse de café et se leva pour se resservir.

— Bon, très bien, céda-t-elle en se rasseyant avant de consulter sa montre. Maman ne devrait pas être debout avant un long moment. Vas-y, je t'écoute.

Tout à coup, Jazz ne savait plus quelles questions poser.

— Tu étais au courant ? balbutia-t-il enfin.

— Qu'il assassinait tous ces gens ? Non. Je l'ignorais. J'ai quitté cette ville deux jours après mon dix-huitième anniversaire. Tu ne peux pas t'imaginer à quoi ressemblait la vie ici, dans ce trou perdu. Avant l'ère d'Internet. Quant à ton grand-père, c'était un vrai tyran. Si on s'avisait de laisser tomber sa fourchette à table, on écopait de coups de ceinture. Maman a toujours été un peu timbrée. Elle avait peur des Noirs, des Hispaniques, des Asiatiques... bref, de tout le monde.

— Comment es-tu devenue normale ?

— Normale ? Je n'en suis pas si sûre. Enfin, peut-être, je n'en sais rien, après tout. Je ne me suis jamais sentie à ma place dans cette maison. À l'époque, j'avais de bons amis avec qui je passais le plus de temps possible, chez eux. J'ai très vite compris que ma famille ne vivait pas comme les autres. Et j'ai pour ainsi dire... « cloisonné » cette partie de mon existence du reste. J'ai érigé des barrières afin de pouvoir me fondre ici et ailleurs lorsque c'était nécessaire.

— Oui, moi aussi. Ça s'appelle la compartimentation.

Samantha sourit.

— Je vois que tu as suivi une thérapie ! C'est bien. Bref, j'ai fait mes valises après le lycée, j'ai quitté la ville et je n'ai jamais regardé en arrière. J'ai tenté de garder contact avec maman, surtout quand papa a enfin passé l'arme à gauche. Je ne l'ai jamais considérée comme dangereuse. À l'époque, elle semblait même la moins timbrée de la famille, c'est dire...

— Et lorsque les meurtres ont commencé, tu ne t'es jamais doutée de quelque chose ?

— Non, affirma-t-elle en secouant la tête. Je n'en avais pas la moindre idée. Tu sais, j'avais déjà coupé les ponts. J'avais appris qu'il allait se marier. Maman m'avait envoyé un faire-part, mais je n'ai pas répondu. J'étais d'ailleurs surprise d'en recevoir un : elle haïssait vraiment ta mère.

— Je suis au courant. Grandma affirme que c'est à cette époque qu'il est devenu dingue.

— Eh bien, je peux t'assurer que c'est faux. Je n'ai jamais rencontré ta mère, mais je suis persuadée du contraire. La seule fois où j'ai songé à rentrer, c'est à ta naissance. J'ai failli prendre un billet d'avion. Je te le jure.

Jazz n'était pas certain de la croire, mais il appréciait l'intention.

— Et rappelle-toi que personne n'avait établi de lien entre les

différents meurtres. Les crimes ont commencé à faire la une des médias nationaux seulement après son arrestation. Avant, les enquêtes étaient menées au niveau régional et rien de ce que j'en entendais dans la presse n'aurait pu me permettre de faire le rapprochement.

— Comment était-il lorsqu'il était enfant ?

Ils n'avaient toujours pas prononcé son nom.

— J'ignore comment il se comportait avec toi, reprit-elle en touillant son café tandis que celui de Jazz, abandonné sur le côté, était déjà froid. Mais au quotidien, je me rendais bien compte, dès son enfance, que quelque chose clochait. Je ne me doutais pas jusqu'à quel point, bien sûr, mais j'avais conscience qu'il était... bizarre. Pendant longtemps, je me suis demandé si le problème ne venait pas de moi, car je semblais la seule à m'en apercevoir. Je savais que papa et maman ne remarquaient rien, évidemment, mais ni mes amis, ni leurs parents, ni même les profs... Ils ne voyaient qu'un gamin drôle et sociable. Moi, je n'étais pas dupe.

— Avec eux, il jouait un personnage, devina Jazz à voix basse. Avec toi, il baissait sa garde.

— Possible. J'ignore pourquoi, d'ailleurs. Il trouvait peut-être amusant de permettre à quelqu'un de le percer à jour... Je n'en ai aucune idée. Il frôlait toujours les limites, sans jamais les franchir. Du moins pas lorsque j'étais là. Je savais qu'il s'en prenait à des animaux, des chats ou des chiens errants, mais je n'ai jamais pu le prouver. L'époque était différente : si on surprenait des gamins à faire ce genre de choses, on se disait juste qu'ils étaient un peu brutaux. Vu de l'extérieur, rien ne détonnait, ajouta-t-elle. Il m'embêtait sans arrêt, mais j'étais sa grande sœur, il n'y avait rien d'anormal à ça. Et il s'en prenait à mes Barbie...

Glacée par ce souvenir, elle fut secouée d'un frisson.

— Bref, j'ai entendu dire... Il paraît que beaucoup de garçons font ça aux poupées de leur sœur. Mais là, c'était différent. Il ne se contentait pas de leur couper les cheveux ou de dessiner sur leur visage. Il... il découpait leur... enfin, tu vois, leur poitrine.

— Comme il l'a fait plus tard, souffla Jazz, pantois. Sous le pseudonyme de Green Jack.

Samantha frémit.

— Green Jack, mon Dieu... C'est le surnom qu'il se donnait, parfois, alors qu'il n'était encore qu'un gamin. Je me rappelle, il lui arrivait de dire : « Ce n'est plus moi, maintenant, c'est Green Jack. » Papa et maman l'ignoraient ou s'en moquaient, mais moi, ça m'a toujours

terrifiée. Et j'imaginai qu'il faisait exprès d'adopter ce comportement, juste pour me faire peur. Quand il a été arrêté, j'ai pensé : « Il a fait tout ça dans le seul but de me terrifier »... Tu dois me prendre pour une folle.

Jazz se considérait comme une sorte de spécialiste en matière de démente. Selon lui, sa tante Samantha était très loin d'être folle.

— Si seulement j'avais lu un journal ou consulté un site Internet de l'est du pays, là où il perpétrait ses crimes sous le nom de Green Jack, il aurait pu être arrêté plus tôt...

Elle sembla lutter pour retrouver une contenance.

— Tante Samantha...

Jazz sentait, savait qu'elle glissait sur une pente périlleuse, qu'elle s'enfonçait dans la lugubre mine des souvenirs, ce gisement inépuisable où le danger était omniprésent.

Mais il ne pouvait l'interrompre. Plus maintenant. Alors elle continua :

— Une nuit, je me suis réveillée et je l'ai vu, debout, dans ma chambre, dans le noir. J'avais quatorze ans, il devait donc en avoir onze. Peut-être dix, je ne me rappelle plus à quelle époque c'était exactement. Mais il se tenait là. Nu. Et m'observait fixement.

— Est-ce qu'il...

— Non, non, il ne m'a jamais touchée. Et pour tout te dire, je n'ai jamais eu peur de ça. Sans que je comprenne pourquoi, j'étais convaincue de ne courir aucun risque. Je crois... sans doute parce que nous étions de la même famille. Je n'entrais pas dans sa liste. Du moins, à l'époque. À présent, qui sait ? Il a peut-être changé.

Billy avait-il pu changer ? Possible, songea Jazz, mais probablement pas en bien.

À cet instant, un léger choc retentit à l'étage. Samantha sursauta, comme si elle s'éveillait avec soulagement d'un cauchemar. La pièce parut tout à coup plus lumineuse qu'elle n'aurait dû l'être sous le pâle soleil hivernal.

— Elle est matinale, commenta Samantha, avant de se lever et de déposer sa tasse dans l'évier. Je vais l'aider à se préparer. Tu peux t'occuper du petit déjeuner ?

— Bien sûr. Et... Tante Samantha ?

Elle s'arrêta sur le seuil de la cuisine.

— Oui ?

— J'ai changé d'avis. Tu peux m'appeler Jazz.

22.

Assise sur son lit, Connie adoptait la position du lotus : jambes repliées l'une sur l'autre, poignets délicatement posés sur ses genoux et paupières closes. Lobo's Nod ne proposait qu'un cours de yoga, mais entre la prof et elle, le courant n'était pas vraiment passé, et Connie avait renoncé au bout de trois leçons. Ginny Davis – la regrettée Ginny – lui avait alors prêté une série de DVD de yoga tout droit sortis du fin fond des années 1990. D'un autre côté, la pratique étant ancestrale, le côté rétro importait peu.

Ces vidéos lui avaient d'ailleurs appris un certain nombre de techniques de relaxation qu'elle avait trouvées très utiles au cours de l'année précédente, en particulier avant une représentation. Aujourd'hui, pourtant, elle éprouvait un mal fou à se détendre. Elle semblait incapable de prendre ces respirations profondes dont elle avait tant besoin.

Des images de Jazz s'invitaient dans son esprit alors qu'elle cherchait à faire le vide. Jazz à l'hôtel, au pied du lit, sur la moquette. Jazz à l'aéroport, face à son père...

Rien à faire. Elle ne parviendrait pas à se détendre. Elle lâcha un soupir agacé et ouvrit les yeux.

— Whiz ! s'exclama-t-elle.

Sans doute était-elle plus détendue qu'elle ne l'avait cru, puisque son petit frère avait réussi à se glisser dans sa chambre sans qu'elle s'en aperçoive.

— On peut dire que tu as de gros ennuis, souffla-t-il d'un ton presque admiratif.

Whiz ne se réjouissait pas des malheurs de sa grande sœur. C'était surtout le sérieux de la situation qui le sidérait, le prenait de court, tel l'alpiniste qui gravit un sommet avant de distinguer un pic plus vertigineux encore dans le lointain.

— Des ennuis comme ça, je ne savais même pas que ça existait.

— Je suis au courant, répliqua Connie.

Elle feignit tout d'abord l'indifférence, mais ne put jouer la comédie bien longtemps.

— Et... euh, qu'est-ce que tu as entendu, au juste ? Qu'est-ce qu'ils ont raconté pendant mon absence ?

Whiz grimpa sur son lit et se laissa tomber près d'elle.

— Papa a dit beaucoup de gros mots.

Aïe. Mauvais signe. Comme si Connie avait eu besoin de détails, Whiz entreprit de les répéter un à un. Elle cligna des yeux, étonnée par les connaissances de son petit frère en matière de grossièretés.

— Et maman ?

— Elle a pleuré. Oh, pas beaucoup. Juste un peu.

Connie se décomposa. Déclencher la colère paternelle était une chose, mais les sanglots de sa mère en étaient une autre. Sans qu'elle sache pourquoi, ces larmes la touchaient davantage que les cris de son père. Et quelque part, elle était rassurée que ses parents n'en aient pas conscience. Un pareil atout leur aurait permis de la contrôler sans difficulté : ne fais pas ça, Connie, ou bien tu feras pleurer maman.

— Ça valait le coup, au moins ? s'enquit Whiz. Parce que tu es bien partie pour rester privée de sortie jusqu'à tes quatre-vingts ans.

— Ils ne peuvent pas me punir aussi longtemps, objecta Connie.

— Mais est-ce que c'était bien... Enfin, tu sais...

Whiz alors lança des regards inquiets autour de lui, comme s'il se sentait observé, avant de baisser la voix.

— Tu sais, le... s-e-x-e ?

Connie éprouvait fréquemment l'envie de jeter cet insupportable mioche dans une benne à ordures, mais elle devait bien admettre que ce petit monstre à la fois si mature et si innocent avait le don de la faire fondre. Il venait de claironner joyeusement quelques insultes choisies dans le répertoire de leur père, mais il s'autocensurait sur l'emploi du mot « sexe ».

— Il n'y a pas eu de s-e-x-e, déclara-t-elle. Et d'ailleurs, ça ne te regarde pas.

— Bon, alors tant mieux. Parce que ça inquiétait beaucoup maman.

— Et pas papa ?

— Papa, c'était plutôt..., hésita Whiz. Non, laisse tomber.

— Allez. Raconte.

Mais Whiz s'obstina dans son silence.

— Bon Dieu, ne me dis pas qu'il recommence avec ses histoires de

Blancs et de Noirs ? Mais c'est terminé, les années soixante ! Les choses ont évolué depuis l'époque de ses parents, ou même depuis sa jeunesse à lui... C'est...

— Non, ce n'est pas ça, murmura Whiz.

— Comment ça ?

— Ce n'est pas le problème des Blancs et des Noirs. Ça n'a rien à voir avec ça.

Connie scruta le visage de son frère, cherchant à y déceler le signe de ses farces habituelles. Mais il paraissait tout à fait sérieux, presque solennel.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Depuis que je sors avec Jazz, il n'arrête pas de rabâcher ce que les hommes blancs ont fait subir aux femmes noires. Sally Hemings par-ci et...

— Il s'en moque, l'interrompt Whiz en secouant la tête. Il dit que tu pourrais fréquenter un escadron entier de Blancs si ça te chante. Il s'en fiche, mais pas celui-là.

Connie serra les dents. Elle connaissait déjà la suite.

— Comment tu sais tout ça ?

— Connie, t'es trop nulle, soupira Whiz en levant les yeux au ciel. Il suffit de les écouter à travers les conduits d'aération. Tu ne le fais jamais ?

Eh bien... non.

— C'est plutôt le côté « serial killer », acheva-t-il.

Évidemment... le côté « serial killer ». Son père n'avait aucune confiance en Jazz. Classique. Jazz avait eu beau prouver que...

— Et puis, il a expliqué à maman qu'il avait si peur pour toi qu'il n'osait pas t'en parler. Cette histoire de ségrégation, c'est la seule excuse qu'il a trouvée pour vous séparer, sans imaginer que tu...

Sans imaginer que je sois violée, torturée, mutilée et achevée par mon propre petit copain... Et merde. Voilà qu'elle n'avait plus le cœur d'en vouloir à son père. Plus maintenant.

— Nom de Dieu, Whiz, tu sais quoi ? Discuter avec toi, c'est parfois plus efficace que le yoga.

— Ne j...

— Ne jure pas, oui. Désolée.

— Mais ça finira par arriver, pas vrai ? insista Whiz.

— Quoi donc ?

Le petit garçon déglutit péniblement.

— Jazz finira par te faire du mal.

Oh, non... Whiz avait beau être insupportable, Connie avait conscience qu'il lui vouait cette forme d'affection immature, caractéristique des petits frères. Et le chagrin qu'elle lut dans ses yeux la dévasta. Car ce n'était pas seulement de l'inquiétude qu'elle décelait, mais aussi les angoisses de leur père. À force de vivre aux côtés de cette figure paternelle si puissante, si imposante, Connie s'était persuadée qu'il ne craignait rien ni personne. Pas même Jazz. Pas même...

— Personne ne me fera de mal, promit-elle à Whiz.

Saisie d'une rare impulsion, elle le serra dans ses bras, et constata avec bonheur qu'il ne la repoussait pas.

Elle déposa un baiser au sommet de sa tête puis répéta sa phrase, un peu plus fort cette fois, assez fort pour s'en convaincre elle-même.

23.

Pour la première fois depuis longtemps, Jazz était maître chez lui. Après le petit déjeuner, Grandma avait embrayé sur l'une de ses obsessions chroniques : la tombe de Grandpa. Elle pensait parfois que son époux défunt avait quitté son cercueil (« Comme Jésus et Bugs Bunny »), et seule une visite sur les lieux pouvait alors la convaincre du contraire. Jazz avait une sainte horreur de ces jours-là. Grandma passait des heures à inspecter les sépultures, la terre et les brins d'herbe environnants, à la recherche des signes d'un coup monté. On ne pouvait pas imaginer de journée plus déprimante.

Mais ce jour-là, Samantha s'était gentiment proposée de l'accompagner jusqu'au cimetière, et Jazz se retrouva seul chez lui, sans avoir à se soucier de sa grand-mère. La situation lui semblait si inhabituelle qu'il ne savait pas très bien comment réagir. Un tel calme régnait dans la maison, débarrassée de la menace constante d'une nouvelle crise de Grandma. *Et si j'appelais Connie pour lui proposer de s'amuser un peu dans ma chambre, pour changer ?*

L'idée lui était venue comme ça, mais elle le fit aussitôt réfléchir. Certes, il fallait qu'il passe un coup de fil à Connie. Mais pour lui dire quoi, au juste ? Après la façon dont il avait traité son père à l'aéroport et le fiasco de la nuit d'hôtel, il serait surprenant qu'elle lui adresse de nouveau la parole un jour.

« *Je suis sûr que tu saurais la convaincre...* », lança la voix de Billy

Non. Tais-toi, Billy. Pas Connie. Hors de question de faire ça à Connie.

Désœuvré, il déambula au hasard des pièces vides, rangeant quelques objets çà et là. Soudain inspiré, il entreprit de se débarrasser des vieilleries accumulées par sa grand-mère au fil des années. Cette tendance, typique du tueur en série, était très présente chez les Dent, et Jazz n'aurait jamais réussi à faire du nettoyage par le vide en présence de Grandma. Mais puisqu'elle était absente pour la journée, il pouvait jeter à sa guise sans qu'elle n'en sache jamais rien. Elle n'était plus assez lucide pour faire l'inventaire de son bazar.

Armé d'un grand sac-poubelle, Jazz arpentait la vieille maison tout en songeant à Connie. Il s'était montré injuste envers elle et cherchait comment se racheter. Il s'était repassé en boucle leur nuit à l'hôtel, image par image, fixée dans les moindres détails par sa fichue

mémoire hors du commun. D'abord ce rêve, puis le réveil en sursaut. Il s'était blotti contre elle avec fougue. Elle s'était tournée vers lui, les yeux immenses et sombres. Ils s'étaient jetés l'un sur l'autre. Les gestes familiers s'étaient métamorphosés en une sensation inconnue, vorace et explosive.

Et puis... il l'avait repoussée, basculant en arrière sur le sol, le brusque désir se muant en panique, en terreur.

Comment réparer cela ? Comment effacer de la mémoire de Connie la vision de son petit ami se déroband avec effroi, de son recul brutal ?

Il transporta les sacs-poubelles dehors et les déposa sur le trottoir, à côté de la boîte aux lettres, avant de regagner regagna la maison. Il monta sa valise dans la chambre de Billy. Il comprenait aisément que Samantha n'ait pu supporter l'idée d'y dormir. Avec ses murs grisâtres et ses meubles poussiéreux, elle était inoccupée depuis près de vingt ans. Mais plus encore que cela, elle semblait palpiter, imperceptiblement, en décalage avec le reste de la bâtisse et de l'univers. C'était comme si quelque chose de fondamental, de primaire et de crucial s'était fracassé ici, sans que jamais personne songe à en recoller les morceaux.

La chambre de Billy. Le lit de Billy. Inutile de se demander à quoi il pouvait bien rêver, allongé là. Jazz ne le savait que trop bien : Billy avait exprimé ses fantasmes avec le sang et les cris de ses proies innocentes, du Nevada à la Pennsylvanie en passant par le Texas et le Dakota. Ils n'avaient plus de secrets pour personne.

Jazz épousseta sommairement la pièce, puis défit ses bagages. Il traversa le couloir pour récupérer quelques vêtements propres dans sa chambre. Comme Samantha le lui avait annoncé, un drap recouvrait à présent le panthéon des victimes du Paternel. Jazz se surprit à apprécier sa tante de plus en plus. La plupart des gens, en apercevant ces photos pour la première fois, les auraient aussitôt décrochées. Connie y voyait une obsession morbide, et G. William une réminiscence malsaine du passé. Pour Howie, c'était simplement un tue-l'amour. Quant à Grandma, elle les prenait pour les lutins du Père Noël.

Jazz alluma son ordinateur et consulta ses mails. Outre les spams et les liens vers des sites pornos envoyés par Howie (*supprimer, supprimer, supprimer*), il ne trouva rien de suspect, signe que cette adresse restait encore inconnue des indésirables. Parfait.

Deux feuilles de papier étaient posées sur le bureau. Des photocopies de pièces à conviction recueillies par les équipes du shérif. Il y avait d'abord la lettre de Billy retrouvée chez Melissa

Hoover :

Mon cher Jasper,

Tu n'imagines pas à quel point ça m'a fait plaisir de te voir à Wammaket. Tu es devenu un jeune homme si fort, si puissant. Je suis fier de ce que tu vas accomplir dans la vie. Je sais déjà que tu es destiné à de grandes choses. Je rêve à ce que nous ferons ensemble un jour.

Pour l'heure, je te laisse avec ça.

Il ne sera pas dit que ton vieux ne sait pas payer ses dettes.

Je t'embrasse,

Ton Paternel

PS : Un jour, on pourrait peut-être se revoir pour parler de ce que tu as fait à ta mère.

Ce post-scriptum le hantait encore. Lorsque Jazz avait froidement interrogé Billy, « *Est-ce que tu m'as obligé à tuer maman ?* », il s'était contenté de rire. Plus tard, il lui avait dit : « *Bien sûr que tu es un meurtrier. C'est juste que t'as encore tué personne.* »

Où se situait la vérité ? Billy lui avait-il raconté tout ça uniquement dans le but de le perturber ? C'était bien son genre, lui qui était titulaire d'un doctorat en lavage de cerveau. Pourtant la question demeurait : s'agissait-il d'un simple mensonge ou ses craintes étaient-elles fondées ?

Il secoua la tête et, de sa voix la plus ferme, s'ordonna tout haut : « Arrête ! » Qu'était-il arrivé ? Comment Janice Dent était-elle morte ? Avait-elle succombé à la folie de Billy ou bien à celle de son fils ?

Lorsque tu le reverras, tu exigeras une réponse. Ce sera la première chose à faire.

Et quelle serait la deuxième ?

Il imagina l'agent spécial Morales, penchée vers lui. Elle ne portait pas de parfum. Son visage était vierge de tout maquillage, et son sourire découvrait deux rangées de superbes dents.

« Tu ne cherches pas simplement à le retrouver, n'est-ce pas ? avait-elle dit. Tu veux le tuer. Eh bien, je peux t'aider. »

La deuxième chose à faire... il y songerait le moment venu.

L'autre papier sur sa table était la lettre retrouvée dans les poches de l'Impressionniste, dont le bureau du shérif avait tiré des versions

réduites de façon à les faire tenir sur une seule page. Tout en bas, un dernier paragraphe laissait encore Jazz perplexe.

*TU N'APPROCHERAS LE PETIT DENT SOUS AUCUN PRÉTEXTE.
LAISSE-LE TRANQUILLE.
TU NE DOIS PAS LE CONTACTER.
JASPER DENT RESTE INACCESSIBLE.*

Il fixa le document, semblant attendre que les lettres se replacent dans le bon ordre pour former des phrases enfin intelligibles. De guerre lasse, il abandonna, saisit quelques vêtements propres, les deux feuilles, puis regagna ses quartiers temporaires. Il retardait déjà trop l'inévitable.

Assis à même le sol, adossé au lit de son père, Jazz appela Connie.

— Salut, lâcha-t-elle en décrochant.

— Salut.

Le silence retomba. Jazz examina ses choix. Faire comme si de rien n'était ? S'excuser sur-le-champ ? Ou bien le scénario-catastrophe : la rupture. Mentalement, il en avait écrit et réécrit le discours vingt fois : *Je sais que tu m'aimes et je t'aime aussi, mais je suis fichu, Connie, brisé. Je suis le jouet défectueux que tu as reçu à Noël, à qui il manque des pièces et même si on parvenait à les rassembler, personne n'a pensé à acheter des piles.*

— Avant tout chose, je voulais te dire que je suis désolée, déclara-t-elle enfin.

— Quoi ?

— Je n'aurais pas dû te brusquer. La perspective d'une telle intimité te pose... quelques problèmes. Je comprends. Comprends-moi bien, je pense que nous sommes prêts, mais je m'y suis prise de travers, ce qui n'était pas très cool de ma part. Alors, je te demande pardon.

Jazz ferma les yeux et se tapa la tête contre le matelas.

— Connie... tu ne dois pas... tu n'as rien fait de mal. C'est moi. C'est ma faute. Et avec ton père... j'ai juste...

— Oui. Nous en reparlerons plus tard. Écoute, ça n'est pas la peine de... Mais à New York... Je pensais qu'avec moi tu serais moins réticent. Que ça ne risquait rien. Pour toi.

— Quoi ? demanda Jazz en se redressant. Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

— Eh bien. je sais que Billy n'a... Enfin, il n'a jamais « prospecté » du côté afro-américain. Je me trompe ?

Le cœur de Jazz s'emballa. Quoi ?

— J'ai toujours cru que ça signifiait peut-être que je... bref, que je ne pourrais pas...

Elle souffla à l'autre bout de la ligne, exaspérée.

— Jazz, je comprends ce qui t'inquiète. Tu as peur qu'il t'ait programmé à devenir un meurtrier et qu'il suffise de gratter un peu pour exhumer toutes sortes d'idées tordues...

— Inutile de gratter beaucoup, répondit-il, parfaitement sérieux.

— D'accord. Toutes ces choses sont enfouies quelque part en toi et tu crains qu'elles entrent en éruption si tu couches avec une fille. Pour toi, ça reviendrait à appuyer sur la détente, je me trompe ? Mais Billy ne s'en est jamais pris à des femmes noires. Il a zappé cette partie de la population. Délibérément. Comme si nous n'existions pas à ses yeux. Je pensais donc que pour toi, ça me mettait à l'abri. Tu... n'y avais jamais pensé ? reprit-elle après une hésitation.

Partagé entre l'effroi et le soulagement, Jazz se retint d'éclater de rire. C'était son plus grand secret, sa peur la mieux enfouie : que Connie apprenne un jour la raison qui l'avait poussé vers elle. Et dire que durant tous ces mois il avait appréhendé cet aveu, tout ça pour découvrir qu'elle en était non seulement parfaitement consciente, mais qu'elle n'y voyait aucun inconvénient, et trouvait même l'idée excellente.

— Je ne sais pas quoi dire, avoua-t-il. J'étais assis là, à me demander comment j'allais bien pouvoir faire pour m'excuser...

— T'excuser de quoi ? lança-t-elle comme s'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. D'avoir paniqué ?

— Oui. Pour la manière dont j'ai réagi. Et aussi pour la façon dont notre relation a débuté. Maintenant que j'y pense, c'est carrément raciste, non ?

Connie pouffa.

— Jazz, si ton truc c'était... imaginons... les blondes à forte poitrine.

— Tu t'en sors plutôt bien, niveau poitrine...

— Bref... Si ce genre de filles te plaisait, que tu en remarquais une au beau milieu d'une pièce bondée et que tu l'abordais pour te présenter, ça s'apparenterait à de la discrimination, d'après toi ?

— J'en sais rien...

— Moi si : c'est non. Donc, dans mon cas, tu as aperçu une bombe carrément sexy au milieu de la foule...

— C'était au Caf'Hey, quelques minutes avant la fermeture : il n'y avait personne.

— ... et tu t'es dit : « Hé, les filles noires me plaisent, alors je fonce. » Rien de mal à ça.

— Oui, mais imagine que les filles noires m'attirent uniquement parce qu'elles... ne risquent rien.

— Et alors ? Qui peut expliquer les préférences des gens ? Certains sont obsédés par les rousses, par exemple. Pourquoi ? Peut-être parce qu'elles sont moins nombreuses. Ou qu'ils ont eu une baby-sitter rousse quand ils étaient petits. Ou encore qu'ils ont trop regardé de films avec Emma Stone. Va savoir. On s'en moque. Et moi, d'ailleurs, pourquoi les garçons blancs me plaisent ?

— Je suis le seul Blanc avec qui tu sois sortie, non ?

— Et moi la seule Black avec qui tu sois sorti. Alors on est quittes.

— Donc tu ne m'en veux pas ?

— Absolument pas.

— Et ton père ? Il m'attendra avec un fusil la prochaine fois ?

— Probablement, répondit-elle, avant de marquer une pause. Tu te rends compte que tu as dépassé les bornes ? À l'aéroport.

— Oui.

— Tu as franchi la limite.

— Je sais.

— C'est une chose de mentir à un prof pour s'épargner des heures de colle ou faire du charme à la réceptionniste du commissariat pour jeter un coup d'œil à des dossiers confidentiels, mais...

— Je sais.

— C'est mon père, Jazz. Mon père. J'ai eu l'impression que tu agitis une cape rouge devant un taureau...

— J'ai eu tort.

— Et tu connais le sort qu'on lui réserve, au taureau ? C'est ce que tu comptais faire avec lui ?

— Je suis vraiment, vraiment désolé.

« Non, voyons, lui souffla Billy. T'es pas désolé. Tu sais qu'en le disant, ça te mènera où tu veux. »

Jazz chassa Billy de son esprit. Il regrettait sincèrement. Enfin, disons qu'il était à 99 % certain de s'en vouloir.

— Je n'aurais pas dû faire ça, j'en suis conscient, affirma-t-il. D'ailleurs, je vais présenter mes excuses à ton père tout de suite.

Bon, peut-être 98 %.

— Je doute que ce soit une bonne idée. Il est toujours furieux. À tel point que ça en devient grotesque. Il vient à peine de cesser de me faire la morale. Si tu avais appelé cinq minutes plus tôt, tu serais tombé sur lui et tu serais actuellement sourd d'une oreille.

Ouf...

— D'un autre côté, poursuivit-elle, tous les couples ont leurs problèmes, non ? Mon père ne t'aime pas. Et ta grand-mère est convaincue que je suis un suppôt de Satan. On fera avec.

— Et pour...

Jazz n'avait aucune envie d'y revenir mais, maintenant que l'abcès était crevé, le sujet semblait inévitable.

— Et pour le sexe ?

— Où est-ce je signe ? plaisanta Connie, pince-sans-rire.

Jazz s'esclaffa.

— Je suis sérieux.

— On va y aller petit à petit.

— Connie, on stagne, là. Et par ma faute, tu le sais. N'importe quel type t'aurait sauté dessus dès la première semaine. Ça fait presque un an qu'on sort ensemble.

— D'autres auraient peut-être craqué au bout d'une semaine, mais ça ne les aurait menés nulle part avec moi. Pas aussi vite. Je n'étais pas décidée, à l'époque. Aujourd'hui, je le suis. N'importe quel garçon digne de ce nom sait attendre que sa copine soit prête. Je peux bien faire la même chose, non ?

Jazz eut alors l'impression de ne pas la mériter.

— Je vais devoir me contenter de penser à toi quand je suis sous la douche, ajouta-t-elle. Ça a plutôt marché jusqu'à présent.

— Tu étais obligée de me mettre cette image en tête ? bougonna-t-il.

— Il y a pire, non ? Tu vois, avec la mousse... Ma peau est douce et satinée, souffla-t-elle d'une voix rauque.

Jazz se tortilla sur le sol.

— Je me rends. Changeons de sujet. Tu vas me tuer, là.

Il devinait presque son sourire gourmand à l'autre bout de la ligne.

— De quoi tu veux qu'on parle ?

— Je ne sais pas... Raconte-moi ce que tu as fait hier, pendant que j'étais chez les flics.

— Ah, oui, c'est vrai.

Elle lui fit le récit de son excursion sur les lieux des meurtres.

— Des crimes, la corrigea-t-il. Il est possible que les meurtres aient eu lieu ailleurs et qu'on les ait simplement abandonnés là.

— D'accord, d'accord. Enfin, j'ai aperçu ce graffito...

— Tu veux dire graffiti ?

— Au singulier, ce n'est pas graffito ?

— Tu te fiches de moi ?

— J'étais persuadée que c'était comme scénario et scénarii.

— Personne n'emploie le mot « scénarii ».

— Les gens qui parlent correctement, si, s'offusqua Connie. Bref, quelqu'un avait tagué les mots « Ugly J ».

— Ugly J ? Et qu'avait-il de particulier, ce graffiti ?

Elle expliqua comment l'inscription lui avait sauté aux yeux.

— Ça signifie que quelqu'un a dessiné ce tag après, conclut Jazz.

— Pourquoi pas le meurtrier ? Il leur arrive de retourner sur les lieux, non ?

— Oui, mais pas toujours. Il pourrait aussi bien s'agir d'un imbécile aux idées tordues qui s'amuse à marquer les emplacements des crimes.

— Je me demande... Il n'y avait ni recherche ni originalité. D'habitude, la plupart des tagueurs ont un style. Une certaine subtilité. Ils veulent que leur œuvre se remarque. Or ce tag passait totalement inaperçu. C'est un peu comme si tu tapais une affichette en Arial ou en Times New Roman. Et avant que tu me poses la question, j'ai cherché Ugly J sur Google : ça n'a rien donné.

— C'est sûrement un truc typique de New York.

— J'aime quand tu dis « New York » d'une voix qui dégouline de mépris, lança Connie en riant. Tu y es resté quoi, trente-six heures ? Et tu as déjà décrété que tu haïssais cette ville.

— On peut parler d'autre chose ?

— Aucun problème. Je t'ai raconté que je m'étais prélassée dans mon bain, l'autre jour ?

Jazz maugréa. Lorsqu'ils raccrochèrent enfin, Jazz prit la douche la plus glacée de sa vie, tout en essayant vainement de ne pas songer à Connie, ses bulles et sa mousse. Il avait l'imagination bien trop fertile.

Il sortit de la salle de bains, mouillé et frigorifié, puis noua une serviette autour de sa taille et regagna l'ancienne chambre de Billy. Il avait déposé ses affaires en tas sur le lit, aussi lorsqu'il remua le tout, il froissa les deux feuillets.

Impossible de les ignorer. Chaque fois qu'il effleurait ces pages, celles-ci exerçaient sur lui une forme de magnétisme. Elles l'obligeaient à les relire. Et une fois encore, gelé et à demi nu, il parcourut la lettre laissée par son père, puis l'odieuse « liste de courses » de l'Impressionniste et son étrange appendice.

La lettre, rédigée d'une écriture soignée, précise, mais inconnue, contenait des renseignements au sujet des premières victimes de Billy, ainsi que des notes permettant au meurtrier d'identifier de possibles « doubles » dans la ville de Lobo's Nod.

Il observa les différents paragraphes et notamment le dernier, qui reprenait des conseils d'ordre général quant à la nature des crimes. C'est là qu'il l'aperçut. Une fois captée par sa rétine, la vision ne le quitta plus. Il se demanda d'ailleurs comment cela avait pu lui échapper jusque-là.

ULTIMES RECOMMANDATIONS : SE CONCENTRER SUR LOBO'S NOD.

GARDER UNE LOGIQUE SIMILAIRE À CELLE DE L'ARTISTE.

L'ESSENTIEL : SE CONFORMER AUX DÉTAILS.

Y APPORTER UN SOIN TOUT PARTICULIER.

JAMAIS AUCUN ÉLÉMENT INCRIMINANT NE DEVRA TRANSPARAÎTRE.

Il tint le papier à bout de bras. Ça sautait aux yeux.

ULTIMES RECOMMANDATIONS : SE CONCENTRER SUR LOBO'S NOD.

*GARDER UNE LOGIQUE SIMILAIRE À CELLE DE L'ARTISTE.
L'ESSENTIEL : SE CONFORMER AUX DÉTAILS.
Y APPORTER UN SOIN TOUT PARTICULIER.
JAMAIS AUCUN ÉLÉMENT INCRIMINANT NE DEVRA
TRANSPARAÎTRE.*

Malgré son jeune âge, Jazz avait déjà compromis des scènes de crime, volé et falsifié des pièces à conviction, pénétré par effraction à la morgue et photocopié illégalement des rapports officiels. Il dépassait à présent allègrement les limitations de vitesse en vigueur à Lobo's Nod pour rejoindre le bureau du shérif et aggravait son cas en téléphonant au volant. Sauf qu'il tombait invariablement sur le répondeur de G. William.

— Lana ? cria-t-il après avoir été redirigé vers le central d'appel de la police. Lana, ici Jasper Dent. Où est G. William ?

Lana en pinçait si fort pour lui que, même après l'avoir vu débarquer au beau milieu de la nuit, menottes aux poignets, elle ne s'était pas découragée. Le souffle court, elle semblait partagée entre l'envie de faire la conversation et celle de répondre directement à sa question.

— Eh bien, il est... enfin, il vient de... Tout va bien, Jasper ? Je peux faire quelque chose pour toi, peut-être ?

— Je dois parler à G. William immédiatement. Est-ce qu'il doit repasser au bureau ?

— Bien sûr ! Je le vois qui se gare. Il est...

— Dis-lui que j'arrive, conclut Jazz avant de raccrocher.

En quelques minutes à peine, il avait atteint le parking du commissariat. Il gara la vieille Jeep de Billy à côté du véhicule de service du shérif. La scène aurait mérité d'être immortalisée, songea-t-il.

Il s'engouffra dans le bureau, fila sans s'arrêter devant l'accueil, ignorant Lana, qui lui adressait pourtant son plus beau sourire. Il trouva G. William assis derrière sa table de travail, la mine joviale, tenant une tasse où figurait l'inscription TRÈS CORSE.

— G. William...

— Tout doux, Jazz. Tu m'as l'air bien excité.

— Thurber est encore là ? Est-ce qu'il déjà été transféré ?

Le shérif avala une grande gorgée de café.

— Il est ici. Respire, petit. Une crise cardiaque à ton âge, ça peut faire des dégâts.

Jazz prit une profonde inspiration et s'obligea à se calmer.

— C'est une visite de courtoisie ou tu viens parler boulot ? s'enquit G. William. Parce que j'ai une nouvelle à t'annoncer. Quelque chose qui va t'intéresser.

Bon, très bien. Jazz exhala longuement, chassant les tensions qui contractaient son dos.

— Ça a un rapport avec votre nouvelle tasse ? demanda-t-il, mielleux.

— Je retrouve ton sens inné de l'observation qui a permis de coincer l'Impressionniste !

— Vous êtes défoncé à la caféine, c'est ça ?

— Je dois avouer que plus la tasse est grande, plus j'ai tendance à en boire. À ton avis, c'est pour ça que j'ai l'impression d'avoir les jambes en coton ?

— Possible.

Sans même y avoir été invité, Jazz se glissa sur l'une des chaises devant le bureau de G. William.

— Plus sérieusement, reprit le shérif en se penchant vers lui. Je dois t'avertir qu'il s'est produit une ou deux choses, en ville.

— Ah ?

— Oui. Nous avons recensé trois véhicules garés en stationnement interdit, hier. Et Erickson a dû interpellé la fille Gunnarson, qui envoyait des SMS tout en conduisant.

— Et ?

— Pas le moindre tueur en série dans le lot ! pouffa G. William en frappant le bureau du plat de sa grosse main. Pas un seul meurtre, zéro mutilation, aucune disparition. J'en viendrais presque à croire que je suis le shérif d'un patelin !

Jazz s'autorisa un petit sourire.

— Vous êtes de bonne humeur, on dirait.

— J'ai gagné le droit de l'être, non ?

Il n'avait pas tort. À la connaissance de Jazz, un shérif de province qui mettait la main sur deux tueurs en série, c'était une première. Le retour aux petites infractions du quotidien était un événement à

célébrer, et G. William l'avait bien mérité.

— Je suis ravi pour vous, vraiment. Mais j'ai besoin de...

— ... d'une chose si importante que tu m'as appelé plus d'une dizaine de fois sur mon portable, que tu as fait une peur bleue à Lana avant de débarquer ici comme un fou. Je t'assure, tu vas finir par faire une attaque.

— Je vous en prie, laissez-moi parler, implora Jazz, avant de lui expliquer la découverte de Connie à New York et l'acrostiche caché dans la lettre de l'Impressionniste.

G. William l'écouta tout en sirotant son café.

— Il pourrait s'agir d'une folle coïncidence, proposa-t-il.

— Vous-même, vous n'y croyez pas.

— J'adorerais en être convaincu, répondit G. William en secouant la tête. J'aimerais qu'il n'existe aucun lien entre le type qui attend son transfert dans ma cellule et le meurtrier qui sévit à New York. Principalement parce que ça confirmerait un rapport certain avec ton père. Alors oui, je préférerais qu'il s'agisse d'une coïncidence, mais je suis moins stupide que j'en ai l'air, ce qui est généralement une bonne chose, acheva-t-il en s'extirpant de sa chaise. Allons-y.

Jazz lui emboîta le pas.

— Est-ce qu'il ne faudrait pas d'abord avertir son avocat ?

— En temps normal, si. Mais il a bien stipulé qu'il était toujours prêt à te recevoir. Tant qu'aucun flic n'est présent, tu peux lui parler quand et aussi longtemps que tu veux. En revanche, tu n'es pas autorisé à nous répéter ce que vous vous dites, car ces informations seraient irrecevables devant un tribunal. Mais si le cœur t'en dit, il semble disposé à discuter avec toi à longueur de journée.

— Génial, marmonna Jazz.

G. William le conduisit jusqu'aux cellules de détention à l'arrière du bâtiment, toutes vides à l'exception de la plus éloignée de la porte, où était assis Frederick Thurber, alias l'Impressionniste.

Il s'y trouvait incarcéré depuis son arrestation, quelques jours avant Halloween. Une bataille juridique opposait les avocats de Lobo's Nod à ceux de l'État voisin, où Thurber avait assassiné une jeune femme du nom de Carla O'Donnelly, afin de déterminer où débiterait le procès. Sans compter un procureur de l'Oklahoma, qui lui attribuait un meurtre commis dans la ville d'Enid, bien antérieur au choix de son pseudonyme et à ses crimes inspirés de ceux de Billy Dent.

Heureusement pour ce beau monde, le gouvernement fédéral s'abstenait pour l'instant de se mêler du contentieux, préférant laisser les juridictions régionales gaspiller temps et ressources. Les trois États en question appliquaient encore tous la peine capitale, et les autorités savaient que, d'une manière ou d'une autre, Thurber se dirigeait tout droit vers le couloir de la mort.

À cause de cette pagaille – dédale jargonneux de formalités judiciaires –, Thurber demeurerait à Lobo's Nod jusqu'à ce que quelqu'un décide qui allait le liquider le premier.

L'Impressionniste leva les yeux lorsque la porte de l'espace de détention s'ouvrit, puis se redressa en apercevant Jazz. Ce dernier crut voir le coin de ses lèvres s'étirer. Mais à quoi reconnaît-on le sourire d'un dément de son calibre ? Impavide, le dos droit, Jazz s'avavançait vers la grille. L'homme se mit debout et le toisa derrière ses barreaux comme s'ils n'existaient plus, comme s'il avait pu les franchir en un clin d'œil.

— Bon, je ne peux pas m'attarder, annonça gravement le shérif, alors je vais vous laisser seuls tous les deux avec un avertissement. Ne t'avise pas de toucher à lui.

— Je ne compte pas m'approcher suffisamment pour qu'il puisse m'atteindre, affirma Jazz.

— Ça n'était pas à lui que je parlais, répliqua G. William avant de tourner les talons.

Lorsqu'il fut sorti, Jazz n'eut pas le temps d'articuler un mot avant que le meurtrier déclare, d'une voix éraillée et curieusement fluette au sortir de son long silence :

— Jasper Dent. Petit prince des cadavres. Héritier des corps vidés.

Des corps vidés ? Avait-il réellement prononcé ces absurdités ? Il en avait presque oublié le degré de divagation de l'Impressionniste. Thurber vénérât Billy Dent comme un dieu et voyait en Jazz son successeur.

— Tu es venu en quête de vérité ? reprit-il. Tu es enfin prêt à accepter ta destinée ? Il n'est pas trop tard... jamais trop tard. Le corbeau.

Le type jacassait sans aucune logique, et Jazz comprit qu'il perdait la raison pour de bon. Ce qui lui parut absurde. Il aurait dû le trouver dans une forme éblouissante. Au sein d'institutions rigides, et strictes, les tueurs en série se sentaient généralement comme des poissons dans l'eau. Il avait lu toutes sortes d'études sur des cas comme Richard Macek, qui, après son incarcération, s'était métamorphosé en détenu

exemplaire. Privés de leur liberté et restreints dans leurs possibilités, les sociopathes pouvaient parfois se réfugier dans une langueur décontractée. Mais l'Impressionniste démentait la tendance de ses petits camarades. Son regard vitreux respirait la folie.

Eh bien, il faut une exception à toutes les règles, et tu l'as sous les yeux, conclut Jazz. L'homme lui aurait presque inspiré de la pitié si Jazz n'avait tout à coup songé à Helen Myerson, à Ginny Davis, à qui il avait dû faire du bouche-à-bouche en lui comprimant la poitrine, les doigts couverts de son sang, ou encore à Howie, que Thurber avait laissé pour mort dans une ruelle après lui avoir entaillé le ventre.

— J'aimerais que tu me parles d'Ugly J, annonça Jazz.

Les sociopathes ne lâchaient jamais rien : ils étaient maîtres dans l'art de dissimuler leurs émotions, ou de les feindre dans les cas où une indifférence trop flagrante risquerait d'attirer l'attention. Jazz s'attendait donc à un sourire narquois ou à un coup d'œil inexpressif.

Au lieu de cela, l'Impressionniste recula d'un pas. Jazz le vit agiter les mains, comme prêt à les lever pour se protéger ou pour chasser un démon. Si Jazz n'avait pas si bien cerné ce genre d'individus, il aurait pu croire que Thurber était... terrifié.

— Ugly J..., murmura-t-il. Non... Non. Oh, non. Pas Ugly J. Nous ne discuterons pas de ça. Tu n'es pas encore prêt pour ça. Même moi, je m'en rends compte. Je me suis rebellé pour toi. J'ai osé te toucher alors qu'on m'avait interdit de le faire. Mais non, pas Ugly J. Je n'irai pas jusque-là.

Jazz s'approcha des barreaux.

— Parle ! C'est quoi, Ugly J ? Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une personne ? Un tueur ? C'est le nouveau surnom de Billy ?

L'Impressionniste secouait résolument la tête sans desserrer les dents. Jazz s'appuya contre la grille, conscient que, d'un simple mouvement brusque, Thurber aurait pu l'empoigner.

— Explique-moi ! Parle-moi d'Ugly J. « Ugly » signifie laid. Pourquoi « laid » ?

— Laid ? Non ! hurla l'Impressionniste. Magnifique !

Étant donné le sens esthétique du meurtrier, « magnifique » ne voulait pas dire grand-chose.

— Magnifique ! répéta-t-il. Mais la façon de mourir... si laide... ! Si laide, Jasper !

Ugly J... *Si laide, Jasper ?* Ugly J...asper ?

— C'est moi, Ugly J ? C'est ça ? Parle, bon Dieu ! Dis-moi ce que tu sais. Qui t'a envoyé cette lettre ? Qui t'a communiqué cette liste ? Tu es en contact avec la personne qui a aidé Billy à s'évader, j'en suis certain. Et toi aussi, tu sais des choses. Tu sais !

— Jasper ! vociféra G. William.

Depuis quand était-il revenu, celui-là ? Lorsque le shérif hurla son nom encore une fois, Jazz se rendit compte que quatre années s'étaient écoulées depuis l'arrestation de Billy, depuis qu'il n'avait pas entendu une telle panique dans la voix de ce gros bonhomme.

— Éloigne-toi de là !

Jazz et l'Impressionniste firent tous deux un pas en arrière. Si près... Il s'était approché si près du tueur. *Que lui aurais-je fait ?* se demanda Jazz. *J'aurais pu passer la main entre les barreaux. Quoi d'autre, encore, si G. William n'était pas intervenu ?* Thurber s'était réfugié contre sa couchette et continuait de secouer convulsivement la tête comme ces clochards aliénés, égarés, que Jazz avait croisés dans les rues de New York. Qu'avait-il provoqué ? C'est comme si le fait de mentionner Ugly J avait réveillé quelque chose en lui...

G. William le saisit par le coude pour l'attirer vers la sortie.

— Bon sang, Jazz ! Je t'avais pourtant averti, non ? Est-ce que je ne t'avais pas dit de...

— Regardez-le. Mais regardez ! Il ne représente aucun danger pour moi. Il est...

L'Impressionniste choisit ce moment précis pour le faire mentir. Avec un cri caverneux, il se jeta contre les barreaux de sa cellule. Jazz frémit en entendant le choc mat de son corps contre l'acier. L'homme tituba, gémissant, le nez en sang.

— Corvus ! criait-il. Corvus !

— Nom de Dieu, jura le shérif.

Il entraîna Jazz vers le couloir et aboya dans le micro accroché à son épaule des instructions pour que l'un de ses hommes accoure immédiatement avec une trousse de secours.

— ... et appelle une ambulance, juste au cas où. Bien reçu ?

— Entendu, répondit la voix de Lana. Est-ce que... euh... tout le monde va bien ?

G. William eut un rire agacé.

— Ne t'en fais pas, Lana, notre petit prince est sain et sauf. Remets-

toi au travail.

Quelques instants plus tard, ils avaient regagné le bureau. Jazz était adossé au mur pendant que G. William pestait de plus belle :

— Je t'avais bien dit de te tenir loin de cette grille ! Ce type est dangereux. Tu te crois peut-être invincible, mais ça ne signifie pas que tu l'es...

— G. William, reprit Jazz calmement, pourquoi êtes-vous venu me chercher ?

Le shérif interrompit ses sermons, les yeux ronds comme des billes.

— Quoi ?

— Pourquoi être revenu près des cellules ? Vous n'étiez pas censé nous écouter.

Tel un poisson hors de l'eau, G. William ouvrit la bouche et la referma plusieurs fois. Enfin, il s'exclama.

— Mince ! J'avais oublié. Il y a un appel pour toi.

Il s'empara de son téléphone et pressa le bouton clignotant.

— Vous êtes toujours en... Très bien. Merci. Désolé, mais nous avons eu un petit incident. Ne quittez pas. C'est pour toi, ajouta-t-il en tendant le combiné à Jazz. Le FBI cherche à te joindre.

— Oh que non, répliqua Jazz avec un geste catégorique. Je ne veux plus leur parler. J'en ai ma claque, des fédéraux.

— Celle-là dit qu'elle te connaît. Une certaine Morales ?

La curiosité l'emporta.

— Allô ?

— Dent ? C'est toi ?

Morales paraissait à bout de souffle ; ses mots se bousculaient.

— Il me faut ton numéro. Tout de suite. J'ai quelque chose à t'envoyer.

Jazz le lui dicta et, presque aussitôt, la vibration de son portable lui chatouilla la cuisse.

— Il faut le voir pour le croire, annonça Morales. Ça change tout.

Il fit glisser son doigt sur l'écran et ouvrit le message qui comportait une photo.

— ... abandonnée hier soir, poursuivait l'agent, mais, d'après nous, elle a été tuée avant que les médias révèlent ta présence à New York...

Un cliché de scène de crime s'afficha. Un corps. Jusque-là, rien d'étonnant. Celui d'une jeune femme. Brune. Dénudée. Éventrée. Comme d'habitude.

Mais, tracé au rouge à lèvres sur sa poitrine tombante et bleuie, était écrit :

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

QUATRIÈME PARTIE

5 JOUEURS, 4 CAMPS.

24.

Non, Connie ne resterait pas recluse dans sa chambre jusqu'à ses quatre-vingts ans, mais elle commençait à en avoir l'impression. Elle s'attendait à une longue disette sociale, en dépit de tous les mensonges qu'elle pourrait raconter à ses parents. Dès la reprise des cours, lundi, ce serait lycée, boulot, dodo. Rien d'autre. Elle aurait la permission de se rendre aux répétitions de la comédie musicale de fin d'année, mais sa liberté s'arrêterait là.

L'un dans l'autre, songea-t-elle, elle ne s'en sortait pas si mal. Une escapade à New York, une quasi-nuit d'amour avec son copain canon contre une punition... Elle aurait pu être privée de sortie pour moins que ça. Heureusement pour elle, ses parents n'avaient pas pensé à lui confisquer son portable. Celui-ci se mit à sonner, crachotant la chanson *Waterfalls* des TLC à plein volume. La mère de Connie adorait ce vieux tube, le fredonnait sans arrêt, si bien que le refrain s'était incrusté dans le cerveau de sa fille sans espoir de parvenir à l'en déloger. Connie n'était même pas certaine d'aimer cette chanson, mais elle avait fini par l'absorber.

Don't go chasing...

Elle coupa la sonnerie, craignant qu'elle ne donne des idées à ses parents...

Numéro caché, annonçait l'écran.

Don't go chasing...

Elle décrocha. C'était Jazz.

— Je t'appelle du bureau du shérif, expliqua-t-il lorsqu'elle lui demanda pourquoi son numéro n'apparaissait pas. Tu ne croiras jamais ce qui vient d'arriver...

Dans un flot de paroles confuses, il lui résuma les derniers événements : la probabilité d'un lien entre le graffiti et l'Impressionniste, puis le coup de fil de Morales et la photo du crime.

— Je repars pour New York, et cette fois de manière officielle : je vais les aider à épingler Hat-Dog.

— Mais, Jazz..., objecta Connie. Il n'est plus seulement question de Hat-Dog. Si cette histoire d'Ugly J a un rapport...

— C'est vrai, admit Jazz. Il y a une chance pour que tout converge vers l'Impressionniste.

— Pas seulement ! Tout est lié à celui qui se cachait derrière l'Impressionniste : ton père.

Jazz garda le silence quelques instants.

— Oui, je sais.

— Et si ton père était Hat-Dog ? Et s'il faisait tout ça pour t'attirer dans un piège ? S'il cherchait à...

te torturer, te mutiler, te tuer...

— ... te faire du mal ?

Jazz rit jaune.

— Billy ne peut pas être Hat-Dog. Il se trouvait encore à Wammaket lorsque ces meurtres ont débuté. Et s'il me voulait du mal, il ne se compliquerait pas autant la vie. Il lui suffirait de sonner à ma porte. Il connaît mon adresse.

— Il sait qu'un million d'agents du FBI surveillent ta maison en permanence.

Certes, elle exagérait, mais Connie ne se sentait guère d'humeur à la modération. Son copain s'apprêtait à entrer dans la fosse aux lions, vêtu seulement d'un bifteck sanguinolent.

— Billy n'est pas Hat-Dog, insista Jazz. Mais ils se connaissent peut-être. Ou se connaissaient.

— Et où se seraient-ils rencontrés ? À un congrès de tueurs en série ? ironisa Connie en s'étirant sur son lit, les yeux rivés au plafond.

— Tu es désopilante, tu sais ? Billy a roulé sa bosse. Et j'y ai réfléchi : il n'est pas impossible qu'il ait fini par croiser la route de quelqu'un comme lui. Certains tueurs en série se trouvent parfois des partenaires ou des alliés. Le phénomène reste rare et ne dure jamais longtemps, mais... Et si Hat-Dog devait une faveur à Billy ? Ou qu'il prenne plaisir à lui servir d'assistant ? Hat-Dog pourrait être celui qui a envoyé l'Impressionniste à Lobo's Nod. Et qui a organisé l'évasion de Billy.

Le débit de Jazz s'accéléra soudain.

— Et s'il s'agissait de la clé de voûte du plan imaginé par Billy et de tout ce qu'il mijote au fur et à mesure ? Je dois retourner à New York, Connie. Retrouver ce type et le faire parler. C'est peut-être mon unique chance de mettre la main sur Billy.

— Et après, qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-elle à voix basse. Qu'est-ce que tu feras une fois que vous serez face à face, sans grille, sans barreaux et sans gardiens de prison ?

— J'y réfléchirai le moment venu, affirma-t-il.

Connie aurait préféré qu'il s'exprime sous le coup de l'émotion ou de la colère. Elle aurait voulu percevoir une forme de rage ou de violence dans sa voix, car c'étaient des sentiments qu'elle pouvait comprendre et apaiser.

Mais Jazz parlait de ce ton neutre et froid qu'elle avait en horreur. Elle détestait le voir régler le thermostat « compassion » de son cerveau au minimum. Elle comprenait la colère. Mais l'absence d'âme, elle ignorait comment faire avec.

Elle bascula sur le ventre et ouvrit son ordinateur portable, posé sur sa table de chevet. En fond d'écran, elle avait affiché une photo d'elle et Jazz, prise à l'occasion de l'une de leurs rares scènes communes dans la pièce de l'année précédente, *Les Sorcières de Salem*. Le révérend Hale saisissait les mains de Tituba et l'implorait de dénoncer les suppôts de Satan à Salem. Une scène très forte où l'homme de Dieu supplie la femme esclave de faire le mal au nom du bien. Brusquement, Connie la haïssait.

— Si tu le tues, c'est lui qui gagne.

— Non, Connie. Si je le tue, c'est lui qui meurt.

Elle ferma les yeux. *Don't go chasing...*

— Promets-moi de te montrer prudent à New York, d'accord ?

— Pourquoi, j'ai l'habitude de faire des bêtises ? plaisanta-t-il, avec le rire d'un adolescent ordinaire.

— Oh, tu sais, la routine. Par exemple : suivre aveuglément un inspecteur de police jusqu'à New York. Ou ouvrir ta porte à un serial killer. Je continue ?

— Pas la peine, répliqua-t-il. Ne t'en fais pas, Connie. Tout ira bien. Je serai entouré de flics et d'agents du FBI. Je serai le type le mieux protégé de New York.

— S'il t'arrive quoi que ce soit, je te botterai les fesses jusqu'à ce qu'elles ressortent par-devant.

— Tu parles comme Howie, maintenant ? s'amusa Jazz.

— Oui, c'est bien son genre de sortir un truc comme ça.

— Bon, j'ai encore ma valise à faire. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

À peine avait-elle posé le téléphone qu'un éclat de rire moqueur résonna à l'autre bout de la pièce. En se retournant, elle aperçut Whiz, qui avait poussé la porte de sa chambre et se moquait d'elle allègrement.

— Je t'aaaaaiiiiime, singea-t-il en lui envoyant des baisers.

— Arrête de m'espionner, Wisdom ! cria-t-elle en lui jetant son oreiller.

Il se baissa pour l'esquiver.

— Je vais dire à papa et maman que tu appelles ton copain.

Dans la bouche du petit garçon, le mot « copain » avait une connotation salace. Connie n'arrivait pas à comprendre comment, en l'espace d'une journée, d'à peine quelques heures, Whiz pouvait passer du petit frère câlin au morveux exaspérant. Avait-elle été aussi lunatique, à son âge ?

— Et moi je leur dirai que tu me reluques quand je suis en sous-vêtements.

— Tu n'es pas en sous-vêtements, objecta-t-il.

— Oh, mais je le serai dans ma version de l'histoire, rétorqua Connie avec aplomb.

Whiz pâlit et détala, refermant la porte derrière lui. Connie poussa un long soupir. Génial. Jazz partait pour fendre un tueur en série pendant qu'elle resterait là, à se battre contre un sale gosse à coup de mesquineries puérides. La vie était injuste.

Connie surfa sur le Net à la recherche d'indices concernant Ugly J, mais n'apprit rien d'utile. Elle fouilla alors le passé de l'Impressionniste. Depuis son arrestation et la diffusion de sa véritable identité, des révélations croustillantes avaient fait les choux gras des médias : l'endroit où il avait grandi, les circonstances de la disparition de sa famille (en un mot : atroces), et ainsi de suite. Connie traquait le moindre détail relatif à Ugly J ou à la manière dont il avait connu Billy Dent. Là encore, ce fut l'impasse. Elle croisa la « carrière » de Billy avec le parcours de Thurber, mais n'obtint rien de concluant.

Elle n'osait imaginer la panique de ses parents s'ils l'avaient vue faire. « Voilà exactement le genre de choses dont nous essayons de te protéger ! se seraient-ils emportés. Tu ne devrais même pas songer une seconde à toutes ces atrocités. »

Blablabla. L'horreur et la mort cernaient ce monde de toutes parts.

Ils pouvaient tenter de l'épargner tant qu'ils voulaient, Connie connaissait leur existence. Inutile de se voiler la face en espérant les occulter. Et encore moins lorsqu'elle avait l'occasion – qui sait – de faire un tout petit peu de lumière sur ces zones d'ombre.

Après des heures passées à fixer l'écran, elle fit enfin une pause, s'étira et se frotta les yeux. Cherchait-elle, elle aussi, le vertige des chutes d'eau ? Ou bien s'était-elle habituée au spectre de Billy Dent et de l'Impressionniste au point d'en faire ses lacs et ses paisibles rivières ?

En parlant de la sonnerie de son portable, elle l'avait réglé en mode silencieux pour ne pas risquer d'attirer l'attention à des heures tardives. Avait-elle manqué un appel ? Elle jeta un regard à l'écran. Un nouveau SMS.

Numéro caché.

Connie toucha l'écran pour lire le message, mais se rendit compte que Jazz n'aurait pas pu lui en envoyer depuis la ligne fixe du commissariat...

Qui donc...

1 partie ? disait le message.

25.

Un des téléphones se mit à sonner et le meurtrier décrocha.

— Onze, annonça la voix. Onze. Six et cinq.

La gaieté, l'entrain qu'elle exprimait lui échappa totalement, car le tueur était insensible à toutes ces choses. Les modulations, les nuances qui caractérisaient les êtres humains lui étaient aussi inconnues que les couleurs le sont aux aveugles.

« Onze », répéta-t-il, mémorisant le mot avant d'observer l'écran de l'ordinateur ouvert devant lui. *Onze. Onze correspondait à...*

Bouche bée, les yeux écarquillés, il fixa l'image pendant plusieurs secondes que la stupéfaction et la sensation d'inconnu étirèrent.

— Je..., souffla-t-il. Je ne comprends pas.

— Alors je vais t'expliquer, reprit la voix. Je vais t'expliquer. On va s'amuser un peu, tu veux ?

Le meurtrier n'était pas certain de saisir le sens de « s'amuser », mais il ne répondit rien et se contenta d'écouter.

— Y racontent aux infos, poursuivit la voix, que ces salauds de flics tiennent un témoin oculaire. Il vient de se présenter, qu'y disent. Oh, ils étaient sérieux comme tout et ils se croyaient sans doute vachement convaincants, mais ça prend pas. Tout ça, c'est du bluff. Mais ça fait rien. C'est pas grave.

Et la voix se lança dans une multitude d'explications, de descriptions auxquelles le tueur n'entendit rien. C'était sans importance.

Il n'avait pas besoin de comprendre, seulement d'obéir.

D'accepter.

De gagner.

De s'élever.

26.

— J'hallucine ! s'exclama Howie en levant ses mains gigantesques dans un geste d'agacement. Tu ne vas quand même pas me refaire le coup !

— Il faut que je retourne à New York.

Jazz jeta une pile de vêtements dans la valise empruntée à son ami. Il avait à peine eu le temps de la défaire qu'il la bouclait de nouveau.

— J'ai simplement besoin que tu gardes un œil sur ma grand-mère. Je ferai le tatouage que tu veux, sur les fesses même, si ça te chante.

— Je t'avertis : ta tante finira dans mon lit. Avec ou sans ta bénédiction. D'accord, pour l'instant, elle n'est pas sensible à mes attentions, mais crois-moi : elle succombera à mon charme et mon humour, puis elle et moi, on fera connaissance. Au sens biblique du terme.

— C'est ça.

— Au cas où tu n'aurais pas compris : je compte me la taper. Au sens biblique du terme.

— J'avais compris.

Howie aperçut l'ombre d'un sourire sur les lèvres de Jazz et croisa les bras d'un air de défi.

— Je suis sérieux, mon pote. Je ne vais pas me contenter de coucher avec elle, je vais aussi la mettre en cloque, tiens. Je serai le père de tes cousins. Et paf.

— Félicitations, oncle Howie, répliqua Jazz, prêt à lui donner une tape amicale sur l'épaule, avant de se raviser et de se contenter d'une poignée de main.

— Je peux déjà t'annoncer qu'ils seront sveltes, beaux, et qu'ils en auront une plus grande que la tienne, déclara-t-il solennellement.

— Si tu le dis. Merci, mon vieux.

— Et tu n'as pas oublié que les cours reprennent lundi ?

— Avec un peu de chance, je ne serai absent qu'un jour ou deux. Je les aiderai à cibler le profil du meurtrier, à passer les lieux au peigne fin au cas où un détail leur aurait échappé... et à les aiguiller dans la

bonne direction. Et puis je serai de retour avant même que tu te sois aperçu de mon absence.

— Je vais quand même te faire tatouer les fesses ! menaça Howie tandis que Jazz s'éloignait.

Dans l'avion, Jazz n'eut guère le temps d'apprécier ou de redouter le vol. Il était obsédé par le message qu'on lui avait laissé sur la dernière scène de crime.

— Tu entres dans la danse, lui avait annoncé Morales au téléphone. Et je court-circuiterai Montgomery pour obtenir l'accord du gouverneur s'il le faut. Puisque le tueur t'a lui-même interpellé, tu intègres l'équipe.

Moins d'une demi-heure plus tard, la chose devenait officielle, et Jazz reprenait le chemin de l'aéroport, après avoir appelé Connie pour la mettre au courant. Il avait obtenu de Samantha qu'elle s'occupe de Grandma pendant encore quelques jours, d'autant que Jazz regrettait de la voir repartir si vite. Il avait le sentiment qu'il leur restait beaucoup à se dire.

Lorsqu'il avait annoncé à Samantha son retour à New York, ils avaient à peine eu le temps d'échanger quelques mots. Principalement au sujet de Howie.

— Je suis désolé de te laisser avec lui. Je sais qu'il peut être un peu lourd, mais c'est vraiment quelqu'un de bien...

— Tu t'imagines que c'est la première fois que je suis confrontée à un gamin obsédé ? avait-elle plaisanté. Je pense être capable de le gérer. Au fond, je serais presque flattée si je n'étais pas convaincue qu'il se comporte comme ça avec toutes les filles.

— Pas toutes. Juste... quatre-vingt-dix pour cent. Enfin, disons quatre-vingt-quinze.

— Je jouerai le jeu. Pas de problème. Fais ce que tu as à faire.

En vol, il passa en revue les photos de la scène de crime envoyées par Morales. Quelque chose détonnait dans ce meurtre. Pour commencer, il avait eu lieu en dehors de Brooklyn. Le corps avait été retrouvé sur les rails du métro, à Manhattan, sur la « Sline », avait-il tout d'abord lu, trouvant le nom étrange, même pour New York, avant de comprendre qu'il s'agissait en fait de la « *S line* ». Jazz ne la connaissait pas et s'en moquait, mais Morales avait gentiment légendé l'une des images.

« S line : navette entre la gare de Grand Central et Times Square, qui suit le tracé de la 42^e Rue. » Puisqu'il ignorait la distance qui séparait Grand Central de Times Square, cela ne lui apprenait pas grand-chose. Mais l'attention de Morales, à qui ses lacunes en matière de Grosse Pomme n'avaient pas échappé, semblait presque touchante.

Malgré sa connaissance limitée de la géographie new-yorkaise, Jazz savait qu'en s'aventurant dans cette partie de la ville, Hat-Dog avait repoussé les limites de sa zone de confort. Jusque-là, il n'avait pas dépassé Coney Island.

L'examen préliminaire du médecin légiste confirmait que le meurtre avait été commis plusieurs heures auparavant, dans un lieu différent. Le corps était paralysé, comme les autres, et, comme aux autres, on lui avait aussi découpé les paupières et ouvert le ventre. Les intestins manquaient. La victime, une femme blanche, entre vingt-cinq et trente ans, mesurait un mètre soixante-deux et avait dû peser dans les cinquante-cinq kilos – avec intestins.

Et parce que Hat-Dog ne frappait jamais sans une forme d'escalade dans ses crimes, il manquait les yeux. Jazz soupira. Il savait, grâce à ce que Billy lui avait raconté au fil des années, ce que cette mutilation impliquait. Ces organes étaient en fait relativement faciles à arracher, pour peu que la personne soit inconsciente ou morte. Seuls quelques tendons les maintenaient dans leurs orbites. Rien que quelques outils de base ne puissent sectionner. Jazz se demanda si le tueur les avait retirés avant ou après la mort. L'autopsie le leur apprendrait sans doute.

Bon, il l'a donc tuée, puis éventrée et dé... dés...ocularisée ailleurs. Désocularisée ? Désophtalmisée ? Bref. Puis il l'a traînée jusqu'à cette ligne S et l'a abandonnée là, se dit Jazz

Un chapeau était gravé sur son sternum, entre ses seins. Au-dessus se trouvait l'inscription à l'intention de Jazz.

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

Une partie ?

Comme si c'était un jeu, pauvre taré.

D'après les premières estimations, le décès était survenu au petit matin. Ce qui signifiait qu'elle avait été assassinée avant que la presse new-yorkaise annonce la venue de Jazz et son implication (officieuse) dans l'enquête sur Hat-Dog.

— Mais nous n'avons aucun moyen de savoir à quel moment il a laissé ce message, avait conclu Morales. Si c'était avant l'annonce des médias de New York, il a certainement lu l'article de ce Weathers sur

le site de Lobo's Nod. Si c'est après, alors il t'interpelle de toute façon. Quoi qu'il en soit, tu l'obsèdes.

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

La phrase ressemblait presque – presque – au style de Billy. Mais il y avait ce mot, « partie ». Or Billy n'avait jamais considéré ce qu'il faisait comme un jeu. Certes, il s'amusait, mais il prenait son plaisir avec le plus grand sérieux. Il n'avait pas choisi le terme « prospector » au hasard. Autrefois, « prospector » impliquait souvent des situations de vie ou de mort et chaque succès devenait une victoire à célébrer.

Jazz se rappelait encore Billy, au retour de ses prospections, rouge d'enthousiasme et de satisfaction. Il sortait de ses bagages un assortiment de vêtements, de trophées, de coupures de presse et, parfois même, de fragments de corps, puis s'installait dans le grand fauteuil du salon pour suivre avidement le récit médiatique de ses « aventures » en se gavant de plats chinois commandés chez le traiteur et de soda à la vanille (une autre des obsessions de Billy).

Son fils jouait alors innocemment avec le contenu de la valise paternelle, avant de ranger avec soin les objets dans la Salle de jeu.

À New York, Jazz fut surpris de trouver Hughes, qui l'attendait à l'aéroport.

— On a laissé la copine à la maison, cette fois ? demanda l'inspecteur.

— Je vous imaginai déjà en congés forcés après le savon que Montgomery vous a passé.

— Tu plaisantes ? Il serait perdu sans moi. À ce propos, je suis désolé pour toute cette histoire, poursuivit le flic tandis qu'ils se dirigeaient vers sa voiture, garée en stationnement interdit et surveillée par un agent de sécurité. Je ne t'ai pas menti de gaieté de cœur. Je me heurtai à des murs avec cette affaire, et ça ne me menait nulle part, j'ai donc suggéré de t'associer à l'enquête. Sauf que Montgomery...

— Ça ne fait rien, l'interrompit Jazz en grimpant sur le siège passager. Je ne suis pas non plus un modèle de vertu.

Hughes acquiesça avant de démarrer.

— Alors, j'ai cru comprendre que tu avais rencontré notre star du FBI ?

Jazz hésita à lui parler de la proposition de Morales – celle de l'aider à se débarrasser de Billy – puis se ravisa. Hughes jouait peut-être les francs-tireurs, mais il n'était pas du genre à cautionner un

meurtre.

— Oui, elle a d'abord essayé de m'embobiner, mais elle a très vite changé de tactique.

— Elle adore mener les mecs à la baguette. Tu sais qu'elle est gouine ?

Le mot le fit grincer des dents.

— Je ne savais pas, répondit-il froidement tout en se demandant si Hughes apprécierait qu'il lui sorte quelques insultes racistes de sa grand-mère.

— Il est statistiquement prouvé que, de tous les organismes de sécurité publique, c'est le FBI qui compte le plus de lesbiennes. Intéressant, non ?

Très intéressant. L'information piqua la curiosité de Jazz.

— Vraiment ? s'enquit-il.

— Je plaisante, pouffa Hughes. Je viens de l'inventer. Mais ça paraît vraisemblable, non ?

« Gouine ». Des statistiques fantaisistes. Encore une fois, Hughes se retranchait derrière ses barrières psychologiques. Jazz ne pouvait guère lui en vouloir.

— Quelle finesse... Alors, que s'est-il passé pendant que j'étais dans l'avion ?

— Rien. On attend les rapports de toxicologie, d'autopsie, tout le bazar. Et on examine toujours les lieux.

— Quel est le programme ?

Dehors, la nuit commençait à tomber, mais Jazz n'avait pas l'intention de céder le pas au crépuscule. Il était impatient de battre le pavé.

— D'abord, je vais te conduire là-bas. La ligne S est fermée car elle n'est pas en service tous les week-ends. Nous avons tout notre temps pour quadriller le périmètre. Aux dernières nouvelles, ils n'avaient pas encore procédé à la levée du corps. Je leur ai demandé de laisser la victime sur place le plus longtemps possible, afin que tu puisses jeter un coup d'œil.

— Parfait. Et ensuite ?

— Nous retournerons au commissariat. Montgomery et Morales veulent te briefer avec un résumé de la situation. De manière officielle.

Jazz hocha la tête, tout en étudiant les photos sur son téléphone.

— Ce type, qui qu'il soit...

— Il commence à prendre de l'assurance, acheva Hughes. Il va forcément commettre une erreur.

— Peut-être. Espérons. Mais quand ils prennent de l'assurance, ça signifie parfois qu'ils peuvent se le permettre.

À cette heure-ci, Jazz devait être à New York. Connie tâchait de subir sa punition avec stoïcisme tout en adressant des ondes positives en direction de Brooklyn, mais, quoi qu'elle fasse, elle ne pouvait oublier ce SMS. Elle fixa l'écran de son portable.

I partie ?

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

C'était quoi, ce délire ?

1 partie ?

Le mot recouvrait plusieurs sens, évidemment. Une partie, mais de quoi ?

Énoncé de cette façon, ça ressemblait plutôt à une proposition de jeu. Or Connie était du genre joueuse.

Elle en avait assez d'être constamment mise à l'écart, de jouer la petite copine sage et docile, le soutien moral. Assez d'observer la folie de l'extérieur. Elle avait réussi à partir en douce pour New York afin de lui donner un coup de main et n'avait pas démerité : sa petite enquête l'avait conduit à une... découverte. Et à présent, c'était elle qu'on cherchait à percer à jour. Comment ?

Songeant qu'elle aurait pu être suivie, Connie fut saisie de frissons. *On m'a peut-être épiée dans Brooklyn ? Et si quelqu'un m'avait surveillée ? Mais qui ? Hat-Dog en personne ? Billy Dent ? Quelqu'un nommé Ugly J ?*

D'instinct, elle eut envie d'appeler Jazz pour lui faire part de ce message, mais elle imaginait déjà sa réaction. Il penserait détenir la réponse, car Jazz pensait toujours détenir les réponses. Un jour, peu après leur face-à-face avec l'Impressionniste, Jazz avait fait asseoir Connie à côté de lui pour lui expliquer, le plus sérieusement du monde, comment échapper à un tueur en série.

« La première chose à faire, avait-il déclaré, c'est de fuir, même s'il te donne l'impression d'être inoffensif, faible ou handicapé. C'est du cinéma. Ces types ne t'aborderont que s'ils sont certains de t'avoir, alors la seule solution, c'est de décamper. Bundy portait le bras en écharpe pour mieux abuser ses victimes. Ça lui donnait un air perdu et innocent.

— M'enfuir ? Je crois que j'y aurais pensé toute seule, avait-elle répliqué sans cacher son exaspération.

— Si c'est trop tard, s'il t'a déjà attrapée, avait-il poursuivi, sourd à ses sarcasmes, alors l'étape suivante, c'est le dialogue. Sois ferme. Ordonne-lui de te laisser tranquille. N'essaie pas de le frapper ou de l'attaquer. Il est sans doute plus fort que toi, et la violence ne fera que le rendre fou. Mais il y a une chance pour qu'il n'ait pas l'habitude de voir une femme le malmener.

— Ou peut-être que les dures à cuire, c'est justement ce qui leur durcit le zizi.

— J'essaie de t'aider, s'était agacé Jazz avant d'énumérer la suite de ses possibilités : de la démonstration modérée de force physique à la destruction verbale de son fantasme (« Me violer ? Mais enfin pourquoi, alors qu'on peut aller prendre un verre ensemble ? »), jusqu'à la lutte désespérée pour sa survie en essayant de lui crever les yeux.

— Tout dépend du contexte, avait-il finalement concédé. Le fait de se débattre pourrait en exciter certains et en effrayer d'autres.

— En résumé, l'idée c'est : sois prudente et n'essaie pas de jouer les héroïnes. »

Jazz avait acquiescé.

Prudence... Pas d'actions irréfléchies... Voilà ce que Jazz lui conseillerait en ce moment même. Ça et : « Montre le message à G. William ».

Mais pour l'instant, qu'y avait-il à montrer ? Au fond, ce n'était qu'un simple SMS, et il aurait pu signifier n'importe quoi. Il pouvait s'agir d'une erreur, d'un message qui ne lui était pas destiné, sans aucun rapport avec les événements survenus à New York. Il arrivait que les gens se trompent de numéro. Rien d'extraordinaire à cela.

Tu cherches des excuses, Connie, un prétexte pour garder cette histoire pour toi, se dit-elle.

Oui. Oui, c'était vrai. Parce que... parce que...

Parce que j'en ai plus qu'assez que tout le monde me traite comme une poupée susceptible de se casser à tout instant, explosa-t-elle dans son monologue intérieur. Que ce soit Jazz, qui essaie constamment de me protéger, ou mon père, qui ne me croit pas capable de trouver un petit ami convenable. Et même Howie. Or il n'y a pas plus fragile que Howie ! Jazz et lui transgressent les règles à tour de bras, et moi je suis censée me comporter en petite fille modèle. Depuis quand je joue les mamans, dans

l'histoire ? Pour une fois dans ma vie, je voudrais...

Son portable vibra dans sa main.

G des infos sur ton copain

Connie en eut la chair de poule. Ses cheveux se dressèrent à la base de sa nuque. Malgré elle, elle frissonna.

Don't go chasing...

Nouvelle vibration, nouveau message.

pas 2 police pas 2 parents

Sans blague ? Pour l'instant, cette condition lui convenait. Elle appellerait G. William dès qu'elle en saurait davantage.

Encore une vibration.

Décidément, ce mystérieux interlocuteur se montrait loquace. Elle n'était pas obligée de jouer, mais elle aurait néanmoins toutes les cartes en main.

Viens jouer, disait le SMS. D'autres suivirent.

28.

Adoptant une conduite prudente mais sportive, Hughes slaloma à travers les rues d'une partie de New York qu'il nomma « Queens », puis traversa Brooklyn, avant d'aborder un pont que Jazz reconnut pour l'avoir vu dans des films.

— Nous franchissons l'East River, commenta Hughes. Et ça, c'est le célèbre pont de Brooklyn.

— Je ne suis pas venu ici pour faire du tourisme, répliqua Jazz.

— Puisque tu es là, je pensais te promener un peu.

— Je m'en moque.

Dans un silence renouvelé, ils se dirigèrent vers la dernière scène de crime en date, située dans le quartier de Midtown, à Manhattan, loin, très loin du terrain de chasse de Hat-Dog. Alors qu'ils arrivaient sur place, les hommes de la police enveloppaient le cadavre dans une housse mortuaire.

— Ils étaient sans doute prêts à emmener le corps depuis un moment. Je peux les en empêcher, si tu as besoin, proposa Hughes. Tu veux voir le corps ?

— Pourquoi pas.

Même en janvier, une chaleur et une humidité poisseuse régnaient dans les couloirs du métro. Jazz se débarrassa de son épais manteau et apostropha un flic tout proche afin qu'il joue les portemanteaux. Il franchit le cordon jaune qui délimitait le périmètre. Tout son pourtour était bouclé et grouillait de techniciens de toutes sortes. Machinalement, Jazz jeta un regard à son portable. Connie avait raison : il n'y avait pas de réseau dans le métro.

— Hé ! l'interpella Hughes. Je ne peux pas te laisser piétiner de ce côté.

— Je me ferai aussi invisible qu'un fantôme, rétorqua Jazz avec un large sourire. Ne vous en faites pas, je sais comment aborder une scène de crime. J'ai fait ça toute ma vie !

Hughes montra son badge, et les enquêteurs autorisèrent Jazz à s'accroupir près de la housse mortuaire. Ils ne l'avaient pas encore refermée, et Jazz put examiner la victime. Cette vision le ramena au

soir où, quelques mois plus tôt, il s'était introduit avec Howie à la morgue de Lobo's Nod pour observer de près Fiona Goodling, première victime de l'Impressionniste dans leur petite ville. À l'époque – une éternité semblait s'être écoulée depuis –, Jazz avait refusé de la considérer comme une personne réelle, préférant envisager les dépouilles comme des objets inanimés. Par la suite, il avait changé d'avis.

Plus question de se reposer, songea-t-il en fixant les orbites béantes. J'attraperai ce type, parce que c'est peut-être l'unique chose en ce monde pour laquelle je sois doué.

La légiste surprit le regard insistant de Jazz et s'éclaircit la gorge.

— Comme tu le remarques, elle a été énucléée.

Tiens, un nouveau mot à son vocabulaire.

— Répétez-moi ça en espagnol, répondit Hughes, ça me parlera davantage.

— Désolé, se reprit le médecin, je n'ai pas souvent l'occasion de l'employer. Ça signifie qu'on a extirpé les yeux de leurs orbites.

— Ils sont encore là ? s'enquit Jazz en observant les alentours, comme s'il les cherchait sur le sol.

— Je viens de dire que...

— ... qu'il les avait arrachés. Ce type émascule aussi ses victimes, mais n'emporte pas toujours les organes avec lui.

La légiste, vexée de se faire tancer par un adolescent, se raidit et poursuivit sur un ton plus monocorde :

— D'après le quadrillage du périmètre, aucun globe oculaire n'a pu être localisé à proximité immédiate du corps. Ce qui ne veut pas dire que l'une de nos unités ne finira pas par les retrouver quelque part. Il existe également une possibilité pour qu'on les détecte durant l'autopsie. Un jour, j'ai eu à faire à un cadavre dont les orteils manquaient. Ils étaient dans sa gorge. Le meurtrier les y avait enfoncés *post mortem*.

Si elle espérait choquer Jazz, elle allait vite déchanter. L'image ne lui arracha qu'un hochement de tête.

— Il s'y est sacrément bien pris, commenta Hughes. Regarde, les orbites et les paupières paraissent presque intactes.

— Mouais, marmonna Jazz, blasé. En fin de compte ça n'a rien de bien sorcier. Billy utilisait une cuillère à pamplemousse. Vous savez, celles qui sont dentelées ?

Il accompagna la description d'un geste explicite, qui lui valut pour la première fois une expression dégoûtée de l'inspecteur.

— Les yeux ne sont reliés qu'à un ou deux muscles et au gros nerf optique. C'est de la rigolade. En fait, c'est pas bien attaché, ces trucs-là.

— C'est vrai, confirma la légiste d'un air outré, comme si la fragilité du corps humain la scandalisait. Il suffit de sectionner le tendon sur le côté, comme pour une canthotomie latérale, d'ailleurs, et après, on peut facilement extraire...

— Stop ! dit Hughes en posant son pouce et son index sur ses paupières, cherchant peut-être à s'assurer que ses yeux n'allaient pas subitement en sortir. C'est bon, j'ai compris l'idée. Bon, tu as terminé ? demanda-t-il à Jazz.

— Accordez-moi encore quelques minutes.

Jazz sonda les lieux, promenant une lampe de poche sur les murs et le plafond avant de suivre le tracé des canalisations. Il sauta ensuite sur la voie, évitant le contact avec les rails, car il ignorait lequel des deux était électrifié, puis parcourut une trentaine de mètres dans chaque direction. À part des cadavres de bouteilles en plastique et des paquets de chips éventrés, il ne découvrit strictement rien.

En revanche, il croisa le rat le plus énorme qu'il ait vu de sa vie. La bestiole le toisa, le narguant presque, avant de se disparaître dans un orifice.

— Alors ? Tu as trouvé quelque chose ? s'enquit Hughes en l'aidant à grimper sur le quai.

— Seulement le rongeur le plus gigantesque de la planète, annonça Jazz en mimant la taille de l'animal.

— Ça n'est pas si gros que ça, Jasper, répondit le policier en riant. C'est plutôt moyen, même.

— En fait, je cherchais...

Jazz hésita. Fallait-il lui parler d'Ugly J ? Oui, décida-t-il. Le graffiti se révélerait peut-être sans rapport avec les crimes – ce nom pouvait signifier bien des choses, après tout – mais c'était sans doute plus prudent. Il lui fit donc part de la découverte de Connie et de l'acrostiche sur la lettre de Thurber.

— C'est peut-être une simple coïncidence, conclut-il. Ça peut avoir un rapport avec l'Impressionniste comme ça peut être un simple truc typique de New York. Mais... le lien n'est pas impossible...

— Entre Hat-Dog et l'Impressionniste ?

Jazz laissa à Hughes quelques secondes pour digérer l'information, et, comme prévu, l'inspecteur accusa le coup.

— Mon Dieu, souffla-t-il. Mais alors, il existerait un lien avec ton père, c'est ça ?

— C'est possible. Tout dépend de la signification d'Ugly J. En admettant que ce soit une sorte de légende urbaine, on peut imaginer que l'Impressionniste et Hat-Dog la connaissent tous les deux. Billy n'a peut-être rien à voir dans tout ça. Ce nom vous évoque quelque chose, à vous ?

Hughes réfléchit.

— Rien du tout. Et vous, les gars ? lança-t-il à la cantonade vers les policiers en uniforme.

Ces types sillonnaient les rues et les quartiers, ils sauraient ce genre de choses.

« Les inspecteurs, les bureaucrates avec leurs plaques dorées, leurs costards repassés, c'est pas eux, le problème, lui disait Billy. Le vrai problème, c'est ces foutus flics en bleu, ceux qui battent le pavé, qui remarquent que ta bagnole a rien à faire dans le quartier. Le type qui se rend compte que t'as fait deux fois le tour du pâté de maisons en ralentissant toujours devant le même immeuble. C'est lui, l'ennemi. »

Les uniformes se rapprochèrent. Et tous secouèrent la tête.

— Non, rien du tout. Essayez de voir avec l'UR.

— L'UR ? répéta Jazz.

— L'unité du renseignement. Ils s'occupent de tout ce qui est lié aux gangs, répondit un agent. Mais pour moi, ça ne colle pas.

— Pourquoi, tu es un expert dans le domaine ? rétorqua Hughes. Enfin, ça ne coûte rien de vérifier.

— C'est quoi l'idée ? intervint un second flic. Des graffitis, il y a en a partout en ville, et beaucoup se ressemblent.

Jazz leur fit alors part de la découverte de Connie.

— Nom de Dieu, reprit le premier. Voilà que c'est la copine qui joue les profileurs, maintenant ? Si ça continue, on va confier l'enquête à l'école primaire du quartier.

— Du calme, lança Hughes avant de se tourner vers Jazz. Envoie-moi la photo de Connie par mail et je demanderai à l'UR d'y jeter un œil.

— Je n'ai vu Ugly J nulle part ici, mais ça ne veut rien dire. Il semblerait que l'inscription soit ajoutée plus tard.

— On installera une caméra cachée. Et je vais m'arranger pour que des agents en civil patrouillent après notre départ. Qui sait ? On aura peut-être un coup de chance. Je chargerai quelques unités de faire un tour du côté des anciennes scènes de crime. Juste au cas où.

Jazz fixait les rails du métro.

— Dites-m'en plus sur cette ligne... S, c'est ça ? S, ça correspond à quelque chose ?

— Succincte, ironisa l'un des flics.

— À New York, les lignes sont désignées par des lettres, tout simplement. Il se peut que ce soit l'initiale de « shuttle », navette. Elle est très courte et longe la 42^e Rue jusqu'à Times Square, qui se trouve deux avenues plus loin. Soit moins de un kilomètre.

— Elle présente une caractéristique spécifique ?

— Tout dépend de ce que tu entends par « spécifique ». En fait, sa particularité, c'est de n'en avoir aucune.

Jazz le regarda avec des yeux ronds, mais, avant qu'il ait pu lui faire répéter, Hughes poursuivit :

— À la différence des autres, la ligne S est triple. Celle-ci ne couvre qu'un de ses itinéraires. Il existe une autre ligne-navette dans Queens, entre Broad Channel et Rockaway Park, et une troisième à Brooklyn qui relie... C'est quoi, déjà, le tracé de la S à Brooklyn ? lança-t-il par-dessus son épaule.

Trois agents répondirent, mais la voix de l'un étouffa celles de ses collègues.

— Elle part de Franklin Avenue, passe par Park Place, puis rejoint Prospect Park.

« *Prospect Park ?* murmura Billy. *C'est un endroit pour moi, ça. Ha, ha, ha !* »

Jazz, pour sa part, était surtout sidéré par la platitude des noms qu'on lui énumérait et se surprit à rire malgré lui, en dépit de l'intrusion de Billy.

— Park Place ? Sérieusement ? C'est où, près de Grand Square ?

— T'es un marrant, toi, hein ? Non, Park Place, c'est là où on a trouvé la victime numéro... 7.

La numéro 7. Alias Marie Leydecker. Une jeune femme blanche de

vingt-sept ans. Violée, étranglée, éventrée. L'énumération finissait presque par ressembler à une check-list. Jazz se la rappelait à présent : il se souvenait d'avoir examiné la scène de crime. Plus de deux semaines s'étaient écoulées entre le meurtre de Leydecker et le suivant, celui du pauvre Harry Glidden, âgé de trente et un ans. L'avocat fiscaliste barbant avait eu la gorge tranchée, mais la suite concordait : une variation sur un même thème. À l'exception de la paralysie, qui avait débuté avec Glidden. Leydecker aurait-elle tenté quelque chose qui aurait ensuite poussé Hat-Dog à immobiliser ses proies ?

Hughes et lui quittèrent la station de métro, laissant les techniciens achever leur travail. Dans la voiture, Jazz s'enfonça sur son siège et regarda Manhattan défiler derrière la vitre. Même à cette heure tardive, le trafic stagnait dans les artères bouchées de la ville. Dans le lointain se profilait la silhouette du pont de Brooklyn – il connaissait son nom, à présent, et il éprouva une curieuse sensation de retour en terre connue. De l'autre côté de ces piliers, sa chambre d'hôtel et son lit l'attendaient. Il était éreinté.

— On a trop d'informations, décréta-t-il subitement. On dirait que ce type essaie de nous ensevelir sous les éléments, les théories et les suppositions. On croule sous les détails, à tel point qu'il devient impossible de distinguer l'essentiel.

— Voilà pourquoi je te voulais dans l'équipe, répondit Hughes. Pour éliminer le superflu.

— Vous avez déjà fait du beau travail, affirma Jazz, qui pesait ses mots.

Il avait bien relevé quelques traces, remarqué quelques indices ayant échappé à l'œil des enquêteurs, mais dans l'ensemble le NYPD et le FBI avaient abattu un boulot stupéfiant. Ils avaient accumulé une montagne – non, un massif – de preuves qu'ils avaient rassemblées et analysées, réduisant ainsi la liste des suspects potentiels de plusieurs millions à une grosse dizaine d'individus. Le tour de force l'épatait. Billy lui avait inculqué le respect autant que la méfiance à l'égard des autorités, en même temps que le mépris à leur égard. Jazz n'aurait jamais imaginé être un jour impressionné par leurs investigations. Billy lui avait trop souvent raconté avec quelle facilité il les avait bernés. Mais Billy ne s'était jamais aventuré à New York. Comment Green Jack, la Main de velours et l'Artiste s'en seraient-ils sortis face à la police de New York ?

Ugly J. L'Impressionniste. Hat-Dog.

Jazz médita sur ces trois entités. En admettant qu'il existe bel et

bien un lien entre elles, cela signifiait que Billy avait enfin décidé de se mesurer au NYPD.

Même au beau milieu de la nuit, un cordon de journalistes cernait toujours le 76^e commissariat. Hughes s'y attendait et fit passer Jazz par la porte de derrière.

Montgomery et Morales le conduisirent jusqu'à une salle de réunion encombrée de piles de papiers, de boîtes d'archives et d'ordinateurs portables en fin de vie. Une odeur de transpiration, d'encre et de café froid collait à la pièce. Jazz reçut un cours accéléré sur l'organisation du groupe d'intervention affecté à la traque de Hat-Dog et sur son fonctionnement.

Montgomery était aux commandes. Si une décision s'imposait, c'était le capitaine qui tranchait. L'affaire se déroulait sous sa juridiction, il avait supervisé le tout premier meurtre et c'était à ses inspecteurs qu'on demandait de mettre les bouchées doubles.

C'était d'ailleurs lui qui avait sollicité l'aide du FBI : Montgomery et Morales s'étaient rencontrés au cours d'une précédente enquête.

— Nous nous répartissons les tâches, expliqua-t-il. Comme mes hommes connaissent le quartier, ils s'occupent des enquêtes de voisinage, du quadrillage, etc. Nous nous partageons la collecte de preuves en fonction de l'appauvrissement des effectifs, quel que soit le moment.

— Quatre de nos agents – dont moi – sont assignés de façon plus ou moins permanente à ce groupe d'intervention, poursuivit Morales. Je peux appeler des renforts si nécessaire. Nous donnons un coup de main pour la synthèse des pièces à conviction quand il le faut. Le Bureau disposant de ressources d'analyse et d'outils informatiques plus performants, nous nous chargeons de rassembler et de traiter les données que nous livre le NYPD.

— Et du profilage, ajouta Jazz.

— Oui. Notre type de l'UAC a déjà tout vu. Tu as lu le rapport, j'imagine ?

Jazz avait effectivement consulté le profil établi par l'Unité d'analyse comportementale du FBI. Il partageait certaines de ses conclusions, pas toutes. Il préféra réserver son jugement, devinant que le sujet ne tarderait pas à être abordé.

Ils le menèrent ensuite vers le hall principal du commissariat, où l'effervescence était à son comble. Sur un énorme panneau blanc

adossé au mur était tracé un grand tableau, presque identique au document que lui avait apporté Hughes, avec cependant une différence non négligeable : des photos, prises sur la scène de crime, montraient les corps des victimes. À chacune d'elle correspondait un ensemble d'informations.

N°	Renseignements victime	Nom	Symbole	Date	Δ	Lieu	Remarques	ADN retrouvé
1	F/3/21	DI NOZZO, Nicole	Chapeau	11/06	/	Ruelle derrière Connecticut Bagels	Première victime	
2	H/B/40	SPENCER, Harold	Chien	25/06	14	Ruelle derrière Connecticut Bagels	Première pénectomie	
3	F/3/13	DONATO, Lucy	Chapeau	16/07	21	Emplacement parking sur Clinton Avenue	Chapeau sur hanche gauche	
4	H/B/52	FLORIO, Brian	Chien	02/08	17	Métro Liberty Avenue, sur Pennsylvania Avenue	Pénectomie	peau/ sang
5	F/3/14	VENTINOR, Aimee	Chapeau	21/08	19	Ruelle près de la 4 ^e Avenue		
6	F/3/33	GIBBS, Elana	Chien	07/09	17	Ruelle derrière Flatbush Avenue	Première éviscération. Intestins retrouvés dans unseau KFC près du corps	sperme
7	F/3/27	LEYDECKER, Marie	Chapeau	29/09	22	Angle de Park Place et Clarkson Avenue		cheveux
8	H/B/31	GLIDDEN, Harry	Chapeau	19/10	20	Bureau comptable de la victime	Première paralysie ; pénis abandonné sur les lieux	
9	H/B/40	HERRINGTON, Jerome	Chien	06/11	18	Toit, nord de Carolina	Pénis emporté	cheveux
10	F/3/25	ALLGOOD, Monica	Chapeau	20/11	14	Immeuble désaffecté face à l'église St James		
11	H/B/20	JORDAN, Chad	Chapeau	02/12	12	Voir victime n° 6	Pénis abandonné sur les lieux ; intestins dans seau KFC	poils/ cheveux
12	H/B/51	BCHLAN-GIR, Charles	Chien	12/12	10	Promenade Coney Island	Pénis emporté	Sperme
13	H/B/19	CANDLESS, Marvin	Chapeau	22/12	10	Sur un toit près de Luquet Street	Pénis abandonné sur place	
14	H/A/37	CHO, Gordon	Chien	29/12	7	Carnoll Park	seule victime non blanche	
15	F/3/28	RIGGS, Sheila	Chapeau	03/01	5	Ligne 9	Yeux manquants	en attente

— Le delta représente...

— Le nombre de jours écoulés entre les crimes, acheva Jazz qui

examinait le tableau. Le facteur delta diminue, ce qui signifie qu'il est de plus en plus à l'aise avec son mode opératoire. Il gagne en assurance.

« La préparation, y a que ça de vrai, Jasper, lui avait si souvent répété Billy. Un truc qui te demandera une heure, ou même dix minutes, faut passer un mois à l'imaginer. Mesure deux fois, mais découpe qu'une fois, voilà ce que j'dis toujours. À moins que t'aies prévu de tout découper, auquel cas, bon sang, tu sais plus où donner de la tête ! »

Un sentiment de pitié le submergea. Dans la traque d'un tueur en série, l'élément-clé consistait à chercher une logique, un schéma. Des éléments à relier entre eux, parfois souterrains, mais qui existaient. Le meurtrier était mû par certains facteurs déclenchants : il y avait ceux qui tuaient quand leur épouse avaient leurs règles. D'autres qui passaient à l'acte les jours de paie. Des types qui, avec la précision d'une horloge, frappaient toutes les trois semaines, ou les soirs de pleine lune, ou Dieu sait quoi d'autre encore. Et même lorsque l'horloge se déréglaît, une forme de récurrence émergeait toujours : dans le profil des victimes, dans la signature..., n'importe quoi.

Mais dans ce cas, rien ne sautait aux yeux de Jazz. Ces pauvres flics avaient consacré des mois à exhumer des données, à les inventorier, à les analyser, dans les couches sédimentaires de leurs bases de données. Et tout ce qu'ils avaient mis au jour, c'était un cadavre de plus sur... la quoi, déjà ? Ah oui, la ligne S.

— Comme tu peux le voir, déclara Montgomery, nous avons prélevé des échantillons d'ADN concordants à la fois sur les lieux des crimes portant le symbole du chien et du chapeau. Nous attendons encore de savoir si certains correspondent à des données du fichier. Tous les prélèvements pileux concordent : il s'agissait d'un homme blanc et brun. Ses cheveux ne sont pas teints. Mais rien de bien probant.

— Nous mettrons le tableau à jour demain matin, conclut Hughes. Et pendant que nous étions sur le chemin du retour, quelques-unes de nos équipes ont passé en revue des scènes de crime antérieures, à la recherche de ce fameux graffiti.

— Ah ? Et alors ?

— Ils l'ont identifié sur certaines, mais pas sur toutes. Et tiens-toi bien, seulement sur celles où les victimes ont été marquées du symbole du chien.

— Je ne suis toujours pas convaincue qu'il existe un rapport, intervint Morales.

— C'est déjà une piste, protesta Hughes. Enfin quelque chose qui

différencie les chapeaux des chiens. Ils n'ont trouvé aucun tag ressemblant à Ugly J sur les lieux des crimes du Chapeau.

— À moins qu'ils ne les aient pas vus, objecta Morales. Ou que les traces n'aient été effacées, ou recouvertes. En plus, ils ne les ont pas trouvées sur toutes les scènes des crimes du Chien.

— À moins qu'ils ne les aient pas vus, singea Hughes. Ou qu'elles aient été effacées, ou recouvertes.

Jazz bougonna. Encore une pièce isolée dans ce gigantesque puzzle de plus en plus confus. Cela ne lui inspirait absolument rien.

L'âge des victimes allait de quatorze à cinquante-deux ans. Les corps n'étaient pas toujours déplacés, cela dépendait des cas. Il arrivait que quelques jours à peine séparent certains meurtres ; pour d'autres, il s'agissait de semaines. Des pénis étaient sectionnés, puis emportés ou abandonnés... Des viscères retrouvés sur les toits, disparus, ou encore déposés à deux reprises dans des cartons KFC.

— Ce type doit avoir une passion pour cette enseigne de fast-food, ironisa quelqu'un derrière eux. Le meilleur restau de poulet grillé du quartier se situe à trois rues d'ici. Pour trouver un KFC, il faut remonter jusqu'à Fort Greene et...

— La ferme, trancha Montgomery.

Merci, pensa Jazz. Des entrailles. Des paupières. Des pénis.

Et maintenant, des yeux...

— C'est l'escalade, lâcha-t-il, regrettant presque immédiatement d'avoir parlé à voix haute.

Évidemment que c'était l'escalade. C'était le propre des tueurs en série : ils commençaient petit, lentement, puis élargissaient peu à peu leur champ d'action à mesure qu'ils prenaient confiance en eux. Et surtout, ils se rendaient compte que l'assouvissement du fantasme originel ne suffisait plus à satisfaire ce qui s'agitait en eux. Alors ils introduisaient de nouveaux éléments. Exactement comme les junkies, il leur fallait toujours plus de drogue pour se maintenir dans le même état de transe.

— Les pénis, les entrailles, les yeux... Qu'est-ce qui relie tout ça ?

— D'après le profil établi par le FBI..., reprit Montgomery.

— Oui, j'ai lu le profil.

Un rapport correct, mais le profilage avait ses limites. Il décrivait ce tueur comme un individu au sens de l'organisation aléatoire. Il déplaçait sans mal les corps et continuait à échapper à la police.

Néanmoins, il laissait derrière lui des scènes de crime brouillonnes. Jazz ne partageait pas cette opinion. Selon lui, le meurtrier était au contraire extrêmement organisé. L'apparent désordre des lieux ne trahissait pas un manque de contrôle, mais révélait plutôt l'absolue maîtrise de Hat-Dog. Il pouvait maquiller l'environnement à sa guise, le rendre aussi propre ou chaotique qu'il le désirait, et ce, quand il le souhaitait.

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

C'est un jeu, pour lui.

Il s'agissait d'un homme, c'était certain, puisqu'on avait retrouvé des traces de sperme sur certaines des femmes violées mais pas sur les victimes de sexe masculin. Eux n'avaient pas subi d'agression sexuelle. Alors...

— Il exprime sa domination masculine, murmura Jazz.

— Oui, on pense que c'est pour ça qu'il les émascule, renchérit Morales. Pour asseoir sa position de mâle dominant.

— Mais pourquoi en emporter certains et pas d'autres ?

— Il prend ceux des « chiens » et laisse ceux des « chapeaux ». Quant à savoir ce que ça signifie...

Les sourcils froncés, Jazz fixa le tableau jusqu'à ce que ses contours deviennent flous et que les lignes finissent par se brouiller. Est-ce que les choses sont comme ça dans la tête de ce type ? Est-ce que tout est confus, nébuleux, anarchique ? Est-ce pour ça que rien n'a de sens ?

Non. Ça, c'est ce qu'il veut nous faire croire, même de manière inconsciente. Il cherche à me convaincre que tout ça est illogique parce que, si c'était le cas, j'arrêteraï d'essayer de comprendre. À ce moment-là, il pourrait continuer d'agir à sa guise.

— Le mâle dominant, murmura Jazz, reprenant le fil de son raisonnement. Un chien dominant... Peut-être un chien fou... Un chapelier fou ?

— Oui, quelqu'un a suggéré ça il y a quelque temps, renchérit Montgomery. Vous vous souvenez de qui ? lança-t-il à la cantonade.

— C'est sans importance, assura Jazz, je réfléchis juste à voix haute. Tout ça a forcément un sens pour lui. À ses yeux, ça doit être la chose la plus évidente du monde.

Il scruta encore quelques instants le tableau blanc, puis se frotta les paupières.

— Expliquez-moi la suite du programme.

— Nous tenons une bonne dizaine de suspects, précisa Hughes. Des types qui correspondent au profil...

— Enfin, plus ou moins, nuança Morales.

— L'agent Morales trouve notre interprétation du profil un peu trop libre, ajouta Montgomery. Nous préférons y voir une manière de ratisser plus large. Et de mettre toutes les chances de notre côté.

— En tout cas, reprit Hughes, nous disposons d'un échantillon d'individus concordants. Dès demain, nous allons les interroger les uns après les autres, de façon à ce qu'aucun d'eux ne puisse se croiser. Chacun d'eux croira qu'il est notre seul suspect.

Jazz cautionnait cette méthode.

— Nous leur avons déjà signifié leur convocation.

— Et après ? insista Jazz. Vous comptez les faire mariner pendant une heure dans une pièce isolée, c'est ça ? Comme le coupable ne fermera pas l'œil cette nuit, vous espérez que le premier qui piquera du nez en vous attendant sera le bon ?

— C'est l'idée.

— Ça peut fonctionner, décréta Jazz avec un haussement d'épaules. Mais Hat-Dog agit de sang-froid. Si ça se trouve, il s'est endormi comme un bébé après votre appel.

— Nous utilisons tous les atouts que nous avons en main.

— Qui va mener les interrogatoires ? demanda Jazz.

— Moi, répondit Morales du tac au tac. Avec un inspecteur du NYPD. Un homme. Puisque notre meurtrier a des problèmes avec les deux sexes, nous avons l'intention de jouer là-dessus.

— Je veux être présent.

— Il n'en est absolument pas question, rétorqua Montgomery.

Le ton du capitaine indiquait qu'il avait l'habitude de se faire obéir, même des New-Yorkais blasés.

— D'abord, parce que je refuse de courir le moindre risque, poursuivit-il. Ensuite, parce que tu es une célébrité. Imagine que ces types te reconnaissent, tu imagines les conséquences sur la tournure de l'interrogatoire ?

Jazz s'apprêtait à riposter, mais Montgomery l'en dissuada d'un geste.

— Tu suivras la scène derrière une vitre, comme nous tous. Si ça ne

te convient pas, inutile que tu reviennes demain matin. Point final.

Jazz se tourna vers Morales, espérant qu'elle plaiderait en sa faveur, mais l'agent spécial secoua la tête.

— Il a raison, Jasper. Et tu le sais.

— Bon. Alors communiquez-moi toutes les informations que vous détenez sur les suspects. J'y jetterai un coup d'œil plus tard. Pour l'instant, je tombe de sommeil.

C'est seulement en le formulant à voix haute que Jazz prit conscience de son épuisement. Environ quinze heures plus tôt, il était assis par terre dans l'ancienne chambre de son père à discuter avec Connie. Depuis, les rebondissements s'étaient succédé au point qu'il semblait même incapable de se rappeler le déroulement de la journée.

— Oui, bien sûr, acquiesça Hughes. Je vais te raccompagner.

Hughes resta à l'hôtel avec lui. Hat-Dog savait maintenant que Jazz participait à l'enquête. Un nouvel assassinat, a fortiori celui du fils Dent qui les aidait sur l'affaire, serait bien la dernière chose dont le groupe d'intervention avait besoin. L'inspecteur s'installa sur le lit d'appoint déplié au fond de la pièce, tandis que Jazz s'isolait dans la salle de bains pour appeler Connie.

Elle ne décrocha pas. Son père lui aurait-il confisqué son téléphone ? Il lui laissa un bref message, avant de conclure : « Tu me manques. Je t'aime. »

Et alors qu'il raccrochait, il s'interrogea. Depuis quand pouvait-il dire « je t'aime » avec une telle facilité ? Au début, il butait, trébuchait sur les mots, et voilà qu'à présent, il parvenait à les susurrer à un répondeur. Était-ce un bon ou mauvais signe ? Les deux éventualités étaient possibles. Peut-être que les paroles lui venaient très facilement parce qu'elles étaient sincères.

Ou parce qu'elles ne l'étaient pas du tout et que – comme pour tous les mensonges dont on finit par se convaincre – elles devenaient de plus en plus faciles à répéter.

Il se glissa sous les couvertures. C'était mieux ainsi, il le savait, soulagé de cet éloignement forcé. Maintenant que des centaines de kilomètres le séparaient de Connie, restée en sécurité à Lobo's Nod, Jazz pouvait la désirer, la convoiter et se montrer aussi faible qu'il le voulait. Tant qu'ils demeuraient loin l'un de l'autre, personne ne courrait de risque. Une très bonne chose.

Les ronflements de Hughes emplissaient déjà la chambre. Même si le simple fait de songer à Connie l'excitait un peu, Jazz sombra aussitôt

dans le sommeil.

Connie fixait son téléphone indiquant un nouveau message. De Jazz. Elle s'était surprise à laisser l'appel de son petit ami basculer directement sur la messagerie.

Mais décrocher aurait précipité une réaction en chaîne : Jazz aurait tout de suite deviné que quelque chose clochait. Impossible de l'abuser. Cet instinct effrayant, ce sixième sens infallible, lui permettait de sonder les esprits, de lire entre les lignes. Alors elle aurait fini par lui parler des SMS et il lui aurait fait la morale : « Connie, c'est trop dangereux. Appelle G. William ! » Connie n'avait pas l'intention de rester sur la touche. Pas cette fois.

J'en suis capable, moi aussi. Je peux me rendre utile. Au fond, c'est moi qui ai sauvé Jazz des griffes de l'Impressionniste. C'est moi qui ai découvert l'indice concernant Ugly J à Brooklyn. Je peux le faire.

Naturellement, elle se montrerait prudente. Plus que prudente, d'ailleurs, d'une vigilance à toute épreuve. Elle irait même jusqu'à avertir Howie, afin de tenir quelqu'un informé de ses faits et gestes... Une conduite responsable. Elle allait bientôt avoir dix-huit ans, presque une adulte aux yeux de la loi. Qui pouvait lui reprocher de vouloir se débrouiller seule ?

G des infos sur ton copain

Simple. Efficace. Impossible de résister à la tentation d'en apprendre davantage.

Et qui sait...

Dans un recoin de sa tête, la petite voix de la raison s'agitait en marge de ses réflexions. Connie voulut la chasser, même si elle devinait déjà ce qu'elle avait à dire.

Qui sait... Avec tout ça, tu pourrais finir à la télé. Comme dans une émission de télé-réalité, mais nettement plus prenante, parce que c'est la réalité. Et ensuite...

Tais-toi.

C'est peut-être comme ça que tu te feras remarquer et que tu deviendras célèbre.

La petite voix, sur ces mots, disparut. Connie fit mine de ne pas

l'avoir entendue.

Convaincre ses parents de lui permettre une sortie relevait de la mission impossible. Mais le corbeau lui avait donné sa première instruction : « Retourne là où tout a commencé. » Connie savait que ce « là » ne désignait pas sa chambre, où il ne se passait jamais grand-chose d'intéressant.

Malgré l'heure tardive, Howie était sans doute encore debout. Elle composa son numéro, et, alors qu'elle se résignait déjà à lui laisser un message, il décrocha à la quatrième sonnerie.

— Je suis un peu occupé, là, Connie, déclara-t-il vivement.

Elle jeta un regard à la pendule. Presque 23 heures.

— Occupé à quoi ? Te tripoter ?

— Hé ! s'écria-t-il. N'importe quoi. Je préfère attendre de trouver la personne idéale, et cette personne n'est certainement pas moi.

— Arrête ton baratin, Howie. Tu dégaines la main droite à la vue du soutien-gorge de ta mère.

— Faux. Archi-faux. D'abord, ma mère n'a que des sous-vêtements de mamie, OK ? Des trucs fonctionnels. Asexués. Rien à voir avec le modèle affriolant que tu nous as montré l'autre soir, quand on est sortis manger des hamburgers chez Grasser.

Les joues de Connie s'empourprèrent.

— Howie ! Tu louches sur mon décolleté, maintenant ?

— Désolé, mais quand on porte un soutien-gorge rouge sous un tee-shirt blanc, c'est un risque à prendre. Dans ce cas précis, tu ne peux vraiment pas m'en vouloir.

Connie songea qu'elle devrait désormais faire plus attention à ses tenues en présence de Howie. Elle aimait s'apprêter, se sentir séduisante, mais l'idée qu'un de ses meilleurs amis scrute ses sous-vêtements ne lui plaisait guère.

— Et de toute façon, poursuivit Howie, je suis occupé, parce que je fais justement tout le contraire de me tripoter.

— C'est-à-dire ?

— J'espère conclure avec la tante de Jazz, affirma Howie avec un aplomb aussi stupéfiant qu'hilarant.

— Pardon ?

— Elle est canon, répliqua Howie. Dans le genre femme mûre, mais

superbe quand même, tu vois ? Un peu cougar. Du style... maman sexy ? Et comme, en plus, Jazz n'est pas d'accord, ça lui donne un côté « fruit défendu » qui m'émoustille encore plus. Impossible de me calmer. Je suis... esclave de mes passions.

Connie écarquilla les yeux.

Howie... et la tante de Jazz ? La sœur de Billy Dent ?

— D'où ça sort, cette histoire ?

— Pour l'instant, l'histoire est au point mort, mais j'y travaille. Je suis chez eux pour border l'affreuse grand-mère raciste et je fais appel à mes meilleures techniques. Crois-moi, c'est dans la poche. Personne ne résiste bien longtemps au charme de Howie Gersten.

— Rappelle-moi qui a succombé à ton charme, Howie ?

— J'avoue, pour l'instant, c'est purement théorique, mais j'ai bon espoir, là.

— Si tu pouvais oublier deux minutes ce que tu as au-dessous de la ceinture, j'ai un service à te demander.

— La réponse est oui, répondit solennellement Howie. Je veux bien t'aider à travailler ton style « street ».

— Bon Dieu, Howie...

— Attends, on dit plutôt « look urbain », non ? Je ne suis plus très sûr. Bref, je veux bien t'enseigner, petit scarabée. Ou « béscara ».

— Sois sérieux une seconde. J'ai besoin de tes conseils dans ton domaine de prédilection.

Avant que Howie ait pu suggérer « Séduire les femmes de tous âges », Connie clarifia :

— Je voudrais faire le mur.

— Comment as-tu pu atteindre l'âge canonique de dix-sept ans sans apprendre à sortir de chez toi en douce ? s'étrangla Howie. Avec une chambre au rez-de-chaussée, en plus ! Tu n'as même pas de treille à escalader ou de marches grinçantes à descendre.

— Oui, mais moi je n'ai pas de voiture. Une fois dehors, je ne peux aller nulle part.

— Ah..., ricana Howie. Je vois que mademoiselle a besoin d'un carrosse.

Une heure plus tard, elle enjambait sans bruit sa fenêtre, se glissant dans la nuit glaciale de janvier, s'efforçant de ne pas claquer des

dents. Sur les conseils de Howie, elle avait lubrifié les pommelles avec de la crème pour les mains (un produit de qualité à quinze dollars le flacon), afin d'actionner les battants le plus discrètement possible. Howie avait beau être un clown de compétition, après des années passées sous la surveillance de parents surprotecteurs, il avait développé un sens de l'évasion spectaculaire.

Connie se faufila à travers le bosquet de sapins, au fond du jardin, et attendit. Très vite, la vieille guimbarde de Howie se profila à l'horizon, moteur et phares éteints. Elle n'était pas convaincue de la nécessité de telles précautions, mais Howie s'était montré formel.

Tandis que la voiture approchait en roue libre, gagnant de la vitesse au fil de la pente, Connie bondit de sa cachette et se mit à trotter pour la rattraper, puis s'engouffra dans l'habitacle.

— Referme la portière ! siffla Howie. Ferme, je te dis.

Connie s'exécuta et reprit, à bout de souffle :

— C'est ridicule. Tu as fait tout ça juste pour pouvoir t'en vanter plus tard.

— Tu préfères que tes parents voient ou entendent un véhicule passer devant chez eux à cette heure-ci ?

— Ils dorment.

— Les gens se réveillent parfois, figure-toi.

Lorsque la maison des Hale eut disparu dans le rétroviseur, Howie remit le contact et alluma les phares.

— On n'est pas mignons tous les deux ? commenta-t-il. Comme dans *Miss Daisy et son chauffeur*. Où dois-je vous conduire, madââme ?

— Miss Daisy était une femme blanche qui avait un chauffeur noir. Tu confonds tout. Et je ne suis pas encore certaine de notre destination.

Avec des phrases courtes, heurtées, Connie résuma sa découverte du graffiti sur la scène de crime, suivie par les étranges SMS anonymes. Sous la lueur blafarde des lampadaires mal orientés, Howie pâlit à mesure qu'elle poursuivait.

— Connie, je ne sais pas si tu as pété les plombs ou si le côté barge de Jazz est en fait une MST, mais tu deviens dingue, là. On ne plaisante pas avec ce genre de choses. Laisse faire la police. C'est du ressort de G. William.

D'après Jazz, Howie commençait toujours par réagir de cette manière avant de céder. Elle espérait pouvoir faire preuve de la même

force de persuasion.

— Je compte juste mener une petite enquête préliminaire, expliqua-t-elle.

Les mots sonnaient juste. Formels, professionnels.

— Ensuite, je pourrai aiguiller G. William sur la bonne piste.

— Connie : un malade, peut-être même un tueur en série, s’amuse à t’envoyer des messages et toi, tu cherches à « aiguiller » les flics ? Tu es cinglée. Complètement. Niveau stupidité, c’est du Jazz pur jus.

— Arrête-moi si je me trompe, mais tu t’es introduit à la morgue par effraction avec lui, non ? Moi je ne te demande pas de faire quelque chose d’illégal, que je sache.

— Jazz est mon pote.

— D’accord, alors imaginons qu’il m’a contaminée avec sa « potitude ».

À peine eut-elle achevé sa phrase qu’elle la regretta aussitôt. Hilare, Howie la regardait avec de grands yeux réjouis, une salve de blagues salaces sur le bout de la langue.

— Howie, on a compris, coupa-t-elle. Contaminée, MST, ha, ha, ha. On peut admettre que tu as sorti la vanne du siècle et passer à autre chose ?

— Rabat-joie, bougonna Howie, dépité.

Connie s’en voulut presque de le priver de son plaisir. Les jeux de mots étaient sa raison de vivre. Le jeune homme mit son clignotant et quitta le lotissement où résidaient les Hall pour rejoindre la route vers le centre-ville.

— Souviens-toi, c’est de Jazz qu’il est question, lui dit-elle. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour lui.

— « J’ai des infos sur ton copain », cita Howie. Ça pourrait venir de n’importe qui. Du crétin qui sait où Jazz achète ses sous-vêtements en passant par cette ordure de Weathers qui espère lui soutirer une déclaration. Le numéro était masqué : c’est peut-être quelqu’un des environs. C’est sûrement le cas, d’ailleurs.

Connie n’avait pas envisagé les choses sous cet angle. Mais ce fouineur sans scrupule de Doug Weathers était bien du genre à manigancer un jeu malsain pour la piéger dans une situation compromettante, qu’il étalerait en gros titre de sa feuille de chou : LA COPINE DU FILS DENT S’ENCANAILLE ! Ou, plus probablement, pour tenter de lui extorquer une interview.

— Si c'est lui, lâcha-t-elle avec mépris, il va voir ce que c'est qu'une fille en colère, mon frère.

— J'aime quand tu m'appelles « mon frère ».

Ils échangèrent un sourire complice.

— Ça signifie que tu acceptes de m'accompagner et de m'aider à remonter cette piste ?

— Eh bien... Puisque tu t'obstines à jouer les casse-cou, mieux vaut que je te surveille de près. C'est ma destinée en ce bas monde, on dirait. De toute façon, Sam est déjà couchée.

— Sam ? C'est elle qui t'a demandé de l'appeler comme ça ?

— C'est le diminutif que je lui donne. Donner des petits noms aux filles, c'est non seulement charmant mais, en plus, ça crée des liens. J'ai lu ça sur Internet, ajouta-t-il avec un regard entendu.

Connie fondit instantanément. Howie était parfois si pathétique qu'il en devenait presque touchant. Impossible de s'agacer ou de lui en vouloir bien longtemps. Elle tendit la main avec l'intention de lui tapoter l'épaule, mais il eut un mouvement de recul.

— Hé, doucement !

— Je ferai attention, assura-t-elle avant de lui caresser le bras avec une telle douceur que même ses vaisseaux hémophiles n'émirent aucune objection.

— Tu es vraiment quelqu'un de bien, Howie.

— Ça t'ennuierait de le répéter à Sam ? J'ai aussi lu que les filles se faisaient davantage confiance entre elles.

— Si tu me donnes un coup de main ce soir, soupira Connie, je te promets de faire remonter ta cote.

Mais Connie n'avait pas beaucoup d'espoir. Les chances pour que Howie séduise une femme comme Samantha semblaient inexistantes. D'un autre côté, on avait déjà vu plus bizarre.

— Yes ! s'écria Howie avec un geste victorieux. Alors, qu'est-ce qu'il racontait ce SMS, déjà ?

— « Retourner là où tout a commencé ».

— Mais encore ? demanda Howie en fronçant les sourcils. Où quoi a commencé ?

— Je me posais la même question. Mais puisqu'il s'agit de Jazz, c'est sans doute une allusion à son passé.

— La maternité où il est né ? suggéra Howie.

— Ça me paraît un peu littéral. Je penchais plutôt pour sa maison.

— Mais j'en viens... Oh, je vois, se reprit Howie, l'air grave. Pigé.

Il fit demi-tour et écrasa l'accélérateur.

L'horloge du tableau de bord de Howie avait la particularité d'avancer d'un peu plus de quatorze heures (treize l'été). Puisqu'elle indiquait 15 heures, il devait être environ 1 h 20 du matin lorsqu'ils s'immobilisèrent devant le terrain où se dressait autrefois la maison Dent. Pas celle de ses grands-parents, que Jazz habitait aujourd'hui. Non, cette allée de graviers qui crissaient sous les pneus de la veille Toyota avait appartenu à Billy Dent en personne.

Don't go chasing...

Toi aussi, Connie, tu t'aventures du côté des chutes d'eau, du côté... de chez Billy ? Pourquoi exhumer la folie de ces lieux, pourquoi sonder leurs remous ?

Les branches dénudées des arbres semblaient empoigner la voiture au passage, comme possédées par le spectre de William Cornelius Dent.

Connie, arrête de te faire ce genre de réflexions.

— Tu as la permission de quelle heure ? demanda-t-elle à Howie, cherchant un prétexte pour briser le silence.

— Mes parents pensent que je passe la nuit chez la grand-mère de Jazz.

— Hein ? Tes parents ? Ceux qui ne supportent pas de te perdre de vue une seule seconde ?

— Ils savent que Jazz n'est pas là. Ça les tranquillise.

— Mais... et sa tante ? s'exclama Connie, choquée.

Les Gersten ? Laisser leur fils affolé par ses hormones seul avec une femme plus âgée ?

— Ils s'imaginent que Samantha est une vieille décrépète. Peut-être parce que c'est la version que je leur ai sortie... Difficile à dire. Bon sang, je n'étais pas revenu ici depuis une éternité.

De la maison d'enfance de Jazz, il ne restait qu'une série de piquets reliés par des rubans en plastique. PROPRIÉTÉ PRIVÉE, scandait un premier panneau. DÉFENSE D'ENTRER, ordonnait un second.

Enfin, un troisième résumait la situation : SITE CONDAMNÉ.

Condamné, oui. Dans tous les sens du terme.

À l'emplacement de l'ancienne maison, on n'apercevait plus qu'un vide béant, stigmaté défigurant le paysage. Après l'incarcération de Billy, le riche père de l'une des victimes avait racheté la propriété aux enchères. En grande pompe, devant un parterre avide de caméras, il l'avait fait raser par des bulldozers et réduire en cendres. À l'époque, Connie n'habitait pas encore Lobo's Nod, mais Jazz le lui avait raconté. Il avait vu sa maison partir en flammes en direct à la télévision, aux informations du soir.

— Jazz et moi, on a regardé ça ensemble, expliqua Howie d'une voix à la fois lointaine et rageuse, les yeux rivés sur le pare-brise. On avait l'impression d'assister à une fête foraine. Les gens se comportaient comme à une kermesse de village, avec barbecue géant. Ils avaient apporté de quoi se faire griller des saucisses et des marshmallows. Et même des tireuses à bière. C'était hallucinant. Comme si réduire cette maison en cendres avait pu ramener les victimes.

Connie tendit à nouveau la main vers lui, et, cette fois, Howie ne grimaça pas. Elle effleura sa nuque, craignant son éternelle fragilité.

— Tu es le meilleur des amis, assura-t-elle.

— Je sais, répliqua-t-il avec un rire sardonique. Pourquoi est-ce que tout le monde se croit obligé de me le répéter ?

À cela, Connie ne sut que répondre.

Howie coupa le contact sans éteindre les phares qui rasaient la terre brûlée et le cratère de l'ancienne cave.

— Qu'est-ce que tu espères trouver ici ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Elle sortit de la voiture et jeta un regard autour d'elle. Ou qu'elle se tournât, des haies et des rangées d'arbres bouchaient l'horizon. De part et d'autre de ces limites, c'était à peine si elle distinguait quelques toits. Ceux des voisins de Billy Dent.

« Lorsqu'on l'a envoyé en prison, ils se sont empressés de planter tout ça, lui avait raconté Jazz. Comme si cacher la vue du terrain suffisait à faire oublier ses crimes. »

Howie la rejoignit au bord des fondations. Quelques morceaux de parpaings calcinés subsistaient dans les décombres. Sous le halo jaunâtre des phares, on voyait des bouteilles gisant aux côtés de

canettes vides, de paquets de chips et de ce qui ressemblait à des préservatifs usagés.

— J’imagine que les gens viennent jusque-là pour être tranquilles, commenta-t-il. Ici, ils sont sûrs que personne ne les dérangera. C’est drôle, ajouta-t-il en inspirant profondément, l’odeur de brûlé persiste encore. Même après trois ans.

Connie s’accroupit près du rebord. Il la rattrapa brusquement, mais elle se dégagea.

— Ne t’en fais pas, je ne tomberai pas.

— Je crains surtout un éboulement.

— La terre est gelée. Aucun danger.

Des traînées de buée blanche s’échappaient de ses lèvres.

— Tu parles, répliqua Howie en réprimant un frisson. Le lieu est mal choisi pour dire ce genre de choses. Je n’ai jamais cru aux démons ou aux fantômes, mais s’ils existaient, c’est sûrement là qu’ils se réuniraient.

— Je te protégerai, mon grand, lança Connie avec un grand sourire.

— C’est gentil. Que disait le texto suivant ?

— Ça, annonça-t-elle en lui montrant son portable :

cerise. levant. jasper. fond

— Ça n'a ni queue ni tête, s'emporta Howie.

Son exaspération sembla un instant chasser ses angoisses. Il se mordit la lèvre, doucement, mais Connie vit tout de même un bleu se former sous sa peau. Il décrivit des cercles sur l'herbe brunâtre, tout en observant les alentours.

— C'était vraiment stupide de venir jusqu'ici sans avertir personne. J'ai horreur des puzzles, des charades. Et des mystères. Et des énigmes. Et des...

— Ça n'est pas si compliqué, intervint Connie.

Elle se retourna, scrutant les ténèbres que seuls les phares de la voiture venaient percer.

— Je suis persuadée qu'il y a un cerisier dans le coin, reprit-elle. Il ne nous reste plus qu'à le trouver.

— Et ensuite ? On attend le lever du jour ? Pas question. Figure-toi que j'ai besoin de sommeil, moi.

Connie l'ignore, plissa les yeux et sonda l'obscurité qui engluait l'ancien jardin des Dent, à la recherche d'un cerisier. Avec sa chance, il y en aurait sûrement plusieurs.

Mais au fait..., songea-t-elle.

— Je ne suis même pas capable de reconnaître un cerisier, gémit Howie comme s'il lisait dans ses pensées.

Ils échangèrent un regard hébété un peu niais, avant de se jeter sur leurs portables respectifs. Connie, ceinture noire en recherche Google, leva son écran la première.

— Voilà, annonça-t-elle. Mais je ne vois qu'une description de leurs feuilles et...

D'un geste ample, elle désigna le terrain où se succédaient les silhouettes émaciées des arbres dépouillés.

— T'inquiète ! la rassura Howie avec un large sourire. Je me le rappelle, maintenant. Par ici.

Il désigna un arbre aux nombreuses branches assez proche du cratère dans le sol.

— Le voilà. Je me souviens parfaitement qu'à l'époque il se trouvait derrière la maison. Enfin, du temps où il y en avait une.

Ensemble, ils approchèrent de l'arbre décharné. Perdu dans ses souvenirs, Howie en fixait les branches.

— Je me rappelle encore : on avait décidé d'y construire une cabane, souffla-t-il dans un murmure respectueux, comme s'il se trouvait dans une cathédrale. On devait avoir environ onze ans. Juste là, dit-il en levant une main tremblante. Et je me rappelle que son père nous encourageait. Il avait dit...

Howie se détourna, brusquement hors de lui.

— Merde ! Je n'arrive pas à croire que... Comment j'ai pu être aussi...

— Howie...

Connie le prit fermement par les épaules, espérant que le rembourrage de son manteau amortirait son geste.

— Howie, tu n'y es pour rien. Tu n'étais qu'un enfant. Tu ne pouvais pas savoir.

— Ce salopard !

Il serra les dents et grimaça, comme s'il mordait dans un citron. Connie ne l'avait jamais vu aussi bouleversé.

— Tu sais ce qu'il a dit ? Avec son grand sourire et son air de ne pas y toucher, il nous a sorti : « En v'là, une bonne idée, Jasper. Un garçon comme toi, faut qu'il ait son petit refuge à lui. Un coin où s'enfermer avec ses petits secrets. »

Et le frémissement de Howie fut tel, son récit si intense que Connie eut l'impression de revivre le souvenir avec lui.

— Sur le moment j'ai trouvé ça trop cool. Dire qu'à l'époque je m'imaginais que Billy était le père idéal. Qu'est-ce qui m'a pris ? Billy a gâché et sali tout ce que Jazz avait de normal et de bien dans sa vie.

Howie se dégagea des mains de Connie et se retourna. Ce n'était pas elle qu'il fixait, mais le cerisier.

— On a fini par se décourager parce que... parce qu'on était des gosses. Mais je parie que Billy imaginait déjà Jazz ramener des chats et des chiens errants pour les découper en morceaux. Ou même moi, tiens. Il espérait sans doute que je disparaisse un jour sans laisser de traces. Mais il l'aurait su, lui. C'était son rêve, non ? Son fantasme ? Que Jazz devienne comme lui.

— Ça l'est toujours, rectifia Connie avec douceur.

Howie hocha la tête.

— Tu veux que je te dise, Connie ?

— Quoi ?

— On ne peut rien faire pour arrêter Billy Dent. Pas seuls.

— Oui, je sais.

— Mais on peut anéantir ses espoirs. On pourrait le rendre fou de rage en sabotant ce qu'il désire le plus au monde ? On pourrait y arriver, tu ne crois pas ?

Connie songea à Jazz. Elle s'imagina l'embrasser, le toucher, et que lui la touchait. Elle repensa à la maladresse de leur premier baiser et à la fougue de tous ceux qui avaient suivi.

— Oui. On peut lui arracher son rêve, Howie. Empêcher Jazz de suivre sa voie...

Nous pourrions y arriver, pensa-t-elle, parce que c'est Jazz qui fera le plus gros. Personne d'autre ne pourra lutter à sa place, car les signes avant-coureurs du danger, les outils les plus redoutables se trouvaient enfermés dans un coin de sa tête. Un coin dont lui seul possédait la clé.

— On pourrait lui faciliter la tâche, insista Howie. C'est notre rôle, non, de faire en sorte que Jazz puisse mener une existence normale ?

— Je suis d'accord.

Elle lui prit la main. Avec leurs gros gants rembourrés qui les empêchaient de croiser les doigts, leur tentative parut presque comique. Aucune importance : seule comptait la sensation du contact. C'était un geste simple, un symbole de solidarité.

— Donc, c'est bien notre cerisier, poursuivit-elle après un silence.

— Exact. Reste à attendre le « levant ».

— Je me demande si ça ne signifie pas plutôt qu'on doit se tourner vers l'est.

Howie acquiesça et, après l'avoir brièvement serrée, lâcha sa main. Une fois devant l'arbre, ils s'orientèrent grâce aux boussoles intégrées à leurs téléphones.

— Et maintenant ? demanda Howie. L'indice suivant était « Jasper ».

— J'y ai bien réfléchi. Puisque les indices sont géographiques, je

pense que le cerisier est un point de repère. Pour trouver ce qu'on cherche, on devra sans doute s'éloigner d'une certaine distance. « Jasper » doit y correspondre. Quant à « fond », ça veut sans doute dire qu'il faudra creuser.

— Effectivement, ça paraît logique. Dans les chasses au trésor, on compte souvent les distances en pas. Mais combien faut-il en faire ? Un nombre qui corresponde à son âge, peut-être ? Dix-sept ?

Sans même attendre une réponse, Howie fit quelques enjambées vers l'est, en comptant à voix haute. Connie lui emboîta le pas tandis qu'il examinait le sol.

— La terre n'a pas l'air d'avoir été remuée, observa-t-il.

— Je suis certaine que ce qu'on cherche est enterré là depuis longtemps.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Connie n'aurait su expliquer pourquoi cette déduction lui paraissait logique.

C'était le genre de certitude que Jazz aurait énoncé avec le même aplomb, tout en étant capable de la justifier par des arguments évidents. Elle invoqua tout ce qu'elle possédait de Jazz en elle.

— Eh bien..., commença-t-elle.

Et d'un coup, tout lui apparut clairement.

— Regarde, expliqua-t-elle précipitamment, craignant que son idée ne lui échappe aussi vite qu'elle lui était venue, tel un insecte qui entre et ressort par la vitre d'une voiture. On ne sait pas qui mène cette chasse au trésor, mais il y a de fortes chances pour qu'il s'agisse de Billy ou de quelqu'un ayant un lien avec lui, non ? Or, à l'époque de son arrestation, les flics et les agents du FBI ont immédiatement débarqué en masse à Lobo's Nod. Ils ont campé ici pendant des semaines. Personne n'aurait pu approcher ce périmètre, et encore moins y enterrer quelque chose. Ce qu'on cherche a donc été enfoui ici au moins avant l'incarcération de Billy.

Howie approuva son raisonnement.

— Ça se tient.

Il sonda fermement le sol de ses grands pieds.

— D'autant que s'il y a bien quelque chose là-dessous, la terre a eu le temps de se tasser.

Connie se tourna vers le cerisier, qui se dressait à dix-sept pas de

Howie à l'ouest. Elle secoua la tête.

— Quelque chose cloche. Ça ne peut pas être là.

— Jazz a dix-sept ans. Et j'ai fait dix-sept pas, protesta Howie.

— En admettant que dix-sept soit le bon nombre... Réfléchis : la personne qui a caché cet indice ici n'avait aucun moyen de savoir quand il serait déterré. À moins qu'elle n'ait eut dès le départ l'intention de se manifester au moment où Jazz aurait dix-sept ans. Ce qui paraît absurde parce que...

— ... parce qu'entre-temps un événement aurait pu survenir et contraindre cette personne à commencer son petit jeu plus tôt, acheva Howie. J'ai compris. Alors, le nombre pourrait correspondre à l'âge de Jazz à l'époque où l'objet a été enterré ? Mais comment veux-tu qu'on le devine ? grommela-t-il avec un mouvement d'humeur.

— Allez, Howie, ce n'est pas le moment de boudier. Notre corbeau veut nous entraîner dans son jeu. Je suis certaine qu'on peut trouver la clé de l'énigme.

En tout cas, elle l'espérait. Et s'il ne s'agissait pas d'un jeu, mais d'une mauvaise plaisanterie ? Et si toute cette mascarade n'était qu'un piège destiné à attirer la copine et le meilleur ami de Jazz dans ce lieu isolé où ils risquaient...

— Le cerisier, souffla tout à coup Howie en se retournant. Onze ! Nous avons onze ans !

Avant que Connie ait pu l'arrêter, il rebroussa chemin de six pas. Il se mit alors à faire des bonds, extatique.

— C'est là ! À onze pas du cerisier. C'est l'endroit où il faut creuser.

Atterrissant lourdement sur ses pieds, il fit la grimace.

— Aïe ! Encore un bleu qui se prépare.

Il semblait si fier que Connie s'en voulut de le contredire.

— Non, Howie, je ne crois pas.

— On avait onze ans à l'époque où on a voulu construire cette cabane. C'est pour cette raison que Billy – ou un autre – a dû choisir le cerisier comme point de départ...

— Oui et tu as sans doute raison : c'est le nombre onze qui correspond au mot « Jasper ». Mais onze quoi ?

— Onze pas ! répéta Howie, agacé. Tu n'as jamais vu de film de pirates ? C'est toujours comme ça avec les cartes aux trésors : trois pas dans une direction, dix dans une autre...

— Mais les pas de qui, Howie ? Ceux de Billy ? De Jazz ? Les tiens ? Regarde-moi ces jambes de basketteur !

Howie baissa les yeux.

— Tu fais des pas de géants, insista-t-elle. Quand je suis à côté de toi, je dois marcher deux fois plus vite pour réussir à te suivre.

Howie poussa un long soupir qui flouta momentanément le bas de son visage.

— Nom de... Quelle blague ! Alors quoi ? On est censés deviner la pointure de Billy Dent, maintenant ? C'est ça, l'épreuve suivante ?

— Je suis certaine qu'il s'agit d'une mesure facile à mémoriser. Comme... le pied, par exemple. Pas le sien, mais l'unité de mesure. Un pied. Soit environ trente centimètres.

— Alors on a de la chance, conclut Howie en se précipitant vers le cerisier. Lorsque Connie le rejoignit, il s'était déjà adossé au tronc puis il avança avec précaution en direction de l'est, glissant un pied devant l'autre comme un funambule.

— Je chausse du 48,5. Ça correspond presque exactement à un pied.

— Tu connais ce genre de détails, parce que... ?

— Parce que tu sais ce qu'on dit des types aux grands pieds..., répliqua-t-il en haussant un sourcil. De quoi tu te plains ? Ça nous rapproche du but, non ?

— Sans doute.

Howie compta onze pas.

— Bon, ça doit être ça. Passe-moi ce bâton, là-bas.

Dans le noir, Connie repéra une branche au pied d'un arbre. Elle la lui apporta et le regarda tenter de l'enfoncer dans le sol gelé, poussant de grand rôles d'effort.

— Voilà... qui marque l'endroit... Enfin, à peu près... comme ça, on pourra revenir avec une pelle... Bon sang ! s'énerva-t-il en soufflant comme un bœuf, épongeant la sueur sur son front.

Connie poussa un soupir, puis lui prit le bâton des mains. Elle s'accroupit sur le sol et enfonça progressivement l'extrémité de la branche en la faisant tourner dans la terre.

— J'allais le faire, dit Howie.

— C'est ça.

— Tu me l'as pris des mains avant que j'aie pu...

— Bien sûr.

— Tu ne me crois sans doute pas, lança-t-il en lui emboîtant le pas tandis qu'elle se dirigeait vers la voiture. Je t'assure que j'allais le faire.

— J'en suis certaine.

Mais Connie avait déjà oublié Howie et ses pitreries. Elle ne songeait plus qu'à une chose : revenir ici en plein jour avec une pelle. À la lumière du soleil, le sol serait un peu moins froid et, donc, un peu moins dur. Elle s'imaginait déjà creuser...

Sans la moindre idée de ce qu'elle allait découvrir.

Au retour, Howie exécuta sa manœuvre de l'aller à l'envers : phares éteints et moteur coupé, il laissa sa voiture dévaler en roue libre la pente douce qui menait chez Connie.

— N'oublie pas de m'appeler demain, lui rappela-t-il en bâillant.

— Je m'apprête à sauter d'une voiture en marche, et toi, tu bâilles ? !

— On doit faire du deux et demi à l'heure, là, objecta-t-il, l'œil sur le compteur. Trois, grand maximum.

— Je t'appelle.

Elle bondit de la voiture et la suivit en courant afin de refermer la portière. Seule au beau milieu de la rue, elle se sentit soudain curieusement suspecte. Howie l'avait déposée (« infiltrée », avait-il décrété, exigeant l'emploi d'un jargon d'espionnage) trois maisons plus loin, au cas où le crissement des pneus réveillerait les Hall. Elle s'éloigna de la route et rejoignit discrètement leur maison. À l'exception de la veilleuse près de la porte d'entrée, tout était sombre. Silencieux.

Une fois encore, elle eut la sensation d'être observée. Pas par son père, ni par sa mère. Pas même par Whiz. Non. Elle éprouvait tout à coup l'impression ridicule que Billy rôdait tout près. Ridicule puisque Billy errait sans doute du côté de New York. De toute façon, il n'aurait pas été assez stupide pour s'aventurer du côté de Lobo's Nod, où il était connu comme le loup blanc.

Et s'il possédait des pouvoirs occultes qui lui conféraient le don d'ubiquité... ou d'omniscience ?

Elle secoua la tête, réprimant de justesse l'envie de se donner des claques. La fatigue finissait par la faire divaguer, et elle se comportait

comme une gamine apeurée.

Comme Howie l'avait promis, la fenêtre graissée se souleva sans un grincement. Avec un léger soupir rauque, Connie se hissa sur le rebord de la fenêtre avant de se glisser dans la pénombre familière et rassurante de sa chambre. Lorsqu'elle eut refermé le battant, la pièce lui parut soudain chaude et immobile. Elle savoura cette atmosphère quelques instants.

Dans un film d'horreur, songea-t-elle, c'est là qu'elle apercevrait un signe. Un indice. Un mot laissé par l'auteur des SMS, peut-être.

Ou bien une tête tranchée. L'un des doigts que l'Impressionniste avait dérobé à ses victimes. Ou encore...

Subitement, elle fut certaine que toute sa famille était morte.

Est-ce que ça n'est pas comme ça que ça se passe, dans les films ? On attire le héros hors de chez lui et puis...

Connie refusa d'y réfléchir davantage. La paranoïa bouillonnait dans ses veines, et elle lutta pour ne pas y céder, tandis qu'elle troquait ses vêtements contre un short et un tee-shirt.

Personne n'est mort. Il ne s'est rien produit. Ces trucs-là n'arrivent que dans les livres...

Mais aussi dans la réalité. Tout en essayant de s'en dissuader, elle se surprit à quitter sa chambre sur la pointe des pieds. Je vais dans la salle de bains. C'est tout. Juste à côté de la chambre de Whiz...

Elle approcha l'oreille de la porte de son frère. Rien. Elle l'entrouvrit légèrement, cherchant à étouffer le grincement. Pourquoi cette porte gémissait-elle seulement la nuit, lorsqu'il lui fallait à tout prix demeurer silencieuse ? Le halo des lampadaires qui filtrait par la fenêtre révéla une forme oblongue pelotonnée sous les couvertures.

Ça ne veut rien dire. Il est peut-être mort. Ou peut-être n'est-ce pas lui.

Arrête, Connie, tu es vraiment stupide.

Stupide ? Pas tant que ça. Après tout, Billy Dent a déjà fait pire, non ?

Malgré elle, elle se rappela le détail d'un crime qu'il avait commis sous le pseudonyme l'Œil de Satan. Avec elle, Jazz refusait de rentrer dans les détails des agissements de son père, mais la curiosité l'avait emporté. Connie avait mené sa propre enquête. Elle avait lu qu'une nuit, Billy avait assassiné deux femmes, puis les avait replacées chacune dans le lit de l'autre. Le lendemain, mari et petit ami avaient découvert le cadavre d'une autre.

Vas-y, tu peux y arriver.

Elle entra dans la chambre de Whiz. À mesure qu'elle approchait, elle fut soulagée de discerner la forme inerte remuer au gré de sa respiration profonde.

Les yeux de Whiz s'ouvrirent si soudainement qu'elle faillit hurler. Étouffant un cri, elle eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? souffla Whiz d'un air suspicieux, comme s'il la surprenait à lui voler sa tirelire.

— J'ai... cru entendre un bruit.

— T'es barge, siffla Whiz avant de se retourner sous les draps. Va-t'en.

J'aime mon petit frère et je suis heureuse qu'il n'ait rien, se dit Connie en regagnant sa chambre. Elle avait décidé de se répéter cette petite litanie jusqu'à s'en convaincre, mais elle s'endormit avant.

31.

Des lèvres effleurent les siennes

(oh, oui)

puis descendent

Pose tes mains

murmure la voix

encore une fois

Ses doigts

Oh

si chauds

Oh

Jazz fut debout très tôt. Non par choix ni par obligation, mais parce que Hughes le secoua brusquement en sifflant « Debout ! » d'un ton péremptoire dénué de toute bienveillance. L'inspecteur se tenait déjà prêt.

Empêtré dans ses draps, agrippé à son oreiller, Jazz jeta un regard ensommeillé à la chambre.

— Quelle heure est-il ?

— 7 h 05. L'interrogatoire du premier suspect commence à 8 heures et tu dois encore examiner son dossier.

Jazz grommela en replongeant sous l'oreiller. Hughes le lui arracha et le lança par-dessus son épaule.

Un quart d'heure plus tard, sur le chemin du commissariat, Jazz épluchait les cas de la dizaine d'individus soupçonnés dans l'affaire de Hat-Dog. Tous résidaient à Brooklyn, dans un périmètre établi englobant la quasi-totalité des lieux des meurtres. Il s'étendait de Coney Island, d'un côté, à la ligne S de Manhattan, de l'autre.

— Pourquoi Coney Island ? se demanda Jazz tout haut. Et pourquoi Midtown, à Manhattan ? Pourquoi sortir de sa zone de confort ?

— Concernant Midtown, on pense que l'occasion s'est simplement

présentée là-bas. La fille habitait tout près. Il se peut qu'il travaille dans le quartier, qu'il ait quitté le bureau très tard, puis qu'il l'ait aperçue...

Jazz marmonna une réponse, guère convaincu. Hat-Dog avait désormais trop d'expérience pour se laisser déborder ainsi. Il était trop organisé et trop réfléchi pour cela. Mais il arrivait parfois que les instincts se réveillent, hurlent et tambourinent, comme un animal prisonnier de sa cage. Et le seul moyen de les apaiser...

« *Y fallait que j'm'en fasse une* », se justifia le Paternel.

Voilà l'explication que Billy lui avait sortie, un soir à son retour, après avoir tué Cara Swinton. Il avait pourtant inculqué très tôt à son fiston de ne pas « chasser sur ses propres terres ». Cependant, une nuit, quelques jours après le treizième anniversaire de Jazz, Billy s'était contredit, faisant de la pauvre Cara sa première proie sur son propre territoire.

Motif : « *Y fallait que j'm'en fasse une.* » La pulsion. Le besoin. L'appétit.

— ... Coney Island, récapitulait Hughes. On pense qu'il était peut-être allé se promener...

— Certains de ces suspects sont-ils mariés ? l'interrogea Jazz, revenu dans le présent. Ou est-ce qu'ils ont des enfants ?

— Six sont mariés, quatre divorcés, un ou deux ont des copines. C'est ce que disait le profil, non ? Extrêmement organisé, sans doute marié ou entretenant une relation stable. Quatre sont pères de famille.

— Commencez par ceux-là.

— C'est prévu.

— Ils savent que vous les soupçonnez ?

— Non. Nous leur avons parlé de manière informelle. Ils avaient tous des raisons plus ou moins valables de se trouver aux abords d'un ou plusieurs des lieux, alors nous avons prétendu vouloir éclaircir quelques détails. On les met à l'aise, on fait en sorte qu'ils ne se doutent de rien, ajouta Hughes, sinistre. Et puis... on leur tombe dessus.

À leur arrivée, le commissariat s'était métamorphosé. Le chaos avait laissé place à un décor de film ou de série télé : deux écrans géants diffusaient en boucle un genre d'animation PowerPoint reprenant des images de pièces à conviction retrouvées sur les scènes de crime. Les barbes de trois jours avaient été rasées, les chignons tirés. Si la tension et la confusion demeuraient palpables, on les sentait muselées. Il

régnaît dans le bâtiment une atmosphère de cohésion parfaitement orchestrée. Les boîtes contenant les preuves avaient été empilées avec soin, et le tableau blanc de la victimologie corrigé avec un tel souci du détail qu'il semblait presque destiné à vous vendre un produit.

— Excellente idée, commenta Jazz. Regrouper les preuves et les exhiber sous le nez des suspects... Vos équipes ont-elles été briefées sur le comportement à adopter à leur arrivée ?

— Le silence va retomber d'un coup, et ils devront échanger des murmures discrets, expliqua Montgomery en s'avançant vers lui. Ne t'en fais pas, on connaît notre boulot. Un étalage d'indices et d'effectifs. Ils s'imagineront que nous savons déjà tout, même ce qu'on ignore encore.

— Billy trouverait ça désopilant.

— Peut-être, mais tous les serial killers ne sont pas comme ton père. Viens, reprit le capitaine en posant une main sur l'épaule de Jazz. Je vais te montrer les suites princières qu'on leur a préparées.

Il guida Jazz jusqu'à un sas d'observation. À travers une glace sans tain, ce dernier aperçut la salle d'interrogatoire : un minuscule placard humide aux murs fades, meublé d'une table et de trois chaises. Des cartons y étaient entreposés, sans doute pour parachever l'effet. Jazz se demanda si on les avait bourrés à l'aide de menus de traiteurs et de ramettes de papier vierge. Mais le détail frappant, c'est que tous portaient l'inscription HAT-DOG. En entrant dans cette pièce et après avoir traversé le « centre névralgique des opérations », le meurtrier serait si accablé par la montagne de preuves réunies contre lui qu'il finirait peut-être spontanément par avouer. Ou en tout cas, par commettre un faux pas.

C'était du moins le scénario, mais Jazz ignorait s'il avait une chance de fonctionner. La police avait un jour entendu Billy, dans le cadre de l'un des meurtres de Green Jack. *« Y pensaient m'avoir, lui avait-il raconté, mais tout ce qu'ils ont réussi à me prouver, c'est à quel point y z'étaient dans la merde. »*

Jazz sentit la sueur perler au-dessus de ses lèvres et l'essuya d'un revers de manche. Montgomery avait raison : tous les serial killers n'étaient pas comme son père. Billy ne respectait pas les règles : il était l'exception.

Tandis qu'il s'installait sur une chaise, songeant à l'interminable journée d'interrogatoires qui s'annonçait, Morales fit irruption dans la pièce. Elle avait revêtu un pantalon à pinces et un blazer sombre sur une chemise blanche boutonnée jusqu'au col, les cheveux ramenés en chignon serré.

— Un conseil de dernière minute ? lui demanda-t-elle.

Jazz se trouva à la fois flatté et rassuré qu'un agent fédéral expérimenté sollicite son opinion.

Il la détailla de bas en haut. L'allure presque asexuée de la tenue paraissait idéale. Hat-Dog présentait de sévères troubles avec les deux sexes. Une confusion des genres. Avec les femmes, les viols oscillaient entre une violence forcenée et un manque de conviction presque bienveillant. Quant aux pénectomies, elles trahissaient soit une peur, soit une affirmation de la puissance sexuelle du mâle. Bref, un type sévèrement détraqué, aurait résumé Howie.

L'approche sexuellement neutre semblait donc la plus judicieuse. Si, au cours de l'interrogatoire, Morales percevait la nécessité d'user de ses charmes, il lui suffirait d'enlever sa veste, de dénouer ses cheveux ou de défaire un ou deux boutons de sa chemise. Le cheminement inverse serait nettement plus complexe : le mauvais génie ne regagne jamais sa lampe facilement.

— Je vois que vous êtes parfaitement préparée, estima Jazz. Est-ce que Hughes sera avec vous ?

— Oui, il va jouer le rôle du flic revêche.

— Bonne chance.

Jazz s'enfonça dans son siège, imité par Montgomery ainsi que deux autres observateurs, dont un expert psychiatre consulté pour l'occasion.

— J'aimerais beaucoup m'entretenir avec vous, un jour, lui glissa ce dernier en tendant sa carte.

Avec un soupir, Jazz la rangea au fond de sa poche avec la ferme intention de la jeter plus tard.

Le premier suspect, un certain Duncan Hershey, portait un jean crasseux et un tee-shirt noir d'une propreté surprenante. Son manteau était suspendu à une patère, sur la porte, hors d'atteinte. Hershey avait les cheveux longs et mal coiffés, comme s'il ne savait qu'en faire et qu'il avait simplement cessé de les couper depuis un bon moment.

— Il a perdu son travail l'été dernier, environ deux semaines avant le premier meurtre, précisa Montgomery pour toutes les personnes présentes dans la pièce. C'est peut-être ce qui a provoqué chez lui un « déclic ».

Jazz avait déjà mémorisé tous les détails du dossier : individu mâle, blanc, trente-cinq ans. Marié depuis six ans, père de deux enfants de six et quatre ans. Jusqu'à son licenciement, il travaillait comme

contremaître dans le bâtiment. Depuis, il se contentait de missions d'intérim et de petits boulots. Il intéressait particulièrement la police car il avait participé au chantier où l'on avait découvert le corps de Monica Allgood : l'immeuble dont la porte avait été fracturée après l'intrusion pour tromper les enquêteurs.

Duncan ne paraissait pas particulièrement fatigué lorsque Hughes et Morales entrèrent dans la salle d'interrogatoire. La vieille ruse qui était censée pousser le coupable à se trahir en piquant du nez n'avait pas fonctionné. Ce qui, au bout de compte, ne prouvait strictement rien.

Il était penché sur un verre en plastique, qu'il avait presque entièrement vidé. Or, si Hershey était Hat-Dog, il venait de commettre une erreur de débutant : ne jamais boire ce que les flics vous donnent. D'abord parce qu'il peuvent ensuite vous refuser l'accès aux toilettes, histoire de faire monter la pression. Et puis...

— Vous avez terminé ? lui demanda Morales en désignant le gobelet.

— Oh, oui...

Sa voix sonna plus aiguë que Jazz ne l'aurait cru.

— Encore un peu d'eau ? proposa-t-elle avec l'affabilité d'une serveuse.

Hughes n'avait pas desserré les dents depuis son arrivée et feuilletait un dossier en soupirant.

— Non, ça ira, répondit Hershey avec un regard oblique à l'inspecteur.

— Alors je vous débarrasse...

D'un geste adroit du bout de son stylo, Morales repoussa le gobelet à l'extrémité de la table. Le mouvement parut parfaitement naturel, mais Jazz savait qu'elle évitait simplement de le toucher.

— Ce n'est pas lui, décréta Jazz. Il vient sciemment de laisser ses empreintes digitales et un échantillon d'ADN sur ce verre. Ça n'est pas notre suspect.

— Certains types se trahissent, lui rappela Montgomery. Ne sois pas si expéditif.

— Ce n'est pas lui, s'obstina Jazz en croisant les bras. Le meurtrier est bien plus intelligent que ça.

Ils suivirent le reste de l'interrogatoire jusque dans ses détails les plus assommants. Hershey ne disposait d'alibis que pour une partie

des meurtres. Ses souvenirs ne semblaient ni trop précis, ni trop vagues. En d'autres termes, il réagissait comme n'importe quelle personne convoquée dans un commissariat pour s'expliquer sur les derniers mois de sa vie. Si la police avait enfermé Jazz dans une petite salle en lui demandant « Où étiez-vous le lundi 2 septembre, vers 10 heures du matin ? », il était à peu près certain qu'il n'aurait pas su quoi répondre.

Les coupables, eux, savaient. Ils n'oubliaient rien. Ils vivaient dans la hantise d'être un jour contraints de justifier leur présence sur les lieux d'un crime. C'est pourquoi ils mettaient un soin tout particulier à élaborer leurs mensonges dans les moindres détails.

— Vous connaissez Coney Island ? gronda Hughes, plus maussade que la question ne le nécessitait. La promenade le long du bord de mer ?

Hershey ne se laissa pas démonter.

— C'est une blague ? Qui n'est jamais allé à Coney Island ?

— Vous y avez peut-être fait un tour en novembre dernier ? insista Hughes en se penchant d'un air menaçant vers Hershey, qui s'écarta imperceptiblement de la table.

— Doucement, intervint Morales, feignant d'apaiser son confrère d'un geste. Tâchez de vous rappeler, monsieur, et dites-nous si vous y étiez à cette période de l'année. Moi je préfère la morte-saison. Moins de touristes... J'y étais en octobre, d'ailleurs. Alors, ça vous revient ?

Hershey haussa les épaules.

— Difficile à dire avec certitude, mais c'est possible. Je me balade de ce côté de la ville... oh, deux ou trois fois par mois, vous voyez. Ma belle-mère habite Bay Ridge.

— Je comprends, répondit Morales en souriant.

Le ping-pong à deux vitesses entre Morales et Hughes se poursuivit durant une bonne heure, au terme de laquelle Hershey apparut las et agacé. Selon Jazz, une réaction typique d'homme innocent.

— Il pourrait s'agir d'un double jeu, tempéra Montgomery. Ces types se cachent constamment derrière des masques.

Ça, Jazz le savait bien. Lui-même plutôt versé dans cette pratique, il se flattait de voir clair dans le jeu des autres.

Et pourtant, ne s'était-il pas laissé abuser par Jeff Fulton, alias Frederick Thurber, alias l'Impressionniste ? Mais ce masque-là avait été forgé dans le plomb. Même les rayons X de Jazz n'avait pu le

percer.

Au même instant, Hughes se leva et s'étira ostensiblement, comme pour se décoincer les vertèbres. Le signal pour indiquer qu'il en avait terminé avec lui.

— Ce n'est pas notre homme, traduisit quelqu'un dans la salle d'observation.

L'un des agents du FBI.

Qu'est-ce que je vous avais dit ? se retint de répliquer Jazz.

Il n'en eut pas besoin. Montgomery braqua son regard sur lui en haussant les sourcils, comme pour lui concéder une manche.

— On aurait eu une sacrée veine de tenir le bon du premier coup, non ? lança le capitaine.

Vous auriez une sacrée veine de le tenir tout court, songea Jazz. Combien d'habitants comptait le quartier de Brooklyn ? Et la ville de New York ? Certes, le profil coïncidait, et le groupe d'intervention avait abattu un travail colossal. Mais ils cherchaient toujours un caméléon au beau milieu de la savane.

— Victime suivante ! ironisa quelqu'un.

— Quelqu'un veut du café ?

Jazz soupira.

Le soleil brillait déjà lorsque Connie se mit à creuser dans l'ancien jardin de Billy Dent. Très vite en nage, elle aurait mérité une pause, mais elle poursuivit sa besogne, dégageant la terre couche après couche. Malgré un froid glacial, la sueur ruisselait le long de son visage.

Un signal sonore persistant retentit et se répéta : trois bips, un silence, puis de nouveau trois bips, et ainsi de suite. Elle ignore le bruit et continua à pelleter.

Soudain, elle ressentit un choc.

Sa pelle avait heurté quelque chose de dur, et elle se pencha vers le trou, horrifiée de voir une touffe de cheveux et un lambeau de chair raclés sur un os d'une blancheur luisante à l'extrémité de son outil.

Bip-bip-bip.

Don't go chasing...

Un corps. Un corps se trouvait enfoui là.

Elle déglutit mais s'obstina, prenant soin de ne plus effleurer la dépouille. Mieux valait pour la police qu'elle soit intacte.

Bip-bip-bip.

Elle dégagea la terre autour de la tête et ravala un cri de terreur.

Bip-bip-bip.

C'était Jazz.

Elle exhumait Jazz, enterré dans son propre jardin. Ce visage... elle l'aurait reconnu entre mille. Ce nez, ces lèvres...

Mais comment ? Comment aurait-il pu rester dissimulé ici durant tout ce temps ? Mais alors... si c'était vraiment Jazz, au fond de ce trou, avec qui... avec quoi... était-elle sortie pendant tous ces mois ? Qui avait-elle embrassé ? Avec qui avait-elle failli coucher ?

Elle fit un pas en arrière, lâcha sa pelle lorsqu'une main se plaqua sur sa bouche. Elle voulut hurler, puis ouvrit les yeux et, presque sans y réfléchir, tendit le bras pour faire taire le réveil, l'interrompant au milieu de son bip-bip-bip.

Mon Dieu, pensa-t-elle en effleurant sa poitrine, où son cœur tambourinait à la même cadence que dans son rêve. *Oh... merci mon Dieu.*

— Regardez qui s'est enfin décidé à descendre, lança sa mère sur un ton enjoué lorsque Connie apparut sur le seuil de la cuisine.

Le reste de la famille était déjà réuni autour de la table. Son père portait une cravate, signe qu'il s'apprêtait à se rendre au bureau, même un samedi. Quelle horreur ! Le seul travail que Connie se voyait accomplir le week-end, c'était une représentation le dimanche matin à Broadway.

— Je te trouve bien silencieuse, ce matin, remarqua M. Hall tandis qu'elle arrosait de lait son bol de céréales.

— C'est parce qu'elle a fait des allées et venues dans la maison toute la nuit, l'informa Whiz.

Connie lui jeta un regard mauvais.

— Comment ça ? demanda son père en s'éclaircissant la gorge avant d'observer sa fille avec un intérêt soudain.

— J'ai été réveillée par un bruit étrange, mentit-elle. J'ai cru entendre quelque chose dans sa chambre, je suis donc allée vérifier. En fin de compte, j'aurais dû laisser le monstre te dévorer, dit-elle à

Whiz.

— Tu veux voir un truc monstrueux ? répliqua son petit frère en approchant son index de sa narine.

— Wisdom ! siffla sa mère. Si tu fourres ce doigt dans ton nez, je te garantis qu'il tombera, compris ?

Whiz haussa les épaules et revint à ses œufs brouillés, qu'il s'obstinait à assaisonner d'un mélange répugnant de ketchup, de moutarde et de sauce soja.

— Eh bien, qu'est-ce que c'était ? insista M.Hall, manifestement décidé à en savoir davantage.

Connie ne cacha pas son exaspération alors même que la tournure de la conversation la terrifiait. Son père s'était-il aperçu de son escapade nocturne de la veille ?

— Aucune idée. Sans doute un craquement, voilà tout. Je l'ai peut-être rêvé, ou le plancher aura grincé. Ou alors c'était le vent.

M. Hall marmonna quelque chose, puis consulta sa montre. *Bon*, se dit Connie, *un parent de moins sur les bras*. Sa mère était employée par une annexe de l'université de l'État, à Tynan Ridge, mais ne travaillait jamais le week-end. Si elle entendait s'échapper de la maison, Connie allait devoir trouver un moyen de se débarrasser d'elle et de son petit frère. Howie avait déjà mis son impatience à l'épreuve en lui envoyant un message (« Prête ? ») accompagné d'une photo de lui, Avec son look champêtre et son expression déterminée, sa salopette et sa grande pelle, il ressemblait au fermier d'*American Gothic*, le célèbre tableau de Grant Wood.

Après le départ de son père, Connie se glissa dans la chambre de Whiz, où celui-ci était aux prises avec une créature vaguement semblable à un dragon sur sa Xbox.

— J'ai besoin d'un service, commença-t-elle.

Whiz fit mine de l'ignorer. Et à ce petit jeu, il pouvait se montrer particulièrement doué. Connie fit une seconde tentative.

— Il faut que tu m'aides. Je voudrais que tu t'arranges pour que maman t'emmène au centre commercial.

Le plus proche se situait à une demi-heure de voiture. Connie aurait préféré qu'ils s'absentent pour la journée, ce qui lui aurait laissé le temps de filer, creuser et revenir sans que son absence soit remarquée. Mais en admettant que sa mère se contente de déposer son frère là-bas, Connie pourrait tout de même faire le mur, même si elle était certaine d'écoper d'une nouvelle punition à son retour.

— Pas envie, trancha Whiz, qui maniait son épée virtuelle avec une précision diabolique.

Distraitement, Connie se demanda si Billy avait un jour possédé une console.

— Mais si. Il y a ce nouveau film qui vient de sortir...

— Déjà vu.

— ... et que tu tiens absolument à revoir.

Whiz appuya sur le bouton Pause et adressa à sa sœur un regard perçant.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je te l'ai dit : je veux que maman et toi sortiez d'ici.

— Pour quoi faire ? Pour appeler Jazz et faire des trucs tous les deux ?

Tu vois, Jazz ? Même un gamin de huit ans pense que nous sommes prêts !

— Non. Jazz s'est absenté pour quelques jours. C'est juste que j'ai des choses à faire et je préfère ne pas vous avoir sur les bras.

— Et je gagne quoi en échange ? s'enquit Whiz d'un air sceptique, comme s'il était certain que rien de ce qu'elle pourrait lui offrir n'en vaudrait la peine.

Connie prit une profonde inspiration avant d'abattre sa meilleure carte.

— Je te donnerai le code d'accès parental du câble.

Whiz ouvrit de grands yeux, subjugué.

Deux salles d'interrogatoire jouxtaient le sas d'observation. Pendant que les enquêteurs cuisinaient un suspect, un second marinait à côté. Les spectateurs pouvaient passer d'une pièce à l'autre, si bien qu'au fil des heures Jazz en eut le tournis.

La matinée claire avait cédé la place à un après-midi enfumé. Hughes et Morales avaient interprété leur duo de choc du bon et du méchant flic pour quatre des hommes dont le profil correspondait plus ou moins à celui établi par le FBI. Jazz vit défiler une succession d'individus blancs d'une trentaine d'années, menant tous des existences aussi arides que des puits à sec.

En salle d'observation, la déception sapait peu à peu le moral des troupes. Motivés et pleins d'espoir à la perspective que le cauchemar de plusieurs mois s'achève enfin sur de simples aveux, les agents s'étaient relayés, l'optimisme s'amenuisant quand ils se rendirent compte que le type derrière la vitre n'était pas « LE type ». Seuls Jazz et Montgomery tinrent le coup. Le capitaine avait pris place aux côtés de Jazz, penché en avant, les coudes sur les genoux, arborant l'air d'un entraîneur qui prie ardemment pour sauver son équipe d'une élimination prématurée.

Le portable de Jazz se mit à sonner au beau milieu d'un interrogatoire, ce qui lui valut des regards noirs de tous les coins de la pièce. Il aurait juré avoir entendu un agent glisser à son collègue : « Je me demande bien ce qu'ils lui trouvent, à ce même ». La photo de Connie s'affichait sur l'écran. Jazz essaya de faire taire l'objet, en vain. La sonnerie parut retentir indéfiniment jusqu'à ce qu'un policier le lui arrache des mains, presse quelques touches et le lui rende brusquement, sans prononcer un mot.

— Le suspect suivant, reprit Montgomery comme s'il annonçait le tirage d'un loto, s'appelle Mikel Angelico. Epelé M.I.K.E.L., pour nos téléspectateurs. Homme blanc...

— Sans blague ? lâcha un flic, déclenchant un éclat de rire général.

— ... de vingt-huit ans. Actuellement sans emploi...

— Oh, non, pas encore, capitaine ! gémit quelqu'un.

Montgomery poussa un soupir, avec l'air dépassé d'un père qui doit changer ses trois triplés en même temps.

— Personne ne t'oblige à rester, Wizniewski. Si tu t'ennuies, il y a des boîtes de documents à classer, près de la photocopieuse.

— J'ai une sciatique, chef.

— Je rêve, murmura Montgomery.

Jazz entrouvrit les lèvres avec la ferme intention de faire taire ce Wizniewski. Pourquoi pas, après tout ? Il était fatigué et cet abruti lui tapait sur les nerfs. Mais la porte du sas s'ouvrit brutalement sur un jeune policier en uniforme.

— Capitaine ! Capitaine ! Vous ne croirez jamais...

L'incroyable se nommait Oliver Belsamo.

— Et il s'est présenté de lui-même au commissariat ? répéta Montgomery.

Le flic – Amelio, disait son insigne – confirma.

— Oui, m'sieur. Il est entré sans regarder le bazar dans le hall et s'est assis sur le banc. Il a patienté un bon moment. Je l'avais remarqué, bien sûr, mais il restait là sans se manifester, un peu nerveux, alors je me suis contenté de le surveiller. Il a fini par s'avancer vers l'accueil et a déclaré : « J'ai vu l'annonce dans les journaux, il faut que je parle à quelqu'un au sujet de tous ces meurtres. »

Intrigué, Montgomery se tourna vers Jazz.

— Vous avez fait circuler la fausse annonce concernant un témoin oculaire ? devina ce dernier.

L'expression de Montgomery répondit pour lui.

— Génial ! Et maintenant nous tenons un candidat qui...

— Ça ne veut pas dire que ce soit lui, l'avertit le capitaine, modérant non seulement les ardeurs de Jazz, mais aussi celles des quelques flics, agents du FBI et psychiatres présents. Il peut s'agir d'un dingue qui cherche simplement à se rendre intéressant.

— Qu'est-ce que j'en fais, chef ? demanda Amelio.

Montgomery échangea un nouveau regard avec Jazz. Celui-ci contint de son mieux son enthousiasme, mais en dépit de tous ses efforts il finit par trahir son excitation. D'accord, ce Belsamo n'avait probablement aucun lien avec les meurtres. Il s'imaginait sans doute avoir vu quelque chose ou désirait juste attirer l'attention sur lui. Un phénomène fréquent.

« *Encore heureux, caqueta Billy. Ça leur brouille un peu le radar. Ça leur envoie de la poudre aux yeux. »*

— Je pense qu'il faut au moins entendre ce qu'il a à dire, décréta Jazz, conscient qu'une bonne moitié des personnes présentes se moquaient de son opinion.

Mais il venait vraisemblablement de confirmer l'impression de Montgomery, qui acquiesça.

— Installez-le dans la salle n° 2. Et informez Hughes et Montgomery qu'ils vont devoir s'y coller.

Hughes et Montgomery reprirent donc du service. Jazz était impressionné par leur endurance. Hughes avait joué les teignes prêtes à bondir toute la journée, mais parvenait encore à glisser un ou deux traits d'humour entre chaque interrogatoire. Morales, elle, avait feint d'apaiser son partenaire et si souvent dénoué et renoué son chignon qu'elle le faisait à présent sans même se regarder dans la glace.

— Voilà ce qu'Amelio a pu lui extorquer, récapitula Montgomery en énumérant quelques données de base. Belsamo, Oliver. Individu blanc de sexe masculin. Trente-deux ans. Divorcé, sans enfant. Actuellement sans emploi.

Tous s'approchèrent de la vitre, guettant un premier aperçu du suspect : un homme mal rasé, engoncé dans une vieille veste en jean élimée. Jazz remarqua ses ongles sales, ses yeux hagards qui se promenaient au hasard de la pièce. Il avait l'air d'un sans-abri.

Trop agité pour être Hat-Dog. Le meurtrier prendrait soin d'avoir une apparence normale. Or ce type est incapable de maintenir l'illusion. À moins que ce ne soit justement le but : il sait à quoi nous nous attendons et il adopte l'attitude inverse.

Se glisser dans la peau d'un serial killer revenait à chercher son chemin dans un labyrinthe de miroirs.

Aussi fringants qu'au sortir d'une sieste, Hughes et Morales pénétrèrent dans la salle d'interrogatoire. Hughes poussa son grognement routinier et Morales sortit son habituel « Un verre d'eau, peut-être ? ». Belsamo refusa, puis ils s'installèrent.

— En quoi pouvons-nous vous aider, monsieur ? demanda poliment l'agent spécial.

Ils commençaient par l'approche des gentils flics. L'autre haussa les épaules.

— Je ne peux pas faire grand-chose pour les mouvements d'épaules, plaisanta Morales.

— J'ai lu le journal. Ils ont parlé d'un témoin.

— En effet, confirma la jeune femme alors que Hughes affectait un air ulcéré.

— Quelqu'un a vu l'assassin de Lucy Donato. Vous savez quelque chose ?

Deuxième haussement d'épaules pour Belsamo. Morales lui posa quelques questions, dont certaines sans rapport avec Donato. Des détails innocents. L'homme y répondit par marmottements et murmures confus. Il ne cessait de jeter des regards surpris derrière lui, comme si une succession de fantômes venaient lui tapoter le dos.

— Vous pensez sincèrement qu'un énergumène pareil a pu manigancer et perpétrer tous ces meurtres ? demanda Jazz.

Aussitôt, il se mordit la langue. Les masques, toujours...

— Difficile à dire, avoua Montgomery. Il se peut qu'il essaie de nous mener en bateau.

— Il a une idée derrière la tête, selon vous ?

— Qui sait ?

— Et Elana Gibbs, poursuivit Morales avec douceur, revenant à l'affaire de Hat-Dog, vous la connaissiez ?

Belsamo garda le silence. Cette fois, il n'esquissa même pas un geste d'indifférence.

— Hé, tu nous entends ? s'emporta Hughes tout à coup. Maintenant il faut te mettre à table, pigé ?

Un énorme coup de bluff, bien sûr. Belsamo n'était pas en état d'arrestation. Et quand bien même, il lui aurait suffi d'invoquer le cinquième amendement pour se fermer comme une huître.

— Je ne veux pas, bredouilla Belsamo. Je ne veux pas parler d'elle...

Une étincelle embrasa la poitrine de Jazz. *Nom de...*

— Pourquoi ça ? insista Morales avec douceur. C'était une jolie fille, pourtant.

Elle fit glisser un portrait de la victime devant lui, trouvé sur un site de rencontres en ligne.

— Il n'y a pas de mal à évoquer son souvenir...

Le regard de Belsamo se posa sur la photographie, puis se détourna.

— Bordel de..., souffla Montgomery en se penchant aussi avidement

vers la vitre sans tain qu'un gamin affamé vers la vitrine d'une boulangerie.

Jazz ne put s'empêcher de l'imiter. Ce Belsamo ne payait pas de mine et cependant... Il venait de trahir une réaction, imperceptible, certes, mais tout de même. Il était temps que Hughes...

— Et celle-ci ? rugit l'inspecteur en lui présentant une nouvelle photo. Elle vous plaît davantage ?

Un cliché de la scène de crime : Elana Gibbs étendue sur le sol, le ventre ouvert du pubis jusqu'à la poitrine en une plaie béante et vide.

Cette fois, l'effet fut plus marqué. Il déglutit et secoua la tête, le regard fuyant.

— Ne me montrez pas ça. Je n'ai pas voulu ça.

Pas voulu ça ?

— C'est un aveu ! murmura Jazz, extatique. Non ?

— Non, modéra Montgomery. Il peut toujours prétendre qu'il ne voulait pas voir cette photo. Mais nous sommes sur la bonne voie.

— Vous n'avez pas « voulu ça » ? cita Morales, de marbre. Ça signifie que vous n'aviez pas l'intention de faire de mal à cette jeune femme ?

— À moins que ce ne soit pas une « femme », pour vous, mais un vulgaire objet, intervint Hughes. Un objet qui aurait pu vous lasser et devenir trop encombrant, alors vous vous en êtes débarrassé. C'est ça ?

Belsamo secoua farouchement la tête.

— Arrêtez. Arrêtez de me poser des questions.

— On ne fait que discuter, le rassura Morales. C'est une simple conversation, rien d'autre.

— Puisque vous me parlez, il va falloir que je vous réponde. Et moi je ne veux rien vous dire ! cria Belsamo.

L'espace d'un instant, Jazz le crut sur le point de craquer, de tenter quelque chose. Mais l'homme se calma aussi vite qu'il s'était enflammé et s'enfonça dans son siège, le dos rond. Il entreprit de se curer les ongles.

Un regard passa entre Hughes et Morales. Cette dernière eut un bref hochement de tête, puis reprit :

— Oliver, pourquoi ne pas nous faire confiance ?

Elle avança sa chaise, adoptant une intonation grave et réconfortante. Elle semblait prête à lui prendre les mains.

— Vous avez peur de ce que vous pourriez nous apprendre, n'est-ce pas ?

Belsamo haussa les épaules.

— J'ai l'habitude d'entendre toutes ces choses, vous savez, Oliver.

Elle insista sur le prénom. L'intimité. Le réconfort.

— J'en ai déjà tellement entendu... Je peux tout entendre. Vous pouvez me raconter tout ce que vous voudrez. Nous sommes en sécurité, ici. Je suis convaincue que vous avez quelque chose à me confier. C'est l'endroit idéal. C'est le moment idéal.

— Je vous en prie, chuchota l'homme. Ne me demandez rien.

Dans le sas, Montgomery augmenta le volume des haut-parleurs.

— Pourquoi ? Parce que vous pourriez me répondre ?

Haussement d'épaules.

— Vous allez tout me dire, d'accord, Oliver ? Je sais que vous me direz la vérité, car je suis persuadée que vous ne cherchez pas à me mener en bateau.

— Je ne mens jamais, rétorqua Belsamo, non sans une certaine fierté.

— C'est bien. Parce que vous avez conscience de ce qui arriverait dans le cas contraire, n'est-ce pas ?

Toujours concentré sur ses ongles, Belsamo sembla réfléchir quelques instants.

— Oui. J'irais en prison, souffla-t-il d'une voix éteinte, presque inaudible. Avant d'ajouter, plus fort : directement en prison.

— Eh bien, peut-être pas directement. Ça prendra sans doute un peu de temps. Mais oui, nous vous conduirons en prison si vous ne nous avouez pas la vérité.

— C'est le moment de vous soulager, renchérit Hughes avec bienveillance, sautant sur l'occasion. Il est temps de nous parler.

L'inspecteur rapprocha les deux photos sur la table. Belsamo soupira, et, tel un vieux ballon qui se dégonfle, son corps parut se vider de sa substance.

— Je sais, oui...

Il s'éclaircit la gorge et désigna les photos.

— C'est moi. Je l'ai tuée.

Le cœur de Jazz se mit à cogner dans sa poitrine. Montgomery laissa échapper un juron.

— Vous l'avez tuée, répéta Morales, posée, douce. Seulement elle ?

Un bref instant, Belsamo sembla ne pas comprendre sa question. En proie à une lutte intérieure, son visage se déforma, ses lèvres frémissaient, son front se ridait. Mais il finit par secouer la tête.

— Combien ? demanda Hughes.

La voix en sourdine, l'expression impassible. Il ne jugeait ni ne jubilait. *Combien ?*

— Quelques-uns, poursuivit Belsamo, avant d'ajouter, poussé par son élan, incapable de s'arrêter : Tous.

33.

Au commissariat, l'illusion de calme méthodique s'évanouit pour laisser place au chaos. Lorsque Jazz franchit la porte du sas d'observation, il crut se retrouver au beau milieu d'un exercice d'évacuation. Des gens couraient dans tous les sens. Des téléphones retentissaient.

Hughes émergea de la salle d'interrogatoire, le regard vif et brillant.

— Tu as entendu ça ? Tu étais là ? Non mais tu as entendu ça ?

— Euh, oui...

Jazz ne le vit pas venir, mais Hughes se rua sur lui pour le serrer dans ses bras, secoué de tremblements qu'il prit pour de la joie. Ou peut-être trop d'adrénaline.

— Bon, tout n'est pas gagné, se reprit l'inspecteur. Quand il a réalisé ce qu'il avait dit, il est devenu muet. Et il n'est pas rare que des gens avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis, en particulier dans cette ville, où le taux de folie crève le plafond, mais...

— Hughes...

— ... je le sens vraiment bien, tu comprends ? Ce type m'a tout l'air de coller.

— Hughes, il ne correspond pas au profil.

Hughes finit par le lâcher et fit un pas en arrière.

— Oui..., bafouilla-t-il avec la mine du gamin à qui on confisque son cadeau d'anniversaire. Je sais. J'en suis conscient, mais...

— J'énumère seulement les faits : pas marié, pas d'enfants, pas même de relation sérieuse. C'est un solitaire. Et observez-le. Non mais, vous l'avez regardé ? Ces cheveux ? Ces ongles sales ? Vous avez affaire à un homme qui n'est pas suffisamment soigneux pour se doucher et vous l'imaginez capable de perpétrer des meurtres du calibre de Hat-Dog ?

Hughes se renfrogna.

— Il a avoué. Tu n'étais pas là. Tu n'as pas vu sa réaction quand lui a montré la photo de la scène de crime.

— J'étais assis derrière la vitre. J'ai tout suivi.

Hughes secoua la tête.

— Navré, mon pote, mais dans la pièce, c'était radicalement différent. Demande à Morales.

Comme si elle répondait à son appel, cette dernière franchit alors la porte de la salle d'interrogatoire, alpaguant au passage l'un de ses confrères du FBI.

— Je veux un rapport du fichier des données criminelles sur ce type immédiatement. Et faites venir un toubib. Je vais demander un mandat pour obtenir un prélèvement sanguin et, dès qu'il arrivera, que l'échantillon soit envoyé au labo.

— Il est en état d'arrestation ? s'enquit Jazz, qui trouva aussitôt sa question idiote.

Morales secoua la tête.

— Non, parce qu'une fois que ce sera le cas, il aura la possibilité de garder le silence. Or, s'il nous lâche autre chose d'ici là, je veux que ça puisse jouer contre lui. Lorsqu'on aura l'ordonnance du juge pour le prélèvement, on lui signifiera sa garde à vue et on lui lira ses droits.

Elle houspilla son collègue, qui ne réagissait pas assez vite à son goût.

— Décroche-moi ce foutu téléphone et appelle-moi ce médecin. Je veux un résultat ADN, et plus vite que ça !

— Ça prendra combien de temps ? demanda Jazz.

— Il nous faudra peut-être une heure pour obtenir le mandat, répondit Morales avec une moue dubitative, en fonction de la rapidité avec laquelle on peut trouver un juge un samedi. Ça ne devrait pas être très compliqué. Je vais essayer de faire passer la demande en priorité.

— Et puis... ?

Elle pencha la tête de côté et l'observa avec bienveillance.

— Une fois les papiers signés, on le coffre officiellement. Ensuite on pourra faire nos prélèvements. Il suffira de les confronter à ceux relevés sur les scènes de crime. Lorsque nous aurons la confirmation qu'elles correspondent, nous tiendrons notre type pour de bon.

— Et c'est long ? Pour comparer des empreintes ADN ?

Hughes et Morales échangèrent un regard entendu.

— Tout dépend si on s'adresse au labo de la ville ou à l'agence fédérale..., commença Hughes.

— On peut expédier les échantillons à la base de Quantico par coursier spécial, acheva Morales. Je parie que nos labos sont moins encombrés que les vôtres.

— Je vais demander à quelqu'un de vérifier, reprit Hughes. De toute façon, il faudra bien deux jours pour obtenir un retour. Les résultats en deux heures, ça n'existe qu'à la télé.

— Vous pensez pouvoir retenir Belsamo jusque-là ? s'enquit Jazz.

— Sans doute. C'est le week-end. Lorsqu'il sera en état d'arrestation, on aura vingt-quatre heures de garde à vue avant de le déférer devant un juge. D'ici là, ce sera dimanche, ce qui nous permettra de souffler. Lundi, si les conclusions sont arrivées...

— « Si », insista Hughes.

— « Si », répéta Morales. Alors nous disposerons de tous les éléments nécessaires. Dans le cas contraire, nous devons nous contenter de présenter ses aveux au juge, en espérant qu'ils suffiront à le convaincre de le garder sous les verrous sans possibilité de libération sous caution jusqu'à l'arrivée du rapport ADN.

— Donc, si j'ai bien compris, il nous reste une heure avant que vous l'arrêtiez, c'est bien ça ?

— Exact.

— Il faut que je lui parle, décréta Jazz. Accordez-moi quelques minutes avec lui.

— Il n'en est pas question, refusa Morales, soutenue par un signe de tête de Hughes.

— Ce type m'a adressé un message sur une scène de crime. Si c'est bien lui, vous devez me laisser lui parler.

— La réponse est non. Navrée, Jasper, mais je ne vais pas risquer d'invalider des aveux pour quelque chose que tu pourrais dire ou faire de travers. J'ai l'intention d'envoyer ce malade derrière les barreaux pour le restant de ses jours. Peut-être dans le couloir de la mort, si on s'y prend bien.

La perspective semblait la réjouir, à tel point que Jazz n'eut plus aucun doute : elle n'aurait pas hésité une seconde à l'aider à se débarrasser de Billy.

— Écoutez, une fois que vous aurez les résultats du labo, ses aveux n'auront de toute façon plus aucune importance, intercédâ Jazz. Et puis c'est la raison pour laquelle vous m'avez fait venir ici, non ? Vous êtes convaincus que j'ai un rapport privilégié avec ces types. Il m'a

appelé : il cherche à me rencontrer, à me parler. Donnons-lui ce qu'il désire et voyons ce qui se passe.

Montgomery les avait rejoints.

— Quelqu'un lui a lu ses droits, à ce cloporte ?

— Il n'est pas encore en état d'arrestation, capitaine, lui rappela Hughes. Il s'est présenté spontanément...

— Nous devons procéder avec une extrême prudence. Je ne veux pas qu'il nous réclame un avocat immédiatement, mais je ne veux pas non plus buter dans un tas de merde que le procureur devra nettoyer plus tard.

— Ces types me considèrent comme une sorte de mythe, renchérit Jazz, glissant une pointe d'embarras dans sa voix. Si cet homme est un tueur en série, alors c'est lui qui m'a appelé. Il sait qui je suis. Ma seule présence pourrait suffire à l'ébranler et à le faire parler. Je ferai très attention à ne pas dire ou faire n'importe quoi. En aucune façon je ne porterai atteinte à ses droits. Mais s'il nous reste une chance d'en apprendre un peu plus de lui...

Montgomery se tourna vers Morales.

— Alors ?

— Je suis contre.

— Il a déjà avoué ! s'emporta Jazz avec un geste excédé. Pendant qu'on hésite, il prend peu à peu conscience de l'erreur qu'il vient de commettre. Et il y a toutes les chances pour qu'il se rétracte. Une fois qu'il sera en détention, vous n'entendrez probablement plus jamais le son de sa voix et on a encore des tas d'éléments à lui extorquer. Si le simple fait de me voir peut lui délier la langue, est-ce que ça ne vaut pas la peine de tenter le coup ? Vous pouvez compter sur moi, capitaine Montgomery, affirma Jazz, cherchant à lui inspirer confiance avec son regard le plus franc. J'ai l'habitude d'évoluer en terrain miné. Je sais quels sujets éviter et comment faire en sorte que les charges restent solides.

Montgomery passa ses deux mains le long de sa mâchoire. Un geste de capitulation que Jazz avait si souvent observé chez les profs, le principal, et parfois même chez G. William.

— D'accord, céda le capitaine. C'est sans doute de la folie, mais avec un détraqué pareil, c'est peut-être la solution. À condition que quelqu'un t'accompagne. Pour ta sécurité.

— Capitaine, je m'oppose formellement à cette idée, insista Morales.

— Vous n'êtes pas décisionnaire sur ce point, trancha Montgomery.

Jazz contint le large sourire qui menaçait de lui éclairer le visage. *Je t'ai eu*, jubila-t-il. *Enfin, je t'ai eu*, Montgomery.

— Bon, Hughes, à vous de jouer.

— C'est parti, répondit ce dernier.

Quelques instants plus tard, l'inspecteur et l'adolescent pénétrèrent dans la salle d'interrogatoire. Un fugace frisson d'angoisse et de délice parcourut Jazz. Maintenant, c'était lui qui menait le jeu.

« Les saints et les pécheurs, siffla Billy, tous les mêmes. Les flics prennent autant de plaisir à tabasser leur suspect que Dahmer en prenait à percer la caboche de ses petits copains. »

La ferme, Billy, pensa Jazz.

Ne pouvait-il, une fois dans sa vie, savourer l'instant, expérimenter une sensation, n'importe laquelle, sans que son Paternel arrive du passé pour y aller de son commentaire ?

Assis à un coin de la table, Belsamo fixait ses ongles, qu'il avait presque entièrement curés. Une minuscule et répugnante petite pile de crasse noirâtre s'était formée devant lui. Jazz s'installa sur le côté, légèrement décalé. Assez proche pour discuter, suffisamment loin pour entretenir l'illusion de distance.

— Oliver, l'interpella Hughes en se postant face à lui, ce jeune homme n'est pas affilié à la police de New York. Il aimerait vous parler. Vous êtes d'accord ? En vous adressant à lui, vous ne renoncez à aucun de vos droits et vous pourrez interrompre l'entretien dès que vous le souhaitez. Vous m'avez bien compris ?

Pour la première fois, l'homme redressa la tête et fit mine d'ouvrir la bouche. Mais lorsqu'il aperçut Jazz, il demeura stupéfait, les mots suspendus au bord de ses lèvres entrouvertes.

Jazz s'attendait à ce que son apparition produise son petit effet. Sa rencontre avec l'Impressionniste lui en avait appris long sur la place qu'il occupait dans la mythologie du tueur en série. Lui, l'unique descendant du plus grand tueur en série encore en vie, bouleversait la hiérarchie la plus absurde de l'histoire. Au sein de cette frange bien particulière de sociopathes, il semblait déclencher un certain type de réaction. Il avait inspiré à Thurber une forme d'adoration. Quant à Belsamo...

— Tu... es là, articula enfin ce dernier, suffoquant comme sous l'effet de gaz lacrymogènes. C'est toi...

Jazz adopta une expression de prudente neutralité. « Baisse ta garde devant un tueur en série, avait-il un jour expliqué à Connie, et il finira par te bouffer. » Mais puisqu'il avait survécu à une entrevue avec son père et à un face-à-face avec l'Impressionniste, il ne permettrait pas à Hat-Dog de briser cette suite.

— Évidemment que je suis là, répondit-il sans élever la voix. C'est vous qui m'avez appelé, non ? Alors je suis venu.

Le masque d'effarement de Belsamo se fissura, cédant la place à la confusion. Si elle était feinte, l'illusion était remarquable. Jazz se retint d'applaudir.

— Vous m'avez adressé un message, répéta-t-il sans se départir de son sang-froid. Me voilà. Que vouliez-vous me dire ?

Belsamo inclina la tête de côté, avec l'ahurissement d'un archéologue mettant au jour les mauvais fossiles.

— C'était au sujet de ces hommes ? murmura Jazz en se penchant vers lui. Vous souhaitiez m'expliquer pourquoi vous gardiez certains pénis, mais pas d'autres ?

Toujours rien.

Éperdu, Jazz savait qu'il avait encore deux atouts majeurs à jouer. Deux as. Il pouvait parler de Billy. Ou mentionner le nom qui avait poussé l'Impressionniste à se jeter la tête la première contre les barreaux de sa cellule...

— À moins que ce ne soit au sujet d'Ugly J ? insista-t-il. Avez-vous un message...

De la part ? Pour ? À l'intention de ?

— ... concernant Ugly J ? répéta Jazz.

Belsamo cligna des yeux, puis ouvrit la bouche...

Un son s'en échappa.

Pas un mot, non. Un bruit, strident, confus et bref. Belsamo sourit et émit de nouveau son cri :

— Croaaaaaaa ! hurla-t-il.

Sidéré, Jazz eut un mouvement de recul. Il pensait être prêt à tout entendre de la part de cet individu. Mais ça... qu'est-ce que cela signifiait ?

Belsamo bondit, bras écartés, puis tournoya laborieusement sur lui-même tout en croassant vers le plafond. Avec une rapidité stupéfiante, Hughes intervint pour s'interposer entre le suspect et lui.

— Je crois que l'entretien est terminé, marmonna le policier.

— On dirait bien, approuva Jazz.

Ils l'observèrent encore quelques secondes pendant qu'il virevoltait dans la pièce, avant de se heurter au mur avec un rire idiot.

Hughes ouvrit la porte. Jazz s'apprêtait à la franchir quand Belsamo beugla :

— Contemplez mon pouvoir !

Alors que Hughes lâchait une volée de jurons, Jazz se retourna et aperçut l'homme, pantalon et caleçon sur les chevilles, empoignant vigoureusement son engin qu'il agitant fièrement.

— Regardez ! cria-t-il à nouveau avant de se remettre à croasser.

Hughes poussa Jazz vers le couloir et claqua la porte derrière lui.

— Génial... Je plains celui ou celle qui passera derrière lui pour nettoyer quand il aura terminé de se secouer le poireau.

— Hughes, ce type... c'est moi ou il n'a pas compris de quoi je parlais quand j'ai mentionné le message ?

— On s'aventure sur un terrain qui ne me plaît pas beaucoup, répliqua Hughes en faisant la grimace.

— C'est que... s'il n'a pas connaissance de ce message, alors il n'aurait pas pu...

— Attendons d'avoir le résultat de l'ADN. Pas la peine de se griller les neurones avant.

— Mais...

L'inspecteur l'interrompit.

— Nous avons un peu de temps devant nous. Ça te dirait d'aller voir la statue de la Liberté ?

À Lobo's Nod, l'après-midi était glacial mais ensoleillé, y compris sur le lopin de terre maudit qui avait un jour appartenu à Billy Dent. Connie avait tenté de joindre Jazz, car la situation devenait sérieuse, à présent, et son rêve de la nuit précédente l'avait perturbée. Elle n'avait pu parler qu'au répondeur. Au fond, c'était sans doute aussi bien. À New York, Jazz devait se concentrer sur des activités importantes et dangereuses : mieux valait lui épargner les distractions.

En arrivant sur l'ancienne propriété des Dent, ils retrouvèrent la branche là où ils l'avaient plantée la veille. Howie plissa les yeux sous la lumière aveuglante. Le jour semblait dissiper l'aura menaçante du lieu, qui paraissait soudain moins isolé en dépit des rangées d'arbres et de haies qui le délimitait. N'importe qui longeant le terrain en voiture aurait pu les apercevoir.

— Tu penses qu'on peut nous surprendre ? demanda Howie. Ou nous faire déguerpir ?

Connie haussa les épaules et laissa tomber les outils. Elle embrassa du regard le jardin abandonné, ses bosquets et ses buissons.

— Je ne crois pas. Mais qu'ils essaient. De toute façon, on n'en a pas pour très longtemps.

À tour de rôle, ils se servirent d'une pioche pour attaquer la première croûte de terre. Howie avait déniché une pelle dans son garage, mais s'était rendu compte une fois en route qu'il leur faudrait d'abord briser la première couche de sol gelé. Il s'était donc arrêté dans un magasin de bricolage. (« Au fait, tu me dois vingt dollars », avait-il annoncé à Connie.)

Il s'épuisa en à peine cinq minutes. Connie se débarrassa de son manteau et continua de piocher. Elle évitait d'imaginer que toute cette histoire n'était qu'une vaste blague. Elle risquait de gros, de très gros ennuis avec ses parents, peut-être pour rien.

— Tu te débrouilles comme un chef, l'encouragea Howie. C'est un bonheur de te voir travailler la terre.

Résistant à l'envie de lui donner un bon coup de pioche sur la tête, Connie s'agita de plus belle jusqu'à dégager un espace d'une cinquantaine de centimètres carrés. Dessous, la terre était plus chaude et plus meuble. Elle saisit la pelle que Howie lui tendait, puis creusa

sur une trentaine de centimètres, avant de lancer à Howie un regard meurtrier qui suffit à le faire lever pour s'approcher du trou. Il prit le relais et s'activa dans un concert de plaintes, interrompu quelques minutes plus tard par le bip de son téléphone.

— C'était Sam, annonça-t-il d'une voix vibrante de plaisir. Elle me réclame.

— À mon avis, c'est surtout Grandma qui a besoin qu'on lui change sa couche, rétorqua Connie.

— Mais imagine que nos doigts se touchent pendant que nous la changeons ensemble...

— Très bien, vas-y. Mais n'oublie pas de revenir me chercher !

Après le départ de Howie, Connie s'autorisa quelques minutes de pause avant de reprendre son labeur. Déterminée, elle résolut de ne plus s'arrêter avant d'avoir fait une découverte, qu'il s'agisse d'une galerie de taupes, ou d'un terrier de lapins, ou d'un coffre rempli de doublons espagnols, ou d'une poche de pétrole qui ferait sa fortune et réglerait du même coup le problème de la crise énergétique. N'importe quoi... Elle était prête à sonder le sol toute la journée, et même toute la nuit si nécessaire.

Mais le résultat ne se fit pas attendre : dix minutes, tout au plus. Elle songeait aux dépouilles des morts, qu'on enterrait six pieds sous terre pour une raison qui lui échappait. Une ancienne superstition, sans doute, en partie oubliée, comme tant de rites modernes. Pour mieux s'assurer que les morts ne ressortent pas de leurs tombes, peut-être...

Heureusement, elle n'eut pas à creuser six pieds. Seulement trois.

Seulement, tu dis ? La bonne blague ! Avec un choc sourd, la pelle heurta quelque chose de dur. Les vibrations résonnèrent jusqu'à ses bras et ses épaules. Brièvement, le cauchemar de la veille lui revint, mais elle continua, remuant motte après motte pour dégager les contours de l'objet. Après quelques minutes de pelletage acharné, elle parvint à en déblayer la partie supérieure.

C'était un coffret de petites dimensions. Connie agrippa ses rebords, puis se coucha à plat ventre afin de le hisser hors du trou. Enfoncé sur à peine quelques centimètres, il était plus léger qu'il n'y paraissait et elle n'eut aucun mal à le sortir.

Quand il fut à ses pieds, Connie l'observa durant de longues minutes. C'était une boîte en métal grisâtre et terni, avec un couvercle maintenu par des gonds et fermé au moyen d'un cadenas à combinaison accroché dans une boucle en acier. Elle la souleva et la

secoua avec précaution. Son contenu bringuebala, mais il ne semblait pas fragile. Elle reposa l'objet sur le sol et le fixa, indécise.

Jazz lui avait un jour expliqué comment venir à bout d'une serrure à combinaison. Certains détails lui échappaient... une histoire de sensibilité dans les doigts et d'écho des cylindres... Alors, rassemblant ses dernières forces, Connie leva la pioche, visa de son mieux et abaissa la pointe d'un mouvement bref.

Oups. Raté. Elle ne parvint qu'à meurtrir un peu plus ce qu'il restait du jardin de Billy Dent.

Retourner la terre était une chose, mais fracturer un cadenas à l'aide d'un si gros outil était nettement plus compliqué, a fortiori lorsqu'on tentait de viser juste et qu'on redoutait d'endommager l'objet.

S'inspirant du yoga, elle prit plusieurs longues inspirations pour s'éclaircir les idées. Puis, faisant appel aux techniques qu'elle employait pour ses cours de théâtre afin de se recentrer et se relaxer, elle brandit sa pelle. À l'instant où elle l'abattait sur le coffret, une terrible angoisse la saisit : *Et si Billy l'avait piégé ?* Trop tard : elle ne put stopper son mouvement, et la pointe dure et affûtée de la pioche heurta la serrure.

Qui refusa de céder.

C'est une blague ? La tige était entaillée et tordue, mais elle eut beau tirer, le métal tint bon. Elle sentait les muscles de ses bras et de ses épaules aussi fermes et raides que des biftecks prêts à passer au barbecue.

Qui sait si cette boîte ne contient pas des explosifs ? se répéta-t-elle. *Ou de l'anthrax. Si c'est bien Billy Dent qui l'a enterrée ici, tout est possible. Tu ferais mieux d'aller trouver le shérif Tanner et de le laisser s'occuper de ça.*

Oui, logique.

D'un autre côté, objecta-t-elle pour elle-même, *si tu préviens les flics, ils te reprocheront de ne pas les avoir appelés plus tôt, dès la réception du premier SMS. Tu écoperas d'une flopée de sermons et, surtout, tu ne verras peut-être jamais le contenu de ce coffret.*

Poussée par la curiosité, elle reprit sa pioche, tâchant de s'empêcher d'imaginer un nuage toxique s'élevant du couvercle. Cette fois, elle vint à bout du cadenas.

Elle s'empara de la boîte, oubliant déjà l'éventualité d'une bombe, d'un poison ou autre gaz mortel. Howie serait déçu de ne pas avoir assisté à l'ouverture, mais, mue par une obsession dévorante, elle

réprima ses remords. Il fallait qu'elle sache. Qu'elle voie, de ses propres yeux.

En fin de compte, le contenu n'était ni dangereux ni sensationnel. Elle ne découvrit que trois objets : deux sachets en plastique transparent contenant des enveloppes et... un jouet.

Méfiant, elle usa d'une infinie précaution pour l'extraire du coffret. Il s'agissait d'une vulgaire figurine en plastique représentant un oiseau. Une corneille, peut-être, ou plutôt... un corbeau. Enfin, un oiseau de ce genre. Ne faisaient-ils pas partie de la même famille ? Elle n'en était plus certaine, portant à peu près autant d'intérêt à ses cours de sciences naturelles qu'aux jeux vidéo de son petit frère.

Un corbeau... le Roi corbeau...

Une babiole en plastique bon marché, souple et creuse, comme celles qu'on trouve dans tous les supermarchés. Si on appuyait dessus, il se regonflait avec un sifflement désabusé. Perplexe, Connie le posa sur le sol, près du coffret.

Elle déplia un premier sac et en tira une enveloppe jaune d'environ quinze centimètres sur douze. Alors qu'elle évaluait sa taille, elle se demanda soudain si elle n'aurait pas dû la mesurer avec précision et prendre des notes à l'intention de la police. Elle réalisa alors qu'elle avait déjà déplacé et trituré chacune des pièces à conviction. Bonjour l'intégrité de la scène de crime...

Mais quel crime, au juste ? Pour l'instant, tout ce que tu as exhumé, c'est une boîte de vieilleries enterrée au fond d'un jardin.

Malheureusement l'enveloppe, presque neuve, avait été fermée par une bague de métal puis scellée. Connie l'ouvrit avec tout le soin possible, songeant aux séries télé où les « types du labo », comme les appelaient les personnages principaux, parvenaient à prélever des échantillons ADN sur les rabats pour retrouver le tueur. Ses mains tremblaient.

Connie, qu'est-ce que tu fabriques ? Appelle les flics, enfin ! Tout de suite !

Mais elle ne put s'empêcher de la décacheter et en renversa le contenu dans sa paume tandis qu'une petite voix hurlait « Anthrax ! » dans sa tête. Au lieu de cela, elle ne découvrit que des photographies : cinq ou six tirages, où figuraient les trois mêmes personnes. Connie identifia l'homme immédiatement : Billy Dent. Il paraissait plus jeune, mais son sourire tristement célèbre et son regard perçant demeuraient identiques.

Quant à cette femme, c'était la mère de Jazz. Connie fut presque

surprise de la reconnaître : elle n'avait jamais vu qu'une photo d'elle, celle que Jazz rangeait dans son portefeuille et avait numérisée afin de la conserver dans son téléphone. La seule et unique à avoir survécu au grand nettoyage par le vide orchestré par Billy neuf ans plus tôt, déterminé qu'il était à faire disparaître le moindre souvenir de son épouse.

Sur une autre, elle serrait contre elle un bébé.

La légende au dos de la photo (« Jasper, 7 mois ») était inutile, car Connie avait déjà compris qu'elle feuilletait des images dont Jazz ignorait l'existence. Enfonçant son petit poing potelé dans sa bouche, l'enfant tenait dans l'autre main le corbeau en plastique que Connie venait d'exhumer du coffret. Le premier jouet de bébé...

Jazz grandissait, de sept à quinze mois, au fil des photos. Connie n'aurait su dire si elles avaient été prises lors d'occasions particulières, car elles se ressemblaient toutes : les parents, seuls ou ensemble, avec leur progéniture. Sur l'une d'elles, Jazz, les coudes relevés, faisait ses premiers pas, avec cette démarche légèrement titubante qu'ont les petits qui apprennent à marcher. Accroupis près de lui, ses parents tendaient les bras, prêts à le rattraper en cas de chute. Des scènes du quotidien si anodines que Connie se rendit enfin compte comment Billy avait pu dissimuler sa personnalité antisociale durant tant d'années. Il avait l'air normal... parfaitement ordinaire.

Quant à la mère de Jazz, elle paraissait... malheureuse. Sur la plupart des clichés, Connie lui trouvait un regard distant, fuyant, une expression lasse ou distraite. À tel point qu'elle se demanda si Janice suivait un traitement. Était-elle sous antidépresseurs ou sous l'influence de substances moins légales ? Avait-elle compris qui était réellement son mari et était-elle incapable de faire bonne figure ?

Combien de meurtres avait-il déjà commis à cette époque ? S'imaginait-elle qu'il finirait par aller mieux... par arrêter ? Refusait-elle tout simplement d'affronter la vérité ?

Et qui, s'interrogea subitement Connie, avait pris toutes ces photos ? Grandma, probablement. Qui d'autre ?

Elle les examina durant de longues minutes, à l'affût d'un détail qui lui aurait donné la clé de l'énigme. Jazz aurait peut-être un déclic en les voyant... Connie n'y décela rien d'insolite. Les vêtements, les arrière-plans... tous typiques de la fin des années 1990. Rien ne détonnait.

Jazz récupérerait au moins quelques souvenirs de sa mère. C'était déjà ça, non ?

Elle les rangea, referma le plastique et le déposa près du corbeau.

Le second sachet contenait une enveloppe si mince que Connie la crut vide. Lorsqu'elle l'ouvrit, elle en tira du bout des ongles une simple feuille de papier.

Elle ne comprit tout d'abord pas ce qu'elle tenait entre ses mains, puis finit par réaliser : un acte de naissance. Celui de Jazz : DENT, JASPER FRANCIS, annonçaient les lignes en pointillés, suivies par la date et l'heure, ainsi que les mensurations du nouveau-né. Il portait la signature d'un certain Dr Ian O'Donnelly, de l'hôpital de Lobo's Nod.

Connie fixa le document avant de saisir enfin ce qui aurait dû lui sauter aux yeux. Elle en eut le souffle coupé, et le monde bascula tout à coup dans un univers en rouge et noir.

Isolée dans un bureau vide, Morales malmenait la bureaucratie régionale et fédérale, en quête d'un juge pour signer le mandat rédigé par l'un des hommes de Montgomery. Plus vite ce document serait tamponné, plus vite l'analyse ADN de Belsamo pourrait commencer.

Jazz avait besoin d'un temps mort. Dans la plus grande discrétion, Hughes le fit grimper à bord d'un véhicule et le conduisit une fois encore dans le quartier de Red Hook. L'inspecteur stationna sur le parking d'une supérette et désigna l'horizon à travers le pare-brise.

— Regarde. Qu'est-ce que je t'avais dit ? La statue de la Liberté !

Jazz distingua en effet, au loin, le contour du monument. La belle affaire... Il l'avait déjà vu des dizaines de fois au cinéma et à la télévision.

— Vous restez convaincu que Belsamo est notre homme ? Même après son petit numéro ?

— Possible, répondit Hughes. Il n'est pas impensable qu'un meurtrier se livre de lui-même au commissariat. Certains de ces malades – une majorité d'entre eux, d'ailleurs – cherchent à se faire pincer.

« *La plupart de ces types cherchent à se faire pincer*, lui avait répété le Paternel à d'innombrables reprises. *Tu piges ? La plupart du temps, s'ils se font attraper, c'est parce qu'ils le veulent bien.* »

— C'est vrai... pour certains d'entre eux.

Presque sans y penser, Jazz frotta la peau de sa clavicule où des lettres inversées formaient les mots I HUNT KILLERS.

Je traque les tueurs, moi ? Tu parles. Depuis quelque temps, c'est plutôt l'inverse qui se produit. Entre l'Impressionniste qui a littéralement frappé à ma porte et Hat-Dog qui me laisse des messages sur les corps de ses victimes, je n'ai pas le temps de traquer grand monde.

— Moi, j'ai l'impression que ça ne colle pas, reprit Jazz, abordant le sujet qu'il maîtrisait le mieux. Hat-Dog est méticuleux. Pas Belsamo...

— Nous ne savons pas, objecta Hughes. Nous ignorons à quel point il a simulé pendant sa petite prestation.

— Vous croyez ? Se tripoter la nouille au beau milieu d'un

commissariat, ça serait quand même pousser la performance d'acteur un peu loin, vous ne trouvez pas ?

— Tu nous rabâches sans arrêt que les choses les plus insensées pour nous ont en réalité un sens pour ces malades. Il nourrissait peut-être depuis des mois le fantasme de déballer son engin sous les yeux du fils Dent.

Jazz envisagea alors un monde où la prévention des meurtres en série se résumerait à inspecter les parties génitales de dangereux sociopathes. L'espace d'un instant, il les visualisa alignés comme des suspects derrière une vitre, pantalons baissés, et s'imagina les passer en revue avec un geste approuvateur, tel le pape bénissant ses ouailles.

— C'est complètement absurde.

— En effet.

— La folie ne peut pas tout expliquer. Chez quelqu'un d'aussi organisé que Hat-Dog, elle est sous-jacente.

— Revenons-en à Ugly J. D'après toi, cette inscription établit un lien entre ton père, ce type et l'Impressionniste ?

— Billy croupissait encore en prison quand les crimes ont débuté à New York. Mais il était également enfermé lorsque l'Impressionniste a commencé à prospecter. Quelqu'un lui a forcément mis le pied à l'étrier. Peut-être Hat-Dog. À moins que ce ne soit l'inverse.

— « Prospector. » Ce n'est pas la première fois que tu utilises ce terme. C'est le mot qu'il employait ?

À présent, c'était au tour de Jazz de se sentir nu sous le regard du policier. Il aurait voulu disparaître dans un coin de la voiture, se liquéfier. À trop vivre sous la pression des médias, il en avait presque oublié que tout le monde ne connaissait pas la carrière de son père sur le bout des doigts. Le terme « prospector » avait-il été mentionné au cours du procès ? Jazz l'ignorait.

— Laissez tomber, répliqua-t-il.

Hughes se tut, les yeux braqués sur la statue, jusqu'à ce que son téléphone le rappelle à l'ordre.

— C'est Morales, annonça-t-il.

— Déjà ? Elle ne peut pas avoir obtenu son mandat si vite, s'étonna Jazz. Même le FBI n'est pas aussi rapide !

— Son SMS dit simplement « Mauvaises nouvelles ». Allons voir de quoi il s'agit.

Hughes et Jazz regagnèrent le commissariat à l'instant où Belsamo en sortait. Ce dernier franchit les portes presque à reculons, tel un sans-abri chassé d'un foyer.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'emporta Hughes. Il est passé aux aveux ! Vous n'avez pas eu le temps de prélever son ADN, et ce salaud a affirmé qu'il avait tué...

— Silence ! aboya Montgomery en les traînant tous les deux jusqu'à son bureau. Du calme, Louis. Tu ne peux pas t'emporter comme ça au beau milieu du hall, tu vas déclencher un mouvement de panique.

— J'aimerais qu'on m'explique, rétorqua Hughes.

Presque par réflexe, Jazz répondit pour Montgomery. Il venait de deviner ce qui s'était produit.

— Ils ont découvert une autre victime. C'est bien ça ?

Hughes se tourna vers lui, bouche bée, mais, avant que Montgomery ait pu confirmer, Morales fit irruption dans la pièce.

— Nouveau meurtre, annonça-t-elle sèchement. Et à trois rues d'ici, par-dessus le marché. Ce salaud se moque de nous. À l'angle de Henry et Baltic Street. Juste devant l'école n° 29. La directrice adjointe quittait l'établissement quand elle a aperçu le corps, il y a un quart d'heure.

— Mais Belsamo aurait pu..., protesta Hughes.

— Laissez-moi deviner, le coupa Jazz. Le cadavre ne s'y trouvait pas ce matin ?

Morales acquiesça d'un signe de tête.

— Il a forcément été abandonné sur les lieux pendant la journée. En plein jour. Et l'horaire innocente Belsamo : il a passé le plus clair de la matinée ici, sous le regard d'une flopée de flics qui peuvent confirmer l'avoir vu patienter ici, dans le hall.

— Notre groupe d'intervention tout entier peut lui fournir un alibi, siffla Montgomery, amer.

— Donc, conclut Hughes, vaincu, Belsamo n'était qu'un cinglé.

— Toutes les patrouilles se sont rendues sur place pour effectuer les relevés. Tu veux y jeter un coup d'œil ? proposa Morales à Jazz.

— Allons-y, répondit-il.

L'agent fédéral le conduisit jusqu'à la scène de crime. Hughes avait préféré rester au commissariat afin d'étudier les déclarations des différents suspects.

— Nous avons rentré le nom de Belsamo dans le fichier, expliqua Morales, qui fulminait encore. Il a fait l'objet d'un interrogatoire le soir du meurtre de la ligne S, au sujet d'un homme appréhendé en état d'ébriété. Nos unités affirment l'avoir gardé plus d'une heure à Beorum Hill. Il n'aurait jamais eu le temps de rallier Midtown, de repérer la fille, de faire sa petite affaire et de l'abandonner ensuite sur les rails de la S.

— Donc, nous en avons la preuve... Ce n'est pas lui.

Morales hocha la tête.

— Nous n'avons même pas pu procéder au prélèvement sanguin. Tout s'est précipité... Et merde ! lâcha-t-elle en frappant le volant du plat de la main. J'étais persuadée de le tenir.

Au feu rouge, elle dégaina son portable et composa rageusement un numéro avant d'aboyer à son interlocuteur d'annuler la demande de mandat.

— Inutile de gâcher le week-end du juge. Autant le garder dans de bonnes dispositions pour plus tard, lorsque nous aurons vraiment besoin de lui.

Jazz crut presque voir de la fumée s'échapper de ses oreilles. Morales s'imaginait sans doute passer pour une dure, mais avec ce genre de réactions, elle paraissait surtout vulnérable. Car la colère empêchait de réfléchir... Alors il devenait si simple de...

Arrête !

« Jamais tué de flic, avoua Billy, songeur. Ni de fliquette, d'ailleurs. D'autant que celle-ci, c'est pas n'importe laquelle, pas vrai ? Elle cherchait à coincer cette bonne vieille Main de velours. Faudrait apprendre à la connaître... de l'intérieur, si tu me passes le jeu de mots. »

Va au diable, Billy.

« Il est partout, le diable, bonhomme. »

Comme Morales l'avait annoncé, la scène de crime ne se situait qu'à quelques rues du commissariat. Les habituels vautours des médias étaient déjà attroupés. Morales prêta à Jazz des lunettes noires et une casquette aux couleurs du FBI. Un déguisement sommaire, mais il fonctionnerait peut-être.

Aux abords du périmètre de sécurité, les policiers en uniforme du

NYPD tentaient de contenir au mieux la presse et les curieux. En quittant le véhicule, Jazz jeta un bref regard autour de lui.

Abandonner un cadavre ici relevait de l'effronterie pure. L'école primaire n° 29 marquait l'intersection de Baltic et Henry Street. Un carrefour relativement calme, même si les croisements les plus tranquilles de New York généraient un trafic supérieur à celui des plus grosses artères de Lobo's Nod. De l'autre côté de la rue, il remarqua un restaurant chinois. Deux hommes en tabliers sales se tenaient sur le seuil, observant d'un œil incrédule la frénésie qui s'emparait des lieux.

Le reste du quartier semblait résidentiel.

— Pour déposer une victime dans un endroit aussi exposé, il a vraiment confiance en lui, murmura Jazz en se glissant sous les rubans jaunes.

— On dirait bien, répondit Morales, qui scrutait comme lui l'environnement. Il a dû tabler sur le fait – théorique – que personne ne s'attarde aux abords d'un établissement scolaire le week-end. Il a pourtant bien fallu qu'il envisage la possibilité que quelqu'un passe par là à un moment ou à un autre.

— Où se trouve le témoin ?

Morales la désigna d'un geste. Près de la porte du bâtiment, un policier tendait un gobelet d'eau ou de café – peut-être de whisky – à une femme enveloppée d'un gros manteau qui paraissait au bord de la crise de nerfs.

— Meredith Sinclair. Directrice adjointe de l'école primaire n° 29. Inutile de l'interroger avant au moins plusieurs minutes. Laissons aux équipes de secours le soin de la calmer avant d'aller la questionner.

Jazz aimait l'entendre dire « nous ».

Comme une figure dessinée dans la neige, le cadavre reposait juste derrière la grille qui séparait la cour du trottoir de Baltic Street. Aucun élément nouveau. Machinalement, Jazz énuméra les remarques préliminaires.

Femme blanche. Entre vingt-cinq et trente ans. Blonde. Dénudée. Le ventre ouvert de la poitrine jusqu'à la taille, la béance révélant la masse luisante et visqueuse des viscères. Paupières découpées. Yeux absents.

— Il n'a pas emporté les intestins, cette fois, marmonna Morales en se penchant pour mieux observer la scène, bloquant le champ d'un technicien armé d'un appareil photo. Agacé, celui-ci la contourna pour prendre sa photo, pendant que l'un de ses collègues filmait.

— Non, rectifia Jazz. Il les a remis en place.

D'abord interloquée, elle demanda confirmation auprès de l'un des légistes qui, après examen, vérifia que les entrailles n'étaient plus reliées au corps. On les avait enlevées, puis réintroduites dans l'abdomen.

— Une évolution dans sa signature ? s'interrogea tout haut Morales.

— Ou simplement le hasard des circonstances. Il voulait peut-être ne pas laisser de traces sur les lieux du meurtre et n'avait rien pour les transporter lorsqu'il l'a déplacée.

— Elle a été abandonnée là entre 10 heures, ou plutôt 10 h 15 – moment où Mme Sinclair est entrée dans l'école pour terminer quelques tâches avant la fin des vacances scolaires – et 15 heures, moment où elle a quitté l'établissement. Soit cinq longues heures : un créneau confortable, siffla l'agent spécial entre ses dents. Alors, petit génie, puisque tu sembles capable de repérer tout ce qui nous échappe, que vois-tu ?

Jazz eut un signe de tête négatif.

— Il n'y a plus rien à voir ici, puisqu'il s'est contenté d'y déposer le corps. Tous les indices sont concentrés sur le corps de la victime.

Il décrivit un cercle étroit, tout en examinant les alentours.

— Je ne vois aucune caméra de surveillance de ce côté. On n'aura donc aucune image de lui à ce carrefour. Mais par acquit de conscience, faites quadriller le pâté de maisons et interrogez les passants : quelqu'un a pu remarquer quelque chose au moment de son arrivée. Avec un poids mort, il n'a pu se déplacer qu'en voiture : demandez si un véhicule s'est arrêté à cette intersection, si un type en est descendu...

— Alors pourquoi éplucher les enregistrements vidéo des environs ?

— Parce qu'il a bien fallu qu'il arrive de quelque part. En admettant que vous obteniez un signalement, on parviendra peut-être à comprendre de quelle direction il venait. Et, qui sait, une autre caméra sur le chemin aura pu saisir une image de lui ou de sa plaque d'immatriculation.

Inconsciemment, Morales frappa le sol du bout du pied.

— Bon, d'accord.

Elle jugeait la mesure inutile, Jazz le sentait bien. Sans doute à juste titre. Néanmoins, ils devaient bien tenter quelque chose. N'importe quoi, étant donné les circonstances...

— Cet homme affiche son mépris pour nous, poursuit Jazz. Il sait que le quartier général de l'enquête se trouve à seulement quelques rues d'ici. Il savait peut-être même que nous interroguions des suspects.

— Comment a-t-il pu le deviner ? rétorqua Morales, sceptique. Tu penses qu'il s'agit d'un flic ?

Elle avait demandé cela d'une inflexion neutre et détachée qui choqua Jazz. Elle n'avait pas cherché à éluder ni à baisser la voix. Près d'elle, les policiers qui l'avaient entendue pâlirent, ulcérés. Si Morales s'en rendit compte, elle n'en laissa rien voir.

— Oh, non, reprit Jazz sur un ton plus léger.

Évidemment, il ne pouvait écarter cette éventualité. Mais elle paraissait très hasardeuse. Un flic – même fou – courrait-il un tel risque ?

— Je penche plutôt pour un agent du FBI.

Morales lâcha un éclat de rire.

— Oui, bien sûr.

Elle saisit alors le poignet de la morte, comme si elle avait voulu prendre son pouls.

— Les extrémités sont déjà rigides. Le reste du corps va suivre.

— Étant donné les températures assez basses, je dirais que la mort remonte à... six ou sept heures ?

L'un des légistes se retourna, surpris et impressionné, et confirma son estimation.

— Il l'a donc assassinée tôt ce matin et l'a amenée ici tout de suite après, résuma Morales.

Avec prudence, elle se déplaça pour mieux observer la victime.

— Violée ?

— On ne le saura qu'une fois qu'elle sera sur le billard, répondit le médecin. Mais d'après certaines ecchymoses sur l'intérieur des cuisses, ça me paraît probable. Elles pourraient aussi être dues à un rapport consentant mais musclé au cours des douze à seize dernières heures. Toutefois, vu la situation...

— Tenez-moi informée, trancha l'agent, avant de se tourner vers Jazz. Tu as besoin de voir autre chose ?

Jazz regarda la directrice adjointe. La pauvre femme vidait le contenu de son gobelet face à un policier à l'air désabusé.

— Est-on certain qu'elle n'a rien remarqué en arrivant ?

— Elle a dit que...

— Les gens peuvent se tromper, interrompit Jazz. Un témoin oculaire est rarement fiable.

— Je suis au courant.

— Je me demande... Si j'étais un tueur en série et que j'avais l'intention de brouiller les pistes, je m'arrangerais pour abandonner un corps qu'on découvrirait, comme par hasard, au moment où on m'interroge. Comme ça, je passerais pour le dément de service.

Morales ne semblait guère convaincue.

— Je marcherais si nous l'avions arrêté. Mais il s'est présenté spontanément au commissariat. Il ne figurait même pas sur notre liste de suspects. Pourquoi quelqu'un – même fou – chercherait-il à éveiller les soupçons pour mieux les écarter ensuite ?

Jazz n'avait aucune réponse à cette question.

Connie fixait toujours l'acte de naissance lorsqu'un cri la ramena à la réalité.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Elle redressa la tête et se retourna. La voix semblait provenir d'une haie, à l'est. Elle distingua un homme armé d'une batte de base-ball.

— C'est une propriété privée, vociféra-t-il.

Connie se figea. Pour qui se prenait ce type, à la virer ainsi ? Ce terrain ne lui appartenait pas ! Elle s'apprêtait à l'envoyer promener mais l'homme dégaina son portable.

— J'appelle la police.

Ah. Alors là, évidemment...

Violation de domicile, destruction de preuves, dégradations... Et Connie oubliait certainement une demi-douzaine d'infractions. Le système judiciaire trouverait sûrement de quoi noircir des pages entières.

Elle se baissa puis ramassa le coffret métallique et son contenu avant de tourner les talons en s'éloignant à grandes enjambées, abandonnant pelle et pioche sur les lieux. *À présent, tu dois beaucoup plus de vingt dollars à Howie*, lui souffla une petite voix.

— Hé ! cria l'inconnu. Hé, reste où tu es ! Je vais prévenir les flics, et je ne plaisante pas !

Je sais que tu ne plaisantes pas, crétin, songea-t-elle en s'enfuyant à toutes jambes vers le sous-bois. *Pourquoi crois-tu que je cours ?*

Elle ne connaissait ni la forêt ni les chemins de traverse de Lobo's Nod aussi bien que Jazz et Howie, mais son portable bénéficiait d'une couverture réseau à toute épreuve. Grâce au GPS, elle parvint à sortir du bois, débouchant sur un lotissement où elle trouva refuge derrière un garage, le temps de reprendre son souffle et d'avertir Howie par SMS. Ce dernier en avait heureusement terminé chez les Dent et il vint la chercher sans tarder, même si, bien sûr, il pesta en apprenant la perte de la pelle et la pioche.

Il interrompit ses jérémiades lorsque Connie lui montra le coffret et son contenu. En particulier l'extrait de naissance.

— C'est une bombe, déclara-t-elle. Ça change tout !

— Pourquoi ? Ce n'est qu'un acte de naissance. Ça nous confirme juste qu'il n'est pas né au Kenya. Bon, et après ?

Connie désigna alors une section du document. Howie ouvrit de grands yeux, laissant échapper un léger hoquet de surprise.

— Bon sang, souffla-t-il en fixant la page, incrédule. C'est vrai, cette histoire ?

— Il semblerait.

À première vue, il s'agissait d'un papier officiel, parfaitement normal, presque banal. À une exception près, face à la mention « père », la ligne demeurait blanche.

— Le nom de sa mère y figure, murmura Howie, mais aucune information concernant le père...

— Ce qui signifie, conclut Connie, qui osait prononcer ces mots pour la première fois, que Jazz n'est peut-être pas le fils de Billy.

Tout en raccompagnant Connie, Howie accusa le coup. Il s'arrêta devant chez elle, où aucune voiture n'était stationnée.

— On dirait que tu as eu de la chance, observa-t-il.

— J'ai l'impression d'avoir quitté la maison depuis des jours, chuchota-t-elle, alors que ça n'a duré que deux heures.

— Ta mère a sans doute décidé de faire un peu de shopping pendant que ton frère allait au cinéma.

— Aucune idée, mais je n'ai pas l'intention de poser de questions. Tu penses pouvoir t'en sortir seul ? lui demanda-t-elle en ouvrant la portière.

— Pour ta gouverne, je ne suis pas le dernier des abrutis, s'offusqua Howie, vexé. Je suis capable de jouer mon rôle. À condition que tu n'oublies pas de m'envoyer un e-mail.

— Il est déjà parti, annonça-t-elle en levant son téléphone. Tiens-moi au courant. Et... sois prudent.

Howie effectua une marche arrière et quitta le quartier de Connie pour regagner la maison de Grandma Dent. Il s'efforça de se concentrer sur la route, mais il ne songeait plus qu'à une chose, qu'il

n'aurait jamais crue possible : et si Billy Dent n'était pas le père de Jazz ? Quelles conséquences cette nouvelle aurait-elle pour son meilleur ami ? Pourquoi avoir laissé cette case vierge ? La mère de Jazz avait-elle eu un amant ? Une aventure sans lendemain avec un homme qu'elle ne connaissait pas ?

Soudain, Howie imagina autre chose. Un scénario si sordide qu'il dut s'arrêter quelques instants sur le bord de la chaussée pour apaiser sa nausée. Et si Billy... et si Billy avait forcé l'une de ses rares victimes masculines à violer sa propre épouse ? Et si Jazz avait été conçu de cette manière ?

Howie avait dissuadé Connie d'informer Jazz sur-le-champ de ce qui aurait bien pu devenir la révélation de sa vie. Sur le fond, il approuvait. Rien ne l'aurait rendu plus heureux que de pouvoir dire à son ami : « Hé, mon pote, au sujet de ta pseudo-prédisposition génétique au meurtre ? Eh bien, devine quoi ! J'ai une info géniale.

Pourtant, il avait dû réfréner Connie parce que... En fin de compte, s'agissait-il vraiment d'une bonne nouvelle ? Quelle que soit l'identité de son père biologique, Jazz n'en avait pas moins été élevé par William Cornelius Dent, ce qui restait une très mauvaise base. Serait-il rassuré d'apprendre que Billy n'était pas son géniteur mais qu'il avait peut-être été témoin, flingue à la main, de sa conception ? Saisi d'un haut-le-cœur, Howie se retint de vomir sur le volant.

Une fois ses nerfs et son estomac calmés, il reprit le chemin de la résidence des Dent. Grandma galopait dans toute la maison en sous-vêtements, poursuivie par Samantha, armée d'une chemise de nuit, qui la suppliait de s'habiller. Howie détourna le regard, non par pudeur, mais pour s'épargner le spectacle des chairs molles et fripées de Grandma

À l'étage, il emprunta l'ordinateur de Jazz pour consulter ses mails. Comme promis, Connie lui avait transmis une photo de l'acte de naissance. Howie l'imprima et la plia soigneusement pour la dissimuler dans sa poche. Puis il redescendit pour aider Sam à maîtriser Grandma.

Depuis le retour de Sam, la vieille femme paraissait retomber en enfance et, surtout, se montrer plus docile. Mais Howie trouvait toujours très perturbant de se faire courser par une septuagénaire avec des couettes, qui gloussait comme une poule et le pinçait sans arrêt. (Plusieurs bleus et autres contusions fleurissaient déjà le long de ses bras.)

— Dis, j'ai quelque chose à te montrer..., reprit-il, tandis que Sam tentait d'installer Grandma sur le canapé avec un gros album photo.

— Howie, Jazz m'a avertie à ton sujet. Il m'a aussi expliqué comment te maîtriser. Cette ruse est vieille comme le monde, et, si j'accepte, je ne veux pas entendre le son de ta braguette...

— Hé, répliqua Howie, vexé. Ça serait vraiment lourdingue, comme tactique, même de ma part. En plus, c'est surtout ta personnalité qui m'attire.

Mais Howie devait bien admettre que la vue plongeante sur son fessier l'émoustillait, tandis qu'elle se penchait sur sa mère pour l'aider à tourner les pages de l'album. Sam lui lança un regard par-dessus son épaule et se redressa d'un bond.

— Vraiment ? s'agaça-t-elle. Alors arrête de fixer ma « personnalité », ça devient gênant.

— Bien sûr.

Howie sortit l'acte de naissance de sa poche et l'agita sous son nez.

— J'aimerais vraiment que tu jettes un coup d'œil à ce papier.

— Tu veux bien regarder les photos toute seule quelques minutes ? demanda Sam à sa mère.

— Oh, le beau garçon ! babilla Grandma en désignant un portrait de son défunt mari. Le beau papa !

— C'est ça. Un beau papa, répéta Sam, qui frémit à la vue de son père. Tâche de retrouver toutes les images de papa, d'accord ?

— T'es ma sœur préférée, gloussa la vieille femme en agrippant sa fille avec une poigne que seuls possèdent les vieux déments.

— Toi aussi.

Sam se dégagea puis rejoignit Howie à la cuisine en se postant, remarqua ce dernier, de manière à pouvoir surveiller Grandma à travers la porte.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

Howie lui tendit le document en expliquant où et comment Connie l'avait découvert. Sam examina brièvement son contenu.

— Tu penses que c'est Billy qui lui envoie ces SMS ? demanda-t-elle en sourdine, avec un regard inquiet à sa mère. Quel intérêt aurait-il à ce qu'elle ait connaissance de ce papier ?

— Je n'en sais rien. Mais est-ce que tu as remarqué que la case « père » est vide ?

— Oui. Sans doute un oubli.

— Un oubli ?

Howie s'obligea à ne pas élever la voix. Puisque Grandma feuilletait paisiblement ces images jaunies, mieux valait ne pas la perturber.

— Un homme qui a assassiné plus d'une centaine de personnes sans se faire pincer n'oublie jamais rien. Cette ligne n'est pas restée vierge par hasard.

— Il pourrait y avoir des tas de raisons. Billy a peut-être d'abord cru qu'il n'était pas le père. Quand Janice est tombée enceinte, il a très mal pris la chose. C'est en tout cas ce que m'avait raconté maman. Puis il a fini par changer d'avis. Je suis certaine qu'il existe une explication.

— Laquelle, par exemple ?

— Je ne sais pas, moi. Mon frère était complètement malade, pour commencer.

— Comment ça, « était » ?

— *Est* complètement malade. Tu m'as très bien compris.

Elle croisa fermement les mains, tenant la feuille du bout des doigts. Celle-ci se recroquevilla, tel une créature moribonde.

— Howie, tu dois me promettre que Connie et toi allez arrêter de jouer les détectives. Laissez la police se charger de cette histoire.

— On cherche simplement à aider Jazz. S'il s'avère qu'il n'est pas le fils de Billy, alors...

— Alors quoi ? Tu t'imagines qu'il ira tout de suite mieux ? Qu'il sera aussitôt débarrassé du poids de son enfance ? Vraiment ? Les chances pour que tu réussisses à me tripoter sont plus grandes.

— À vrai dire, je l'ai déjà fait.

« Pardon ? », sembla-t-elle lui demander, en penchant la tête de côté.

— Je t'ai caressé les fesses l'autre jour. Pendant que tu faisais la vaisselle.

— Howie : ta hanche a frôlé la mienne. C'était accidentel, et, de toute façon, ça n'est pas ça, peloter quelqu'un.

— Pourtant, quelle sensation divine..., soupira Howie.

Sam bougonna en se massant les tempes.

— Écoute, ce morceau de papier ne veut rien dire du tout. D'ailleurs, on ignore s'il est authentique. Billy aurait très bien pu

fabriquer un faux document pour déstabiliser Jazz, ou Connie, ou même toi. Ou tout simplement parce qu'il cherchait à s'amuser un peu. C'est un tordu, Howie. Ses intentions ne sont...

— Sammy J ! appela tout à coup Grandma. Sammy J !

La vieille femme fit irruption dans la cuisine, rose de plaisir, brandissant maladroitement son album dont les pages s'agitaient comme les ailes d'un rapace.

— Regarde ! Regarde !

Sam prit l'objet des mains de sa mère, qui désignait une photo du bout du doigt.

— J'ai trouvé une photo de toi, Sammy. Tu vois ? Tu vois ?

— Bravo, la félicita Sam avec fierté. Excellent ! C'est vrai, c'est bien moi, ajouta-t-elle pour Howie. Je suis un peu surprise...

Curieux, Howie se pencha vers l'image, sur laquelle une fillette d'environ quatre ou cinq ans portait une robe et des baskets sales. Rien n'indiquait qu'elle deviendrait la créature envoûtante qui avait ensorcelé Howie.

— Vive la puberté, hein ? plaisanta-t-il.

— Toi, lança-t-elle ironiquement, on peut dire que tu sais parler aux femmes. Toutes les filles doivent se jeter à tes pieds. Quel est ton secret ?

— Eh bien, je me contente de parler, admit-il.

— Bon, oui, j'ai mis du temps à m'épanouir, admit Sam en feuilletant l'album, où s'étaient d'autres portraits d'une préadolescente quelconque. Ça ne s'est pas vraiment arrangé avant le lycée. Bill...

Elle se reprit.

— Enfin, c'était lui le charmeur de la famille. Il l'a toujours été, d'ailleurs.

À point nommé, la page suivante révéla une photo de Grandma Dent plus jeune, épuisée mais souriante, tenant un bébé dans les bras. Howie n'eut pas besoin de demander d'explication : il savait qui était cet enfant.

Et peut-être pour la première fois de sa vie, il tourna sa langue dans sa bouche avant de parler. *Merde...*, pensa-t-il. *L'antéchrist en nouveau-né...*

Morales reconduisit Jazz à son hôtel. Le reste des suspects devrait être entendu le lendemain, et, avec ce nouveau meurtre, la confusion était montée d'un cran au 76^e commissariat. La nuit promettait d'être longue. Morales ne s'accorderait qu'une brève sieste dans la salle de repos. Jazz avait juste besoin de s'isoler pour y voir clair.

L'idée semblait absurde, mais il aurait juré qu'on voulait l'empêcher de réfléchir. Que quelqu'un œuvrait dans l'ombre pour ne pas lui laisser le temps de rassembler les morceaux.

« Morceaux », à prendre au sens littéral, bien entendu. Car les fragments de corps s'imposaient, soit par leur absence, soit par leur macabre mise en scène. Et si les meurtres de Hat-Dog s'apparentaient bel et bien à un puzzle, Jazz avait l'impression de piocher les pièces dans plusieurs boîtes différentes. Comme s'il prenait des pièces au hasard, sans savoir si elles correspondaient ou non. Un tel chaos semblait presque délibéré.

Mais au fond... pourquoi pas ?

Il écrivit « UGLY J » sur une feuille de papier et l'entoura d'un premier, puis d'un second cercle. Tout gravitait autour de ce nom. Le pseudonyme d'un tueur en série, peut-être ? Pourtant, personne n'en avait jamais entendu parler. S'agissait-il du nouvel avatar de Billy ? La réaction qu'il avait suscitée chez l'Impressionniste semblait le confirmer. « Magnifique », avait-il dit. Il vouait un véritable culte à Billy et le savoir libre de tuer de nouveau n'aurait pas manqué de l'enthousiasmer.

Mais en admettant que Billy et Ugly J ne fassent qu'un, ce qui paraissait probable, quel était le lien avec Hat-Dog ? Jazz pensait son père capable d'avoir planifié la venue de l'Impressionniste avant son arrestation, mais de là à avoir tenté deux fois le même coup... ? À avoir intronisé un second meurtrier qui s'attaquait maintenant à la plus grande, à la plus complexe des villes du pays ? Dans un lieu où Billy – à la connaissance de Jazz – n'avait jamais mis les pieds ?

Non, ça ne collait pas. Cela signifiait que Billy n'avait soit aucun lien avec Hat-Dog, soit aucun lien avec Ugly J. Aucune de ces éventualités ne semblait logique. Ni rassurante.

Jazz s'empara de l'une des photos : un gros plan sur un des

symboles, représentant un chapeau gravé dans l'épaule d'une jeune femme. Il avait sa petite idée à ce sujet : les chiennes et les gentlemen, se souvenait-il avoir suggéré. Il avait peut-être vu juste...

Il a commencé par alterner. Et puis...

Il consulta la liste des victimes. En effet, comme il se le rappelait, deux chapeaux s'étaient enchaînés. Et, plus tard, de nouveau deux autres chapeaux d'affilée. Personne ne comprenait pourquoi. Les flics avaient un temps échafaudé une théorie fondée sur la météo, qui s'était vite révélée bancale.

Voilà la clé, songea-t-il. Toute sa logique repose là-dessus. Ces symboles sont essentiels. C'est grâce à eux que nous le coincerons. Que s'est-il passé, ici ? Pourquoi deux chapeaux de suite ?

Et Belsamo ? En dehors de son âge et de sa couleur de peau, rien ne l'associait au profil établi par le FBI. Pourtant, il s'était subitement manifesté, au moment précis où Hat-Dog abandonnait sa nouvelle victime, à quelques rues de là.

Jazz entendait d'ici le commentaire de Howie : « Si ça c'est une coïncidence, alors la NBA va me recruter pour la prochaine saison ».

Ils sont deux, comprit-il alors. Deux à travailler ensemble. Voilà l'explication.

Cependant, la police avait déjà écarté cette hypothèse. Toutes les empreintes génétiques retrouvées sur les scènes de crime – avec chien ou chapeau – concordaient. Il ne pouvait s'agir que d'un seul et même individu.

Il songea tout à coup à Belsamo, qui avait refusé le verre d'eau, qui avait pris soin de ne rien toucher dans la salle d'interrogatoire.

Et si le profileur avait commis une erreur ? Belsamo était peut-être aussi bon comédien que Jazz, voire Billy. Tous ces cris, ces croassements..., une simple ruse, destinée à les convaincre qu'il ne pouvait pas être le meurtrier. En se présentant spontanément au commissariat, il avait occupé les enquêteurs pendant qu'un autre se débarrassait d'un corps, quasiment sous leurs fenêtres.

Il passa un coup de fil à Hughes.

— Dites, qu'est devenu Belsamo ?

— Ton copain ? répliqua Hughes en éclatant de rire. Celui qui voulait nous montrer sa marchandise ?

— Lui-même.

— Oh, nom de Dieu, pouffa Hughes, qui contenait mal son fou rire.

Jamais je n'oublierai ta tête quand il a agité son petit soldat sous notre nez !

— J'ignorais qu'il en existait d'aussi minuscules, commenta Jazz.

Hughes s'esclaffa franchement, et il leur fallut une bonne minute pour reprendre leur sérieux.

— Alors ?

— Que veux-tu dire ? Tu as vu comme moi qu'on l'avait relâché.

— Vous avez eu le temps d'effectuer des prélèvements ADN ?

— Non, évidemment ! Tu as oublié ? Il nous manquait toujours l'accord du juge. Le nouveau cadavre nous est tombé sur les bras sans que nous ayons eu le temps de dire ouf. Même le FBI ne peut pas obtenir de mandat aussi vite. Enfin... s'il s'agissait d'une affaire de sécurité nationale, ils y parviendraient sans doute. Mais pour un bon vieux tueur en série ? Tu parles...

Jasper reprit, songeur :

— Et dans la salle d'interrogatoire, il n'a laissé aucune trace ADN ?

— Jasper...

— Il se masturbait. Est-ce qu'il a eu le temps de terminer ?

Hughes lâcha un cri horrifié :

— Je suis content de te l'apprendre : non. Personne n'a eu à nettoyer derrière lui. Sans toi, c'était sans doute moins bandant.

— Ha, ha, ha ! Des cheveux ?

Un grommellement soutenu retentit à l'autre bout de la ligne.

— Tu as idée du nombre de personnes qui ont défilé dans cette pièce tout au long de la journée ? Oh, ça, des cheveux, il doit y en avoir. Quant à savoir lesquels appartiennent à ton petit copain, c'est une autre paire de manches.

— En résumé, on n'a rien ?

— Nous n'avons besoin de rien, Jasper. Belsamo n'est pas notre homme.

Ils raccrochèrent, et Jazz fixa le mur jusqu'à ce qu'il devienne flou. Si Hughes paraissait sûr de lui, Jazz l'était nettement moins.

Ce qu'il nous faut, décréta-t-il, c'est un échantillon de son ADN.

Dans sa chambre, Connie cogitait en faisant les cent pas. Elle passait en revue les détails, éprouvant la désagréable impression de jongler avec des grenades.

Elle avait d'abord craint que son petit frère ne vende la mèche, mais, dans ce cas précis, la menace de représailles garantissait son silence. Si Whiz s'avisait de la dénoncer, elle demanderait aussitôt à ses parents de changer le code d'accès au câble.

Si seulement les dilemmes pouvaient se régler simplement.

Allez, appelle-le. Appelle Jazz...

Pas question. Ce genre de nouvelles ne s'annonçait pas par téléphone. « Figure-toi que ton père pourrait ne pas être ton père. » Non. Elle devrait le lui dire de vive voix, le regarder dans les yeux, lui prendre la main, peut-être. Lui montrer cet acte de naissance et le soutenir de son mieux...

Elle l'imaginait toujours accaparé par l'enquête sur Hat-Dog, mais, après une recherche sur Internet, elle ne découvrit aucune dépêche le mentionnant. Le groupe d'intervention tenait sans doute à garder sa collaboration secrète. Quant au journal local de Lobo's Nod, il ne parlait de rien, pas même de la succession de meurtres qui défrayaient pourtant la chronique à New York. Et voilà comment des types comme Billy échappaient à la police. La plupart des criminels en série se cantonnaient à une zone restreinte. Ils ne faisaient la une des médias nationaux que lorsqu'ils quittaient leur « zone de confort », en quête de nouveaux terrains de chasse. Billy, lui, avait changé de mode opératoire et de signature au gré de ses pérégrinations. Comme personne ne suivait simultanément les infos du Tennessee et de l'Utah, personne n'avait établi de lien entre ses meurtres... avant qu'il soit trop tard.

Pour l'instant, Hat-Dog assassinait des New-Yorkais. Les habitants de Lobo's Nod s'en moquaient donc éperdument. Pourquoi s'en soucier ?

Ils s'y intéresseraient sans doute davantage s'ils savaient qu'il existe un lien avec Billy Dent, songea-t-elle. Sauf qu'on ne dispose pas de preuves formelles...

Pas encore, mais bientôt...

Connie restait convaincue de l'implication de Billy. Le tag Ugly J, l'acrostiche sur la lettre de l'Impressionniste, tout ça ne pouvait pas être une coïncidence. Connie refusait d'y croire. Il y avait donc un rapport, même ténu, entre Hat-Dog et le Boucher de Lobo's Nod. Elle aurait parié que Billy avait lui-même, d'une manière ou d'une autre,

invité son fils à rejoindre la « partie », même si elle ignorait le sens de ce message. Elle restait aussi persuadée que c'était lui qui l'avait attirée jusqu'aux ruines de la maison Dent, sur la piste du vieux trésor enfoui. Qui d'autre ? Qui aurait eu les motivations nécessaires ? Qui aurait eu connaissance de cette cachette ?

Son portable se mit à sonner, et elle s'en saisit aussitôt. Howie avait promis de l'appeler s'il apprenait quelque chose de Sam. Mais ce n'était pas Howie.

— Tu as triché, Connie, déclara une voix qu'elle ne reconnut pas.

Non parce qu'elle lui était étrangère, mais parce qu'elle était déformée au point de paraître nasillarde et mélodieuse à la fois.

— Qui est à l'appareil ? répliqua-t-elle du tac au tac.

Elle n'espérait pas de réponse, et ne fut donc pas surprise de ne pas en obtenir.

— Tu as enfreint les règles, renchérit la voix qui, malgré sa monotonie, trahissait une légère déception. Elles étaient pourtant simples : j'avais dit « pas la police ». Or, tu l'as avertie. Je te croyais plus maligne.

Connie réfléchit à toute vitesse. Non, elle n'avait pas prévenu la police, pourtant quelqu'un d'autre s'en était chargé. Le voisin armé d'une batte de base-ball. Comment son interlocuteur pouvait-il le savoir ? L'incident avait eu lieu à peine une heure plus tôt, une heure et demie, maximum. Comment...

— Je n'ai pas appelé les flics, affirma-t-elle. Ce n'est pas moi. C'est un voisin. Il a...

— Tu t'imagines que je vais te croire ? railla la voix. Que je peux te faire confiance ? Tu serais prête à me raconter n'importe quoi, hein ?

Si cette personne savait, pour la police, alors elle se trouvait forcément dans les environs. Elle disposait d'informations sur la ville. À moins qu'elle ne soit à l'écoute de la fréquence de la police de Lobo's Nod. Ou encore...

Connie ouvrit son ordinateur portable et entra les mots « propriété Billy Dent » dans le moteur de recherche, avec un filtre limitant les résultats à la date du jour. Aussitôt, un lien apparut menant à une dépêche publiée sur le site du journal local. On y apprenait que les autorités étaient intervenues sur l'ancienne propriété du tueur en série. Un entrefilet signé Doug Weathers, bien sûr. Cette fouine vivait sans doute l'oreille collée à son scanner radio, réglé sur la fréquence des flics, dans l'espoir que quelqu'un mentionne le nom de Billy Dent.

Et maintenant que l'anecdote s'affichait sur la Toile, n'importe qui dans le monde pouvait y avoir accès.

En jetant un coup d'œil à l'écran, elle s'aperçut que, contrairement à ce qu'elle croyait, le numéro de son correspondant s'affichait. Son portable le garderait en mémoire, mais elle nota tout de même la suite de chiffres sur un morceau de papier.

— Navrée, monsieur Dent, poursuivit-elle, mais je vous assure que je n'y suis pour rien. Votre ancien voisin a paniqué en me voyant et a dégainé son téléphone.

À l'autre bout du fil, la voix s'esclaffa, si dénaturée que le son métallique lui donna mal au crâne.

— Tu crois que je suis Billy Dent ? Pourquoi ça ?

— Qui pourriez-vous être ?

Saisie de vertiges, Connie dut s'asseoir sur son lit. Les avertissements de Jazz résonnaient dans sa mémoire : ne jamais laisser un homme comme Billy s'insinuer dans sa tête. Elle devait faire preuve de prudence. Billy détenait toutes les cartes, y compris celle de sa propre identité. Il n'aurait aucun mal à l'embrouiller. Alors Connie lança, au hasard :

— À moins que vous ne soyez Ugly J.

La réplique lui valut un autre éclat de rire, plus rauque et plus soutenu.

— Tu me plais, Connie, reprit la voix. D'ailleurs, tu m'as plu la première fois que je t'ai vue. C'était il y a quelques mois. Dans *Les Sorcières de Salem*.

Connie frémit. *Les Sorcières de Salem* ? La représentation avait eu lieu quelques semaines après l'évasion de Billy. Il se trouvait donc parmi les spectateurs, au beau milieu de ce maudit auditorium, et personne n'avait rien remarqué ?

— Tu interprétais une Tituba formidable, Connie. C'est en tout cas ce que j'ai pensé en te voyant du fond de la salle. Avec Jasper. Je vous ai bien observés, tous les deux. Des comédiens hors pair. Tu pourrais facilement faire carrière, Connie, c'est certain. En admettant que tu vives assez longtemps pour ça.

— Menacez-moi autant que vous voudrez...

— Ne joue pas les téméraires avec moi, Connie. Ça ne m'impressionne pas. J'apprécie l'honnêteté davantage que la vantardise. Et je ne t'ai pas menacée. Tu m'as entendu proférer des

menaces, jusqu'à présent ?

Connie attendit, puis comprit que la question était sincère. La voix exigeait une réponse.

— Non, pas jusqu'à présent.

— Précisément. Et je n'en ai pas l'intention. En revanche, je menace quelqu'un d'autre et je vais te dire qui.

Au même instant, un tintement de son portable annonça l'arrivée d'un message. Par réflexe, elle l'éloigna de son oreille et fixa l'image qu'elle venait de recevoir.

Jazz. À New York.

Coiffé de la casquette des Mets qu'ils avaient achetée ensemble à l'aéroport. Elle crut aussi reconnaître le bras de Hughes, dans l'angle de la photo, prise à New York très récemment.

Il a pu l'approcher suffisamment pour le photographe, songea Connie. Elle sentit sa gorge se nouer. *Si près, oh, mon Dieu, s'il peut le frôler sans même se faire remarquer...*

De nouveau, elle colla le téléphone contre son oreille, ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Et si je le décide, ton petit ami paiera pour tes mensonges et ton insolence.

Son « non » se perdit dans un borborygme étranglé.

— Non, répéta-t-elle. Il n'était même pas là. Il n'a rien à voir dans tout ça. Ce ne serait pas juste de...

— Je crois pourtant m'être montré très fair-play, jusqu'ici, continua la voix. Je t'ai communiqué des indices pour t'aider dans ta quête, je t'ai complimentée sur tes talents d'actrice – j'étais sincère, d'ailleurs.

Et si elle se trompait ? Et si ce n'était pas Billy ? Billy s'en serait-il pris à Jazz de cette façon ? À moins qu'il n'ait simplement cherché à l'intimider. Jamais il ne mettrait ses menaces à exécution... Si ?

Non, Connie savait qu'il ne toucherait pas à un cheveu de son fils.

À moins, bien sûr, que cette voix n'appartienne pas à Billy Dent. Ces inflexions... ce vocabulaire... Il y avait certains détails que les instruments de brouillage ne pouvaient dissimuler. Jazz avait souvent imité son père. Howie l'avait cité à quelques reprises. Connie avait regardé plusieurs reportages où on l'entendait parler. Or cette voix ne...

Oh, mon Dieu...

— Ça ne t'a pas dérangée, Connie, d'interpréter le rôle d'une esclave ? Ça n'a pas réveillé de profondes déchirures ? Des frustrations ? De la colère ? Le spectre de la ségrégation que tu croyais depuis longtemps disparue ?

L'intonation déformée demeurait neutre, ni fourbe ni sournoise. Inutile : les mots suffisaient. Elle se domina. Elle ne devait à aucun prix se laisser entraîner dans ces sables mouvants, dans cette lutte psychologique menée par un sociopathe. Elle devait rester maître de la conversation.

— Ce n'était qu'un rôle, répondit-elle calmement. Rien d'autre.

— Mais tu t'es sûrement posé la question : l'as-tu obtenu uniquement à cause de ta couleur de peau ? Tu n'y avais peut-être pas songé ? Et si tu avais refusé ? Qu'est-ce qu'elle aurait fait, ta jolie petite prof d'art dramatique ?

À l'évocation de Mlle Davis, Connie sentit sa gorge se serrer. Les larmes montèrent, mais elle les sécha d'un geste impatient. *Non, je ne me laisserai pas manipuler.*

— Je n'en ai aucune idée, répliqua-t-elle, espérant paraître ferme.

— Je t'aurais bien suggéré de lui poser la question, mais la pauvre fille est légèrement... morte.

Saisie d'un haut-le-cœur, Connie eut l'impression qu'on crachait sur la tombe de Ginny. Mais ce jeu devenait trop dangereux pour ne pas employer tout l'arsenal à sa disposition.

La voix ricana – un son pareil à l'écho d'une balle rebondissante lâchée dans une gigantesque boîte de conserve.

— Tu essaies de ne pas perdre le fil, Connie ? De ne pas te laisser bouffer ?

— J'essaie juste d'anticiper.

— Tu t'es demandé si ce n'était pas précisément ce que je voulais de toi ?

Génial. À présent, Connie se sentait désarmée.

— Il y a eu des morts, Connie, et il y en aura d'autres pendant que tu joues à ce petit jeu avec moi. Pendant que tu t'obstines à ne pas me laisser entrer dans ta tête alors que j'y suis déjà. Je t'assure : tu n'as plus le moindre secret pour moi.

Je ne vous crois pas. Non.

— Oh, vraiment ?

— Des gens meurent, et toi, tu ne penses qu'à toi. Tu prétends t'inquiéter pour ton petit ami, uniquement parce que tu le considères comme ta propriété. C'est la seule raison. Tu es une égoïste, Connie. Tu n'es pas comédienne par hasard. Tous les acteurs sont des êtres vains, égocentriques. Mais pendant que je t'ai au téléphone, j'en profite pour te poser une petite question : tu ne t'es jamais demandé pourquoi ce sont toujours les jolies petites Blanches qui occupent le devant de la scène ? Je parle de celles qui disparaissent. Celles qu'on retrouve assassinées, mutilées, violées ou – de préférence – les trois à la fois. Si je te faisais disparaître – et je ne dis pas que j'en ai l'intention, même si je le pourrais –, personne ne s'en rendrait compte.

— Oh si, ça ne passerait pas inaperçu, siffla Connie entre ses dents, avant de se frapper le front.

Et mince. Elle s'aventurait exactement sur le terrain où il voulait la mener. Cela revenait à entrer dans son jeu, à accepter ses conditions, à entamer le débat.

— J'imagine que c'est ce que tu aimerais croire. Oh, évidemment, il y aurait toujours tes parents, tes amis pour le remarquer, mais qui d'autre ? Ça ne ferait pas la une des journaux. Les chiens écrasés, peut-être, dans la presse locale, mais même eux se lasseraient au bout de quelques jours. La chaîne d'info du coin accorderait dix à quinze secondes à la découverte de ton corps violé et mutilé dans une fosse mal remblayée au croisement de Grove Street et de la route 27. Tu connais l'endroit, Connie ?

Celle-ci ne répondit pas. C'était inutile.

— Quinze secondes, pas plus. Une photo, extraite de l'annuaire du lycée, un plan de coupe sur ta mère en larmes, puis le téléspectateur blanc, derrière son écran, haussera les épaules et étouffera un bâillement avant de zapper. Mais qu'une petite Blanche se volatilise..., alors là, Connie, là, le grand barnum commence. Tous les prétextes sont bons pour une piqure de rappel. Les chaînes câblées s'en mêlent, et la nouvelle prend une dimension nationale. Au bureau, à l'école, les gens ne parlent plus que de cette pauvre, cette si jolie disparue. Ils postent des messages sur leur blog, ils envahissent les forums de discussion. On crée des lois qui portent leur nom. On invente des « alertes Amber » en leur honneur. Et quand enfin on les retrouve mortes, ces oies blanches, ça n'est pas dix ou quinze secondes qu'on leur consacre. On t'abreuve d'images d'archives familiales. On exhibe les parents. Les amis. On assiste en direct à l'enterrement. Et pourquoi, à ton avis ?

— Parce que nous vivons dans une société profondément raciste, qui

déprécie la vie de la communauté noire, s'enflamma Connie, avant de se reprendre aussitôt.

Merde. Combien de fois Jazz lui avait-il répété de ne jamais baisser sa garde devant un psychopathe ? De ne pas montrer de faiblesse, de colère ou de rage ? Après ça, il finit par vous bouffer.

— Le racisme ! jubila la voix. Mais c'est bien sûr ! Ça ne peut être que ça. À moins que... Connie, imagine une seconde que ce ne soit pas du racisme. Et si c'était tout simplement vrai ? Si ta vie avait véritablement moins de valeur que celle d'une jeune fille blanche ? Alors, qu'est-ce que tu dirais ?

D'une neutralité glaçante, Connie répliqua :

— Que vous avez intégré la toute dernière version du discours de l'abruti suprématiste. Félicitations.

Un rire artificiel, long et saccadé, résonna

— Tu me plais beaucoup, Connie. Vraiment. Tu me laisses espérer de grandes choses pour l'avenir.

— Ravie pour vous. À présent, pourquoi ne pas tout simplement me révéler qui vous êtes et où vous vous trouvez ?

— Ah, mais ce ne serait pas très amusant. C'est un jeu, Connie, dont tu as accepté les règles.

— Je ne les connais pas.

— Eh bien, en résumé, ce sont celles que je dicte quand ça me chante. Mais ce n'est pas le même jeu que celui qui se déroule en ce moment à Brooklyn, non. Celui-ci, c'est le nôtre, Connie. Une partie rien qu'entre toi et moi, conçue tout spécialement pour nous.

— Tant d'attention me touche, ironisa Connie. Alors, à quand mon tour ?

— Oh, bientôt, très bientôt. Mais la difficulté va augmenter, cette fois, puisque tu as triché.

— Je me tue à vous le répéter : je n'ai pas prévenu la...

— Il est normal que les fraudeurs écopent d'un gage, qu'on pénalise ceux qui ne respectent pas les règles. Tu n'es pas d'accord ?

Connie sentait que cette voix atone et robotisée lui martelait peu à peu le cerveau, laissant dans son sillage une terrible migraine.

— Arrêtez votre délire et dites-moi qui vous êtes, lâcha-t-elle. Comme si je ne le savais pas, d'ailleurs.

Coup de bluff. Qui déclencherait peut-être...

— Oh, je compte bien te le dire. Mais à ma façon. Et quand je l'aurai décidé. Le premier indice se trouve dans ce coffret.

Un silence.

— Je vais t'accorder cinq minutes, Connie, cinq minutes pour découvrir cet indice, puis je te rappellerai. Si tu n'as pas la bonne réponse, tu n'entendras plus jamais parler de moi. Du moins... jusqu'au soir où je viendrai te rendre une petite visite, bien entendu.

— Non ! cria Connie. Attendez ! Cinq minutes ? C'est injuste. Je ne...

— Pardon ?

Pleine de fureur, la voix déformée se brisa.

— Injuste, tu dis ? Tu as triché, Connie Hall ! Et tu t'apprêtes à en subir les conséquences ! Tu as cinq minutes à partir de... maintenant.

Clac.

Oh non...

Connie vida la boîte métallique. Elle écarta les photos du petit Jazz, l'acte de naissance... Était-ce l'indice ? Le lien avec Billy ? Ou bien l'indice était-il ce jouet, cet oiseau en plastique... qui lui aussi aurait pu symboliser Billy ? En se remémorant l'histoire du Roi corbeau, Connie frémit.

À moins qu'elle ne fasse fausse route ? Fallait-il trouver un lien avec les corbeaux ? Quel était le terme latin pour désigner cet oiseau ? Espagnol ? Français ? Connie avait suivi des cours dans ces trois langues et sondait sa mémoire, lorsqu'une idée soudaine lui vint. Et si l'objet ne représentait pas un corbeau, mais une corneille ? Et s'il fallait la nommer en russe, ou en allemand ? Et si ce fichu jouet n'avait aucun rapport avec cette devinette ?

Son réveil lui indiquait qu'une bonne minute s'était écoulée. Son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle aurait presque pu le voir rebondir sous son tee-shirt.

Elle disposait de moins de quatre minutes. L'envie de passer en revue le contenu de la boîte la taraudait, mais elle s'obligea à prendre son temps pour examiner chacune des pièces. Les trois mêmes personnes se retrouvaient sur toutes les photos.

Jazz, non, pas lui, bien sûr...

Sa mère non plus, puisqu'elle était morte.

Billy, le choix évident. Trop évident, à bien y réfléchir. Le meurtrier avait pu s'évader grâce à l'aide d'un complice œuvrant de l'extérieur. Cette mystérieuse voix pouvait donc appartenir à son acolyte. Quelqu'un qui roulait pour Billy, qui jouait dans son camp. Hat-Dog ?

Alors, c'est qui le tricheur, pauvre imbécile ?

Connie fixa les images, scruta les arrière-plans. Distinguaient-on une autre personne ? À moins qu'il ne s'agisse du photographe... qui ne pouvait être que la grand-mère de Jazz. Même si toutes ces insanités racistes étaient tout à fait son style, Connie ne la pensait pas suffisamment sensée ni lucide pour passer ce genre de coup de fil.

Aucune des photos n'était parlante. Elle retourna le jouet. Un vulgaire morceau de plastique.

Mais il était creux...

Et s'il contenait quelque chose ? Si je l'ouvrais ? Il me faut un couteau. Dans le tiroir de la cuisine. Non ! Qui sait ce dont ce cinglé est capable d'ici... argh... deux minutes.

Et si l'indice était tout simplement le corbeau ? La corneille ? L'un ou l'autre. C'était peut-être tout ce qu'il faudrait prononcer lorsque le téléphone sonnerait de nouveau.

Non, trop évident. Ça ne pouvait pas être aussi facile. La voix espérait sans doute l'induire en erreur...

Baisse ta garde et...

Don't go chasing...

Mais la boîte ne renfermait rien de plus, à l'exception des enveloppes. Elle gâcha de précieuses secondes à les inspecter, cherchant une inscription en filigrane.

Les objets étaient-ils rangés dans un ordre précis ? Non, c'était absurde : en extrayant le coffret du sol, il était impossible de ne pas en remuer le contenu...

Moins d'une minute.

Connie fixait la boîte et ne le vit pas immédiatement. Elle ne le cherchait même plus, tant tout cela lui paraissait vain, et laissait les secondes s'échapper, persuadée qu'elle ne trouverait jamais la réponse. Et puis, tout à coup, cela lui sauta aux yeux. Heureusement, elle avait relevé le couvercle.

Une deuxième sonnerie... Connie prit une profonde inspiration. Elle se ressaisit, tâchant de retrouver une contenance, puis décrocha.

— Bell, lâcha-t-elle, sans laisser à la voix le temps de prononcer un mot.

Un interminable silence s'ensuivit et Connie fut alors persuadée d'avoir échoué. Peut-être avait-elle rêvé cette image, celle d'une cloche, *bell* en anglais, gravée à l'intérieur du couvercle, ou bien ce n'était qu'un reflet, une ombre projetée par le loquet... Ou bien...

— Bravo, Connie, répondit la voix qui, malgré la déformation, trahit un semblant de surprise. Il est temps pour toi de regagner New York. Tu préféreras sans doute, si possible, atterrir à l'aéroport JFK, car c'est là que se trouve le deuxième indice sur ma véritable identité. Terminal 4, rez-de-chaussée. Et apporte de la monnaie.

— Qu'est-ce que..., balbutia Connie.

Mais la voix se tut, et la ligne devint aussi muette que les victimes de Billy Dent.

Il est temps pour toi de regagner New York...

Une recherche rapide sur Internet lui permit de décrocher l'ultime place sur un vol à destination de New York-JFK le lendemain dans l'après-midi. Elle n'obtint qu'un siège au centre, en plein milieu d'une rangée, garantie d'un voyage inconfortable. Sans parler du coût de cette réservation de dernière minute, qui engloutissait les vestiges de ses économies. Avait-elle le choix ?

Non. C'était pour Jazz qu'elle faisait tout ça. D'ailleurs, le règlement du billet serait l'étape la plus facile. Connie braqua son regard sur la porte de sa chambre, imaginant ses parents derrière elle. La suite s'annonçait beaucoup moins plaisante...

D'après la copie du rapport de police transmise à Jazz – il jouait dans la cour des grands, à présent –, Belsamo habitait le quartier de Fort Greene. L'application GPS de son téléphone situait l'endroit tout près de Carroll Gardens. Connaissant mal les lignes de métro, il décida de s'y rendre à pied, mais il finit par se perdre dans Brooklyn. Les cartes ne s'affichaient que partiellement sur son portable et il ne parvenait pas à s'orienter. La plupart des passants, emmitouflés dans leurs manteaux, suivaient résolument leur trajet et il n'osa pas les interrompre. D'ailleurs, ils arpentaient les trottoirs à une telle allure qu'il aurait sans doute fallu les plaquer au sol pour les arrêter.

Enfin, il atteignit Fort Greene. Le quartier en lui-même lui parut sympathique, mais ce fut au fond d'une ruelle sombre, encombrée de détritiques et de déchets en tous genres, qu'il découvrit l'immeuble de Belsamo. Machinalement, Jazz chercha des yeux le tag Ugly J sur les murs, en vain.

Le vent se levait et le soleil déclinait. Jazz releva le col de sa veste, enfoua sa casquette sur ses oreilles, puis enfila une paire de gants en cuir fins, mais chauds.

L'entrée était équipée d'un système de fermeture d'une surprenante complexité. Près de la porte, il remarqua un interphone avec deux rangées de cinq boutons. Belsamo occupait l'appartement 4A. Il sonna. Pas de réponse.

L'homme était absent. Parfait.

L'étape suivante – s'introduire dans le bâtiment – serait relativement simple. Billy l'avait fait des dizaines de fois.

« Tu vois, fils. La plupart des gens sont paresseux. Et idiots, en plus. Encore mieux, ils s'imaginent être des bons Samaritains. Gentils et serviables, qu'y se croient. »

Jazz pressa quelques boutons au hasard. Au troisième, quelqu'un répondit.

— UPS, annonça-t-il, affectant une intonation qui mêlait agacement et lassitude. J'ai un colis pour le 3C, mais personne ne...

Il n'eut même pas besoin d'achever son boniment. Le locataire du 2B, à l'évidence convaincu, le laissa entrer. La porte se déverrouilla

avec un bourdonnement désagréable, et Jazz se glissa à l'intérieur.

Le hall d'entrée était étroit et gris. La lumière blafarde du plafonnier offrait juste assez de clarté pour révéler un petit couloir donnant sur deux logements ainsi qu'un escalier. Une forte odeur d'oignon frit imprégnait les lieux.

Jazz gravit les marches d'un bon pas, sans toutefois se presser. S'il croisait un voisin, il ne pouvait prendre le risque de paraître suspect.

De l'extérieur, l'appartement 4A était d'une banalité navrante. Il ne s'attendait pas vraiment à un panneau « Danger ! Serial killer ! » ou même à un message codé du genre « Bienvenue dans la partie, Jasper », mais il avait au moins espéré un indice...

La porte était bien entendu fermée à clé, ce qui n'avait aucune importance. Dès sa plus tendre enfance, Billy lui avait appris à forcer les battants, à fracturer les serrures et à faire sauter des pènes avec des cartes de crédit. Les appartements new-yorkais ne présentaient pas le moindre obstacle pour lui. Et même lorsque la porte était bloquée de l'intérieur par une chaîne, il existait toujours des moyens d'y remédier. Les verrous et autres barres de sécurité en métal posaient, eux, un réel problème...

Malgré son ascension rapide des marches et l'infraction qu'il s'appropriait à commettre, Jazz constata qu'il respirait normalement et que son cœur battait à une cadence fixe et mesurée.

Il sortit sa carte de lycéen plastifiée et libéra le mécanisme à la troisième tentative, sans même avoir recours à l'assortiment d'épingles et de fils de fer qu'il avait apporté.

Prenant une profonde inspiration, il pénétra dans l'appartement de Belsamo et referma silencieusement la porte derrière lui.

À peine fut-il entré qu'une certitude s'empara de lui. Comme une évidence qu'il n'aurait pu expliquer. Si on l'avait appelé à témoigner devant un tribunal (ce qui, malheureusement, allait devenir inévitable), il n'aurait rien trouvé d'autre à répondre que « Je le savais. Je le sentais », même s'il doutait qu'un jury se laisserait convaincre par son numéro de médium.

Pourtant, il en était à présent persuadé ; Belsamo était Hat-Dog. Il régnait autour de lui cette même aura malsaine qu'il avait perçue durant les derniers jours de liberté de son père. Les souvenirs enfouis refirent surface : les dents dans le tiroir de la table de chevet de Billy, le couteau dans l'évier, les râles d'agonie du pauvre Rusty que Billy dépeçait vivant.

Il dut s'appuyer un instant contre le mur. Il ne croyait ni aux

fantômes, ni aux démons, et n'entretenait aucune forme de superstition. Billy, cartésien forcené, ne croyait qu'à ce qu'il voyait, touchait ou martyrisait. Mais en cet instant, Jazz se demanda s'il ne devait pas reconsidérer, mettre en doute tout ce qu'il croyait. Le mal n'était peut-être pas qu'un simple mécanisme biologique du cerveau et le résultat d'une enfance traumatisante, mais plutôt une entité éthérée, insaisissable, mystique et animée d'une volonté propre.

Stop. Arrête ton délire. Tu réagis simplement à l'idée d'avoir trouvé la réponse, de connaître enfin la vérité.

Il aurait soudain aimé avoir Connie à ses côtés, ou bien Howie. Se retrouver seul ici lui était insupportable.

Sans doute était-ce l'ordre qui régnait dans l'appartement, et qui contrastait avec l'apparence sale et négligée du pauvre type qu'il avait vu au commissariat. Cet « Oliver version clodo » n'était qu'un personnage, un canular élaboré dans le but d'embrouiller la police. Mais tout dans cette pièce reflétait le véritable Belsamo : l'agencement soigneux des objets, la perpendicularité parfaite du miroir avec le sol, comme s'il était régulièrement redressé à l'aide d'un niveau. Billy était lui aussi un maniaque, et, si le petit studio de Belsamo ne représentait qu'une fraction du lieu où Jazz avait grandi, il dégageait la même énergie vibrante, comme possédé par l'esprit de l'ancienne maison Dent.

Non, ce n'était pas uniquement le côté obsessionnel. La pièce était immaculée, mais également trop encombrée, avec un aspect trop méthodique, presque symétrique. Des piles de magazines aux tranches parfaitement alignées étaient arrangées de la plus claire à la plus foncée. Les livres se succédaient par ordre de grandeur et d'épaisseur, formant un escalier de pages. La moindre surface des murs était occupée par des étagères croulant sous les livres et les revues. Et ce miroir, d'une perfection effrayante, dans lequel Jazz n'osait pas se regarder, redoutant son reflet, l'horreur dans ses yeux, sa propre réaction monstrueuse face à l'ancre de Belsamo.

Ce dernier conservait à l'évidence tous les morceaux de papier, journaux et feuillets qui lui tombaient entre les mains et les classait selon une logique surgie du tréfonds de son être. L'appartement était un simple studio : l'unique porte intérieure donnait sur une minuscule salle de bains qui paraissait tout bonnement inutilisable. Pour accéder aux toilettes, il fallait se glisser entre les quelques centimètres qui séparaient la douche du lavabo, face auquel il semblait impossible de se tourner.

Ayant gardé ses gants de cuir, Jazz fouilla sans remords l'armoire à

pharmacie. Rien. Seule révélation : Belsamo utilisait du dentifrice de la marque Crest. « Pas vraiment un trait caractéristique de la sociopathie », aurait plaisanté Howie.

Il revint dans la pièce principale. Un coin muni d'une petite cuisinière et d'un mini-réfrigérateur pouvait difficilement être qualifié de « cuisine », et Jazz comprit que le lavabo de la salle de bains devait également servir d'évier.

Il ouvrit le réfrigérateur, redoutant presque d'y découvrir une collection de pénis, d'intestins, et quelques paires d'yeux. Mais non. Il n'y trouva que du yaourt, des branches de céleri et un pack de boissons énergisantes.

Belsamo avait affecté des allures de vagabond au commissariat, mais, en fin de compte, à l'exception des sodas, il paraissait avoir une alimentation plutôt saine.

Ce type garde tout, alors où cache-t-il ses trophées ? Où la souris a-t-elle planqué son fromage ? Où sont-ils ?

Jazz observa le lit impeccablement fait. Rien ne dépassait. La bibliothèque débordait de livres, pour la plupart consacrés à des enquêtes criminelles, ce qui ne signifiait pas grand-chose. Beaucoup de gens se passionnaient pour les énigmes policières. Il passa en revue les titres, mais n'en vit aucun consacré à Billy. Étrange... Est-ce qu'un aficionado de polars ne posséderait pas au moins un ouvrage sur le tueur en série le plus terrifiant qu'ait connu le ^{xx}e siècle ?

Peut-être... pas.

Sur une desserte, Jazz repéra une pile de courrier bien nette : des factures. Il y jeta un coup d'œil. L'une d'elles n'était pas destinée à Belsamo. L'adresse était la bonne, mais le nom ne correspondait pas. Qui aurait conservé une lettre envoyée à la mauvaise personne ?

Il commençait à regretter sa petite excursion. Peut-être devait-il retourner dans la salle de bains et tâcher de trouver quelques cheveux à rapporter aux flics, afin qu'ils comparent son ADN à celui retrouvé sur les scènes de crime. Se serait-il trompé sur le compte de Belsamo ? Sa logique l'avait-elle induit en erreur ? Ou son intuition ? Et cette impression surnaturelle, presque paranormale, qu'il avait ressentie en entrant dans l'appartement ? Là encore, il avait pu se tromper.

Il fouilla néanmoins un dernier endroit : se mettant à plat ventre sur le sol, il promena le faisceau de sa lampe sous le lit. Il ignorait à quoi s'attendre, mais sa découverte le surprit : un ordinateur portable. Un modèle ancien, lourd et volumineux.

Il le tira de sa cachette et l'ouvrit. Le bureau ne comportait qu'un

seul dossier : « Partie en cours ». Jazz déglutit péniblement. Il essaya d'en afficher le contenu : la machine lui réclamait un mot de passe.

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

L'ordinateur ne disposait d'aucune connexion Internet, aussi dut-il se contenter de consulter l'historique des pages Web. Il y repéra plusieurs liens vers des sites pornos SM, cependant impossible à vérifier sans accès. Il en fut presque soulagé.

Si le SM n'était pas vraiment le truc de Jazz, ça ne voulait rien dire. Beaucoup de gens fantasmaient sur ce genre de choses sans Beaucoup autant violer, tuer ou éventrer. Le PC ne présentait pas d'autre intérêt.

Partie en cours.

Un dossier « Jeux » aurait semblé parfaitement normal. Il aurait pu contenir des programmes de solitaire, de poker, Angry Birds ou même ce jeu stupide de déminage qui passionnait Howie.

Mais « Partie en cours », et au singulier ?

Si cet intitulé avait un rapport avec le message laissé sur l'un des cadavres, « Bienvenue dans la partie », pouvait-il y dénicher des informations au sujet des victimes de Hat-Dog ? Des profils, des descriptifs, des listes... des articles de journaux en ligne relatant les meurtres ? À l'ère d'Internet, le serial killer se constituait-il des cybertrouées ?

Mais le véritable butin, où le conservait-il ? Les restes humains ? Et son arsenal ? Les armes, les cordes, le Scotch, les couteaux ?

Brusquement, le regard de Jazz s'écarta du dossier protégé, et il remarqua pour la première fois l'image en fond d'écran.

La photo, d'une netteté saisissante, représentait un oiseau noir. Une corneille, ou...

Il se souvint alors du cri poussé par Belsamo, dans la salle d'interrogatoire. Un croassement...

Qu'est-ce que tout ça signifie ? Jazz sentit un frisson parcourir ses bras et se propager entre ses épaules. Il imagina les moustaches de Sam le Pirate, tatoué sur son dos, frémir. Un corbeau, le Roi corbeau, la fable...

Une sonnerie le fit bondir. N'avait-il donc pas réglé son téléphone en mode silencieux avant d'entrer dans l'immeuble ? Quel imbécile !

Non. Le son provenait de l'autre côté de la pièce, de la bibliothèque. Il s'en approcha précipitamment et découvrit trois portables identiques alignés sur l'étagère. L'un d'eux vibrait et, sans même

prendre le temps de réfléchir, Jazz s'en saisit et l'ouvrit.

Il n'eut pas le temps de prononcer un mot, car quelqu'un déclara :

— Neuf. Cinq et quatre. Neuf.

Un éclat de rire.

— C'est pas aujourd'hui qu'tu vas quitter le nid, on dirait, hein ?

Jazz n'osait plus respirer, pas même remuer. Il connaissait cette voix.

C'était celle de son père.

Tout se bousculait dans sa tête, et Jazz était incapable de penser ou d'articuler. Il avait soupçonné son père d'être mêlé – de près ou de loin – aux meurtres de Hat-Dog, mais de là à en recevoir la preuve de manière aussi brutale...

— T'es sourd ? fit Billy, tout à coup sec et glacial. J'ai dit « neuf ». Et si j'ai pas de réponse, j'te garantis que le mot « malheur » prendra un tout nouveau sens pour toi.

Une réponse, oui, mais laquelle ? Chaque seconde, chaque millième de seconde d'hésitation devenait autant d'informations que Billy enregistrerait, analysait. Jazz devait agir, et vite.

— J'ai compris, déclara-t-il, tout en songeant que ce ne pouvait être simple. Neuf confirmé, renchérit-il en déguisant sa voix du mieux qu'il put.

Jazz était plutôt doué pour cela et disposait de toute une gamme d'intonations, qu'il n'associait à personne en particulier, mais qu'il différenciait le plus possible de la sienne. Pour l'instant, il cherchait dans son répertoire la diction la plus proche de Belsamo qu'il pouvait trouver : un baryton sinistre, mal assuré. Il s'en servait généralement avec le principal adjoint lorsqu'il avait besoin de quitter le lycée.

Et après... quoi ? Raccrocher ? Jazz patienta, au cas où son père ajouterait quelque chose. Le silence s'étira sur quelques secondes de trop. Puis il comprit qu'il aurait dû couper court.

Belsamo, lui, aurait su quoi répondre et comment le formuler. C'est bien ma veine : il a fallu qu'il laisse ses téléphones chez lui au moment où Billy décide de l'appeler. Tu parles d'un hasard...

Or le hasard, imaginait-il, c'était précisément ce qui ne caractérisait pas les tueurs en série.

— Neuf confirmé ? répéta Billy avec amusement, un peu déconcerté. Neuf confirmé, qu'y dit ?

S'il raccrochait maintenant, Billy s'apercevrait aussitôt que quelque chose clochait et qu'il ne s'adressait pas à Belsamo. Il n'avait plus d'autre choix que de garder Billy le plus longtemps possible au bout du fil, de continuer à le faire parler pour tenter d'en apprendre autant qu'il le pourrait.

— Neuf, renchérit-il.

Qu'est-ce que Billy attendait... ?

— Merci.

— Ben ça ! s'exclama Billy. Ça, c'est vraiment sympa de me remercier ! Y a vraiment pas de quoi...

Un bref silence.

— ... Jasper.

Grillé.

— Je me demandais bien quand j'allais avoir de tes nouvelles, bonhomme ! Alors, ça te plaît, New York ? Sacrée ville, hein ? J'aurais dû venir voir ça plus tôt !

Déguiser ma voix, tu parles, pesta intérieurement Jazz. Il jeta un regard paniqué à la porte d'entrée. Belsamo risquait de revenir d'une minute à l'autre. Fallait-il rester bavarder avec Billy ou bien filer ? Tout en essayant de se décider, il répondit :

— New York ? Pas mal. Enfin, moi je sais pourquoi je suis là. Mais toi, quel vent t'amène dans la Grosse Pomme ? T'es simplement venu disputer une petite partie avec Hat-Dog ?

— Oh, bon Dieu, Jasper ! s'exclama Billy. T'espères provoquer quoi, en mitraillant les mots comme ça ? Non, je suis pas ici pour Hat-Dog. Figure-toi que je cherche... Ben, j'suis comme tout le monde, Jasper, je cherche la bonne personne, reprit Billy d'un ton presque mélancolique. Et heureusement, j'ai fini par trouver.

La bonne personne ? Qui donc pouvait être le nouveau client de Billy ?

— Puisqu'on est sur le sujet, je voulais te causer de ta copine.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Bien sûr que si, enfin. Tu t'imagines que l'Impressionniste a arpenté Lobo's Nod en te gardant à l'œil sans me faire remonter quelques infos ? Alors, c'est l'appel de la brousse, Jasper ? Tu t'es déniché un petit lot de couleur ?

L'accent était devenu joyeux, presque hilare. Jazz serra les dents : Billy était au courant pour Connie. Cette perspective le terrifiait par-dessus tout. Cette peur anéantissait toute la force qu'il possédait en lui.

— Je ne te suis pas, répliqua-t-il, s'étonnant lui-même de son propre calme.

— Oh que si, jeune homme, tu comprends, le sermonna Billy avec l'air d'une maîtresse d'école. T'as tout à fait pigé de qui je parle. De ta petite amie.

Soudain persuadé que Billy avait le regard braqué sur lui en ce moment même, il se retourna de tous les côtés. Il devait sortir de là. Tout de suite. Il se dirigea vers la porte et s'engouffra dans le couloir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Quelle petite amie ?

Billy durcit le ton.

— T'avise pas de me mentir, gamin. T'es ni trop grand ni trop vieux pour te prendre un coup de ceinturon comme mon père m'en filait. À moins que je découpe un doigt de ta copine. Comme au bon vieux temps, hein ?

— Tais-toi.

Il avait quitté le bâtiment sans croiser Belsamo.

— Je dois t'avouer que la dernière fois qu'on s'est vus, j'étais intrigué par ta vie amoureuse, fils. Cette façon dont tu t'es obstiné à tourner autour du pot quand je t'ai demandé si tu avais des... comment qu'on dit, déjà ? Des ouvertures ? Je t'aurais jamais imaginé avec une bronzée.

— Pas la peine d'employer ce genre de termes, grinça Jazz, la mâchoire crispée, avant de faire volte-face.

Il avait regagné la grande rue la plus proche, mais comment se nommait-elle ? Où était le panneau ? La nuit s'étendait sur New York. Au milieu de trottoirs grouillant de monde, de poussettes, de chiens en laisse, Jazz ne pouvait se défaire de l'impression d'être épié par son père. Or plus d'une douzaine d'immeubles offraient une vue plongeante sur le carrefour. Sans parler des toits... Et d'une bonne centaine de fenêtres...

— Hé, dans ma bouche, c'est pas péjoratif, Jasper. Tu le sais. J'suis d'une autre génération, moi. J'ai été élevé par une femme qui aimait pas vraiment le... euh, la diversité, disons.

— Je suis au courant, figure-toi. C'est moi qui m'occupe d'elle depuis tes petites vacances à l'ombre.

— Et j'apprécie le geste, Jasper. Tout comme j'apprécie l'ironie de ta relation avec une Noire. Vu que j'en ai jamais tué, des Noires. « Noire », ça passe, hein, Jasper ? Ou est-ce que ça aussi, ça te choque ? Vaut peut-être mieux employer le mot « Afro-Américaine » ? Jeune fille de couleur ? Ah... tant de trucs à retenir, et je suis un type tellement débordé. Fatalement, y a des détails qui m'échappent.

— Vide ton sac, Billy.

— Sur ces sujets-là, t'as toujours l'impression de marcher sur des œufs, non ? Mais dis-moi, t'aurais pas... Oh, Jasper, s'exclama-t-il, comme si l'idée le frappait tout à coup. Tu lui as quand même pas volé son pauvre p'tit cœur juste parce que j'ai jamais zigouillé quelqu'un de son genre ?

Jazz ne répondit rien, et Billy s'esclaffa de plus belle. Il imaginait d'ici son père éruptant son rire, la tête rejetée en arrière.

— Donc t'as cru que ce noir envoûtant, ces cheveux frisés, ces grands yeux bruns, tout ça allait sauver ton âme, c'est ça ? Tu te figurais qu'avec une fille comme ça, t'avais moins de chances de finir comme moi ?

— Ne sois pas ridicule, siffla Jazz de sa voix la plus agacée.

— Alors c'est vrai ? C'est pour ça, hein ?

Billy ne s'en laissait pas conter. Billy n'était jamais dupe.

— Tu t'es fourré ces fadaises dans le crâne, hein ? Oh, Jasper... Oh, mon garçon. Dire que je pensais avoir élevé un gamin intelligent. D'un autre côté, je m'étais imaginé tout un tas de trucs... Bon, raconte-moi, Jasper. Ça fait quoi, d'être avec une fille noire ? C'est l'ambiance « ghetto », au pieu ? Ça se passe comment, de ce côté-là ? J'ai jamais eu ce plaisir, moi, tu comprends...

— Je n'ai aucun élément de comparaison, répliqua Jazz, aussi formel qu'il le put.

Il cherchait à désarçonner Billy, à l'ébranler, mais c'était impossible. Il ne parvenait qu'à le divertir davantage.

— C'est ce que tu crois, hein ? Berce-toi d'illusions, va. Continue à vivre dans le déni.

— J'ai eu ton message, coupa Jazz. « Bienvenue dans la partie ». C'est quoi, cette histoire ?

— Je me rappelle pas t'avoir envoyé de message, répondit Billy, songeur.

Réalisant qu'il devenait sans doute urgent d'avertir Hughes, Jazz plongea la main dans sa poche à la recherche de son propre portable.

— C'est bien toi qui m'as transmis ce mot, non ? Pour me souhaiter la bienvenue. Tu m'as contacté par l'intermédiaire de Hat-Dog. Depuis combien de temps es-tu à New York ?

À tâtons, dans le noir, il cherchait des informations. Il était peut-

être aveugle mais certainement pas sourd.

— Suffisamment longtemps, fils. Suffisamment longtemps.

Encore cet arrière-goût de mélancolie, de nostalgie. Comme un homme au régime, qui regarde avec envie une assiette de frites arriver sur la table voisine.

— C'est toi qui manipules Belsamo, c'est bien ça ?

— Alors c'est comme ça qu'il s'appelle ? J'parie que tu l'as déjà saucissonné pour le livrer à ces salauds de flics, hein ?

— Non. Il n'était pas chez lui.

Bon sang, se maudit Jazz. Pourquoi est-ce que je lui raconte ça ? Il pensait essayer un autre de ces petits rires odieux, mais n'obtint que le silence. Enfin, Billy siffla :

— Je vois.

Cette réaction l'étonna, puis il comprit soudain pourquoi son portable ne fonctionnait pas. Un des policiers l'avait éteint, pendant un interrogatoire, et il ne l'avait pas rallumé. Guettant avec angoisse la mise en route de l'appareil, il meubla de son mieux :

— Tu croyais que...

Il n'acheva pas sa phrase. Les téléphones... des modèles jetables. Évidemment, Billy ne s'attendait pas à tomber sur lui ! C'était Belsamo qu'il voulait joindre...

Il fit demi-tour et repartit en courant vers l'immeuble de Belsamo. Un homme en sortait, et Jazz se glissa dans son sillage, traversa le hall avant de gravir l'escalier quatre à quatre.

— Tu souffles comme un bœuf, fils, railla Billy. T'as p'têt oublié un truc dans cet appartement où t'es entré par effraction. Oh, je compatis. J'ai donné.

Jazz poussa la porte du 4A, qu'il n'avait pas refermée derrière lui, puis se rua vers la desserte, où il s'empara de la pile de courrier. Le cœur battant, il chercha...

Et le vit.

C'est à peine s'il en crut ses yeux.

— On t'entend plus, Jasper, siffla Billy. Tu trouves ce que tu veux ?

Il fixait la fenêtre de l'enveloppe, celle adressée à la mauvaise personne. Un certain « C. D. Williams ». Une allusion au nom de Billy : William Cornelius Dent, évidemment. Cette lettre n'était ni mal

libellée ni destinée à un ancien locataire. C'était un pseudonyme.

L'expéditeur était une société appelée ESPACE-EN-STOCK.

Moi qui me demandais où il rangeait ses trophées... Son appartement est minuscule, et si les flics faisaient une descente... Alors il les a entreposés ailleurs. Et c'est là-bas qu'ils sont cachés.

— Belsamo n'est pas chez lui, récapitula Jazz. Après la frayeur qu'on lui a faite au commissariat, il est allé rendre une petite visite à ses trophées, pas vrai ? Ça le détend, j'imagine. En tout cas, pour toi ça fonctionnait.

— « Qu'on lui a faite » ? Tu crois toujours être dans leur camp, Jasper ? Coincer ce pauvre minable qui essayait de m'imiter, ça t'a pas suffi ? Faut encore que tu viennes jusqu'ici pour en serrer un autre ?

— C'est bien le principe de ce jeu, non ?

Du coin de l'œil, il aperçut l'ordinateur de Belsamo resté ouvert sur le sol. Il le referma du bout du pied et le repoussa sous le lit. Il pensait glisser la lettre dans sa poche, mais se rendit compte qu'un type aussi obsessionnel remarquerait tout de suite sa disparition. Il se contenta donc de la prendre en photo avec son téléphone, qui s'était enfin remis en marche. Puis, curieux, il courba l'enveloppe de façon à ce que la fenêtre plastifiée laisse entrevoir la feuille pliée. Il distingua quelques mots : « Objet : Espace 83 F ».

Intéressant.

— C'est ça le but du jeu, répéta-t-il à son père. Tu fais entrer en piste un nouveau tueur en série tout en m'incitant à l'arrêter. Tu as dû être sacrément emmerdé quand les flics ont anticipé et m'ont fait entrer plus tôt que prévu dans la partie. Tu arbitrais tout ça depuis ta cellule ? Pourtant, tu n'as jamais répondu à une seule de tes « lettres d'admirateurs », alors comment as-tu fait ?

— Tu sais ce que je préfère chez toi, petit ? demanda Billy en ricanant.

Jazz quitta l'appartement, tout en composant un SMS pour Hughes. *g Billy au tel !!!*, pianota-t-il à la hâte, avant d'inclure les noms des rues qu'il avait enfin repérés.

— Je vais te dire, renchérit son père : t'es foutrement malin, mais pas autant que tu le crois.

— Très bien : éclaire-moi.

Sur son portable, la barre d'envoi se colorait avec une insupportable lenteur, indiquant que son message naviguait dans le cyberspace

jusqu'à Hughes. Il prit conscience que Belsamo remarquerait sûrement l'absence du téléphone jetable, mais pas question pour lui d'abandonner ce lien avec Billy.

— C'est un jeu, mais pas celui que tu penses. Ça ne se joue pas sur un terrain. Et c'est pas toi l'enjeu, loin de là.

— Bien sûr que c'est moi ! Hat-Dog n'a plus de secrets pour moi, maintenant.

Il était temps de se remettre à frapper à l'aveuglette et de tenter un ultime coup de bluff.

— Pas plus qu'Ugly J, d'ailleurs.

Ces mots déclenchèrent chez Billy un éclat de rire rauque et retentissant. Pas l'habituel rictus bidon dont il usait pour déstabiliser les autres. Non, Jazz reconnaissait une hilarité sincère. Véritablement amusé, Billy riait malgré lui. Le portable de Jazz vibra dans sa main, annonçant la réponse de Hughes : QUOI ??? J'arrive.

— Ravi de pouvoir te dérider, répliqua-t-il.

— Oh, Jasper. Tu sais absolument rien sur Ugly J. Mais j'suis impressionné que tu connaisses déjà ce nom.

— J'en sais bien plus que ça.

Un mensonge bref, lisse, délibéré. Peut-être le plus beau de sa vie. Lui-même y croyait presque.

— Oh que non ! Parce que si t'étais vraiment au courant pour Ugly J, je peux t'assurer que tu resterais pas à bavasser au téléphone avec moi. T'irais te planquer dans un coin. Ou alors, tu t'enfermerais dans une pièce sombre avec un couteau et une jolie fille, et tu lui découperais les orteils pendant qu'elle te supplierait de rien trancher d'autre...

— Tu parles beaucoup, Billy, mais moi, je continue de bosser avec les flics.

— Plus pour longtemps. Tu vas changer d'avis, tu verras. Attends d'avoir vu le vol du corbeau.

Un puissant jet de lumière se braqua sur Jazz. Son cœur cogna si sourdement dans sa poitrine qu'il suffoqua comme un poisson hors de l'eau. Billy l'avait retrouvé.

Non, pas Billy... Les phares d'une voiture. Il reconnut Hughes au volant d'un véhicule banalisé. Il lui adressa des signes désespérés.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire sur le corbeau ? reprit-il.

Pourquoi est-ce que Belsamo fait une fixation là-dessus ?

— Il fait pas de fixation, rétorqua Billy, vexé. Tu te rappelles pas l'histoire que je te racontais ? Celle du Roi corbeau ?

Le Roi corbeau... La colombe...

— Bien sûr que si. Alors c'est ça, le rapport ?

La raison du Paternel était peut-être bien plus attaquée que Jazz ne l'avait cru.

— Tu lui as monté la tête avec un vieux conte de fées ?

Billy répondit, plein de colère et de reproches :

— C'est certainement pas un conte de fées. Ni une fable. Tout ça, c'est des conneries, des histoires à dormir debout. Moi, ce que je t'ai appris, Jasper, c'est une tradition. Un mythe.

— Et qui symbolise quoi, au juste ?

— Si t'as toujours pas compris, c'est p'têt que mes compétences parentales étaient pas vraiment à la hauteur. J'admets. Ou bien, Jasper, t'es à côté de la plaque. Ça t'effleure pas que tu puisses être dépassé ?

Hughes avait bondi sur le trottoir et se ruait vers Jazz, qui se figea, son attention partagée entre la silhouette de Hughes dessinée par les phares et la voix de son père. Il devait continuer à faire parler Billy jusqu'à... jusqu'à ce que quoi ? Il avait espéré que Hughes détiendrait la réponse.

— Monte ! lui souffla l'inspecteur.

Il gesticulait comme un forcené cherchant à mimer le mot le plus absurde du monde.

— Bon, ça suffit pour aujourd'hui, décréta tout à coup Billy.

— Attends ! s'exclama Jazz en se précipitant vers la voiture.

C'est ça. Grimper dans le véhicule. Rejoindre les flics. Peut-être qu'ils pourraient localiser...

— Assez discuté, reprit Billy. Mais garde ce téléphone, Jasper. On reprend contact. Très vite.

— Billy ! hurla son fils tandis que Hughes lui ouvrait la portière côté passager.

Trop tard. Il avait raccroché.

Pendant un laps de temps impossible à mesurer, l'ado et le flic se tinrent immobiles et muets dans cette voiture stationnée contre le trottoir. Sans savoir pourquoi, Jazz se trouvait incapable de bouger.

« Ou bien, Jasper, t'es à côté de la plaque. Ça t'effleure pas que tu puisses être dépassé ? »

C'est toi qui es dépassé, Billy. Tellement dépassé que je ne tarderai pas à t'avoir.

Mais Jazz se berçait d'illusions et il le savait. Il était loin, très loin de pincer Billy. Pour l'instant, celui-ci avait encore plusieurs années-lumière d'avance. Le portable subtilisé chez Belsamo était jetable pour une bonne raison. Il suffisait de le balancer dans la première poubelle venue pour que jamais on ne puisse localiser l'origine de l'appel. Billy en possédait sûrement un autre identique et à l'instant où il avait raccroché, il s'en était sans doute débarrassé dans le... la...

— Comment s'appelle ce cours d'eau déjà ? demanda-t-il à Hughes, presque en murmurant.

— Lequel ?

— Celui que nous avons traversé pour rejoindre Manhattan.

— L'East River.

Jazz hocha la tête. Il imagina le morceau de plastique s'enfonçant dans les remous jusqu'à l'océan Atlantique et son anonymat infini.

— Tu as fait de ton mieux pour le garder en ligne, le consola Hughes avec conviction, preuve qu'en cas d'incident de carrière le flic pourrait toujours se reconvertir dans le coaching. D'ailleurs, on n'aurait probablement pas réussi à le retrouver. On aurait peut-être repéré un signal sur une antenne, mais Billy est rusé : il aurait filé depuis longtemps au moment où nous...

— Il m'a demandé de conserver le téléphone, intervint Jazz. Il a dit qu'il me recontacterait.

Hughes fit la moue.

— Bon, très bien. On va le remettre à l'équipe technique. Ils dupliqueront le portable de manière à ce que la prochaine fois qu'il appelle, on puisse le pister en même temps. On l'aura, Jasper. Il joue

dans la cour des grands, maintenant. On ne plaisante pas avec le NYPD.

Jazz lâcha un rire sardonique, puis se reprit aussitôt. Sans manquer de respect au NYPD, on ne plaisantait pas non plus avec Billy, l'homme qui s'était joué des autorités de seize États différents, sans parler du FBI. Le meurtrier qui avait près de deux décennies de carrière derrière lui. Le NYPD n'avait qu'à bien se tenir.

Au fond, que pouvaient-ils contre Billy Dent ?

Mais Hughes avait bien noté le sarcasme et répliqua froidement :

— Figure-toi que, depuis le 11 septembre, tous les terroristes du monde ont cette ville en ligne de mire. Tu veux savoir combien ont réussi leur coup ? Je te donne un indice : ça commence par un Z et ça finit par un zéro. Et c'est un chiffre officiel. Ton père n'est qu'un fanatique parmi d'autres avec un CV costaud, mais il reste une cible ambulante pour nos gars. Ça, je peux te le garantir, Jasper. Tu m'entends ?

Durant un bref moment, Jazz le crut. Ce fut sans doute l'instant le plus heureux de sa vie. Puis la réalité le frappa de plein fouet. Or, celle-ci ne faisait qu'un avec Billy. Les deux entités se mêlaient, s'entrelaçaient comme des chaînes qui l'enserraient, rampaient et menaçaient de s'étendre à tout ce qui le touchait de près.

— Comment t'a-t-il fait passer ce téléphone ? demanda alors Hughes. Et qu'est-ce que tu fabriquais, tout seul, dans ce quartier ? Estime-toi chanceux que personne ne t'ait reconnu !

Jazz soupira. Il n'avait plus d'autre choix que de lui dire la vérité.

Au fil de son récit – non expurgé –, les yeux éberlués du policier s'arrondissaient, et son expression incrédule s'accroissait. Chaque fois que Jazz pensait avoir avoué, la suite de ses explications se révélait plus grave encore. « Alors j'ai fouillé dans son courrier, et tenez, voici une photo de l'enveloppe », précisa-t-il sous le regard effaré de Hughes, de plus en plus vert.

— Nom de Dieu ! Je ne t'énumérerai même pas le nombre de lois que tu as enfreintes.

— Neuf, je crois, suggéra Jazz, espérant arracher un sourire à l'inspecteur.

En vain.

— Près d'une quinzaine. À vue de nez. Mais enfin, qu'est-ce qui t'a pris de... Non, non. Oublie. Ne me dis pas, surtout pas...

— Au moins, on connaît son pseudo : « C. D. Williams ». On a la preuve qu'il est en cheville avec Billy.

— On n'a que dalle. Tu es entré par effrac...

— Je ne suis pas flic, l'interrompt Jazz. Vous pouvez utiliser tout ce que j'ai découvert. Ça ne constitue en rien un conflit d'intérêts ni une violation du quatrième amendement. Allez-y, arrêtez-moi pour effraction et pour le reste de ce que j'ai fait dans cet appartement. J'ai regardé son courrier, je lui ai volé un téléphone portable. Qui ne doit même pas valoir cinquante dollars. Je plaiderai coupable. Ce sera ma première condamnation, je parie que je peux m'en sortir avec un sursis et une mise à l'épreuve. Comme ça, vous pouvez tout retourner contre Belsamo.

— Est-ce que par hasard tu n'appartiendrais pas à une espèce de crétiens qui ne pousse que dans le Sud ? Ou bien c'est la cuisine à l'huile qui finit par vous faire frire le cerveau ? Aucun juge digne de ce nom ne laissera le fils de Billy Dent s'en tirer avec un sursis, quel que soit le délit. Si le procureur tient à son boulot – et crois-moi Jasper, c'est le cas –, il ne requerra pas moins que la peine maximale prévue pour chacune des infractions. Tu te retrouverais derrière les barreaux. C'est une certitude.

Jazz s'apprêtait à le contredire, mais Hughes le fit taire d'un geste menaçant.

— Sans compter que tu as officiellement collaboré avec le NYPD et le groupe d'intervention dédié à l'enquête. Avec l'aval de Montgomery et tout le bazar. N'importe quel avocat général, même le moins influent, au fin fond du Bronx, n'aura aucun mal à convaincre le plus débile et le plus sourd des magistrats qu'il te fallait un mandat pour pénétrer dans ce studio. Aucun de ces indices n'est recevable. Ils sont inutiles et pires qu'inutiles, parce qu'ils pourraient te conduire en prison, où tu ne nous serais plus d'aucun secours, et où ton espérance de vie serait d'environ cinq minutes.

— Ils ne me mêleraient pas au reste des détenus, affirma Jazz avec conviction.

— Tu préfères qu'on te place à l'isolement, comme ton vieux ? Ça te plairait ?

Il eut un large sourire.

— Ben... il a réussi à filer, non ?

Hughes frappa le volant du poing.

— Il n'y a pas de quoi rire ! explosa-t-il. L'évasion de ton père a

coûté la vie à plusieurs personnes !

— Merci, je suis au courant ! hurla Jazz.

Il s'était pourtant promis de ne jamais craquer devant témoin, de ne jamais trahir la moindre faiblesse, mais il ne put se dominer. C'était comme si, des semaines durant, il avait traîné un filet rempli de rochers, seul dans un silence écrasant, et que, brusquement, la situation et son fardeau lui devenaient intolérables.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? Vous pensez que c'est facile, pour moi, d'ignorer ce qui me pèse sur la conscience ? Ces gardes sont morts par ma faute ! Helen Myerson, Ginny Davis et Irene Heller ont perdu la vie parce que je n'ai pas réussi à démasquer l'Impressionniste à temps. Et tous ces gens que Billy a assassinés, depuis que j'ai dix ans – l'âge où j'aurais pu le dénoncer ou l'anéantir de mes propres mains –, ces quarante-sept personnes ont disparu à cause de moi. Et Melissa Hoover, se rappela-t-il. Elle aussi, vous pouvez l'ajouter à ma liste, Hughes ! Et puis ma mère, tant que vous y êtes, car j'aurais dû pouvoir la sauver. Alors, mettez-la sur mon compte. Allez-y. Voilà, j'ai plus de cinquante morts à mon actif, ce qui fait de moi un meurtrier pire que Speck, Bundy et Dahmer réunis. Je suis le plus abominable criminel de l'histoire des États-Unis, lâcha-t-il en donnant un violent coup de pied dans la boîte à gants, laissant une marque de semelle bien visible.

« Tu es un meurtrier qui n'a encore tué personne. »

Billy avait raison. Depuis le début. Billy a toujours eu raison.

C'est moi, Ugly J.

— Et maintenant, tu vas pleurer ? reprit Hughes plus doucement.

Le policier cherchait-il de nouveau à le provoquer ? Espérait-il susciter une réaction ? Ou bien s'inquiétait-il véritablement à son sujet ? Aucune importance. Jazz lutta pour se maîtriser, ceinturant ses émotions comme un lutteur au corps huilé, jusqu'à finalement les envoyer au tapis. Comme toujours.

— Ce n'était pas du cinéma, riposta-t-il d'une voix monocorde. Mais je peux pleurer, si vous y tenez. Je vous fais une petite démonstration ?

Hughes poussa un soupir, les yeux rivés sur le pare-brise.

— Non, ça ira, dit l'inspecteur en démarrant le véhicule. Nom de Dieu, Jasper, tu réalises un peu dans quel pétrin tu m'as fourré ?

— Vous avez bien enfreint les règles pour me faire venir à New York. Ça ne change...

— Ça n'a rien à voir, trancha Hughes, qui s'engageait sur la chaussée pour se diriger vers le nord. Le risque était calculé, le danger minime, et l'enjeu en valait la peine. Je n'enfreignais aucune loi, et c'était un choix. Tu comprends ça, Jasper ? Je l'avais décidé. Là, tu m'as forcé la main.

— Je suis désolé, dit-il machinalement.

Lorsque les gens vous en voulaient, il fallait s'excuser : ça marchait la plupart du temps. Hughes haussa les épaules.

— Je sais. Enfin, j'imagine que tu l'es. Quoi qu'il en soit, tout ça reste entre nous. Tu ne dis rien à personne. Ni à ta copine ni à ta grand-mère. Et encore moins à quelqu'un du groupe d'intervention. Pigé ?

— Pigé.

— Je te ramène à l'hôtel. Demain, tu fais profil bas et tu ne te montres pas au commissariat. J'inventerai un prétexte pour Montgomery et Morales. En attendant, j'essaierai de réfléchir au moyen de mettre Belsamo sous surveillance sans éveiller les soupçons.

— Alors vous me croyez ?

— Est-ce que j'ai le choix ? Malheureusement, tu m'obliges à employer la manière forte. Envoie-moi cette photo. Tout de suite. Je vais voir ce que je peux trouver sur ces locaux de stockage.

Jazz garda le silence tandis que Hughes prenait la tangente vers l'est, en direction de l'hôtel.

— Merci, dit-il, quand l'inspecteur le déposa devant l'entrée.

— Épargne-moi les remerciements, répliqua Hughes avant de repartir.

Le lendemain matin, Connie boucla son sac et s'en alla affronter ses parents. Sans leur laisser le temps de prononcer un mot, elle annonça :

— Voilà ce qui va se passer...

Toute la nuit, elle avait envisagé tous les subterfuges et les suppliques susceptibles de lui permettre de regagner New York. Mais après mûre réflexion, l'attaque éclair paraissait la meilleure solution. Elle se posta donc au milieu du salon et déclara le plus simplement du monde qu'elle repartait pour New York.

— Oh, vraiment ? siffla son père, sa réaction suspendue quelque part entre l'amusement et la colère. Tu comptes nous imposer tes volontés ?

Il s'enfonça dans son fauteuil, les bras croisés, tel un dragon prêt à cracher des flammes.

— Très amusant.

— Amusant, je ne pense pas. Mais c'est comme ça. J'ai dix-sept ans.

— Tu vis encore sous mon toit, rétorqua M. Hall. Et tu...

— Laisse-la terminer, l'interrompit sa mère avec douceur.

— Tu prends son parti ? Quelle mouche te pique ?

— Je ne prends pas son parti, chéri. Nous ne sommes pas dans des camps opposés, et il n'y a qu'un seul parti : celui de notre famille.

— J'ai dix-sept ans, répéta Connie, et d'ici quelques mois je serai une adulte aux yeux de la loi. Je me suis toujours efforcée d'agir de façon responsable. Je n'ai jamais fait de bêtises. J'ai toujours eu de bons résultats et je ne me suis jamais attiré d'ennuis.

— Jusqu'à...

— Jusqu'à récemment, je sais, termina Connie avant que son père reprenne son argument favori. Ça devrait vous mettre la puce à l'oreille : après toutes ces années passées à me tenir à carreau, est-ce que ça ne veut pas tout simplement dire que, cette fois, j'avais un motif valable ?

— Tu es notre fille, Conscience.

Le ton fut moins tranchant qu'elle ne le craignait. Peut-être croyait-

il encore possible la ramener à la raison, en la dissuadant plutôt qu'en l'attaquant bille en tête. Dans des circonstances normales, la tactique aurait fonctionné. Mais, pour Connie, l'enjeu devenait à présent une question de vie ou de mort. Si ce n'est pour Jazz, du moins pour des New-Yorkais innocents.

— Jusqu'à tes dix-huit ans, tu restes sous notre responsabilité. Nous la prenons très au sérieux, figure-toi. Or, dès qu'il s'agit de ce garçon, tu ne sembles pas toujours faire preuve de bon sens.

« Ce garçon »... Son père s'ingéniait à ne pas prononcer son nom, et Connie lui en voulait.

— Chérie, intercédâ sa mère en triturant sa manche, nous ne souhaitons pas t'interdire de passer du temps avec ton petit ami...

— Je sais.

— C'est seulement que des gens dangereux...

— Un tueur en série sévit actuellement à New York, clarifia M. Hall. Et ton petit ami se retrouve propulsé au cœur de cette affaire. Comment peux-tu vouloir t'impliquer ? Comment peux-tu imaginer une seule seconde que nous allons te laisser faire ?

Connie ne s'emporta pas.

— Il y a eu un serial killer ici aussi. Là encore, Jazz était impliqué. Et tout s'est bien terminé.

— Connie ! explosa sa mère qui semblait avoir épuisé ses réserves de bonne volonté. Tu as eu la chance d'en sortir indemne une fois, ce n'est pas une raison pour te jeter de nouveau dans la gueule du loup. Ça reviendrait à dire qu'on peut conduire soûl parce qu'on a pris la route en état d'ébriété une fois sans avoir d'accident.

— Près d'une quinzaine de personnes ont perdu la vie, renchérit son père. Et toi, tu veux te mêler à tout ça ? C'est bien ça ?

Connie songea au petit coffret en métal. Aux secondes de silence tendu lorsque Howie et elles avaient pénétré chez Jazz pour le sauver de l'Impressionniste. Au policier garé devant la maison, affalé sur son volant, une balle dans la tête. À Howie, agrippé au vieux fusil comme à une bouée de sauvetage et qui, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, n'osait plus piper mot. En cet instant, ils avaient tous deux envisagé l'éventualité que Jazz soit déjà mort, assassiné par Thurber.

Et puis ils avaient défoncé la porte de sa chambre, retrouvé Jazz, blessé mais bien vivant. Cet afflux de sang, cette montée d'adrénaline qui s'étaient emparés d'elle lorsqu'ils avaient capturé le meurtrier de

Ginny Davis...

— Je comprends, papa. J'entends bien ce que tu me dis. Mais vous ne pourrez pas toujours me protéger. D'ici quelques mois, j'aurai dix-huit ans. Entre-temps, qu'est-ce qui aura changé ? Je ne serai pas différente de celle que je suis maintenant. Tout ce qui nous sépare de cette échéance, ce sont les cases du calendrier. Je dois retourner à New York, reprit-elle après une profonde inspiration. Ça ne peut pas attendre.

Elle parlait plus vite à présent, de peur que ses parents ne l'interrompent. Cependant ses craintes se révélèrent superflues, car ils demeurèrent silencieux. Sa mère avait les yeux rivés sur ses doigts, tandis que son père secouait la tête, consterné.

— Je pars, affirma Connie. Je m'en irai quoi qu'il arrive. Votre unique moyen de me retenir serait d'employer la force. C'est juste un fait. Mais je sais que tu ne lèveras pas la main sur moi, papa.

M. Hall ne répondit rien, mais son regard exprimait tout ce que son visage impassible ne trahissait pas : jamais il n'aurait pu se résoudre à lever la main sur son enfant, même pour la préserver du danger.

— La seule façon de m'arrêter serait d'appeler la police, pour qu'ils m'interceptent à l'aéroport ou sur la route. Vous pouvez le faire, j'en ai conscience. Mais que les choses soient claires : si vous agissez de cette manière, je comprendrai que vous m'aimez, que vous souhaitez me protéger, mais aussi que vous ne me faites pas confiance. Et après dix-sept ans passés à me montrer raisonnable, ça signifiera que vous doutez encore de moi... et que vous douterez toujours, conclut-elle avec un soupir.

— Connie..., souffla sa mère en se tordant les doigts.

— Laisse-moi terminer, maman. Et si vous n'avez pas confiance en moi, alors ce sera fini. Vous pouvez envoyer les flics me chercher, m'enfermer à double tour dans ma chambre, mais aussitôt après le bac, je quitterai la maison et vous ne me reverrez plus. Non pas parce que je ne vous aime pas – vous savez que je vous aime –, mais parce que je ne supporte pas l'idée d'être entourée de gens qui ne me font pas confiance. Je trouverai le moyen de financer mes études. Je m'installerai peut-être à New York ou à Los Angeles pour tenter de percer comme comédienne. Je ne sais pas encore. Mais une chose est certaine : je partirai d'ici et je ne reviendrai pas. À vous de voir, conclut-elle en soulevant son sac.

M. Hall se dressa de toute sa hauteur, et Connie prit une fois de plus conscience du colosse qu'était son père : un homme solide, aux épaules larges, à la carrure imposante. Il ressemblait davantage à un

ouvrier de chantier qu'à un avocat, et ce grâce à un entraînement sportif soutenu auquel il s'astreignait depuis ses années de fac, à l'époque où il pratiquait le football américain.

— Tu n'oserais pas quitter cette maison, décréta-t-il.

— Si, papa. Je ne plaisante pas.

— Je sais. Je pense que tu crois sincèrement à ton petit discours, mais tu n'iras jamais jusqu'au bout. Si tu sors d'ici, mon premier appel sera pour la police. Tu peux me menacer tant que voudras, mais nous savons tous les deux que tu finiras par admettre que j'avais raison.

— Je vous aime tous les deux, murmura Connie, surprise par une larme. Dites à Whiz que je l'aime aussi.

Elle n'osa pas aller embrasser son petit frère, dans sa chambre, car elle redoutait de craquer, chose qu'elle ne pouvait pas se permettre. Ce serait peut-être la dernière fois qu'elle le verrait et elle ne pouvait supporter l'idée qu'il conserve d'elle le souvenir d'une grande sœur en pleurs.

Elle se retourna et se dirigea vers le couloir.

— Conscience, ne t'avise pas de franchir cette porte !

Connie crut entendre sa mère souffler « Laisse-la partir, Jerry », mais elle n'en était pas certaine. Elle referma la porte derrière elle. Howie l'attendait au bout du chemin, le moteur déjà en route.

— Allons-y, lâcha-t-elle en s'installant sur le siège passager.

— Alors, est-ce qu'on la joue course-poursuite ? Une armée de sirènes hurlantes va se lancer à nos trousses ?

— Démarre.

42.

Et

évidemment

une épaule, il laisse une traînée

(oui)

brûlante et glacée à la fois

(oui)

un gémissement

(mais de qui ?)

Il entrouvre les lèvres

(oui, comme ça)

et fait courir sa langue

Et...

Jazz s'éveilla le lendemain matin avec les idées confuses et les émotions en lambeaux. Encore groggy, la vue trouble, il observa le réveil près de lui, qui lui apprit qu'il avait trop dormi. Mais ce rêve, qui l'excitait et le terrifiait à la fois, lui donnait plutôt l'impression de ne pas avoir fermé l'œil. Sans doute avait-il rêvé qu'il était allongé sur ce lit, le regard rivé sur le plafond nu, en quête de vérité et, surtout, d'une révélation.

Hughes prétendait vouloir transmettre le téléphone portable de Belsamo au service technique de la police, mais avait – peut-être intentionnellement – oublié de lui réclamer l'objet. Celui-ci trônait sur la table de chevet, au cas où Billy aurait décidé de reprendre leur conversation. Le journal d'appel avait enregistré le numéro, mais, quand Jazz le composa, il n'obtint que l'annonce préenregistrée d'une boîte vocale. Billy avait probablement déjà remplacé son portable.

Jazz voulut appeler Connie, mais le rêve tambourinait encore aux portes de sa conscience, à peine irréel, au seuil du réveil.

Il se sentait contagieux. Poisseux, sale, presque venimeux.

Discuter avec Connie dans son état, c'était courir le risque de lui transmettre ses idées malsaines. Il lui faudrait éluder, omettre de mentionner Belsamo et ce à quoi il s'était livré la veille. Or il ne supportait pas l'idée de mentir à Connie. Non, pas à elle.

Il aurait pu appeler Samantha, ou même Howie, mais en fin de compte il ne voulait parler à personne. Pas maintenant. Il devait consacrer toute son attention à se rappeler sa conversation de la veille avec Billy.

Jazz possédait une excellente mémoire. Pas eidétique, comme celle de Billy, mais plus développée que la moyenne. Or, se souvenir des mots de Billy était une de ses spécialités. Le Paternel l'avait entraîné à suivre ses enseignements.

Parfait, espèce de salopard. Puisque tu t'es arrangé pour que je devienne ton dictaphone humain, je compte bien m'en servir contre toi.

Dans la tragédie du Boucher de Lobo's Nod, le plus dur n'était pas d'apprendre les répliques, mais bien de distinguer les tirades essentielles du baratin destiné à mieux tromper son attention, à l'enserrer dans son labyrinthe où, de toutes parts, des murs se dressaient.

Les corbeaux... Le symbole cache quelque chose, une figure réelle. Belsamo paraît obsédé par les corbeaux. Billy y a fait allusion, et, oui, je me rappelle très bien cette vieille histoire qu'il me racontait. J'ai ai d'ailleurs parlé à Connie, l'autre jour.

Billy soutenait que le Roi corbeau n'était pas un conte de fées. « Une tradition », avait-il rectifié. « Un mythe. » Les subtilités devenaient cruciales. Billy avait beau s'exprimer comme le dernier des péquenots, son QI crevait le plafond, et il choisissait ses mots avec la même précision que ses couteaux, fendoirs et marteaux.

Les contes de fées s'adressaient aux enfants. On y parlait de magie. Des récits fictifs. En revanche, les mythes et traditions populaires... Ils ne traduisaient pas exactement la réalité, ils véhiculaient plutôt une symbolique qui, elle, était authentique. Ils représentaient une facette du monde réel. L'origine de quelque chose...

Le Roi corbeau... Que pouvait-il symboliser ?

Jazz se redressa d'un coup. Une idée venait de germer dans son esprit. Ou plutôt, elle s'était libérée des profondeurs de son inconscient pour émerger à la surface de ses pensées, dans un océan de souvenirs, tel un noyé qui s'arrache enfin à ses semelles de plomb.

L'Impressionniste... dans sa cellule, à Lobo's Nod... avait prononcé un mot.

Jasper Dent. Petit prince des cadavres. Héritier des corps vidés.

Pas des « corps vidés », non. Nom de Dieu, Jazz ! Tu le croyais vraiment aussi fou que ça ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Il te donnait un indice !

Thurber parlait évidemment des *corvidés*. Des corbeaux.

L'héritier des corvidés.

Billy était le Roi corbeau, celui qui saignait les rouges-gorges jusqu'à en faire des colombes exsangues. Quel pouvait bien être le sens de cette image ?

Plus important : à quand remontait cette lubie ? Depuis combien de temps Billy formentait-il son plan ? Si l'Impressionniste et Belsamo connaissaient tous deux l'importance des oiseaux, cette obsession avait dû commencer au moins avant l'arrestation de Billy. Toutes ces années passées à sillonner le pays en quête de clients... Billy en avait-il profité pour évangéliser les masses aliénées ? Et si tel était le cas, combien de protégés prenait-il encore sous son aile ? Combien de déséquilibrés avait-il conditionnés à marcher sur ses traces ? Et puisqu'il avait pu les y inciter à l'âge adulte, quelles chances restait-il à son propre fils d'y échapper ?

Depuis plusieurs années maintenant, Jazz savait qu'il existait dans le « monde réel », hors de Lobo's Nod, de sa maison et de l'hystérie de sa grand-mère, des gens qui admiraient Billy, qui le tenaient pour un bouc émissaire injustement condamné pour les crimes d'un autre, une victime d'un coup monté. Mais jamais il n'aurait imaginé que ces gens tristes, brisés, deviendraient à leur tour des meurtriers. Depuis quand les fans se métamorphosaient-ils en rock stars ? Certains finissaient par décrocher un boulot de technicien ou même par assurer la première partie d'une tournée.

Mais de là à voir une groupie devenir l'attraction principale du spectacle ?

L'idée le fit frémir.

Il avait pensé – rêvé, peut-être – qu'en grandissant dans l'ombre du monstre, il aurait réussi à sonder les méandres de la folie paternelle. Il devait à présent envisager l'effroyable éventualité que cette démence ait causé des ravages bien plus importants qu'il ne l'aurait cru.

Où se trouve la limite ? s'interrogea-t-il.

Dans tous les gouffres, même les plus profonds, on finissait par toucher le fond. Jusqu'où s'enfonçaient les abysses de la folie de Billy ? Jazz devait le découvrir.

Combien y en a-t-il dans la nature ? L'Impressionniste, Hat-Dog, cela fait déjà deux. Ugly J est-il le troisième ? Combien Billy en a-t-il formé ? Depuis combien de temps ?

L'histoire du Roi corbeau datait de l'enfance de Jazz. Cela remontait-il à cette époque ? Y avait-il un lien avec ses cauchemars récurrents – la mort, le sexe ? Ou bien le Roi corbeau n'était-il qu'un simple récit inventé par Billy et dont il reprenait aujourd'hui les thèmes, comme un clin d'œil au passé ?

Un autre détail lui revint alors à l'esprit. Un élément qui surgissait du fond de sa mémoire.

« Personne m'a tenu la main, à moi. Personne m'a appris à jouer. »

Ces mots, Billy les avait prononcés lors de la visite de son fils à Wammaket, quelques mois plus tôt. Jazz avait tenté de manipuler Billy et lui avait demandé... son aide, concernant l'affaire de l'Impressionniste. La requête l'avait fait rire.

Si le Paternel n'éprouvait pas le désir de jouer les professeurs, pourquoi se mettre en relation avec Hat-Dog ?

Agacé, il se retourna dans son lit. Il devait parler à quelqu'un. Inutile de faire ricocher les idées entre les parois vides de son esprit. Ce dont il avait besoin, c'était de réactions, de stimulations. Puisque – par sa faute – l'accès au 76^e commissariat lui était désormais interdit, Jazz opta pour la seule solution possible.

— Commissariat de Lobo's Nod, j'écoute, répondit Lana quelques secondes plus tard. Quelle est la raison de votre appel ?

— Je voudrais joindre le shérif Tanner, annonça-t-il.

— Un instant, je... Jasper ? C'est toi ?

Il réprima un juron. Lana avait reconnu sa voix, évidemment. Sa tendance à se focaliser sur un garçon, doublée de son manque de discernement, finirait un jour par lui coûter cher.

— Euh, oui, c'est moi. Passe-moi G. William, s'il te plaît.

— Bien sûr. Alors, tout va bien à New York ? s'enquit-elle, guillerette.

— C'est génial, Lana, s'exclama-t-il. J'ai vu la statue de la Liberté et je suis sur la piste d'un type qui arrache les yeux de ses victimes, leur découpe la bite et, de temps à autre, leur ouvre le ventre et laisse leurs tripes dans des emballages de fast-food. Vraiment, c'est top.

Toute personne normalement constituée aurait transféré l'appel sans demander son reste.

— Ah, cool. Euh, et sinon, quand est-ce que tu rentres ? C'est un peu trop calme ici, sans toi.

— Lana. G. William. S'il te plaît.

Le silence retomba quelques instants avant que la voix de stentor du shérif retentisse.

— Je n'ai même pas encore eu le temps de boire mon café. Tu sais que c'est impoli de déranger les gens avant leur premier café ?

Jazz jeta un regard au réveil sur la table de nuit.

— Oui, il est tôt, mais j'étais certain que vous seriez déjà d'attaque.

— On ne se refait pas. Alors, le NYPD t'a tiré du lit ?

Il se mordit la lèvre. Il ne pouvait avouer à G. William son incartade de la veille.

— On peut dire que je bosse comme un dingue, en tout cas, se contenta-t-il de répondre. Mais j'avais une question à vous poser.

— Je t'écoute.

— C'est au sujet de l'Impressionniste.

— Tiens, à ce propos, il s'est de nouveau muré dans le silence. Il s'est bien remis de votre petite altercation.

— Quelle bonne nouvelle ! Bref, vous vous souvenez de l'enquête, quand on discutait de son profil ?

— Euh, à quelle occasion ?

— Toutes. Je n'arrête pas d'y repenser et je me rappelle qu'à plusieurs reprises on avait évoqué la possibilité qu'il... « joue » avec nous.

— Il ne jouait pas avec nous, Jasper. Il jouait simplement à imiter Billy.

Jazz grommela. Exact.

— Mais... en y réfléchissant bien, il y avait une dimension ludique pour lui, non ?

Sa théorie venait de s'effondrer et il cherchait désespérément une saillie à laquelle se raccrocher, un hypothétique lien entre l'Impressionniste et Hat-Dog.

— Jazz, je ne comprends strictement rien à ce que tu me chantes. De quel jeu tu parles ? L'Impressionniste n'a jamais semé d'indices derrière lui comme le font certains meurtriers. D'accord, il nous a parfois conduits jusqu'à ses victimes et il t'a provoqué, mais les seules

règles qu'il se fixait étaient celles établies par ton père plusieurs années auparavant. Et Billy t'a lui-même fait remarquer qu'il les interprétait librement. Alors s'il jouait, c'était sûrement au solitaire.

Jazz bondit de son lit.

— C'est ça ! hurla-t-il, si fort que quelqu'un dans la chambre voisine tambourina furieusement contre la cloison.

— Quoi ?

— Oh, bon sang... G. William, je dois vous laisser. Et merci, ajouta-t-il en raccrochant, avant même que le shérif ait pu répliquer.

Il s'installa au bureau, sur lequel était éparpillé le volumineux rapport d'enquête. Il remua les pages, les classa, puis consulta chaque dossier afin de confirmer certains détails.

Il l'avait martelé depuis le début : dans l'esprit d'un fou, tout cela semblait parfaitement cohérent. Et il pensait avoir découvert le moyen de rendre cette logique intelligible à une personne saine d'esprit.

Lorsque enfin il regarda le réveil, il avait travaillé plus de trois heures sans discontinuer. Il ne lui manquait plus qu'une seule information pour confirmer ses soupçons. Soit encore deux heures de travail avant de rejoindre le groupe d'intervention et de lui servir ses conclusions sur un plateau.

Un magasin de jouets. C'était l'ultime pièce manquante puzzle. Il en trouverait forcément un dans les environs. Lors de ses brèves sorties dans le quartier, il avait croisé des poussettes à chaque coin de rue. Il s'empara de son téléphone avec l'intention d'appeler les renseignements, avant de fixer l'écran, le cerveau en ébullition. C'était bien un smartphone, non ? La preuve : une multitude d'icônes colorées ondulaient sous ses yeux. Et depuis l'acquisition de ce gadget, il n'avait pas dû en utiliser plus d'une ou deux.

Howie. Howie aurait la réponse.

43.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une demi-heure de l'aéroport, Howie cessa enfin de jeter des regards inquiets au rétroviseur. Il avait craint que la police de Lobo's Nod n'ait lancé son meilleur véhicule à leurs trousses, tous gyrophares et sirènes allumés.

— Je pense qu'ils m'ont crue, déclara doucement Connie.

— Tu couperais vraiment les ponts s'ils te dénonçaient aux flics ?

— Je n'en sais rien.

Durant tout le trajet, Connie n'avait pas desserré les mâchoires. Elle avait les bras croisés, les yeux rivés sur la vitre. Howie cherchait une repartie délicieusement stupide et irrésistiblement drôle – son domaine de prédilection –, lorsque son portable vibra au fond de sa poche.

Sa mère ne supportant pas l'idée que son poussin téléphone en conduisant, il avait fait installer un kit mains libres dernier cri dans sa voiture, environ dix minutes après l'avoir achetée. Au même instant, la voix suave et métallique du dispositif annonça :

— Appel. Entrant. De. Jazz-ça-gaze.

Il avait enregistré le numéro de son meilleur ami sous ce nom, car il ne se lassait pas d'entendre le haut-parleur susurrer « Jazz-ça-gaze ».

Pour la première fois depuis leur départ, Connie se redressa sur son siège.

— Surtout ne..., commença-t-elle, mais Howie avait déjà pressé le bouton.

— Jazz ! Ça gaze ? lança-t-il.

— Ne me dis pas que ta machine stupide signale encore mes appels comme ça ?

— Bien sûr que non. Je plaisantais.

— Qu'est-ce que tu fais de beau ?

À côté de lui, Connie secouait obstinément la tête avec de grands gestes.

— J'accompagne Connie à l'aéroport.

— Quoi ?

— Bon sang, Howie ! explosa cette dernière.

— Connie ? répéta Jazz. Je peux savoir où tu vas ? Tu as l'intention de revenir à New York ?

— Oui, répliqua-t-elle en faisant les gros yeux à son chauffeur.

— Ne fais pas ça.

— Mais il faut que...

Lorsque Jazz reprit la parole, ce fut d'une voix si froide et tranchante que, l'espace d'un instant, Howie crut avoir Billy Dent au bout du fil.

— Il est hors de question que tu montes dans un avion pour New York. Je ne veux même pas en discuter. Fais demi-tour et rentre chez toi. Howie, j'ai besoin de ton aide.

Howie observa discrètement sa passagère, qui fulminait. L'air mauvais, les lèvres pincées, elle semblait se retenir de cracher des flammes.

— Euh... Bien sûr, mais je devrais peut-être t'avertir que...

— Je ne sais pas télécharger des applications sur mon téléphone, avoua Jazz avec un empressement singulier.

Howie éclata d'un rire nerveux.

— Et c'est, euh, urgent, comme problème ?

— J'en cherche une en particulier. Je suis sûr qu'elle existe. Tu peux m'expliquer comment faire ?

— Jazz, ce n'est sans doute pas...

À sa droite, Connie avait retrouvé son expression maussade.

— Allez ! grésilla le haut-parleur.

— D'accord, d'accord. Quelle application tu veux, au juste ?

Jazz répondit. Dérouté, Howie lui donna néanmoins la marche à suivre.

— Merci. Et je compte sur toi, hein ? Tu fais demi-tour et tu rentres à Lobo's Nod. Et Connie ? Connie, tu m'entends ?

Howie observa la jeune femme et sa posture fermée.

— Euh, tu tombes mal, là, mon pote. J'ai comme l'impression que tu vas être privé de galipettes pendant un bon moment.

— Connie, je sais que tu m'écoutes. Je comprends que tu sois vexée, mais je suis pris dans une spirale d'événements tous plus dingues les uns que les autres, et la seule chose qui me fasse tenir, c'est la certitude que tu es en sécurité. D'accord ? Je t'aime.

Il attendait que Connie lui réponde la même chose, mais le silence s'épaissit. Jazz s'avoua vaincu et finit par raccrocher.

— Tu aurais pu lui parler, glissa timidement Howie après quelques minutes.

— Tu as entendu le ton qu'il a employé avec moi ? répliqua-t-elle. Il m'a joué son numéro de Billy. Et ça, je ne le supporte pas.

Il enclencha le clignotant pour se ranger sur la file de droite.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'exclama Connie. Tu veux quitter l'autoroute ?

— Ben... oui. C'est ce qu'il a demandé. Faire demi-tour et...

— Je t'interdis de faire ça.

— Mais tu...

Connie cita son père :

— Un derrière, ça sert à s'asseoir ou à être botté, et c'est exactement ce que je vais faire si tu ne fais pas ce que je te dis. Jazz ignore ce qui se trame à Lobo's Nod. Qu'il soit d'accord ou non, j'ai l'intention de l'aider et de démasquer ce mystérieux corbeau.

Howie laissa passer une première sortie... Il pourrait toujours prendre la suivante. *C'est ça*, songea-t-il. *Bien sûr*.

— Appelle-le, au moins. Explique-lui ce qui se passe.

— Alors qu'il est dans cet état d'esprit ? Qu'il est complètement survolté ? Pas question.

Elle pointa vers lui un index menaçant. Avant même qu'elle l'ait touché, Howie grimaça.

— Tu n'as pas intérêt à le prévenir. Une fois que je serai dans cet avion, il ne pourra plus m'arrêter. Ni lui ni personne. Mais s'il apprend que je suis partie, il risque de paniquer, de perdre le fil, et, dans la situation actuelle, ça pourrait lui coûter la vie.

— Bon, d'accord.

La sortie suivante conduisait à l'aéroport. Howie s'inséra dans la bonne file.

— Tu es sûre de savoir ce que tu fais ? Ça pourrait devenir

dangereux.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il se sentit idiot. Une voix inconnue avait manipulé Connie, la poussant à s'embarquer sur le premier vol pour New York. Bien sûr que c'était dangereux ! Billy Dent ou l'un de ses semblables se cachait forcément derrière ces messages.

— Tu ferais peut-être mieux de laisser la police s'en charger.

— Le NYPD ? Tu ne crois pas qu'ils ont déjà suffisamment à faire avec Hat-Dog ? C'est une histoire personnelle. Une fois à New York, je trouverai cet indice à l'aéroport, puis je rejoindrai Jazz. Je lui montrerai ce qu'on a. D'ici là, sois prudent et ne prends pas de risques inutiles...

Elle se retourna et s'empara du coffret métallique posé sur la banquette arrière.

— Tu attendras que l'avion ait décollé pour le remettre au shérif, d'accord ?

— OK. Pigé. Sammy J et moi, on monte la garde à Lobo's Nod, jura Howie.

Du coin de l'œil, il vit Connie faire volte-face et le dévisager.

— Quoi ? gémit-il, sur la défensive.

Il connaissait bien ce regard – « la mitrailleuse » – avec lequel elle le fusillait lorsqu'il laissait échapper une remarque stupide, grossière, voire une combinaison des deux.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Répète ce que tu viens de dire ? demanda-t-elle, légèrement paniquée.

— J'ai promis de monter la garde avec Sammy J – Sam pour les intimes. On sera au top, ma sœur. On va maîtriser la grand-mère, se renseigner auprès de G. William au cas où les flics découvriraient quelque chose au sujet de cette boîte, et...

— Non, répète-moi ce que tu as dit. Les mots exacts. « Sammy J », acheva-t-elle pour lui avant qu'il ait eu le temps de réfléchir. Tu as parlé de « Sammy J ».

— Eh bien, quoi ? C'est un surnom, répliqua Howie alors qu'ils longeaient la bretelle d'accès à l'aéroport. C'est comme ça qu'on l'appelait quand elle était môme.

La circulation était fluide, et Howie en profita pour risquer un coup

d'œil à sa passagère. Celle-ci tirait sur sa ceinture pour se pencher vers lui, en l'observant comme si elle pouvait lui soutirer des réponses par son seul regard.

— Qu'est-ce qui te prend ? Ce n'est qu'un diminutif, rien de plus.

— Sammy J. « J », répéta-t-elle en insistant sur la lettre.

Soudain, Howie fit le lien.

— Quoi ? Tu supposes que Sammy J est Ugly J ? Juste à cause d'une initiale en commun ? C'est absurde !

— Tu veux savoir ce qui est absurde ? Déguiser sa voix sans raison. Admettons que Billy ne le fasse pas, parce qu'il agit à visage découvert. La raison qui pourrait pousser quelqu'un à le faire, c'est...

— Que tu puisses la reconnaître, acheva Howie. Or tu n'as jamais vu Sam.

— Ou alors, pour ne pas trahir son sexe. C'est vrai, je n'ai pas encore rencontré Sam, mais tant qu'elle était chez Jazz, j'aurais pu être amenée à la croiser. Et à l'entendre.

— Tu nages en plein délire, marmonna Howie sans grande conviction.

— Qui est la seule nouvelle venue à Lobo's Nod dont j'étais susceptible de faire la connaissance ? Qui est l'unique personne dans toute cette histoire qui aurait eu une raison de masquer sa voix ?

— C'est une suite de suppositions. Notre M. Corbeau...

— Ou Mme Corbeau.

— ... pourrait être n'importe qui. Peut-être qu'il... ou qu'elle a tout simplement peur que tu enregistres vos conversations, ou que tu sois un jour capable de l'identifier grâce à ce détail. Ou...

— Oppose-moi tous les arguments que tu voudras, mais regarde les choses en face : l'hypothèse la plus probable reste qu'il s'agisse de quelqu'un de mon entourage, ou du nôtre, au sens large. Je n'en ai pas la preuve formelle, mais franchement, Howie...

Howie rechignait à l'admettre, mais Connie avait raison. Et, tout à coup, un souvenir s'imposa à lui : celui du vieil album photo de Grandma, qui contenait des clichés de Sam, enfant. « J'ai mis du temps à m'épanouir », lui avait-elle confié. Un physique ingrat qui aurait pu lui valoir un surnom peu flatteur, comme « Ugly J ».

— Nous savons que Billy avait un complice à l'extérieur, poursuivit Connie. Quelqu'un qui a orchestré son évasion de Wammaket et qui

était en contact avec l'Impressionniste. Pourquoi pas sa sœur ?

— Non, trancha Howie. Je n'y crois pas.

— Parce que tu as envie de coucher avec elle.

— Aucun rapport. Impossible, tout simplement parce que Sam déteste Billy. Tu verrais sa réaction dès qu'on fait allusion à lui... Elle le méprise. Elle a même affirmé à la télé qu'elle était prête à appuyer elle-même sur le bouton si jamais il était condamné à mort !

— Et moi je viens d'affirmer à mes parents que je les renierais s'ils s'avaient de lancer les flics à mes troussees. Il faut croire que je me suis montrée convaincante, parce qu'il ne l'ont pas fait.

Tandis qu'il remontait la file de dépose rapide, Howie se tut, puis immobilisa le véhicule.

— Non..., siffla-t-il enfin. Tu veux dire que j'ai fait les yeux doux à l'homme de main d'un tueur en série ? Ou plutôt sa femme de main ? Ça existe, ça ?

— Je crois me souvenir que Jazz m'a raconté quelque chose de ce genre, un jour. Ça se passait en Angleterre, il me semble. Sam pourrait être un serial killer.

— Hé ! C'est de la future mère de mes enfants illégitimes que tu parles !

— Howie.

— Sérieusement, quelles sont les chances pour qu'un frère et une sœur forment un duo meurtrier ?

— Mêmes parents, patrimoine génétique identique... J'ignore les probabilités exactes, mais ça ne me paraît pas impossible.

— Alors comment savoir ? On lui pose la question directement ?

— Certainement pas ! Il doit bien y avoir un moyen de vérifier notre hypothèse sans la confronter directement.

— Interrogeons la grand-mère, plaisanta Howie.

— Et si elle était impliquée, elle aussi ? J'y ai déjà songé... imagine qu'elle simule son Alzheimer et qu'elle se cache en pleine lumière ?

— Impossible, Connie. Tu ne la connais pas aussi bien que moi. Je t'assure, cette femme est malade – et pas dans le sens où tu l'entends. Elle n'incarne pas un génie du mal croisé avec Hannibal Lecter. Non, elle n'a plus un seul neurone en état de marche. Jazz est parfois obligé de lui changer ses couches. Tu penses vraiment qu'elle feindrait ce genre de choses dans le seul but de protéger sa couverture ?

Ils se regardèrent sans un mot pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'un coup de klaxon rageur les tire de leur hébétude.

— Je... je devrais peut-être rester..., suggéra Connie à contrecœur.

— Non. Pars à New York. Essaie de démêler cette histoire de « *bell* », retrouve l'autre indice. Tout est lié. Il existe un rapport entre les meurtres de Hat-Dog et ce qui se trame ici. Avec Jazz, penchez-vous sur le volet new-yorkais de l'affaire. Moi, je me charge de Lobo's Nod.

— Tu en es sûr ?

À l'évidence, l'inquiétude avait gagné Connie. Howie ne pouvait guère lui en vouloir, car lui-même commençait à avoir peur. Au bout du compte, cette vie lui aurait manqué s'il avait dû la perdre. Il songea à Sam, soudain hors de lui à l'idée qu'une femme aussi splendide puisse être aussi malade que son frère.

— Certain ? Non. Mais vas-y quand même.

Il déverrouilla la portière. Derrière eux, le conducteur s'impatientait.

— Tu ferais mieux de filer. Et sois prudente. J'ignore qui s'amuse à manipuler des poupées vaudou, mais cette histoire devient vraiment insensée.

— Howie...

— Pour une fois, je suis sérieux. Pars. Je me débrouillerai. Je suis moins fragile que j'en ai l'air.

— Non, c'est bien le problème. Tu l'es davantage.

— Pas faux.

Sur un coup de tête, il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Sors de cette voiture. Tu vas finir par rater ton vol !

Une fois le dispositif de sécurité franchi, Connie dut courir pour rejoindre la salle d'embarquement et monta à bord in extremis. S'excusant auprès de sa voisine, elle se glissa sur le siège central.

Avait-elle fait le bon choix ? Elle laissait Howie – Howie ! – seul et sans défense face à cette vieille folle de Grandma Dent et face à Samantha qui l'était peut-être plus encore. Il l'avait incitée à partir, mais avait-elle pris la meilleure décision ? Connie ouvrit son sac. Howie avait raison : le moment était venu de mettre sa fierté (légitime) et sa colère (qui l'était tout autant) dans sa poche et d'appeler Jazz pour connaître son avis sur toute cette histoire.

D'ailleurs, n'aurait-il pas été plus logique qu'il se rende lui-même à JFK ? Bien sûr, ce nouveau mystère le détournerait de l'enquête sur Hat-Dog, mais l'argument de Howie pesait lourd : tous ces événements semblaient liés. Ils se recoupaient, s'entrecroisaient comme autant de câbles tendus entre passé et présent, entre New York et Lobo's Nod, les enserrant tous dans leurs filets. Jazz, Billy, Sam, Howie, Hat-Dog, l'Impressionniste, Connie, sans parler des autres victimes. Elle ne parvenait pas pour l'instant à en démêler les fils et à remonter jusqu'à la source, mais elle savait qu'ils étaient tous reliés.

— Mademoiselle, les appareils électroniques sont interdits pendant le décollage, lui dit une hôtesse alors que Connie composait le numéro.

— Mais...

— Éteignez votre téléphone, s'il vous plaît. Tout de suite.

Le tout enveloppé d'un petit sourire condescendant qui semblait vouloir dire : « Ne me cherche pas, ma fille. »

Connie interrompit l'appel avant même la première sonnerie, puis éteignit ostensiblement son portable. Pendant deux longues heures de vol, il lui faudrait ruminer l'idée d'avoir envoyé Howie à la mort.

Et de se diriger tout droit vers la sienne.

Vers 17 heures, la chambre de Jazz ressemblait à un placard d'archives bourré de pièces à conviction qui aurait explosé sur un tableau couvert d'équations mathématiques.

Mais, enfin, il détenait la réponse. Tout concordait.

Il consulta la nouvelle application installée sur son téléphone, puis sa feuille de papier noircie de notes. Oui. Finalement, tout devenait logique. D'une logique diabolique, mais logique tout de même. Ironie du sort, c'étaient les propos de Billy et de G. William qui l'avaient mis sur la bonne voie. Quelque part, la coïncidence paraissait appropriée.

Hughes lui avait ordonné de ne pas s'approcher du commissariat, mais sa découverte était trop importante.

Jazz rassembla quelques-unes des pages les plus essentielles, lança un regard à l'écran de son smartphone puis sortit, attrapant au passage le téléphone jetable de Belsamo.

Les journalistes assiégeaient toujours le 76^e commissariat. Nerveux, Jazz observait le théâtre des opérations en se mordillant les lèvres. Il n'eut d'autre choix que de monter à l'assaut.

Pour tout déguisement, il releva le col de son manteau, enfonça sa casquette sur sa tête et chaussa ses lunettes noires. Il se fraya un passage dans la mêlée, les yeux baissés, esquivant les journalistes. Deux policiers en uniforme gardaient la forteresse, garantissant un accès au public. Ils le laissèrent entrer sans même le reconnaître.

Il trouva Morales juste derrière les portes. Adossée à un mur, elle troquait ses talons hauts contre une paire de baskets. Elle aperçut Jazz lorsqu'il se débarrassa de ses accessoires de fortune et ne parut pas réellement surprise de le voir.

— Tiens, tu te sens mieux ?

— Quoi ? Ah, euh... oui. Ça va, bafouilla-t-il en promenant son regard dans le hall. Vous avez une minute ?

— Je dois filer, répondit-elle en enfilant sa deuxième chaussure avant de ranger ses escarpins dans un sac. L'agence locale exige que je fasse mon rapport de vive voix et on ne fait jamais attendre l'agence locale : c'est la règle d'or du FBI.

— Mais...

— La règle d'or, coupa-t-elle avant de s'éclipser.

Il serra les mâchoires. Devait-il la suivre ? À présent, elle était la seule personne qu'il pouvait convaincre, car Hughes n'accepterait jamais de...

— Dent !

Quand on parle du loup...

Hughes fonça vers lui, et Jazz lui adressa un sourire d'excuse.

— Désolé, j'allais partir...

Oui, mieux valait suivre Morales et...

— Tu n'iras nulle part, décréta Hughes, qui illustra son propos en l'agrippant par le bras.

Jazz contint sa réaction instinctive, celle de se dégager en infligeant

la plus grande douleur possible. Mais ça n'était pas en paralysant un officier de police qu'il obtiendrait gain de cause.

— Vous ne pouvez pas me retenir contre mon gré, siffla-t-il. Laissez-moi.

— Je t'avais dit de ne pas approcher du commissariat.

Hughes le traîna de force dans un petit bureau attendant.

— Tout le monde te croit victime d'une intoxication alimentaire, et moi j'ignore encore quoi faire de toi après ton incartade d'hier.

Jazz réfléchit. Quelles étaient ses chances de convaincre Hughes qu'il avait résolu l'affaire avant que l'inspecteur le flanque à la porte ? *Surprends-le avec une phrase choc qui le déroutera.*

— Belsamo est sur Atlantic.

Hughes le lâcha instantanément. Qu'il le veuille ou non, Jazz avait repris les rênes.

— Il existe bien une avenue Atlantic, dans le quartier, je me trompe ? reprit Jazz.

Si Hughes avait été moins prévisible, il aurait presque savouré de le voir se dégonfler comme un ballon de baudruche, passant de la colère – compréhensible – à l'incrédulité la plus totale. Avec une exclamation qui s'apparentait davantage à un gémissement, le policier demanda :

— Mais... comment tu fais ? Il a parcouru Atlantic Avenue toute la journée, admit Hughes. Pour l'instant, il ne fait rien de répréhensible, il se contente d'aller et venir, de l'East River jusqu'aux abords de Flatbush. On dirait qu'il cherche à mémoriser l'avenue.

— Pas exactement, corrigea Jazz. Il repère l'endroit où il abandonnera sa prochaine victime.

Il lâcha cette révélation comme on jette un morceau de viande à un loup affamé. Hughes ne put faire autrement que d'y planter ses crocs.

— Alors c'est vraiment lui ? Ce guignol est réellement Hat-Dog ?

Jazz eut presque pitié de lui et hésita à tout lui révéler d'un coup, mais... non. Où serait le plaisir ?

— Ce n'est pas Hat-Dog, déclara-t-il avec aplomb.

Il guetta la surprise sur le visage de Hughes, en même temps que le désarroi, puis il attendit quelques secondes avant de compléter :

— C'est le Chien.

— Il ne peut pas y en avoir deux, s'obstina Hughes, je te l'ai déjà dit. Nous avons envisagé cette piste il y a plusieurs mois, avant de l'abandonner. Nous avons des empreintes ADN prélevées sur divers scènes de crime et toutes correspondent : c'est un seul et même homme.

— Si vous avez retrouvé cet ADN, c'est qu'ils voulaient que vous le trouviez, rétorqua Jazz. Ils l'ont volontairement mis en évidence. Tout cela est un jeu et deux joueurs sont en lice : le Chien contre le Chapeau. L'ADN que vous avez répertorié, c'est celui de Belsamo. Et même si vous l'attrapez, le Chapeau, lui, court toujours.

Il se représentait la scène avec une précision confondante, comme s'il avait lui-même été témoin de la conversation. Tout avait probablement commencé par un appel paniqué de Belsamo à Billy, maître de la partie.

« Il y a un problème », aurait expliqué le premier, masquant son angoisse derrière un calme et une réserve de façade, conformément aux préceptes de Billy.

« Les problèmes, tu vois, j'aime pas trop ça. »

Il imaginait l'intonation amusée, traînante du père qui ébouriffe la tignasse de son fiston après un match délicat.

« Raconte-moi tout ça et on verra ce qu'on peut y faire. »

— *Je ne m'en étais pas rendu compte avant de rentrer chez moi. Mais... il m'a griffé.*

— *Hein ?*

— *J'ai une égratignure. Sur la main.*

— *Tu portais pas de gants ?*

— *Si. Mais l'éraflure est plus haut, presque au niveau du poignet. Il a dû glisser ses doigts sous le gant. Je ne m'y attendais pas. Il s'est débattu comme une vraie chienne, pas comme un homme. Je viens seulement de m'en apercevoir... »*

Billy aurait lâché un soupir, celui du type résigné à l'idée de bosser avec des amateurs.

« Bon, bon, laisse-moi cogiter. Laisse-moi cogiter. »

— *Ils ont mon ADN.*

— *Je sais. Pour l'instant, c'est pas un problème. Les traces servent que si tu peux les comparer. »*

— C'est un jeu, confirma Jazz. Billy y participe, mais il ne joue pour

aucune des deux parties concernées. Trois joueurs, mais seulement deux camps, vous me suivez ? Parce qu'il existe une partie dans la partie : le Chien et le Chapeau s'affrontent sous les yeux de Billy, mais en même temps, lui s'oppose à nous. Quatre joueurs. Trois camps.

Hughes dut s'y prendre à deux mains pour s'éponger le front.

— Jasper, nous disposons d'une excellente équipe scientifique. Tous les meurtriers finissent par commettre une erreur, et c'est à ce moment-là qu'on les coince.

— Justement ! Vous ne comprenez donc pas ? C'est précisément ce que Billy attendait. Regardez.

Il lui tendit une feuille de papier où il avait compilé la liste des traces prélevées sur les lieux.

— Vous n'aviez relevé aucun échantillon ADN jusqu'à la quatrième victime, cet homme abandonné près d'une bouche de métro au carrefour de... où ça, déjà ? Pennsylvania et Liberty Avenue ? C'est là que vous avez retrouvé des fragments de peau sous les ongles du cadavre.

— Exact. Puis nous avons retrouvé du sperme sur la sixième scène de...

— Mais pas sur la cinquième ! Un crime du Chapeau. Et la sixième était la première proie féminine de Belsamo, violée parce qu'il devait faire croire à un seul meurtrier, pas deux. C'est le Chapeau qui commet des agressions sexuelles, pas le Chien. Mais pour continuer sans se faire prendre, il a parfois fallu qu'ils s'imitent l'un l'autre. Belsamo a violé cette fille, et l'acte l'a tellement dégoûté qu'il a dû la rabaisser, la déshumaniser. Voilà pourquoi il l'a éviscérée. Alors son petit camarade a dû suivre la cadence. Dès que l'un d'eux ajoutait une caractéristique à sa signature, l'autre devait se l'approprier et l'exécuter.

— C'est absurde. Il aurait délibérément laissé des traces...

— Absurde au point que vous n'y avez vu que du feu ! Belsamo transmettait des échantillons d'ADN au Chapeau, des cheveux, du sperme, afin que celui-ci les sème derrière lui et que vous ne croyiez qu'à un seul meurtrier, alors qu'ils sont deux.

— S'il s'agit d'un jeu, quelles en sont les règles ? Pourquoi Belsamo se serait-il présenté de lui-même au...

Il s'interrompit devant le sourire de Jazz, qui s'élargissait à vue d'œil. Ce dernier leva vers lui son téléphone. Un plateau de Monopoly emplissait l'écran, centré sur une des cases.

— Jasper, non..., grommela Hughes. « Park Place » n'est qu'un nom. Ce n'est pas...

— Je vous parie que Belsamo a la même image sur son ordinateur, enregistrée dans le dossier intitulé « Partie ». Ils jouent au Monopoly, affirma Jazz, en glissant une nouvelle feuille entre les mains de Hughes.

— Regardez : un chien et un chapeau, deux des pions parmi ceux proposés. Ils marquent les corps de leur symbole afin de pouvoir revendiquer le crime. Vous vous souvenez des deux premières victimes ? Celles abandonnées près d'un endroit appelé Connecticut Bagels ? Eh bien, il faut croire qu'au premier lancer de dés, les deux tueurs ont obtenu un neuf. La neuvième case après celle du départ, c'est Connecticut Avenue. La troisième victime a été retrouvée dans un parking désert, ce qui coïncide avec la case « Parking gratuit ». C'était un chapeau : chacun avance à son tour. Le quatrième meurtre, avec la première trace d'ADN, a été commis près d'une station de métro, celle de Pennsylvania Avenue. Sur le plateau, cela correspond à Pennsylvania Railroad.

Hughes examina la feuille de papier, mais Jazz voyait bien que le policier ne le croyait pas.

— Ils ne tuent pas chacun leur tour, objecta-t-il. Là, nous avons eu deux chapeaux.

— Exact, parce qu'il a tiré un double six. Il a donc rejoué.

L'inspecteur répondit par une unique syllabe, sous la forme d'un rire étranglé qui ne trahissait ni satisfaction ni amusement.

— Laisse-moi résumer. Tu es en train de me dire que ton père a organisé une partie de Monopoly sanglante pour ces deux types, dans laquelle il faut assassiner et abandonner les corps en fonction de la case sur laquelle on atterrit ?

— Suivez leur parcours. Chaque meurtre est lié, d'une manière ou d'une autre, aux noms des endroits sur le plateau. J'ai fait le calcul : les cases correspondant aux lieux des crimes peuvent être atteintes en un lancement de dés... en admettant qu'il n'y ait que deux participants. Regardez, « Park Place », insista Jazz en pointant sa feuille du doigt. Et ici, « Boardwalk », c'est une promenade en bois, comme celle de Coney Island.

— Je te l'ai dit, ce sont de simples coïncidences. L'apophénie, tu connais ? demanda Hughes sur un ton moralisateur.

— Oui...

L'apophénie est une forme de folie qui consiste à voir des liens entre des éléments qui n'en ont aucun, ou à attribuer à des événements banals une importance démesurée. Exactement comme les timbrés qui élaborent des théories du complot.

— Je sais ce que c'est, mais ce n'est pas...

— Tu établis des rapprochements grotesques, au point de t'arranger pour qu'ils coïncident avec un plateau de jeu... Je commence à me faire du souci à ton sujet. On t'a sans doute poussé un peu trop loin...

— Si le lien existe bel et bien, ça n'est pas de l'apophénie, s'offusqua Jazz. Écoutez, le Monopoly est un prétexte, il aurait pu s'agir de n'importe quoi. La seule chose qui compte, c'est qu'ils se fondent sur une sorte de structure. Billy aurait pu choisir les dames ou les échecs mais, pour lui, le symbole serait trop évident. Déjà vu. Je l'entends d'ici : « *Les échecs, c'est d'un banal...* »

En voyant le policier frémir, Jazz se rendit compte que, sans le vouloir, il s'était une fois encore livré à une fidèle imitation de son père.

— Ça ressemblerait davantage à... à l'inverse d'une apophénie.

— Tu parles, s'obstina Hughes en croisant les bras sur sa poitrine.

— Le problème n'est pas de déceler une logique là où elle n'existe pas, mais d'en dissimuler une là où il ne devrait pas y en avoir. Ces gens n'ont pas besoin d'un plateau de Monopoly pour tuer. Billy les manipule simplement comme des marionnettes.

Face au scepticisme manifeste de l'inspecteur, Jazz s'empressa de poursuivre :

— Les deux meurtres où les intestins de la victime ont été déposés dans des emballages KFC, Kentucky Fried Chicken ? Ils représentaient Kentucky Avenue. Le Chien s'est chargé du premier, après avoir tiré un six. Plus tard, le Chapeau a fait un cinq et a atterri sur la même case. L'un de vos policiers y a d'ailleurs fait allusion, vous vous souvenez ? Le KFC le plus proche se situe à plus d'un kilomètre. Pourquoi apporter un seau en carton et refaire deux fois la manœuvre ? Parce que c'est beaucoup plus simple que de traîner un corps jusqu'au fast-food de l'enseigne la plus proche, non ? Ils ne déplacent jamais les cadavres, sauf en cas d'absolue nécessité, pour se plier aux règles du jeu.

Comme Hughes ne répondait rien, il poursuivit.

— Il a laissé une victime sur les rails de la ligne S, à Manhattan, parce que...

— Parce que la « S Line » est la ligne la plus courte. Il pensait qu'elle signifiait « Short Line » et qu'elle correspondrait à la case de la gare « Short Line Railroad » sur le plateau.

Sur la feuille, l'inspecteur suivait les noms du bout du doigt.

— Saint James... l'église. D'accord...

— Et voilà où Belsamo a dû atterrir avant de se présenter ici, renchérit Jazz.

Hughes suivit le parcours détaillé sur la page et leva les yeux, dépassé.

— « Caisse de communauté » ?

— Il a pioché la carte « Sortie de prison », s'exclama Jazz avec un sourire triomphal.

— Mais il n'y était pas...

— Exact. Billy a donc dû l'y envoyer. Il a fallu qu'il place son pion à l'intérieur du commissariat. Vous vous rappelez ce qu'il vous a dit, en salle d'interrogatoire ? Que s'il mentait il irait « directement » en prison. C'est la formulation exacte du jeu. Billy l'a obligé à se rendre afin qu'il puisse utiliser son joker « Sortie de prison » et poursuivre la partie.

Hughes recula d'un pas, poussant un soupir qui ressemblait à un frisson.

— Jasper, c'est... complètement délirant, tu en as conscience ?

Il lui lança alors le regard auquel Jazz avait fini par s'habituer, l'expression qui signifiait « Je me doutais bien que, tôt ou tard, ce même finirait par péter les plombs ».

— Le Chapeau abandonne ce corps sur la ligne S, pour la case « Short Line Railroad », continua Jazz. Puis le Chien tire la carte « Sortie de prison » et se livre pour avouer. Billy lui a probablement assuré que sa détention serait brève. S'il avait pioché, disons, la carte « Prix de beauté », sa prochaine victime aurait été un mannequin. Il courait un risque, mais calculé : Belsamo aurait pu rater sa fausse confession, vous auriez pu le briser et le pousser à nous mener au Chapeau. Ou alors le Chapeau aurait pu se faire prendre en déposant ce nouveau cadavre sur Baltic Avenue.

Le silence de Hughes l'encouragea à poursuivre :

— Le coup méritait d'être tenté puisque Billy n'avait rien à perdre et se payait le luxe de vous provoquer. Puisque l'ADN de Belsamo se trouvait déjà dans vos dossiers, autant sacrifier ce joueur. En plus, il le

savait si perturbé ou si doué pour simuler l'hystérie – je m'interroge encore – qu'il était certain qu'il ne nous révélerait rien de capital. Et il lui restait une arme secrète : le Chapeau. On ne savait pas qu'il y avait deux tueurs. Puis les dés ont parlé en faveur de Billy : le Chapeau a sorti un huit et atterri sur la case de Baltic Avenue, offrant une proximité avec le commissariat parfaite. Il a placé le cadavre à l'intersection de Baltic et Henry Street, à quatre rues d'ici, fournissant au Chien un alibi.

Hughes frappa le mur du plat de la main.

— Tu es sérieux ? Cette somme de coïncidences contribuait à un plan ? Tu veux me faire croire que Billy Dent, le barjo le plus maniaque du monde, a laissé le hasard décider pour lui ?

— Bien sûr que oui ! explosa Jazz. Billy se fiche royalement de ces deux types ! Il s'agit d'un jeu, et les meurtriers ne sont que des pions. Tout ça l'amuse. Il a trouvé une façon d'agiter Belsamo sous votre nez avant de vous le retirer aussitôt, alors il ne s'est pas gêné. Même si le Chapeau n'avait pas pioché un huit, il aurait inventé autre chose. Vous n'imaginez pas...

Jazz s'interrompit, respira un grand coup, puis reprit :

— Vous n'avez pas la moindre idée du mépris que les gens comme vous lui inspirent. Il respecte la police en tant qu'entité, en tant qu'organisation dotée de moyens susceptibles de l'arrêter, mais, individuellement, vous n'êtes pour lui que des fouineurs minables qui cherchent des indices à tâtons dans le noir.

Hughes haussa un sourcil dubitatif.

— C'est ton père qui parle, là, ou c'est toi ?

Jazz resta abasourdi. Comment Hughes pouvait-il encore hésiter à reconnaître la limpidité de cette démonstration ?

— Vous vous rendez compte que j'essaie de vous aider ? Je vous sers l'explication sur un plateau, y compris le lieu du prochain crime. Lorsque j'ai pris l'appel de Billy sur le téléphone de Belsamo, Billy a prononcé les mots : « Neuf. Cinq et quatre. » Ça signifie qu'il lance les dés à leur place.

Il exhiba une fois de plus l'application du Monopoly sur son portable.

— Or, neuf cases après la Caisse de communauté, qu'est-ce qu'on trouve ? Atlantic Avenue, Hughes. C'est là que Belsamo – le Chien – abandonnera sa prochaine victime.

— Mais Billy savait que c'était toi au bout du fil, objecta Hughes. Il

sait qu'il t'a révélé le résultat des dés. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne l'aura pas changé ?

— Vous l'avez dit vous-même, répliqua Jazz patiemment : Belsamo parcourt Atlantic Avenue de long en large pour trouver l'endroit idéal : c'est la preuve qu'il continue la partie et que le lieu reste le même. Il a gardé le neuf. Billy a dû l'appeler sur un autre téléphone pour lui annoncer.

— Ça n'a pas de sens, protesta Hughes. Pourquoi ne pas l'avoir modifié ? Pourquoi ne pas plutôt chercher à nous embrouiller ?

— Billy sait que je l'ai entendu prononcer le numéro neuf, mais il ne se doute pas que j'en connais la signification. Il ne me croit pas capable de le découvrir. Il pense que, pour moi, le Chien et le Chapeau sont toujours une seule et même personne. D'ailleurs, je me demande si... au vu du risque qu'il a pris en envoyant Belsamo ici... J'ai comme l'impression que Billy commence à se lasser. Il est prêt à conclure la partie et il se peut que Belsamo en soit le perdant.

— Et ça n'est pas une bonne nouvelle ? demanda Hughes. Si ce jeu s'achève, c'est la fin des meurtres !

Jazz secoua la tête.

— On parle de Billy. C'est justement quand il a fini de jouer que les ennuis commencent.

Les yeux rivés sur son portable, Howie attendit que l'application de la compagnie aérienne lui confirme le décollage de Connie pour faire un crochet par le commissariat de Lobo's Nod. Durant tout le trajet, il évita de réfléchir à deux choses : d'abord à la signification de la case « père » laissée vierge sur l'extrait de naissance de Jazz et, ensuite, à l'éventualité que Sam soit aussi timbrée que son frère.

Si vraiment c'est le cas, se promit-il, juré, j'arrête de draguer les femmes de la famille des potes.

Au feu rouge, il reconsidéra sa résolution avant de la compléter :

Enfin, sauf si elles sont des bombes.

Tout semblait calme du côté du bureau du shérif. Un véhicule esseulé était stationné sur le parking. Lorsque aucun tueur en série n'y sévissait, la petite ville de Lobo's Nod était une bourgade plutôt paisible. Si l'on avait maintenu le commissariat ouvert, c'est parce qu'il servait de nœud stratégique à tout le réseau policier du comté. Sans cela, il aurait depuis longtemps fermé ses portes, comme tout le reste de cette ville.

Howie étouffa un profond soupir. Il n'aimait guère l'idée d'y entrer comme une fleur, avec sous le bras une boîte pleine de pièces à conviction découverte dans des circonstances plus que répréhensibles. La dernière fois qu'il avait mis les pieds dans ce bureau, on l'avait menotté pour avoir pénétré par effraction dans la morgue, subtilisé et photocopié le rapport du légiste et, enfin, jeté un rapide coup d'œil à la housse mortuaire d'une victime. Après tout ça, que risquait-il de plus ?

Tout haut, il conclut :

— Jazz, après tout ça, tu me devras un « I ♥ Howie » tatoué sur la fesse gauche.

Avant d'avoir pu changer d'avis, il ouvrit la portière et sortit. À l'intérieur, il tomba nez à nez avec l'élément des forces de l'ordre qu'il appréciait décidément le moins. Assis au poste de Lana, le shérif adjoint Erickson cliquait avec sa souris d'un air désœuvré. Si Jazz lui avait pardonné toutes ses offenses durant la traque de l'Impressionniste, Howie, lui, était moins indulgent. Il n'avait pas oublié la manière brutale avec laquelle le flic l'avait menotté, lui

infligeant des bleus qu'il avait dû camoufler pendant plus d'une semaine.

En le voyant approcher, Erickson leva les yeux.

— Salut, Howie. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— L'hypocrisie, ça ne prend pas avec moi, répliqua ce dernier avant de renifler ostensiblement. Ça alors, ça sent le purin, non ? Ou alors le fumier ?

— Ça va, j'ai compris. Tu es vraiment hilarant. Bon, tu as vraiment besoin des forces de l'ordre ou c'est une simple visite de discourtoisie ?

Le mot plut à Howie. Il décida de le garder au chaud pour plus tard.

— Je dois parler à G. William, se contenta-t-il de répondre. Il se trouve que j'ai un document top secret à lui remettre.

Erickson désigna le bureau vide du shérif.

— Le patron doit déjà dormir à poings fermés. Tu t'imaginais qu'il passait ses nuits au commissariat ? Lui aussi a le droit de rentrer chez lui, de temps en temps.

Howie leva les yeux vers le ciel, qui s'obstinait à contrarier ses plans.

— Écoute, Howie, je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je suis certain de pouvoir...

— Nan.

— Je t'assure : de l'eau a coulé sous les ponts depuis octobre dernier. Jazz et moi, on...

— Nan.

Le siège de Lana gémit lorsque Erickson s'y enfonça un peu trop lourdement.

— Tu n'as pas l'intention de bouger d'ici, hein ?

D'un mouvement plein de panache, l'adolescent confirma en s'asseyant sur le banc où Jazz et lui avaient patienté, menottés, quelques mois plus tôt.

— Parfait, mais ne viens pas pleurer quand le chef te bouclera pour exaspération des forces de l'ordre, avertit Erickson en décrochant son téléphone.

— Ça n'existe pas, rétorqua Howie, sans en être tout à fait certain.

— Bonsoir G-Willy ! lança joyeusement Howie au shérif lorsqu'il franchit les portes du commissariat quelques dizaines de minutes plus tard. Ça gazouille ?

En fin de compte, Erickson ne l'avait pas tiré du lit.

— Je m'apprêtais à rattraper les dix dernières émissions de David Letterman que j'ai ratées, annonça G. William. Il m'a fallu plus d'une semaine pour comprendre comment les enregistrer, alors j'ose espérer que tu as une bonne raison de gâcher ma soirée.

— Une excellente raison, renchérit Howie en lui montrant la boîte.

G. William hocha la tête, comme s'il s'attendait à un rebondissement de ce genre.

— Y aurait-il par hasard un lien avec la plainte qu'on a reçue l'autre jour concernant des rôdeurs sur l'ancienne propriété Dent ?

Howie hésita, braquant son regard le plus méfiant et le plus méprisant sur Erickson.

— Quel cinéma ! s'agaça le shérif adjoint.

— Bien, allons dans mon bureau, dit G. William. Et surtout, explique-moi cette histoire dans les détails, Howie. Je sens qu'elle va entrer dans les annales.

Le jeune homme s'assit face à G. William, s'agrippant à son coffret comme à une bouée de sauvetage.

— Howie, tu te rends compte que, tôt ou tard, tu va devoir me le donner ?

— Pour ça, j'exige l'immunité.

C'est ce que les suspects demandaient toujours à la télé.

— Une immunité pour quoi ?

Bonne question.

— Eh bien, commençons par la peine de mort.

G. William se pencha en avant pour se taper le front contre son sous-main.

— Howie, à moins que tu ne transportes une bombe à retardement, je doute que les choses prennent une telle ampleur.

— Il faut savoir se montrer prudent.

— Donne-moi cette fichue boîte.

À contrecœur, Howie la lui tendit.

— Je suis quasiment certain que vous violez mes droits.

— Tu n'es pas en état d'arrestation. Tu t'es présenté ici de ton plein gré, pesta G. William en soulevant le couvercle. Pour l'instant, c'est toi qui violates mon droit à une soirée de tranquillité...

Le vieil homme s'interrompt.

— Seigneur... Nom de...

Avec une pince à épiler et la plus grande précaution, G William exhuma le contenu de la boîte pendant que Howie entreprenait de lui raconter avec quelle diligence et quelle minutie Connie et lui avaient mené l'enquête, remontant le fil des SMS anonymes jusqu'à la découverte du coffre métallique dans l'ancien jardin de Billy.

— À ce propos, ce terrain fait vraiment pitié, ajouta-t-il. La ville devrait quand même faire un effort pour...

— Howie ! tempêta le shérif. Cesse de critiquer la scène de crime.

— « Scène de crime », c'est peut-être un peu excessif. On s'est contentés de creuser un trou...

G. William pointa vers lui son index dodu et menaçant.

— Tu as déplacé des pièces à conviction, c'est un crime, Howie. Et tu t'es introduit dans une propriété privée. Le nouveau propriétaire ne t'a pas autorisé à aller y fureter.

Ah. Exact. C'était parfaitement vrai. Ennuyeux, très ennuyeux. Car la mère de Howie n'avait jamais eu vent de sa brève arrestation l'année précédente. Cependant il était presque certain que, si G. William décidait de lui passer de nouveau les menottes, il serait sûrement obligé de prévenir ses parents.

— Désolé, shérif. On voulait juste...

— Et ça ? reprit Tanner en levant l'extrait de naissance. Tu te rends compte que ça pourrait se révéler explosif pour Jazz ?

— Vous croyez vraiment que..., commença Howie, avant de s'interrompre.

Le shérif haussa les épaules, bien résolu à exprimer son opinion.

— Je ne sais plus quoi penser. Mais nous allons nous pencher là-dessus.

Sans se préoccuper de Howie, G. William se mit à marmonner pour lui-même :

— Remonter jusqu'à l'opérateur téléphonique et tâcher de retrouver l'expéditeur des SMS... Ça mènera sans doute à un modèle jetable... Identifier le lieu d'achat, ça nous donnerait une piste peut-être. Crénom de nom, vous n'auriez pas pu m'avertir tout de suite ?

Howie se sentit soudain bien jeune et bien minuscule face à ce colosse, dont la déception calme et mesurée le blessait davantage que n'importe quel coup de colère.

— Je sais... Mais c'est pour Jazz qu'on a fait tout ça, vous comprenez.

— Bon, appelle Connie et demande-lui de venir. Nous devons relever ses empreintes afin de ne pas les confondre avec celle du corbeau sur ces objets. Et nous prendrons également les tiennes.

— Hé, je n'ai rien touché, moi ! gémit Howie. Enfin, si, la boîte, mais je portais des gants. Figurez-vous que moi aussi je regarde *Les Experts*. D'autant qu'il fait un froid de canard.

— Ça va, conclut G. William en décrochant son téléphone. Tu te charges de prévenir Connie et moi je...

— Ça risque d'être difficile, expliqua Howie. Elle n'est pas joignable pour l'instant.

G. William interrompit son geste avant que le récepteur ait atteint son oreille.

— Ce qui veut dire ?

Howie s'aperçut brusquement qu'il vaudrait mieux taire la destination de Connie, mais il n'avait aucune excuse à fournir au shérif. Comme souvent, il regretta de ne pas posséder la stupéfiante capacité de Jazz à mentir plus vite que son ombre.

— Euh...

— Howie, qu'est-ce que tu me caches ? reprit G. William. C'est le moment de tout me dire. Et souviens-toi, je peux toujours trouver de quoi alourdir ton dossier : falsification de preuves, peut-être entrave à la justice. Tu es mineur et c'est ton premier délit, mais crois-moi : avoir un casier, ça n'a rien d'amusant.

Jazz et moi aurions un nouveau point commun : délinquance juvénile.

— Il n'y a rien d'autre. Je vous le jure.

Howie lui-même ne se trouva guère convaincant.

— Oh si, attendez ! J'ai failli oublier ! Il n'est pas impossible que la tante de Jazz soit elle aussi une tueuse en série potentielle.

Personnellement, je refuse encore d'y croire, mais...

— Cesse de me déconcentrer avec tes idioties et explique-moi plutôt où Connie... Oh... non ! Elle est partie pour New York, c'est ça ?

Le shérif ouvrit de grands yeux épouvantés.

— Seigneur, Howie ! Comment as-tu pu la laisser faire ? Comment ses parents...

— Elle ne leur a pas vraiment laissé le choix...

— Erickson ! brailla G. William avec un coffre que Howie ne lui connaissait pas.

L'adjoint apparut presque aussitôt. Howie en conclut qu'il devait se trouver juste derrière la porte, l'oreille tendue, à épier leur conversation.

— Chef ?

— Préviens le labo. Dis-leur qu'il faut relever des empreintes sur des pièces à conviction et les comparer avec le fichier de l'État et celui du FBI le plus rapidement possible. Et passe-moi ce machin au peigne fin, ordonna-t-il en désignant la boîte. Vois s'il y a des traces d'ADN.

Alors qu'Erickson emportait l'objet, le shérif ajouta :

— Mais avant toute chose, appelle les Hall et dis-leur que nous allons ramener leur fille saine et sauve.

— Bien, chef.

Erickson se volatilisa plus vite qu'il n'était arrivé.

— À quel aéroport doit-elle atterrir ? s'enquit G. William en se tournant vers Howie.

Celui-ci se rendit compte qu'il l'ignorait, mais qu'il ne parviendrait jamais à l'en convaincre. Alors qu'il s'apprêtait à bredouiller une réponse, Tanner le chassa d'un geste impérieux.

— Sors d'ici, Howie. Je n'ai pas le temps de te régler ton compte pour l'instant. Je vais tâcher de la retrouver grâce à sa carte de crédit, marmonna-t-il en pianotant sur son téléphone.

Howie se dirigeait vers la porte, lorsque G. William ajouta :

— Et tu es prié de ne pas quitter la ville !

Le garçon hocha machinalement la tête, réprimant l'envie de lui demander si c'était une plaisanterie. Il laissa le commissariat derrière lui et s'engouffra dans la nuit noire. Levant les yeux vers le ciel, que Connie parcourait au même instant pour rejoindre New York, il tira

son portable de sa poche et composa un SMS.

Profil bas, ma sœur. Les poulets sont lâchés. Je répète : les poulets sont lâchés.

— En admettant que ce que tu racontes soit vrai, déclara Hughes, et j'en doute toujours, qui était aux commandes avant l'évasion de Billy ?

— Je me pose la question. Pourquoi pas l'Impressionniste ? Je n'ai pas encore vraiment compris la nature de leurs relations. Mais une chose est certaine : Billy a trouvé le moyen de communiquer depuis sa cellule. Il se peut qu'il tire les ficelles depuis le début.

— Qui est le Chapeau, alors ?

Si Hughes demeurerait sceptique, il commençait au moins à poser les bonnes questions.

— Pas la moindre idée. Il pourrait s'agir de n'importe qui. Le profil établi par le FBI lui correspond peut-être... ou pas. Vous cherchiez deux tueurs, mais sans le savoir. Le premier est un violeur misogyne au sens de l'organisation aiguïsé : le Chapeau. Et puis il y a le Chien, Belsamo, pour qui les femmes n'existent pas. Son obsession, ce sont les hommes et leur pouvoir : le sien, celui des autres. Pas étonnant qu'on ait relevé tant de contradictions apparentes : vous observiez un portrait peint simultanément par deux artistes.

« C'est grâce à Belsamo que j'ai tout compris, poursuivit Jazz. Pas seulement à cause de l'apparence du jeu. J'ai d'abord cru qu'il jouait avec Billy, pas que Billy se jouait d'eux. Puis je me suis souvenu de la scène de la salle d'interrogatoire, lorsqu'il nous a agité son engin sous le nez et qu'il a parlé de pouvoir.

— Et alors ?

— Alors, j'ai pensé aux pénectomies perpétrées par Hat-Dog. Mais seul le Chien les emportait en guise de trophée. L'autre se contentait de les abandonner sur place. Il les tranchait pour les laisser sur les lieux, comme s'il s'en moquait. Il se prêtait seulement à cette mascarade pour imiter un aspect des crimes de Belsamo, puisqu'il fallait maintenir l'illusion d'un tueur unique. D'ailleurs, il ignorait sans doute que Belsamo les conservait. Le Chapeau méprise cette obsession de la virilité, tandis que Belsamo, lui, s'en repaît. Pour lui, le symbole phallique est synonyme de puissance, voilà pourquoi il les garde.

— Mais ils violent tous les deux les femmes.

— Pas exactement. Les rapports du légiste font état de différences

notables. Les victimes du Chapeau présentent davantage de lésions. Je pense qu'il les viole vraiment. C'est une question de domination. Il cherche à se les approprier, et le fait de les violenter est pour lui une manière d'affirmer cette possession. Il y prend du plaisir. Les victimes du Chien présentent moins de contusions, et je ne crois pas que le viol lui procure de jouissance. Je vous parie qu'il s'est servi d'un sex toy, sûrement pendant la phase *péri mortem*.

— Et la paralysie ?

— Une trouvaille du Chapeau. L'idée de toucher des individus masculins le dégoûte, et il n'avait aucune envie de les tuer, mais il le devait, pour mieux soutenir la thèse du meurtrier unique. Il se considère probablement comme le seul homme d'importance sur Terre, celui qui mérite de dominer les femmes. De plus, il avait l'habitude de s'attaquer à des femmes ou des jeunes filles, et immobiliser des hommes l'aidait sans doute à les maîtriser.

Un type en bras de chemise et cravate desserrée – peut-être un agent du FBI – poussa la porte et jeta un regard à l'intérieur.

— Oh, pardon. Je ne savais qu'il y avait quelqu...

— Donnez-nous une minute, lâcha Hughes, laconique.

Le nouveau venu détailla Jazz puis ressortit en refermant la porte derrière lui.

— C'est fascinant, mais...

— Parce que c'est vrai, coupa Jazz. Écoutez-moi : on n'a qu'une seule victime qui ne soit pas blanche, c'est bien ça ? Un Eurasien. Gordon Cho, quatorzième victime, assassiné par le Chien juste avant que vous veniez me chercher à Lobo's Nod. Et sur quelle case avait atterri Belsamo, si vous faites le calcul ?

— Vraiment fascinant...

— « Oriental Avenue », déclara Jazz en agitant sa feuille de papier.

— Mais rien de plus, acheva Hughes. Fascinant, c'est tout. Pas de pièce à conviction. Pas de preuve.

Hughes plia ostensiblement la feuille en deux, puis en quatre, et ainsi de suite tout en poursuivant :

— Comme disait mon vieux : « P'têt ben que oui, p'têt ben que non ». Je vais tâcher d'explorer cette piste. Mais je dois m'y prendre seul et faire preuve de la plus grande prudence. Et tu ferais bien de prier pour avoir tort...

— Hein ? Pourquoi ?

Hughes se leva et s'approcha de la porte avant de se tourner vers lui.

— Parce que si tu as vu juste, nous disposerons de ces indices uniquement parce qu'un représentant officiel du groupe d'intervention a enfreint la loi pour les obtenir. Autrement dit : monter un dossier légal qui tienne la route devant un tribunal ET réussir à placer le Chien derrière les barreaux ET retrouver le Chapeau avant qu'il jette de nouveau les dés...

Il secouait la tête.

— ... va se révéler cent fois plus difficile que si tu avais fait les choses correctement. Voilà pourquoi. Ma réponse te convient ?

Il n'attendit pas la réaction de Jazz et le planta là, seul au beau milieu du bureau.

Jazz y demeura encore de longues minutes après le départ de Hughes et réfléchit. D'un côté, l'inspecteur avait raison. Il avait « débordé du cadre », comme disent les flics. Il avait court-circuité le système, mettant en péril l'accusation qui aurait permis de réduire Belsamo et le mystérieux Chapeau à l'impuissance.

Et pourtant... Il restait convaincu d'avoir fait le bon choix. Il avait emprunté le plus bref et le plus sûr chemin jusqu'à sa cible. Billy avait tiré un neuf pour le Chien, qui s'apprêtait donc à commettre un crime en rapport avec Atlantic Avenue. Dans le pire des cas, la police saurait où cueillir Belsamo lorsqu'il tenterait de se débarrasser du corps. Une victime de plus, certes, mais ce serait la dernière.

Non, ça ne va pas. Je pense comme Billy : une victime de plus, ce serait déjà une de trop. Les gens ont de l'importance. Les gens comptent.

Oui, il s'était procuré des preuves de façon illégale – un détail, comparé à un flagrant délit. Tout ce que Hughes avait à faire, c'était de le surveiller. Belsamo finirait par les mener jusqu'à sa proie, et la police pourrait intervenir et le coincer. Il faudrait alors l'obliger à révéler qui était le Chapeau et où il se trouvait. Et, qui sait...

Peut-être même qu'il les conduirait jusqu'au Paternel.

Jazz dut alors s'interroger : était-ce son unique motivation depuis le début ? Au fond, avait-il délibérément bafoué le droit à la justice des victimes de Hat-Dog pour se tailler la route la plus rapide jusqu'à Billy ? Il pourrait toujours arguer que, enthousiasmé à l'idée de capturer Belsamo, il avait agi au mépris de la loi... Mais au fond, aurait-il cessé de s'intéresser aux victimes du Chien et du Chapeau parce qu'il ne désirait plus qu'une seule chose...

L'ultime confrontation avec Billy.

Comment savoir...

Jazz quitta la pièce vide. Malgré l'heure tardive, le commissariat bourdonnait encore comme une ruche. Il devinait que l'effervescence était la même vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, avec un roulement constant des équipes de police et du FBI qui se relayaient à intervalles réguliers. Il savait que le groupe d'intervention tournait à plein régime, générant une montagne de paperasse, de documents et autres éléments à ajouter au dossier. Un cauchemar logistique dopé à l'adrénaline, à la caféine et à ce que G. William appelait le « syndrome du cabochard », cette capacité de l'être humain à ne jamais s'avouer vaincu, même quand le temps et les apparences jouent contre lui.

Jazz s'interrogea : s'il avait grimpé sur une table et hurlé le nom et l'adresse de l'un des meurtriers, combien de ces distingués et consciencieux représentants de la loi éprouveraient la tentation d'aller lui loger une balle entre les deux yeux ? Combien y céderaient ?

« Entre eux et nous, y a pas grande différence, lui disait Billy. Sauf que nous, au moins, on est honnêtes dans notre démarche. On reconnaît ce qui nous motive, ce qui nous branche. Eux te soutiennent que c'est pour "l'intérêt général", qu'y disent. Va savoir ce que ça veut dire. Mais au fond, s'ils le font, c'est que ça leur plaît. Leur truc, c'est l'autorité. Le pouvoir. Les flingues. Exactement comme nous, Jasper. »

Dans la rue, une certaine langueur s'était emparée des médias. La conférence quotidienne de Montgomery avait lieu à 21 h 30, afin de coïncider avec le bulletin d'informations local de 22 heures. En attendant, sans rien ni personne à se mettre sous la dent, ils s'ennuyaient ferme, mais ils ne se décidaient pas à abandonner le point névralgique du fait divers le plus brûlant de New York.

Le scoop, demandez le scoop ! voulait claironner Jazz. *Découvrez le nom et les coordonnées d'une moitié du duo meurtrier qui a terrorisé Brooklyn !*

Et après tout, pourquoi pas ? Pouvait-il utiliser les journalistes à son avantage ? Déjà, Jazz se frayait un chemin à travers la foule, mais il se retourna, hésitant. Oui, cela semblait possible. Il existait des moyens de manipuler la presse pour de nobles causes. Le Chapeau, quelle que soit son identité, regardait tous les reportages, lisait tous les articles, à l'affût du moindre entrefilet mentionnant ses crimes. Ainsi, Billy avait amassé quatre classeurs débordant des récits de ses exploits. Il avait fini par les brûler, une nuit sombre où la paranoïa l'avait emporté sur son ego démesuré.

La presse constituait un outil puissant, mais aussi dangereux, dont il fallait user avec précaution, de crainte qu'elle ne vous revienne en pleine figure. Billy avait inculqué à Jazz un respect méfiant en même temps qu'une haine farouche de la police, mais il lui avait aussi appris à craindre et à fuir les médias. Si la plupart des enseignements de son père se rangeaient dans la catégorie « nocifs », la défiance à l'égard des journalistes s'apparentait à du bon sens.

Le risque lui parut trop grand. Jouer avec les journalistes dans l'espoir de retrouver le Chapeau reviendrait à manipuler de la nitroglycérine.

Sur le chemin de l'hôtel, il s'arrêta devant une pizzeria décrépite, convaincu qu'il allait trouver un cafard entre deux champignons. En fin de compte, il dégusta la meilleure pizza de sa vie. *D'accord, New York*, se dit-il. *Un point pour toi. Jamais plus je ne pourrai me faire livrer ces bouts de caoutchouc qu'on trouve à Lobo's Nod.*

Howie et Connie l'auraient adorée, pensa Jazz en essuyant ses mains grasses sur son jean, tandis qu'il regagnait sa chambre d'hôtel. En songeant à eux, il eut tout à coup le mal du pays. Accaparé par l'enquête, il n'avait pas eu une pensée pour Lobo's Nod, son meilleur ami ou sa copine, mais une simple part de pizza avait suffi à le rendre nostalgique. Jamais il ne se sentirait chez lui à New York. Le ciel, les avenues à taille humaine lui manquaient trop. Bien sûr, ici, il aurait pu disparaître dans l'anonymat, se fondre dans la masse. Une sorte de fantasme depuis l'arrestation de Billy : trouver l'endroit où personne ne pourrait le reconnaître et devenir enfin un inconnu. New York aurait pu être sa terre promise.

Mais il prit soudain conscience que cette invisibilité pourrait aussi représenter pour lui le pire des avenir. Incognito, le Chien avait eu la possibilité de sévir en toute impunité durant des mois. Son studio microscopique suintait la démente, mais combien de personnes y avaient jamais mis les pieds ?

Jazz avait besoin d'être entouré. Par des proches, des gens susceptibles de détecter les signes avant-coureurs. Des garde-fous, capables de déterminer s'il devenait peu à peu comme son père.

Connie. Howie. G. William. Peut-être sa tante Samantha, s'il parvenait à la convaincre de s'installer à Lobo's Nod...

Avait-il trouvé en eux une famille ? Des piliers de soutien ? Il avait toujours cru porter seul le fardeau de son passé, mais se pouvait-il qu'il soit fait pour vivre au contact des autres ? Avait-il enfin donné un sens à son mantra, « Les gens ont de l'importance. Les gens comptent » ? Non pas parce qu'eux ne risquaient rien de sa part, mais

parce qu'ils pourraient sauver Jazz de lui-même ?

Une sonnerie retentit, si brutale et stridente au milieu de ses méditations qu'il tressauta comme une marionnette suspendue à ses fils. Il sortit son téléphone de sa poche, toucha l'écran, mais rien n'apparut.

Le tintement repartit de plus belle.

Ah. Pas le sien, donc.

Le « Billyphone ».

— Allô ?

— Jasper ! s'exclama Billy, sur le ton du père qui retrouve un fils perdu de vue. Bonjour, bonhomme. Comment tu vas ? La forme ? Pas trop déçu que ces salauds de flics t'aient lâché ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Mais si, enfin. T'étais pile dans la niche du Chien. T'as flairé tout ça de près. T'as reniflé sa gamelle. T'as vu sa laisse, hein, Jasper ? J'te connais, va. Tu te considères comme un... un chevalier blanc, qui galope sur son destrier, comme y disent, hein. Jasper, le preux chevalier. Et les poulets qui font rien. Comment je le sais ? Ben je viens de causer à notre toutou, figure-toi, et il est toujours libre comme l'air.

Billy inspira à pleins poumons, tel le camé tirant sur son joint ou le fin gourmet humant un plat qui mijote.

— Oui, y court encore dans la nature. Il prospecte, Jasper, et personne lève le petit doigt pour l'arrêter. À moins que t'aies toi-même quelques projets... C'est ça, hein ? Tu t'imagines que tu peux museler le Chien tout seul ?

— La police est au courant, déclara Jazz.

Il ne mentait pas : Hughes connaissait désormais tous les détails et avait peut-être déjà mis Montgomery au courant. Le NYPD préparait sans doute...

— Ils mettent certainement en place une équipe d'intervention pour lui tomber dessus d'une minute à l'autre.

— J'aimerais bien voir ça ! Oh, que oui ! Tu sais, j'donnerais cher pour être là quand ils défonceront sa porte à coups de bélier...

— Moi aussi, je donnerais cher pour que tu sois là, s'enflamma Jazz.

— Ah ! Bien dit, fils. Mais si je pouvais être une mouche, j'irais contempler le spectacle de près et m'en payer une bonne tranche,

Jasper. T'y es allé, non ? Qu'est-ce que tu crois qu'y trouveront dans ce bouge, ces braves gars ?

Rien, Jazz en avait conscience, mais il ne lui fit pas le plaisir de répondre.

— Ces braves gars et filles. J'oubliais qu'ils ont des fliquettes, maintenant. Et cet agent, sexy comme tout... Morales, c'est ça ? C'est la mixité à tous les étages, dans ce groupe d'intervention. Sans parler du gros nègre... Hughes, qu'y s'appelle ? On peut dire « nègre », hein, Jasper ? Je me demande, d'un coup, parce que je le confonds toujours avec un autre vilain mot, pas très politiquement correct. Je te pose la question vu que c'est toi l'expert, hein ? Tu t'envoies quand même un joli petit morceau de cacao !

— Espèce de salaud, siffla Jasper. Tu parles, tu parles, tu ne fais que ça ! Tu hypnotises à tour de bras. Tu te sers de ces montagnes d'absurdités pour dissimuler tous tes crimes. Des gardiens ont perdu la vie pendant ton évasion, et tu m'as rendu complice de ça, de la mort de ces gens !

— Est-ce qu'ils avaient de l'importance ?

— Oui.

— Pourquoi ? Juste parce qu'ils étaient vivants ? Parce que c'étaient des êtres humains ? Si tout le monde compte, personne sort du lot, Jasper.

Jazz réalisa qu'il était tombé à genoux, broyé par le poids de cette voix, par la masse du venin prémonitoire de Billy, qui l'attirait inexorablement vers le sol. Il éprouvait tout à coup des difficultés à respirer. L'intonation de Billy, implacable, immuable, réveillait le moindre fragment de souvenir, le moindre vestige enfoui de son enfance. Il redevenait le petit garçon qui trottinait dans la maison, derrière une mère qui ne tarderait pas à disparaître, et tendait ses bras dodus à un père qui s'enorgueillissait d'avoir déjà – à ce stade – massacré plusieurs dizaines de personnes.

— T'es toujours avec moi, Jasper ? reprit Billy sans lui laisser une chance de se reprendre. J'aime pas franchement l'idée de parler dans le vide, tu sais. J'ai horreur de prêcher dans le désert.

— Ils pistent l'appel en ce moment même, lâcha Jazz d'une voix éraillée.

Un mensonge pathétique. Jazz ne s'attendait pas à ce qu'il le croie, et, comme prévu, Billy revint à la charge.

— J'ai encore tellement de choses à t'apprendre. Y a des jours où je

me dis : « Tant de trucs que t'as pas eu le temps de lui enseigner. » Tant de trucs à lui transmettre. On a perdu trop de temps, Jasper. Quatre années de gâchées, quatre années capitales. Et c'est moi..., c'est ma faute, tu comprends ? Je reconnais mes torts, je me traîne ce fardeau, je croule sous la culpabilité d'avoir laissé mes pulsions nous séparer. Si j'avais su me maîtriser, ces deux dindes seraient toujours en vie, moi je serais à la maison, et toi et moi on s'entendrait comme deux rois. On apprendrait ensemble.

Jazz s'escrimait sur son portable, à la recherche des photos, qu'il fit défiler jusqu'à trouver l'image scannée de sa mère. L'unique souvenir qu'il lui restait.

Et maman ? eut-il envie de lui demander. *Tu t'imagines qu'on formerait une famille unie ?* Inutile... Billy avait assassiné Janice, l'avait supprimée, effacée – de longues années avant qu'il se mette à prospecter à Lobo's Nod, des années avant que G. William l'arrête enfin.

— Tu n'as plus rien à m'enseigner, parvint-il à répliquer. Tu m'en as suffisamment appris.

— On n'en sait jamais assez. Quand t'auras tes propres gamins, tu comprendras. T'auras beau avoir cinquante berges, tu seras toujours mon fiston, Jasper, et même là, j'aurai encore envie de t'attraper par les épaules et de t'inculquer tout ce qu'il faut pour survivre dans ce monde affreux.

Jazz balaya l'écran du pouce et le cliché suivant apparut. Il y figurait avec Howie et Connie, tout sourire face à l'objectif. Cette photo lui laissait un goût doux-amer. Il aimait voir cette expression candide sur son visage, en compagnie de ses deux amis les plus proches, mais il ne pouvait oublier la personne qui l'avait prise : Ginny Davis, un après-midi après les cours. Pauvre Ginny, morte aux mains de l'Impressionniste – soit celles de Billy – sans qu'il ait pu l'empêcher.

— Tu crois pouvoir me retrouver, hein ? persifla Billy. Voilà pourquoi personne trace cet appel. Voilà pourquoi tu t'égosilles pas pour appeler au secours. Parce que tu me veux pour toi tout seul, Jasper. Exactement comme le corbeau.

Le corbeau... Jazz écarta son téléphone d'un geste et, de sa main libre, prit appui sur le sol. Les brumes de son esprit se dissipèrent un peu et, par la trouée dans les nuages, il entra perçut l'oiseau noir, dont la vaste envergure décrivait des ombres gigantesques.

— Les corbeaux... Belsamo avait une photo de corbeau sur son fond d'écran. Il a poussé des cris semblables à des croassements. Et

l'Impressionniste a parlé de...

— T'as repensé à cette histoire, Jasper ?

— Celle que tu me racontais ? Celle du Roi corbeau. Je l'ai cherchée, un jour. J'ai essayé de la retrouver dans un livre ou sur Internet. Mais elle n'existe pas. Personne ne la connaît.

— C'était ta préférée quand t'étais gamin.

— Non.

— Ah, pourtant elle avait l'air de t'amuser ! Elle t'a toujours fait rire. Bref, comme j'te disais, c'est pas un simple récit. C'est pas qu'une invention. Il y a du vrai, là-dedans, tu piges ?

— Non, je ne comprends pas.

— Ça viendra. Ou pas ! Qui sait, hein ? Dans ce monde de dingues, tout est possible, pas vrai ? Mais je mise tout sur toi, Jasper. Depuis le premier jour. J't'ai bien élevé, fils. J't'ai rendu fort, fier et résistant au mal. Je me doute que t'as passé quatre années pénibles. Pas facile, la vie sans le Paternel.

— Je me débrouille très bien.

Jazz se redressa et chercha une arme dans la pièce. N'importe quoi qui puisse infliger de la douleur. Il sortirait de cette chambre, ferait parler Billy pendant des jours et des jours s'il le fallait, mais il remonterait cette piste jusqu'au repaire de son père, puis achèverait la besogne qu'il aurait dû accomplir des années plus tôt.

— Tu continues tes allers-retours : est-ce que je suis capable de coexister avec les autres ? Est-ce que je suis un monstre ? Est-ce que je peux tripoter cette jolie fille de couleur ? Pardon, cette Afro-Américaine ? Cette... femme ? Qu'est-ce qu'elle en dit ? Elle préfère qu'on la considère comment ?

Jazz opta pour la chaise. Elle était lourde, solide. Il abaissa le dossier sur le sol puis, d'un mouvement sec de la jambe, brisa un pied, raide et dangereusement pointu.

— C'est quoi, ce bruit ? demanda Billy. On aurait dit un bras qui se fracture, mais je sais que c'est pas ça. Tu détruis les meubles, Jasper ? Tu comptes partir à la chasse aux vampires ?

Curieusement, à brandir son arme, Jazz avait l'impression de trancher dans ce marécage de confusion, de remonter une piste luisante de sang vers une évidence limpide.

— Ça t'excite ce genre de trucs, hein ? siffla-t-il, posant d'une voix plus ferme une question qui ne nécessitait pas de réponse. Pas

seulement de me laver le cerveau, ni même d'assassiner des gens. Ton truc, c'est d'agiter les fils de tes marionnettes. Tu prends autant de plaisir à dicter les meurtres qu'à les commettre.

— Pas vraiment, marmonna Billy, songeur. C'est pas vrai. Je leur ordonne absolument rien. Je me contente de surveiller le chrono et de rappeler les règles. C'est eux qui décident de leur stratégie.

— Mais l'initiative venait de toi.

— Ah oui ? s'exclama Billy, manifestement surpris. Tu crois vraiment ? Tu vois, comme j'te l'disais, j'ai encore des tas de trucs à t'apprendre. Ça, par exemple : c'était pas mon idée de mettre ces types en concurrence. Je m'suis juste proposé de faire l'arbitre.

— Ah oui ?

Jazz saisit son smartphone et le glissa dans sa poche. Cramponné à son gourdin de fortune, il fit les cent pas dans sa chambre, aussi menaçant qu'impuissant. Un loup en laisse.

— Et ça fonctionne comment ? Sur quel critère tu désignes le vainqueur ? À moins que la partie ne se poursuive jusqu'à ce que l'un d'eux se fasse prendre ?

— On joue tant qu'on peut, expliqua Billy.

— Ah ? Et qu'est-ce qu'on gagne, au juste ? Le droit de recommencer ? Une photo dédicacée de Billy Dent ?

— Oh, non, Jasper. C'est mille fois mieux que ça, je t'assure. Qui sait, tu remporteras p'têt le trophée un jour.

— Je ne veux rien qui vienne de toi, gronda Jazz. Tu ne feras pas de moi une de tes marionnettes. Je ne ferai pas davantage de victimes.

— Tu causeras la perte de cet agent du FBI, Jasper. Ça, je peux te le garantir. Tu la verras clamer de tes propres yeux.

— Je n'ai l'intention de tuer personne.

Hormis toi.

— À toi de choisir, fils. Elle peut avoir une belle mort ou une fin atroce. Personnellement, je commencerais par ses lèvres... des lèvres charnues, « pulpeuses », v'là le mot que je cherchais. Ouais, c'est par là que j'attaquerais. Pis je m'demande ce qu'elle cache sous son blazer. Ah, ces tailleurs informes qu'on leur fait porter, au FBI... Même là-dedans, elle est sexy. Et j'parie que toi aussi, t'aimerais bien savoir, pas vrai ?

Le pire, c'était que la poitrine de l'agent Morales n'avait

évidemment pas échappé au regard de Jazz. Le dessin de sa bouche sensuelle et douce ne le laissait pas non plus insensible. N'importe quel hétéro l'aurait remarquée. Mais tous les garçons hétéros n'étaient pas des dangers ambulants.

— Ça te plairait de glisser tes mains là-dessous, hein, Jasper ? Avoue. T'aimerais bien savoir ce qu'elle nous cache. Tu veux le mettre en pleine lumière ?

Jazz secoua si violemment la tête qu'il sentit ses vertèbres craquer.

— Tais-toi, Billy.

Il prit sa voix la plus sévère, maîtrisant le tremblement qui menaçait de la faire vaciller. Il éprouvait un mélange venimeux de force et de faiblesse à l'idée d'arracher du même coup les vêtements, l'armure et la dignité de Morales.

— Ça ne prend plus avec moi. Je suis un adulte, maintenant. Je suis un homme à part entière.

— Mais bien sûr. J'ai jamais prétendu le contraire !

— Où es-tu ?

Il hurla de toutes ses tripes, de tout son être, comme s'il vomissait son âme en même temps que son cri, comme si cela allait se propager jusqu'à Billy.

— Où es-tu ? Parle ! Réponds-moi, bon Dieu ! Dis-le-moi, que je puisse te tuer !

En guise d'aveu, il n'obtint qu'un rire féroce, familial, oppressant.

— Jasper, si tu voulais vraiment me voir mort, fallait y remédier quand tu m'as rendu visite à Wammaket. T'avais juste à te pencher par-dessus cette table pour m'étrangler. J'te parie que les gardiens auraient tardé à intervenir. Ils auraient volé à mon secours les deux pieds dans la mélasse. Des vraies tortues sur un champ de courses. Y avait une ampoule, au plafond : t'aurais pu l'attraper, la casser et me trancher la carotide avant qu'ils aient bougé un cil. Et même en essayant, j'peine à imaginer un jury dans ce pays – et encore moins dans ce comté – qui t'aurait envoyé en taule pour ça. Pov' p'tit Jasper, qui liquide son affreux salaud de père. Ce shérif Tanner t'aurait filé une médaille, sûr. Non, Jasper, soupira Billy avec l'air du professeur las de répéter sa leçon. Si j'suis en vie, aujourd'hui, c'est pour une seule et unique raison : parce que ce jour-là, tu m'as laissé vivre.

Le pire n'était pas que Billy dise vrai, mais que Jazz en ait déjà conscience. Si, d'une certaine manière il pouvait se disculper des meurtres les plus anciens, il ne pouvait se pardonner les plus récents.

« Ne voyez-vous pas le sang sur ma tête ? » clamait le révérend Hale dans *Les Sorcières de Salem*. Il avait eu beau le crier, John Proctor était tout de même monté à l'échafaud.

Toute sa force, toute sa révolte semblaient lui échapper, aspirées par la logique de Billy. Par ses vérités.

— Si vraiment t'es toujours furax, poursuit Billy, j'te donne un bon conseil : la prochaine fois que tu me croiseras, bute-moi. Sans hésitation. On plaisante pas avec ce genre de choses, fils. On plaisante pas avec le corbeau.

— Pourquoi es-tu venu ici ? souffla Jazz, qui n'était plus capable que de murmurer. Qui espérais-tu trouver à New York ?

Billy se tut pendant quelques instants, et Jazz crut qu'il avait raccroché.

— Ça te regarde pas. Pas encore. J'veis t'dire : j'veis mettre le clébard au parfum. Il sera dans le secret et t'auras plus qu'à lui demander. Le toutou cherche son os. Mais avant, faut le promener et le laisser s'amuser avec ses jouets. Ah, tant que j'y suis... Merci d'avoir déplacé cet abreuvoir à oiseaux. Je suis sûr que m'man était ravie.

Clac.

Jazz lâcha son gourdin de fortune. Un simple pieu dans le cœur ne viendrait pas à bout d'un tel vampire, il le savait. Il fixait le portable désormais muet dans sa main, puis tira le sien de sa poche et composa un numéro.

— Où peut-on se voir ? demanda-t-il lorsque son interlocuteur décrocha. Il faut qu'on parle.

— À mon hôtel.

— J'arrive.

Connie consacra la durée du vol à pardonner à Jazz. À trop vouloir la protéger, il finissait par se comporter comme un crétin. Mais étant donné les circonstances, il y avait de quoi.

Pas la peine de le perturber maintenant. *Je vais tâcher de retrouver ce... cet indice que la voix m'a laissé. Après tout, qu'est-ce que je risque, au beau milieu d'un aéroport ? Par les temps qui courent, ce sont les lieux les plus surveillés du monde. Ensuite, j'apporterai l'objet à Jazz, et ensemble nous déciderons quoi faire.*

Elle ralluma son portable aussitôt après l'atterrissage. Une sonnerie l'avertit de l'arrivée d'un SMS, envoyé environ deux heures plus tôt :

Profil bas, ma sœur. Les poulets sont lâchés. Je répète : les poulets sont lâchés.

Howie. Inutile de vérifier l'origine du message, le style était inimitable.

??? *Qu'est-ce que tu rac...,* pianota-t-elle, avant de s'interrompre.

Les poulets : la police, évidemment. Ses parents n'avaient donc pas pris ses menaces au sérieux. Les flics allaient la cueillir sitôt qu'elle aurait franchi la porte de l'avion. Elle se mordit les lèvres, cherchant une solution.

Son irascible voisine, coincée contre le hublot, exigea de passer de manière franchement impolie. Connie releva les genoux pour lui permettre de se faufiler.

Réfléchis, Connie. Impossible de tenter une échappée musclée. Tu vas devoir les berner. Tu es comédienne, non ? Alors à toi de jouer !

Elle se rappela tout à coup un conseil de Jazz qui lui expliquait comment échapper aux tueurs en série. *Ne te laisse pas perturber par les détails.* Elle se souvint de Ted Bundy et de son bras en écharpe. Celles qui avaient cru à son subterfuge avaient perdu la vie.

« Les gens adorent des détails, lui avait expliqué Jazz. Ça les intrigue, ça les obnubile et, en fin de compte, ça les empêche de voir tout le reste. »

En quelques secondes, Connie avait établi son plan. Pas assez de temps pour parer à toutes les éventualités, pas assez non plus pour le

remettre en cause. Dans le pire des cas, se dit-elle, je me fais prendre. Si je ne tente rien, ils finiront quand même par me coincer.

Sa voisine luttait à présent pour extraire sa valise du coffre à bagages, son sac à main ouvert sur le siège près d'elle. D'un geste discret mais efficace, Connie en remua le contenu. Une paire de lunettes de vue... Bonne pioche ! Elle trouva alors exactement ce qu'elle espérait – un poudrier –, remerciant le ciel que cette femme soit blanche. Elle le subtilisa.

La cabine se vida lentement, et sa voisine disparut à l'extrémité de l'allée centrale. Cachée derrière le dossier devant elle, Connie ressortit le poudrier. Après des années de pratique théâtrale, elle savait comment obtenir un rendu « naturel » avec le maquillage. Or, ce jour-là, c'était précisément l'effet inverse qu'elle recherchait. Cela lui demanda un peu de travail, mais, en quelques minutes, elle parvint à esquisser sur sa joue un lambeau boursoufflé de peau décolorée, partant du sourcil jusqu'au bas de son visage et s'étendant de l'arête du nez à la pommette. Pareil à une tache de naissance qui aurait mal tourné, le résultat était hideux à souhait.

Les détails...

Elle releva ses tresses qu'elle enveloppa dans son bonnet de nuit en satin. Elle chaussa les épaisses lunettes de vue dérobées à sa voisine et s'observa une dernière fois dans le miroir. Pas mal, mais perfectible.

Maquillée, coiffée... Il était temps de lever le rideau et d'entrer en scène...

La cabine était presque vide. Connie se redressa enfin, puis sortit de la rangée avec difficulté en simulant un boitillement de la jambe gauche. S'agrippant aux sièges, elle claudiqua vers l'avant de l'appareil, où elle attira le regard d'une des hôtesses.

— Est-ce que tout va bien ? demanda-t-elle, confirmant que sa posture courbée et ses grimaces de douleur fonctionnaient à merveille.

— Je... je me sens vraiment idiote, bredouilla Connie. Je me suis tordu la cheville en courant pour attraper mon vol. Je... je pensais que ce n'était sérieux, mais après être restée assise aussi longtemps...

— Oh, non... Le changement de pressurisation dans la cabine n'aura sûrement pas arrangé les choses !

Une fois encore, toujours les laisser finir vos phrases.

— Oui... Est-ce que par hasard vous pourriez...

— Je vais demander une chaise roulante.

Connie s'adossa contre une rangée.

— Merci infiniment. Je suis navrée de vous embêter...

— Ce n'est rien, voyons. Installez-vous là pendant que j'envoie quelqu'un chercher vos bagages.

Après quelques minutes d'attente, elle l'aida à se relever et à descendre de l'appareil. Un homme patientait avec un fauteuil roulant. Connie s'y glissa et remercia chaleureusement l'hôtesse.

— Prenez soin d'elle, recommanda cette dernière au jeune homme.

— Aucun problème.

Durant le trajet, Connie déplia une couverture chipée dans l'avion et s'en enveloppa comme d'un châle. Au point où elle en était, elle devait ressembler à une grande malade sous chimio. Elle croisa les bras, espérant se faire aussi minuscule que possible.

Quelques instants plus tard, ils émergèrent dans le hall. Connie repéra aussitôt les deux policiers en uniforme, flanqués d'un agent de sécurité. On leur avait donné le signalement d'une adolescente noire avec des tresses à perles. Pas celui d'une femme défigurée, munie d'épaisses lunettes et d'un bonnet qui cachait sans doute une calvitie prématurée.

Elle retint tout de même sa respiration le temps de les dépasser.

— Je vous emmène où, m'dame ? lui demanda son chauffeur.

Connie s'autorisa enfin à sourire.

— Terminal 4, dit-elle. Les arrivées.

Trois stations seulement séparaient son hôtel de celui de Morales, mais Jazz n'avait toujours pas assimilé la logique du métro et n'avait plus le temps de s'y risquer. Il héla donc un taxi et, comme dans les films, intima au chauffeur de « foncer ». L'homme se retourna, aussi agacé qu'amusé, puis se contenta de flirter avec la limite de vitesse autorisée. Avec un soupir appuyé, Jazz se résigna et regarda Brooklyn défiler derrière la vitre.

Il aurait dû s'en remettre à Morales depuis le début. C'était elle et non Hughes qu'il aurait dû prévenir lors de sa première conversation téléphonique avec Billy. C'était d'une femme de sa trempe qu'il avait besoin. Hughes avait, après beaucoup de tergiversations, enfreint le règlement du NYPD et emmené Jazz à New York, dans l'espoir d'arrêter un tueur en série.

Morales, elle, lui avait offert de transgresser la loi pour lui, avec lui, et ce dès leur première rencontre.

Elle lui ouvrit la porte en peignoir, ses cheveux cascading sur ses épaules en une masse rebelle. Sexy. Il sentit son bas-ventre se contracter. Il la désirait. Pas de la même manière que Connie, bien entendu... Ou bien était-ce exactement la même chose ? Il avait beau se répéter qu'il aimait Connie, il ne s'agissait peut-être que d'une réaction animale.

Elle peut avoir une belle mort ou une fin atroce.

— Pour une fois que je pouvais dormir un peu, grommela-t-elle. Qu'y avait-il de si grave pour que tu précipites jusqu'ici ?

Ses lèvres...

« Personnellement, je commencerais par ses lèvres... des lèvres charnues, "pulpeuses". »

Jazz frémit.

— Entre, il fait froid dans le couloir, proposa Morales. Je peux préparer, euh... du café, j'imagine. Tu bois du café ?

— Oui...

Après une hésitation, il s'engouffra dans la chambre.

« Tu causeras la perte de cet agent du FBI, Jasper. Ça, je peux te le

garantir. Tu la verras clamser de tes propres yeux. »

Non. Il ne lui ferait aucun mal. Billy cherchait juste à le provoquer : c'était sa technique de prédilection. Semer le doute, la folie, l'écœurement, et, même s'il n'en récoltait rien, il en profitait toujours pour explorer à tâtons les sillons de l'esprit.

Le claquement de la porte sembla la ramener à la réalité de la situation car elle rajusta les pans de son peignoir et passa une main dans ses cheveux.

« Pis je m'demande ce qu'elle cache sous son blazer sombre. Ça te plairait de glisser tes mains là-dessous, hein, Jasper ? »

Bien sûr.

T'as envie de découvrir ce qu'elle nous cache. Tu veux le mettre en pleine lumière ?

Et alors ? N'importe quel type avec de la testostérone et doté d'un organe en état de marche en penserait autant...

Il songea tout à coup au Chien, au Chapeau, aux pénectomies pratiquées sur les victimes et réussit enfin à faire disparaître la voix de Billy, s'apprêtant à avouer à un agent du FBI un nombre incalculable de crimes et d'infractions.

Morales eut le mérite de ne pas l'interrompre pendant qu'il relatait son parcours jusqu'au studio de Belsamo et sa découverte des deux meurtriers engagés dans leur « partie de Monopoly sanglante », selon l'expression de Hughes. Ses yeux, d'un brun si sombre qu'ils étaient presque noirs, se dilataient et se plissaient au gré de ses aveux. Elle crispait par moments la bouche, ourlant les lèvres qui inspiraient tant Billy, mais n'articula pas un mot jusqu'à ce qu'il achève son récit.

— Hughes est au courant ? demanda-t-elle enfin.

— Oui. Sauf pour la dernière conversation avec Billy. Et de ma présence ici.

— Laisse-moi réfléchir une minute, lâcha-t-elle en faisant claquer sa langue. Et je vais m'habiller, je me vois mal poursuivre cette discussion en peignoir...

Elle sortit quelques vêtements de sa valise, puis s'enferma dans la salle de bains. Jazz tira parti de ces quelques minutes de solitude pour faire l'inventaire des lieux.

Une chambre d'hôtel tout ce qu'il y avait d'ordinaire. Le FBI ne réservait manifestement pas de traitement « spécial » à ses agents

spéciaux. Sans grande surprise, la pièce donnait l'impression de n'être qu'un simple dortoir. Elle comprenait deux grands lits. La valise de Morales était ouverte sur le second. Il y jeta un regard et vit du linge sale dans un sac, sans doute destiné à la blanchisserie. Allait-il tomber dans le cliché de l'adolescent – et peut-être du futur tueur en série – en subtilisant une de ses culottes ? L'idée lui arracha un sourire. Après tout, s'il était capable de rire de ses propres penchants, il lui restait une chance de s'en sortir. Billy Dent n'avait aucun penchant pour l'ironie.

L'arme de service de Morales – un Glock 22 classique – était accroché à une chaise, rangée dans son holster. Jazz l'observa. Il l'aurait plutôt imaginée avec un Glock 23. Les deux modèles semblaient presque identiques – un calibre 40 –, mais le 23 possédait un canon légèrement plus court, plus simple à manier pour les femmes et les hommes de petite taille. Nettement plus aisé à transporter que ces fichus bazookas, qui nécessitaient une sangle et devaient écraser les plis des blazers dont Billy avait noté la raideur. Pour trimballer une telle arme, il fallait que Morales soit incroyablement sûre d'elle ou exceptionnellement douée. Sans doute les deux.

« Elle t'a laissé seul avec ce flingue. Ça lui pend au nez, Jasper. »

Tais-toi.

« Prends ce pistolet et braque-le sur elle quand elle sortira de la salle de bains. Et là, je te jure, tu vas commencer à t'amuser. »

Jazz se détourna du pistolet, de la valise et de ces appâts pervers. Sur le chevet, il remarqua un petit cadre contenant une photo en noir et blanc. Un homme... blanc, la trentaine, le sourire indolent.

— Mon ex-mari, lança Morales derrière lui.

Il fit volte-face. Elle avait revêtu son uniforme estampillé FBI : pantalon à pinces, chemise ample, chignon strict.

— Je suis désolé, dit-il machinalement, parce qu'une forme de condoléances semblait de mise lorsqu'on évoquait la mort ou un divorce.

Un ex-mari. Et Hughes qui me baratainait avec ses histoires de lesbiennes. Comment j'ai pu gober ça ?

Morales eut un haussement d'épaules.

— C'est assez inhabituel de conserver une ph...

— Je l'aime encore, déclara-t-elle. Il acceptait mal...

— Votre carrière au sein du FBI ?

— Non. C'était à cause de ton père. J'étais obsédée par cette affaire. Charlie ne l'acceptait pas... Enfin, il ne voulait pas...

— Inutile de vous...

— Il n'aurait pas dû avoir à supporter tout ça. Cette fixation, pendant la traque de la Main de velours. Il a essayé de s'y faire, il n'a pas pu, et à ce moment-là nous avons divorcé.

Toutes ces révélations le gênaient profondément, mais il se contenta de hocher la tête.

— Bon, reprit-elle. Pourquoi ne pas avoir parlé à Hughes du dernier coup de fil de Billy ?

— Il est suffisamment en colère après moi.

— Parce que tu t'imagines que je n'ai pas fait le compte des lois que tu as enfreintes hier ? Tu te rends compte que Belsamo pourrait porter plainte s'il le voulait ? Et qu'il obtiendrait sans doute gain de cause ?

— Vous aviez proposé de m'aider à tuer Billy, lâcha Jazz.

Morales piétina la moquette, gênée comme un enfant qui réclame qu'on l'emmène au petit coin.

— Se débarrasser de Billy et arrêter le Chien sont deux choses bien distinctes.

— Non, c'est exactement pareil. La piste qui mène jusqu'à Billy passe d'abord par lui. Il prétend être venu à New York à la recherche de quelqu'un. Il a dit qu'il en parlerait à Belsamo. Si on intercepte ce type, sans le NYPD et sans le groupe d'intervention, on peut le contraindre à nous révéler qui Billy espérait retrouver. En identifiant cette personne, on se rapprochera un peu plus de notre cible.

— Le « contraindre » ? Tu veux jouer les gros bras, maintenant ?

— Je ne vois pas ce que vous sous-entendez par là, mais je pense pouvoir y arriver. En premier lieu parce que ces barjos appartiennent tous au fan-club de Billy Dent. Celui que j'ai coincé à Lobo's Nod me prend pour une espèce de demi-dieu.

— Et si le Chien refusait de se mettre à table ? Ou s'il était trop déséquilibré pour nous révéler quoi que ce soit ?

— Je suis convaincu que ses croassements et son numéro d'exhibitionniste dans la salle d'interrogatoire n'étaient qu'un leurre. Un type aussi instable n'aurait pas pu échapper si longtemps aux enquêteurs. Vous allez devoir me faire confiance, Morales. Si on arrive à le coincer, je parviendrai à lui délier la langue, d'une manière ou d'une autre.

Morales se massa les tempes.

— Jasper, tu as conscience que c'est de torture que tu parles ? Kidnapper un citoyen américain...

— Un meurtrier.

— Un citoyen de ce pays.

— Un tueur en série.

— ... et piétiner ses droits les plus inaliénables, le priver d'un procès équitable, puis lui extorquer par la force des informations sans lien avec les crimes dont on l'accuse...

— Les crimes qu'il a commis, rectifia Jazz.

— ... et te servir de ces éléments pour assassiner un autre citoyen américain ?

— Je n'ai pas rêvé, c'est bien vous qui m'avez proposé d'en finir avec lui ! s'emporta Jazz avec un geste rageur.

Et merde ! Il l'avait prise pour une femme à poigne, et, en l'espace de quelques secondes, elle se métamorphosait en mauviette.

— Pourquoi te tourner vers moi et pas vers Hughes ?

— Je vous l'ai dit : Hughes a promis d'explorer cette piste, mais il doit respecter les règles.

— Pour ta gouverne, je suis un agent du FBI. Moi aussi, je dois obéir à un règlement.

— Oui, mais vous n'hésitez pas à le contourner. Surtout lorsqu'il se dresse entre Billy et vous.

Jazz choisit de conclure par un regard appuyé à la photo de l'ex-mari, qui n'échappa sans doute pas à Morales.

— Vous avez l'occasion de faire ce dont vous rêvez depuis près de dix ans : en finir avec la Main de velours. Pour de bon. Venger toutes ces victimes innocentes. Venger ce que vous-même avez perdu.

C'était cruel, vraiment. Injuste. Invoquer ainsi sa peine et ses obsessions pour mieux les retourner contre elle... Mais, tout à coup, il ne pouvait plus s'embarrasser de scrupules.

Morales était devenu un outil, un instrument qu'il manipulait dans le but d'atteindre sa cible : Billy.

La jeune femme passa la langue sur ses lèvres. Voilà, elle se poulérait les babines... Jazz comprit alors qu'il la tenait.

Même si elle était sexy, il ne s'intéressait pas à son physique. Du

moins, pas à cet instant. Sur le moment, c'était de son autorité, de son badge et de son arme qu'il avait besoin.

Elle sortit son portable et pianota sur les touches. Quelques instants plus tard, elle lança :

— Hughes ? Ici Morales. Tu as mis des hommes sur Belsamo, je me trompe ?

Jazz se retint de pousser un cri de joie.

— Non, Dent n'est pas avec moi, répliqua-t-elle en levant les yeux au ciel comme si cette mimique l'aidait à paraître plus convaincante. C'est juste que j'examine son dossier, la retranscription de son interrogatoire, et quelque chose me chiffonne. Ça doit te turlupiner, toi aussi, sinon pourquoi aurais-tu placé une équipe sur son dos ?

Elle attendit une réponse. Jazz imagina Hughes en train de se tortiller à l'autre bout du fil, cherchant une justification à cette surveillance sans pour autant admettre une énorme bavure.

— Tu plaisantes ? s'exclama Morales. Bon, bon, d'accord. Je comprends. Oui, on se voit demain. Belsamo les a semés dans le métro, annonça-t-elle à Jazz en raccrochant.

— Quoi ? D'où ils sortent, ces flics ? C'est une bande d'amateurs ?

— Tu as une idée de la difficulté de suivre quelqu'un dans le métro à New York ? Ça nécessite bien plus que deux agents en uniforme, et c'est tout ce que Hughes pouvait se permettre sans avoir à rendre de comptes. Alors, le petit génie, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Jazz fulminait, à court d'options.

— On pourrait surveiller son appartement, suggéra Morales, mais c'est courir le risque qu'il commette un nouveau crime pendant qu'on attendra en se tournant les pouces...

Soudain, Jazz fit claquer ses doigts.

— « Le toutou cherche son os ! » s'exclama-t-il en se précipitant vers elle.

— Quoi ?

Elle eut un mouvement de recul, comme si elle se sentait menacée.

— Comment ai-je pu négliger ça ? C'est exactement ce que Billy m'a dit. Une des dernières phrases : « Le toutou cherche son os. Mais avant, faut le promener et le laisser s'amuser avec ses jouets. » Une allusion au box de stockage !

— Tu penses qu'il est allé là-bas ?

— Il cherche son os, acquiesça-t-il. Ça signifie sûrement qu'il a repéré sa prochaine victime. Mais avant, il a besoin de son matériel. J'ai fouillé tout son appartement : je n'y ai découvert ni armes, ni recoin où les dissimuler. Alors je vous parie qu'il range ses outils dans son box. Et..., ajouta-t-il à mesure que l'idée germait dans son esprit, je suis convaincu que c'est là qu'il conserve ses trophées.

Morales tendit la main.

— Tu as gardé cette enveloppe ? Ou, au moins, noté l'adresse.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua-t-il avec un sourire de loup.

— Excellent ! s'enthousiasma l'agent spécial. Allons-y. Ma voiture est en bas.

Elle s'empara de l'arme suspendue au dossier de la chaise et la sangla par-dessus sa chemise. Le vêtement informe révéla soudain des courbes généreuses, que Jazz ne put ni ne voulut ignorer. Alors qu'elle se retournait pour attraper son blazer posé sur le bureau, il remarqua une deuxième arme, plus petite – sans doute un Glock 26 de neuf millimètres – glissée dans son dos.

Elle n'avait pourtant pas pu s'en saisir depuis sa sortie de la salle de bains, ce qui signifiait...

— Tu crois vraiment que je t'aurais laissé – toi ou quiconque – seul avec mon arme de service sans être certaine d'avoir du répondant dans la pièce voisine ?

Le sourire entendu qu'elle lui adressa lui rappela Connie – de la meilleure façon possible.

— Allons-y.

49.

Dans la pièce exiguë, Billy Dent n'était pas seul. Il redressa la tête, hésitant à aborder le sujet qui le tracassait...

Non. C'était inutile.

Oh, Jasper... Pauvre Jasper, qui ne voyait qu'une facette du jeu. Ne comprenait-il pas qu'il existait toutes sortes de jeux, pour toutes sortes de joueurs ?

Celui où le Chien et le Chapeau s'affrontaient, bien sûr, avec des règles bien spécifiques et sa récompense bien particulière. Mais il y avait aussi un jeu à l'intérieur du jeu, auquel Billy participait. Dont il avait lui-même défini les règles. Et, le plus jubilatoire, c'était qu'aucun de ses pions n'avait conscience d'en faire partie. C'était un jeu aux camps multiples, mais avec un joueur unique : William Cornelius Dent.

Naturellement, les choses se déroulaient comme prévu. Dans ce monde grouillant de morceaux de plastique, d'objets – d'êtres humains, comme ils aimaient à se faire appeler – qui s'imaginaient tous avoir de l'importance, qui pensaient « penser », justement, aucun jeu ne paraissait plus approprié que celui s'apparentant au solitaire. Billy Dent, seul participant.

Il saisit l'un de ses téléphones jetables. Lorsque les sonneries s'interrompirent, il lança :

— Salut ! Tu passes une bonne soirée ? Elle est sur le point de s'améliorer.

Sans attendre de réaction, il enchaîna :

— Ça te dirait de gagner la partie une fois pour toutes ? Cette nuit ?

Enfin, il obtint une réponse.

Après avoir remis le coffret à G. William et s'être éclipsé avec ô combien de panache, Howie sillonna Lobo's Nod au volant de sa voiture, désœuvré. Ses parents l'attendaient depuis plusieurs heures déjà, mais il avait prétexté par SMS devoir se rendre chez Jazz pour aider à coucher la grand-mère de Jazz. En réalité, il gaspillait de l'essence et polluait l'atmosphère, réfléchissant au moyen d'éluder l'inévitable, c'est-à-dire à une façon de contourner la difficulté sans avoir à affronter Sam.

Songer qu'elle puisse être Ugly J et être aussi folle que son frère...

C'est absurde. Primo, elle semble sincèrement le haïr. Deuzio, elle me plaît. Et si j'en viens à craquer sur des psychopathes, qu'est-ce que ça signifie ? Que j'ai moi aussi de gros problèmes ? Et je ne suis pas encore prêt pour ce genre de thérapie.

Non qu'il soit amoureux de Sam. Quelle idée ! Les hormones de Howie étaient certes en ébullition, il ne connaissait pas grand-chose à la vie, mais il n'était pas idiot. Il avait simplement un faible pour elle, et puisque Sam l'avait remarqué et ne l'avait pas traité de vicieux ou de pervers, la porte restait ouverte à toutes les possibilités. De quoi encourager le pauvre Howie, si las de sa virginité qu'il commençait à se demander si la masturbation intensive ne laisserait pas chez lui des séquelles irréversibles. L'hémophilie n'épargnait aucune partie de son corps, et il avait malmené son mini-Howie plus d'une fois – un dommage collatéral. Si le sexe devait comporter une part de douleur, il préférerait de loin que ce soit quelqu'un d'autre qui la lui inflige.

Au fond, quelles étaient les chances que Sam soit véritablement mêlée aux délires criminels de Billy ? Qu'elle soit Ugly J ? La plupart des serial killers étaient des hommes. C'était d'ailleurs la première déduction logique lorsqu'on cherchait à découvrir l'identité d'un assassin. Oui, il paraissait plus probable qu'Ugly J soit de sexe masculin.

Et si Ugly J n'était pas un meurtrier ? S'il s'agissait... d'un apprenti ? D'un assistant ? À la connaissance de Howie, il n'existait pas vraiment de plan de carrière pour les sociopathes de la trempe de Billy. D'un autre côté, le père de Jazz avait brisé tous les stéréotypes des tueurs en série... Après tout, ce n'était peut-être pas si dingue qu'il ait pu faire de Sam son acolyte.

Peut-être même qu'ils avaient...

Ah ! Beurk, non. Ne pense pas à des choses pareilles, Howie...

Trop tard.

Génial, maintenant, chaque fois que tu songeras à Sam, tu vas imaginer Billy Dent en train de se taper sa sœur. Bon Dieu !

Voilà qu'en prime une chanson stupide inventée par des crétins du collège lui revenait en mémoire. *Quand il y a plus que l'inceste, c'est ta sœur qu'il te reste.*

Double beurk.

Howie s'immobilisa sur le bas-côté et coupa le moteur. Il se contorsionna, cherchant à voir les étoiles, mais elles n'étaient pas au rendez-vous. Un manteau nuageux presque parfaitement lisse masquait le ciel, comme si la lune et les étoiles préféraient se cacher plutôt que d'assister à la suite des événements. Howie non plus n'y tenait pas particulièrement.

Pourtant, il n'était pas lâche. Du moins, il n'aimait pas se considérer comme tel. Mais à vivre dans le giron de parents surprotecteurs qui avaient d'excellentes raisons de le couvrir... il y avait de quoi se laisser convaincre. La plupart des adolescents, Howie le savait, s'imaginaient invincibles. Howie aurait donné n'importe quoi pour le croire, lui aussi. Mais chaque matin, le bras couvert de bleus après avoir heurté la table de chevet dans son sommeil ; après chaque visite chez le médecin pour ses injections de desmopressine ; au souvenir de la nuit où l'Impressionniste avait bien failli le tuer d'une simple entaille qui aurait fait rire la plupart des gens... Chaque fois, il devait se rendre à l'évidence : *ce n'est pas de la lâcheté, Howie, c'est juste du bon sens.*

Mais depuis quelque temps, ses craintes commençaient à sonner creux. Son meilleur ami arpentait la plus grande et la plus effrayante ville du monde sur les traces d'un fou furieux qui avait plus d'une dizaine de meurtres à son actif. Et peut-être, qui sait, sur celles de son père. Quant à Connie, elle venait de monter dans un avion, déterminée à tenter l'impossible pour l'aider.

Comment ne pas m'impliquer ? Je n'ai qu'une chose à faire, alors pourquoi en suis-je incapable ? Il me suffit de découvrir dans quel camp se trouve Sam. C'est tout. Allez, fais-le, espèce de lâche. Espèce de mauviette obsédée. D'hémophile.

Il garda les yeux rivés sur son portable pendant ce qui lui parut une éternité, jouant à faire disparaître et réapparaître le numéro de Jazz. Il aurait tant voulu que son meilleur ami lui parle et lui prodigue ses conseils. Mais Connie avait raison : Jazz avait suffisamment de pain

sur la planche. Et l'appeler pour lui demander comment aborder Sam était bien la dernière chose dont il avait besoin.

Howie ne devrait-il pas être à même de régler ça tout seul ? L'hémophilie empêchait son sang de coaguler mais n'entravait pas le fonctionnement de son cerveau.

Alors qu'il était enfant et que ses parents avaient tenté pour la première fois de lui expliquer sa maladie, ils avaient employé la technique utilisée par toutes les familles dans leur cas : trouver une personnalité à citer en exemple. « Abraham Lincoln était hémophile, avaient-ils affirmé, et regarde ce qu'il a accompli. Et Mère Teresa. Et l'acteur Richard Burton, aussi... »

Quelques années plus tard, lorsqu'il fut assez grand pour vérifier lui-même, Howie se rendit compte que seul Richard Burton était vraiment hémophile. Pour Mère Teresa, il ne s'agissait que d'une rumeur, par ailleurs peu crédible : si les femmes pouvaient être porteuses du gène, elles développaient rarement la maladie. Quant à Lincoln, personne n'avait jamais su si c'était vrai.

Exactement comme Gengis Khan, autre célébrité prétendument membre du « club hémophile ». Il était surpris de constater que ceux qui évoquaient des liens entre l'hémophilie et les personnages historiques oubliaient invariablement de citer l'ami Khan.

Mais au fil de ses recherches, Howie avait découvert une autre caractéristique des hémophiles : ils avaient tendance à mourir jeunes. Raison de plus pour accomplir le plus de choses possible tant qu'il en avait le temps.

Trancher le nœud gordien, pensa Howie. C'était son épisode favori de l'Antiquité : Alexandre le Grand, face à un énorme enchevêtrement de cordes, apprenant que celui qui parviendrait à les dénouer régnerait sur le monde. Prouesse que personne n'avait jamais accomplie, le nœud étant si complexe que nul n'était parvenu à le défaire.

Alors Alexandre avait brandi son glaive et sectionné le nœud. Et hop. Problème réglé.

Oui, ça me va, songea-t-il, avant de redémarrer.

À peine avaient-ils atteint la voiture que la pluie se mit à tomber.

Il ne leur restait plus qu'à trouver l'adresse d'ESPACE-EN-STOCK sur Internet. Le garde-meuble était relativement proche de l'hôtel, mais Morales s'obstina à respecter les limitations de vitesse. Si la police les arrêtait, il lui faudrait présenter son badge, et leur petite escapade nocturne serait aussitôt consignée dans le système. Sur le siège passager, Jazz rongea son frein en tapotant des doigts sur la vitre.

— Détends-toi, conseilla-t-elle. À cette heure-ci, la circulation est fluide. Le GPS indique un itinéraire dégagé jusqu'à la destination. Belsamo doit emprunter la bonne ligne, attendre la correspondance... Et par ce froid, je te garantis qu'il n'aura aucune envie de marcher. Il voudra prendre le bus une fois sorti du métro.

— On ignore depuis combien de temps il a semé les flics, objecta Jazz. Il est peut-être déjà sur place.

— Tu n'y changeras rien en te montrant désagréable.

— J'oubliais : il faut qu'on s'arrête dans une boutique de bricolage.

— Je croyais que tu étais pressé ?

— C'est juste histoire de prévoir un plan de secours.

Elle s'arrêta devant le premier magasin d'outillage qu'ils rencontrèrent, et ils repartirent presque aussitôt. Très vite, Jazz vit grandir l'éclat intermittent d'une enseigne lumineuse dans le noir : ESPACE-EN-STOCK. Il se pencha en avant, comme s'il voulait aider le véhicule à accélérer.

— Tu as conscience que je ne peux pas me servir de mon badge pour nous faire entrer ? l'avertit Morales.

Leur escapade nocturne ne devait laisser aucune trace.

— Je sais, soupira Jazz. C'est moi qui m'en chargerai.

— Tu comptes t'introduire par effraction ? demanda-t-elle en haussant un sourcil.

Elle n'ajouta pas « une fois de plus » ; c'était inutile.

— Pas si je peux l'éviter. Je vais plutôt tenter autre chose. Coupez les phares et arrêtez-vous le long du trottoir pour que le vigile dans sa

guérite ne puisse pas vous voir.

Ce dernier se trouvait engoncé dans une cabine de verre sans doute blindée, exiguë et mal éclairée. Docile, Morales éteignit ses phares et se gara lentement sur le bas-côté. Devant eux, une allée étroite, perpendiculaire à la rue, menait à un petit parking où s'entassaient des fourgonnettes de location, qui les dissimulaient aux yeux du gardien. Derrière, se dressait une clôture métallique de trois mètres de haut, fermée par une porte coulissante munie d'un clavier à code. Mais seul le type de l'entrée intéressait Jazz.

« *Ne jamais entrer par effraction quand on peut passer par la porte* », lui avait un jour enseigné Billy.

— Vous auriez un morceau de papier ?

— Regarde dans la boîte à gants.

Il y trouva un carnet, dont il déchira une feuille avant d'y griffonner quelques lignes. Il la plia puis la rangea dans sa poche.

— Tu commences à me faire peur, commenta Morales.

Il répondit par un geste d'indifférence, et s'extirpa de la voiture tandis que l'agent lui soufflait « Bonne chance ».

Tu parles. De la chance ? Pour quoi faire ?

Il pleuvait toujours, même si l'ondée sembla s'atténuer à mesure qu'il approchait de la grille. Il s'arrêta devant la porte, hésitant un moment pour paraître perdu. Sans même lever la tête, il sut que le gardien l'avait repéré. Il promena son regard de la porte au clavier, avec quelques petits signes d'exaspération manifeste.

Puis il tourna les talons et feignit de voir le vigile pour la première fois. Il était presque convaincu que l'homme ne pouvait distinguer son expression à cette distance, mais il écarquilla tout de même les yeux pour faire bonne mesure.

« *Toujours paraître convaincant, même quand personne te regarde* », répétait Billy.

Jazz fit quelques pas en direction de l'homme. De loin, il le vit se pencher en avant, anticipant l'échange. Parfait. Ce mouvement en disait déjà long.

La cabine en verre blindé était munie d'une grille ainsi que d'un mince guichet, permettant sans doute de passer des clés, un reçu ou une carte de crédit, mais incliné de sorte que si on y glissait le canon d'une arme, celle-ci reste braquée sur le comptoir. Il fit mine de croire qu'il lui suffisait de parler directement à travers la grille.

— Bonsoir, monsieur. Je dois...

— L'entrée est réservée aux détenteurs d'un code d'accès ou d'un numéro de compte, grommela le gardien du tac au tac.

Il m'interrompt. Excellent. L'attitude du vigile se voulait vaguement agressive. Un homme gras qui, à l'évidence, rechignait à se lever de sa chaise pour discuter. Il voulait se débarrasser de Jazz le plus vite possible.

En fin de compte, ces individus étaient les plus simples à manipuler. Obnubilés par l'issue de la conversation, ils ne prêtaient aucune attention à l'échange lui-même. Celui-ci s'imaginait sûrement déjà se renfoncer dans son siège, s'en retourner à son émission de télé-réalité où un groupe de femmes légèrement vêtues se prélassaient au bord d'une piscine.

Il anticipait sans doute sa réaction, tablant sur un « s'il vous plaît » ou « j'ai perdu mon code », et préparait déjà sa réponse : « Je ne peux pas vous faire entrer. »

Alors Jazz fit ce à quoi aucun agent de sécurité ne s'attendait : rien.

Il se tint là, immobile et muet, fixant droit devant lui la grille qui cachait son visage au gardien. Ce dernier s'écarta pour l'observer et comprit alors qu'il n'avait pas l'intention de bouger. Il s'interrompit dans son mouvement, les fesses suspendues au-dessus de sa chaise. La télé continuait son bavardage imbécile : « Et alors, tu vois, elle est vraiment genre o-dieu-se, quoi. Et puis, genre, mais sans raison, quoi. ».

— Je vous ai dit que je ne pouvais rien pour vous, insista le vigile.

Jazz ne céda pas d'un pouce. L'homme recula contre sa chaise, puis hésita encore.

— Hé, petit ! Je te répète que...

Attends.

— ... je peux rien pour toi. Allez, du balai !

Il patienta.

Enfin, le garde aux yeux enfoncés et au visage adipeux se rapprocha de la vitre. La grille faisait écran entre eux, aussi dut-il se contorsionner pour contourner l'obstacle et enfin croiser le regard de l'adolescent.

— T'entends, gamin. Je plaisante pas. Déguerpis ou j'appelle les flics.

Jazz remarqua alors que la cravate du type avait glissé dans la fente du guichet. Tendre la main, l'attraper et tirer aurait été d'une simplicité enfantine. Il lui aurait alors suffi d'étouffer ce guignol, assez pour qu'il perde connaissance, puis d'escalader la grille... Du tréfonds de sa conscience, Billy lui intimait de tenter le coup.

Non. Ça, c'est le plan B. Je ne veux pas lui faire de mal, à moins d'y être contraint.

Faux. Pour être tout à fait honnête, il éprouvait une furieuse envie de le frapper. Cet homme se montrait odieux. Un gros tas de graisse empêtré dans sa paresse et son indifférence. Se faire étrangler dans sa guérite avec sa propre cravate serait sans doute la plus belle leçon qu'il pourrait recevoir.

— C'est mon oncle, souffla Jazz dans un murmure enroué, appuyant son front contre le verre comme si la situation devenait soudain trop lourde à porter.

L'oncle. Pas la mère, ni le père, ni les frères et sœurs : trop évident. En évoquant les proches, les resquilleurs espéraient tirer sur la corde sensible, aussi échafaudaient-ils leurs mensonges autour de la famille immédiate. Un bon vigile apprenait à se méfier de ce genre de choses. Jazz doutait que celui-ci soit particulièrement futé, mais, comme le disait Billy, *« considère chaque flic comme un Sherlock Holmes en puissance et tu feras jamais de conneries »*.

— Écoutez, je sais que vous ne pouvez pas m'aider, poursuivit-il avec une détermination tranquille. J'ai compris. Mais vous voulez bien seulement m'écouter ? Vous pourrez peut-être me conseiller.

Sa voix était maintenant tremblante, presque grignarde.

— Je ne peux rien pour toi, ânonna le vigile. Il te faut un code d'accès ou un reçu pour entrer.

Mais déjà, l'intonation se transformait – imperceptiblement. Elle laissait à présent transparaître un soupçon de curiosité. Une faille, un léger accroc dans un tissu.

— C'est mon oncle... Écoutez, il est mort, ce qui n'est pas très grave, parce que c'était de toute façon un pauvre type, vous voyez ?

Nouveau rebondissement, alors que le gardien s'attendait à un tire-larmes, du genre : « Oh, mon oncle préféré nous a quittés ! Lui qui tenait absolument à me léguer sa collection de gommes portugaises. Je vous en prie, laissez-moi entrer ! »

— Personne ne l'aimait, poursuivit-il. Un crétin. Le problème, c'est qu'il possédait une collection de BD introuvables. Et ma mère est en

route pour la récupérer.

Le moment était venu de faire entrer « maman » en scène : le vigile se tiendrait immédiatement sur ses gardes, aussi devait-il se dépêcher et construire son mensonge sans hésiter.

— Elle est alcoolique, lâcha-t-il.

Il avait d'abord opté pour « droguée » mais, sans qu'il sache pourquoi, « alcoolique » lui avait paru plus crédible. Moins dramatique, plus vraisemblable.

— Si elle réussit à mettre la main sur ces vieilles BD, elle les vendra aussitôt pour s'acheter de quoi boire.

— Si je comprends bien, tu voudrais que je te laisse entrer pour sauver ta mère de ses démons, c'est bien ça ?

Sarcastique. Sceptique.

— Je veux juste changer le cadenas, répondit-il en levant une clé et un cadenas flambant neuf qui portait encore l'étiquette du magasin de bricolage. Ce local doit contenir environ deux mille BD. Impossible de toutes les sortir. Et puis, avec cette pluie, elles s'abîmeraient. Je veux simplement l'empêcher d'entrer. Avec ma sœur, on espère arriver à la convaincre de retourner se faire soigner et on pourra s'occuper de tout ça plus tard. J'essaie de gagner du temps, c'est tout.

Le garde s'esclaffa.

— Et peut-être chiper la BD la plus recherchée au passage, hein ?

— Je n'y connais rien, protesta Jazz avec une sincérité désarmante. Venez avec moi, si vous y tenez, vous me regarderez faire. Je veux changer le cadenas, rien de plus. Il me faudra cinq minutes, pas plus.

Le vigile hésita.

— Je ne peux pas quitter mon bureau.

On sentait son soulagement de ne pas avoir à prendre de décision et de pouvoir s'abriter sous le parapluie du règlement.

« Y suivent leurs règles, y les vénèrent, même, chuchotait Billy. Et c'est ça qui cause leur perte. Parce que les règles, nous, on s'en moque comme de nos premières chaussettes. »

— Alors allez vous faire voir ! hurla Jazz, soudain submergé par la colère et l'exaspération.

Il se baissa pour révéler son visage au garde, les traits déformés par la douleur, par la révolte, où roulaient quelques grosses larmes brûlantes.

— Allez vous faire voir, tous autant que vous êtes !

« Prends-les au piège. Laisse-les croire qu'y connaissent toutes les ficelles de la conversation. Qu'ils ont le pouvoir. Que c'est toi qui supplies. Laisse-les s'imaginer qu'il leur suffit de t'envoyer promener. Puis tu opères ton changement. Soudainement. Sans crier gare. Tu les désarçonnas et tu les sors de leur zone de confort. »

Il frappa la vitre du plat de la main puis se détourna et s'éloigna, avant de se raviser pour renchérir.

— C'est vous qui serez responsable ! Quand elle s'effondrera dans une ruelle de Brighton Beach, ça sera votre faute ! cracha-t-il, avant de se glisser dans les ténèbres.

Il ignorait où se trouvait Brighton Beach, ou de quoi il s'agissait exactement, mais il avait entendu quelqu'un prononcer ce nom, au commissariat.

— Hé ! Petit ! le rappela le vigile, d'une voix différente.

L'intonation paraissait inquiète, un peu peinée. Personne n'appréciait de se faire rudoyer de la sorte. A fortiori par un gamin qui, encore quelques instants plus tôt, paraissait si malléable et pitoyable.

Jazz fit volte-face et lui tendit les deux majeurs. Il prenait un risque, mais calculé, car on n'envisage jamais qu'un individu qui cherche à vous entourloupier s'amuse à vous envoyer balader. Par ce geste grossier, il incitait le gardien à lui faire – inconsciemment – confiance.

— Petit ! brailla ce dernier, presque implorant.

Jazz fit deux pas de plus dans la nuit, puis s'arrêta. Il laissa filer un moment avant de se retourner, évaluant l'espace qui le séparait du type comme si c'était une fosse grouillante de serpents et d'acide.

— Quoi ? siffla-t-il d'un ton hostile.

Même à cette distance, il devinait la posture voûtée de l'homme qui rend les armes.

— Surtout, ne vole rien, hein !

Avec avec un raclement sourd, la porte glissa sur le côté.

Jazz réprima une mimique de victoire et adopta l'attitude du même soulagé d'enfin maîtriser une mère alcoolique. Il se précipita à travers le passage ouvert, lançant un « merci ! » par-dessus son épaule.

Quelques instants plus tard, la grille s'ouvrit dans un grincement mécanique. Tout en reprenant son souffle, il resta immobile quelques

secondes. Il avait repéré un premier box sur sa droite et une caméra de surveillance installée en hauteur, braquée sur le portail – et sur lui. Un plan du complexe était affiché sur un mur adjacent, et il fit mine de l'examiner pour chercher son chemin. Tant que le gardien l'observerait via ses écrans, il devrait se montrer discret, mais Jazz avait profité de leur brève altercation pour jauger le système de vidéosurveillance. D'après lui, la guérite était équipée de quatre moniteurs diffusant alternativement les images des caméras. S'il évitait de se tenir dans le champ, il devrait s'en sortir.

Il se plaça juste sous le dispositif et appela Morales pour lui donner quelques instructions. Environ une minute plus tard, elle avança son véhicule à la hauteur de la grille, fit rugir le moteur, occupant ainsi l'attention du garde, qui la verrait tendre le bras par la vitre pour composer le code sur le clavier... en vain, ce dernier était hors de sa portée.

Feignant l'agacement, elle s'extirpa de la voiture et s'approcha du pilier. Elle s'était débarrassée de son blazer et de ses armes, et son chemisier, à présent trempé, révélait une silhouette qui fascinerait davantage le gardien que ses écrans.

Jazz se précipita, traversant brièvement le champ de la caméra pour déclencher le détecteur de mouvement qui déverrouillait le portail de l'intérieur. Celui-ci s'ouvrit, mais il continua sur sa lancée, rejoignant un coin d'ombre d'où il resterait invisible.

Morales redémarra et franchit la grille.

Mission accomplie.

Le type derrière le fauteuil roulant – la petite vingtaine – continuait son baratin (« T'es charmante, petite sœur ») tout en conduisant Connie avec une lenteur exagérée vers le terminal 4. Celle-ci s'efforça de l'ignorer jusqu'à ce que, n'y tenant plus et comprenant qu'elle avait à présent semé policiers et agents de sécurité, elle bondisse de sa chaise.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle. Regardez, ça va beaucoup mieux. Merci !

Avant que le jeune homme ait pu réagir, Connie s'était emparée de son sac de voyage et suivait à la hâte les panneaux fléchés. *Tu parles d'un chevalier servant.*

Elle se débarrassa de ses lunettes dans une poubelle puis ôta son bonnet pour libérer ses tresses. Les perles s'entrechoquèrent sur ses épaules. Connie se demandait bien à quoi ressemblerait le nouvel indice. Dans le dédale de l'aéroport JFK, même un lieu aussi précis que les arrivées du terminal 4 regorgeait de recoins où dissimuler des objets.

Dissimuler, oui, mais jusqu'à qu'elle point ? s'interrogea-t-elle. Depuis quelques années, les mesures de sécurité aéroportuaires atteignaient des sommets. Aucun article abandonné ne le demeurerait bien longtemps. L'indice n'était peut-être pas caché, mais pouvait faire partie intégrante du décor, s'être toujours trouvé là...

Apporte de la monnaie, avait recommandé la voix.

Debout au beau milieu du hall, l'air coupable, Connie tournait en rond, décrivant des cercles lents tandis qu'elle détaillait chaque élément dans son champ de vision. Tout en scrutant les alentours, elle s'inventait une histoire crédible au cas où un agent de sûreté l'aborderait. *J'attends mon père... Mon copain... Quelqu'un doit venir me chercher. C'est la première fois que je viens à New York, alors je suis impressionnée...* Toutes plus pitoyables les unes que les autres... D'autant qu'elle n'était pas certaine de réussir à convaincre.

Les prétextes se bousculaient dans sa tête lorsque ses yeux se posèrent sur un panneau d'indication. CONSIGNE.

Apporte de la monnaie...

Prudemment, elle s'approcha du comptoir avec la sensation d'être observée. Aussitôt, elle se sentit ridicule. Observée ? Évidemment qu'elle l'était : elle se trouvait au beau milieu d'un aéroport ! En ce moment même, plusieurs caméras et le regard perçant de quelques vigiles étaient sans doute braqués sur elle. *Tout le monde est surveillé.*

Les deux personnes préposées à la consigne paraissaient débordées. Le terminal 4 était réservé aux vols internationaux et, outre la consigne, le comptoir proposait toute une gamme de services : réservation d'hôtels, bureau de change et plus encore. Les files d'attente se composaient d'un patchwork de races, d'ethnies et d'accents.

— Je dois récupérer un bagage, tenta Connie au hasard lorsque son tour arriva.

— Reçu ? demanda la jeune femme aux traits asiatiques en face d'elle.

Mince.

— Je l'ai perdu, répondit machinalement Connie.

L'employée fit la grimace et jeta un coup d'œil à la file interminable des passagers qui trépignaient derrière elle.

Connie saisit sa chance et appliqua une technique que Jazz appelait le « piratage social ». Même principe que l'informatique, mais sur des gens. Elle se transforma alors en pom-pom girl idiote.

— Je suis trooop désolée, vraiment, gémit-elle. Mon père va me tuer, je vous jure.

Elle regrettait de ne pas avoir de chewing-gum pour faire claquer des bulles.

— C'est à quel nom ? s'impatienta son interlocutrice.

— Conscience Hall.

Connie pariait que le mystérieux corbeau l'aurait laissé à son nom. La jeune femme pianota sur son clavier, lâcha un grommellement, puis poursuivit :

— Un seul bagage ?

— C'est ça.

— Que vous avez déposé quand ?

Encore une devinette. Connie plissa le front afin de donner l'illusion d'une concentration extrême, dans une mimique qui clamait « Attention, idiote de service ».

— Euh... ben... C'était euh, un peu plus tôt dans la journée, je crois.

Elle priait pour que l'inconnu l'ait apporté aussitôt après leur conversation téléphonique.

— Il y a environ deux heures ?

Elle poussa un soupir exténué, comme si cette gymnastique intellectuelle l'épuisait.

— Je me suis promenée en ville et j'ai totalement perdu la notion du temps, expliqua-t-elle, avant d'ajouter avec un sourire : Et mon reçu.

Un rire idiot pour faire bonne mesure ? Non, trop excessif.

— Oui, j'avais compris, siffla l'employée entre ses dents.

Derrière Connie, des murmures agacés commençaient à s'élever. Le second agent – un type élancé, lui aussi asiatique – se pencha vers sa collègue.

— Un problème ?

Avant qu'elle ait pu répondre, Connie intervint et lui joua son numéro de pauvre gourde égarée dans la grande ville.

— Elle sait quand il a été déposé ? Le nom correspond ? s'enquit l'homme dont l'expression paraissait dire « Des Conscience, il ne doit pas y en avoir cinquante... ». Vous n'avez plus votre reçu, mais vous avez une pièce d'identité, au moins ?

Connie glissa docilement son permis de conduire sur le comptoir.

— C'est bon, décréta le collègue.

Soulagée, l'autre annonça :

— Quatre dollars.

Connie lui tendit un billet de cinq, récupéra sa monnaie et patienta pendant que la jeune femme lui rapportait une sacoche d'ordinateur. Celle-ci semblait plus légère et moins encombrante que le sac de voyage qu'elle portait à l'épaule, et l'employée l'observa d'un air suspicieux. Connie trompa sa méfiance en lui adressant un sourire aussi large, innocent et stupide que possible.

— Voilà, conclut l'agent en lui remettant l'objet.

Le cœur de Connie battit soudain plus vite, et elle s'efforça de ne rien en laisser paraître, puis se dirigea vers les toilettes. Elle surprit son visage marbré dans le miroir, prit le temps d'effacer son maquillage et s'enferma dans un box, attendant que les toilettes se

vident pour ouvrir la sacoche. Si celle-ci contenait une bombe ou des armes chimiques, autant éviter de faire davantage de blessés...

Rapidement, un silence absolu lui indiqua qu'elle était seule. Elle examina d'abord l'extérieur de la sacoche. À première vue, tout semblait parfaitement normal. Elle était munie d'une poche-filet pouvant accueillir une bouteille et d'une simple fermeture Éclair. Se mordant les lèvres, le souffle court, Connie la tira avec une infinie précaution.

Rien. À l'intérieur, une unique poche, matelassée, bien entendu. Doucement, elle écarta les pans de la housse.

La première chose qu'elle aperçut fut l'arme.

Son cœur battait à tout rompre alors que sa main, comme mue par une volonté propre, sortait l'objet du sac. Une arme à feu, un revolver très exactement et, dès qu'elle l'eut touché, elle se détendit aussitôt. Du plastique. Un vieux jouet tout rayé, remarqua-t-elle en l'examinant.

Très drôle. Et qu'est-ce que je suis censée faire de ce truc ?

La sacoche contenait autre chose : une enveloppe. Encore des photos de famille ?

Elle l'ouvrit et en tira une feuille pliée. Une autre feuille de papier s'en échappa, mais Connie se concentra sur celle qu'elle tenait, tapée à l'ordinateur avec une police très banale :

Connie,

Félicitations ! Tu es parvenue jusqu'ici, bravo.

J'ai écrit cette lettre lorsque tu as accepté de participer à mon petit jeu. En vérité, il ne s'agit pas vraiment d'un jeu, et je m'en excuse. Tu es entrée tardivement dans la partie et je n'ai pas eu le temps de préparer un défi à la hauteur de tes capacités. J'espère que tu ne m'en tiendras pas rigueur.

Pour me faire pardonner, je n'ai pas glissé un, mais deux indices concernant mon identité dans cette sacoche, ainsi qu'une indication qui te mènera au suivant. Puisque tu sembles suffisamment maligne et douée pour avoir capturé le jeune Jasper dans tes filets, tu possèdes sûrement la perspicacité nécessaire pour trouver les réponses.

Dans l'attente de notre prochaine rencontre.

La missive était bien évidemment anonyme.

Je vois mal Billy Dent rédiger une lettre de ce genre. Et maintenant que

j'y pense, même déguisée, la voix de mon corbeau ne lui correspondait pas vraiment. Ça n'était ni son vocabulaire, ni sa façon de s'exprimer. Alors, mon interlocuteur serait-il Hat-Dog ? Vraiment ?

« Deux indices », annonçait la lettre. D'abord le revolver qui, ajouté au mot « *bell* », ne rimait à rien.

Elle ramassa le second papier : une coupure de magazine avec une photo de l'acteur Kevin Costner dans l'un de ses films.

Qu'est-ce que...

Bell, une arme à feu et... Kevin Costner ? Il appelait ça des indices ? Et ils étaient censés révéler sa véritable identité ?

Kevin Costner, un serial killer ? Mais bien sûr !

Connie examina le fond du sac et le retourna au cas où, mais il ne contenait rien de plus que l'arme, la lettre et la photo. Elle se souvint que son premier indice – « *bell* » – se trouvait gravé sur le coffre et inspecta la toile de la housse à la recherche d'une marque quelconque, mais ne découvrit rien de concluant.

Connie retourna le revolver et y remarqua une inscription. Trois lettres : A, E, G, marquées d'un poinçon qui semblait souligner la dernière. Fidèle à ses habitudes, elle dégaina son smartphone et entra l'acronyme dans Google. Elle passa en revue les résultats. Enfin, l'un d'eux lui parut plus pertinent. « Automatic Electric Gun », soit un type de réplique d'arme de poing. Bien sûr... Un revolver, un flingue, un « *gun* ».

Et s'il avait glissé une autre information dans la note ? Connie se souvint de l'acrostiche UGLY J, dissimulée dans la lettre retrouvée sur l'Impressonniste, et étudia avec attention les lignes, les paragraphes et les mots dans l'espoir d'y déceler une sorte de code, mais rien de logique n'apparaissait. Ce qui ne signifiait pas qu'il n'y avait rien : Connie était peut-être tout simplement incapable de le repérer. Le FBI ne possédait-il pas tout un escadron d'experts à même de percer ce genre d'énigmes ? Des spécialistes du chiffrement ? Du décodage ? Des cryptographes, des cryptanalystes... quelque chose dans ce goût-là...

Jazz pourrait sans doute transmettre la note à cet agent du FBI qu'il connaissait. À tout hasard...

Avec un soupir, elle rangea la lettre et le revolver en plastique dans la sacoche, puis se dirigea vers la sortie, suivant les panneaux indiquant la station de taxis. Son chauffeur, un Sikh coiffé d'un turban et muni d'une oreillette, lui sourit, acquiesçant d'un haussement d'épaules lorsqu'elle annonça « Brooklyn » puis l'adresse de l'hôtel de Jazz.

— Comment j’y vais ? demanda-t-il.

Connie n’en avait aucune idée et elle doutait qu’il apprécie une repartie du genre « par la route ? ».

— Le plus court, s’il vous plaît.

— Alors, Brooklyn-Queens Express way, répondit-il du tac au tac.

— Si vous le dites.

Le taxi démarra. Connie s’appuya contre le dossier, le visage balayé par les vagues orangées des lampadaires, tandis qu’ils laissaient l’aéroport derrière eux pour rejoindre la voie rapide.

Une averse se mit à tomber. Une pluie laide, froide, dont le tambourinement sec sur le toit du véhicule suffit à la faire frissonner. Des aiguilles d’argent déferlaient dans la lumière des phares.

Songeant à la tâche qui l’attendait, Connie se dit que tous les vaudous et sortilèges de la Terre n’auraient pu créer une nuit plus parfaite et plus hideuse pour l’accomplir.

Avant de s'enfoncer plus profondément dans le dédale de box, Morales ouvrit le coffre de sa voiture et en sortit un gilet pare-balles, qu'elle enfila sous son blazer. Le résultat était presque comique : elle paraissait avoir la carrure d'un rugbyman.

— J'en ai un autre, ajouta-t-elle en le désignant d'un geste. Il est un peu petit, mais il devrait t'aller.

— Ce genre de type ne tire pas sur les gens, répliqua Jazz.

— C'est le protocole, éluda Morales avec un haussement d'épaules.

J'aime quand vous appliquez le « protocole » tout en enfreignant allègrement la loi avec moi, songea-t-il sans pour autant piper mot.

Il prit la tête de l'expédition, afin de repérer les caméras de sécurité et de guider Morales – armure au corps et arme au poing – pour tenter de localiser l'emplacement 83 F. Ils avancèrent dans un labyrinthe d'étroits couloirs, ponctués de tubes fluorescents agités de soubresauts de lumière blafarde. Le local se trouvait au deuxième niveau de ce bunker de béton et d'acier haut de dix étages, où s'alignaient d'interminables enfilades de portes, que seuls différenciaient leurs cadenas et leurs numéros à moitié effacés.

Alors qu'ils arrivaient à l'angle du 83 F, Morales s'arrêta pour tirer sa seconde arme de sa ceinture. Avec son Glock 26 au poing, elle en imposait. Jazz préféra ne pas l'imaginer braquer son 22, encore plus gros, sur sa cible.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— C'est une tenaille que tu aurais dû acheter dans ce magasin d'outillage, pesta-t-elle. Je vais devoir me servir de ça pour ouvrir le box. Ça ne sera pas discret, mais ça devrait faire l'affaire.

— Remballez votre attirail, répliqua-t-il avec un grognement. Je peux crocheter la serrure.

— Et s'il y a un code, gros malin ?

— Je me débrouille aussi avec ça.

Mais les inquiétudes de Morales se révélèrent inutiles. Lorsqu'enfin la porte 83 F apparut, le cadenas pendait, ouvert, dans son encoche.

Face à la porte des Dent, Howie hésitait. Réfugiées derrière l'épaisse masse nuageuse, les étoiles ne lui paraissaient pas de bon présage...

Allez, fonce, se répéta-t-il. Et imagine : d'ici une centaine d'années, les imbéciles de parents d'un pauvre petit hémophile lui raconteront peut-être, « Haut les cœurs ! Tu ne savais pas que le célèbre Howie Gersten était hémophile, lui aussi ? » De quoi en remontrer à Gengis Khan, non ?

Ayant le double de la clé, il entra sans s'annoncer. Dans la maison, tout semblait calme. « Trop calme », comme disaient les seconds couteaux dans les films d'horreur, avant de continuer de toute façon.

Howie haussa les épaules et ignora son intuition. Parce qu'à l'inverse d'un personnage de film, il possédait une information capitale : la cachette du vieux fusil. Il le trouva à sa place, derrière l'horloge. Il n'y avait plus de percuteur et les deux canons étaient bouchés, mais ça, Sam et Grandma ne le savaient pas.

Tranchons ce nœud gordien et tirons tout ça au clair une fois pour toutes, s'encouragea-t-il, avant de s'avancer d'un pas déterminé dans le salon où Sam regardait la télé, installée sur le divan.

— C'est toi ? lança-t-elle, surprise. Qu'est-ce que...

Elle s'interrompt, réalisant brusquement qu'il braquait l'arme sur elle.

— Howie ? ! hurla-t-elle. Qu'est-ce que tu fabriques ? T'es dingue ou quoi ?

— C'est fou... J'allais te poser exactement la même question ? ! s'exclama Howie, stupéfait. Waouh. C'est hallucinant, on est vraiment en phase, toi et moi. Pitié, dis-moi que tu n'es pas une dangereuse psychopathe.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ?

Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, comme si elle cherchait à se faire minuscule pour mieux échapper au canon.

— Qu'est-ce qui te prend ? Pointe ce fusil ailleurs, tu veux ?

— Minute. Je dois d'abord m'assurer que tu n'es pas une tueuse en série. Est-ce que c'est toi, Ugly J ?

— Ugly quoi ? Lâche cette arme, Howie ? !

Sa voix était paniquée. Trop pour être simulée, pensa Howie. Un serial killer redouterait-il un pauvre hémophile sans défense ? Peu probable. L'épouvante qu'il lisait dans le regard de Sam paraissait sincère. Billy avait-il un jour éprouvé de la peur ? Sûrement pas.

— C'est l'heure de jouer ! Et les amis sont là ! chantonna quelqu'un derrière lui.

Sans même réfléchir, Howie fit volte-face. Grandma paraissait joyeusement dans le vestibule en battant des mains. Ses yeux se posèrent sur le fusil. Elle poussa un cri.

— Hé, du calm...

— AU SECOURS ? ! UN ASSASSIN DANS LA MAISON ! hurla-t-elle si fort que ses cordes vocales semblèrent sur le point de rompre.

Il tenta de l'apaiser, mais elle vociféra de plus belle – un vagissement perçant, inintelligible – avant de serrer ses petits poings décharnés.

Derrière lui, il entendit Sam jurer. Elle se jeta sur lui, le tacla et, alors qu'il pensait déjà aux bleus que lui vaudrait sa chute, il pressa involontairement la détente.

Boum. La détonation qui retentit n'était pas celle d'une arme. Le fusil n'émit que deux cliquetis secs, tandis que le chien retombait sur l'emplacement vide des percuteurs. Pourtant, l'écho d'une explosion résonnait encore à ses oreilles quand il s'effondra sur le sol avec Sam sur le dos, hurlant. C'est alors qu'un nouveau cri monta dans la pièce. Howie leva les yeux, juste à temps pour apercevoir Grandma les doigts cramponnés à son cou, un râle s'échappant de sa gorge, s'écroulant à terre. Sa tête heurta le plancher avec un craquement sourd.

— Nom de..., gémit-il, sans savoir s'il déplorait la chute de Mme Dent ou la sienne, qui allait laisser son corps dans un sale état. Peut-être les deux.

Sam glissa sur le côté et arracha le fusil de ses mains désormais inertes. Dans sa précipitation, ses ongles lui raclèrent l'épiderme, et Howie se sentit défaillir à la vue du sang qui s'écoulait trop rapidement.

— Maman ? !

Sam se releva et écarta Howie d'un geste, s'emparant du fusil au passage. Howie chercha à se redresser, mais ses paumes patinèrent sur le bois déjà trempé. Du coin de l'œil, Sam perçut son mouvement et le tint en respect d'un air menaçant. L'arme était hors d'usage, mais il lui

aurait été très facile de l'achever à coups de crosse.

— Je ne voulais pas..., commença-t-il à l'instant où Sam se laissait tomber à genoux auprès de sa mère.

Elle la secoua doucement.

Molle et muette, Grandma gisait à terre, tas d'os dans une enveloppe de peau.

Sam se retourna, le regard enfiévré, s'emparant de la carabine comme d'une massue. Mais malgré cela, ce n'était plus pour lui-même que Howie s'inquiétait. Il ne songeait plus qu'à une chose : *Oh non. Oh, mon Dieu, non. J'ai tué la grand-mère de Jazz.*

Jazz et Morales échangèrent un regard éloquent. Pour la première fois de sa vie, Jazz fit l'expérience de la télépathie : il en déduisit aussitôt ce qu'elle avait en tête – précisément la même chose que lui. Une idée dont le fil s'étirait entre eux comme du caramel mou.

« Le toutou cherche son os. Mais avant, faut le laisser s'amuser avec ses jouets. »

Belsamo. La première moitié de Hat-Dog se trouvait à l'intérieur du box 83 F... et rassemblait l'arsenal nécessaire à son prochain meurtre. Ils avaient cru le devancer, mais Belsamo avait été plus rapide.

Sans laisser à Jazz le temps de prononcer un mot ou de faire un signe, Morales empoigna son arme d'une main – heureusement, le petit calibre – et la poignée de la porte coulissante de l'autre. Elle la remonta d'un coup sec. Le métal grinça et buta sur les rails, mais le rideau se releva et s'enroula dans le plafond, révélant un espace d'environ trois mètres carrés éclairé par une lanterne à piles.

Les jambes écartées et fermement plantées sur le sol, Morales reprit son revolver à deux mains.

— Ne bouge pas ! lança-t-elle. Pas un geste !

Au sol, de l'adhésif de couleur divisait la pièce en deux. De part et d'autre de cette limite se trouvaient des établis de fortune chargés d'outils, de caisses et de récipients de toutes sortes. Sur le côté droit, Jazz aperçut un flacon plein d'un liquide transparent dans lequel flottait une paire d'yeux.

Sur le plan de travail opposé, plusieurs petits bocaux contenant une solution opaque laissaient entrevoir des formes légèrement fripées. Jazz sut qu'il s'agissait des cinq pénis prélevés sur les corps des victimes.

Face à la table de gauche, Oliver Belsamo s'était légèrement retourné vers Morales, le visage figé dans une expression de choc. Devant lui il y avait une sacoche d'ordinateur déjà bien remplie.

Il tenait encore entre ses doigts inertes un scalpel qu'il s'apprêtait à y glisser.

— Lâche cette lame, ordonna l'agent spécial. Lâche-la ou je te descends.

Était-elle sérieuse ? s'interrogea Jazz. Irait-elle jusqu'à supprimer sa meilleure, non, son unique piste pour retrouver Billy ?

— Toi, Jasper, retentit la voix de Belsamo.

Il ne l'avait pas entendue depuis le commissariat, lorsqu'il avait beuglé à pleins poumons et joué les déments. Le timbre semblait toujours légèrement éraillé, la cadence un peu folle. Il en conclut que Belsamo n'était pas tout à fait maître de lui-même.

Son minuscule studio encombré... L'accumulation et l'obsession du rangement... C'est en domptant son environnement qu'il se dominait.

— Tu t'es introduit chez moi ! gémit Belsamo en serrant rageusement son scalpel.

Il n'eut pas un regard pour Morales. Il ne paraissait voir que Jazz.

— Tu m'as volé mon téléphone !

— Je te conseille de ne pas faire le malin avec moi ! vociféra Morales. Lâche ton arme !

Elle ne le tuerait sans doute pas, même si Jazz la croyait bien capable de viser sa jambe.

— Tu ferais mieux de l'écouter, lui recommanda-t-il en avançant dans sa direction. Pose cette lame, éloigne-toi de l'établi et il ne t'arrivera rien. Est-ce que ce n'est pas ça le plus important ?

Les meurtriers en série plaçaient leur vie au-dessus de tout le reste, rien ne comptait davantage à leurs yeux.

Car comment tuer une fois qu'on est mort ?

— Pose ça !

— Fais-moi confiance, mec, lâche-le, insista Jazz en faisant un pas de plus.

Avec l'odeur entêtante du formol, de la Javel et du métal qui enveloppait le box, il sentit les poils de son nez se hérissier et ses narines tenter de se boucher spontanément.

— Tu m'entends, mec ? Ça ne vaut pas le coup de tout perdre.

— Recule, ordonna durement Morales. Sors de là, Jasper. Tout de suite.

Il baissa la tête. Sans même s'en apercevoir, il avait pénétré à l'intérieur du compartiment 83 F. Il rebroussait chemin lorsque, du coin de l'œil, il distingua le mouvement de Belsamo. Son cœur martelait sa poitrine à une cadence folle.

Mais le Chien se contenta de lâcher son scalpel. La lame heurta l'établi avec un bref cliquetis.

— Bon toutou ! railla Morales d'une voix à la fois ironique et soulagée.

Puis, comme au sortir d'un mauvais rêve, Jazz sursauta lorsqu'une déflagration ouatée résonna dans l'espace confiné et oppressant du box, suivie d'une deuxième avant même que l'écho de la première ait disparu.

Il eut à peine le temps de cligner des yeux que le monde se mit à tourbillonner et à se déformer autour de lui, l'ivresse d'un tour sur des montagnes russes virant brutalement au cauchemar. Sans comprendre pourquoi, il fixait à présent le plafond, et les battements de son cœur résonnaient à ses oreilles avec une puissance assourdissante, noyant tout le reste. En un instant, ce moment presque imperceptible, quelque chose – et tout à la fois – avait basculé.

Il ne lui fallut qu'une seconde de plus pour savoir quoi et comment. Ce court laps de temps céda la place à la douleur. À la douleur et à l'humidité de ses vêtements, gorgés de son sang.

Elle m'a tiré dessus, pensa-t-il. Morales m'a tiré dessus.

Le chauffeur de taxi ne desserra les dents qu'une fois engagé sur la voie rapide.

— Heureusement n'est pas plus froid, lâcha-t-il brusquement. Tout ça serait neige, ajouta-t-il en désignant le pare-brise.

Connie acquiesça. En effet, il n'aurait plus manqué que ça. Se retrouver bloquée aux abords de l'aéroport à attendre les chasse-neige. L'horreur.

Elle se souvint qu'avec Hughes le trajet depuis JFK leur avait pris plus d'une heure, et elle comprit qu'elle avait tout son temps. Elle sortit la coupure de magazine de son sac et examina la silhouette de Kevin Costner. D'après le costume trois pièces et le chapeau mou qu'arborait l'acteur, il incarnait un personnage des années 1930, le pistolet braqué vers l'objectif. Était-ce l'indice ? Un revolver dans la housse, un autre sur la photo ? Tous deux factices, bien entendu. La photo de Kevin Costner était-elle une allusion au désir de Connie de devenir comédienne ? Et si oui, quel message s'y cachait ? Le corbeau semblait avoir conçu ce jeu de piste tout spécialement pour elle, alors quelle pouvait être la signification de deux armes et de la photo d'une star ?

Deux armes...

En cas de doute, toujours consulter Internet, pensa-t-elle. Elle entra « deux revolvers » dans le moteur de recherche mais ne découvrit rien, excepté un groupe et quelques références à *Bonnie and Clyde*.

Elle pianota ensuite « Costner » sur son clavier. Elle consulta quelques liens, éplucha sa page Wikipédia, puis, juste par curiosité, tapa les mots « Costner serial killer ».

Les résultats renvoyaient à un film intitulé *Mr. Brooks*. Connie ouvrit de grands yeux à mesure qu'elle en lisait le résumé. Costner y incarnait un sociopathe, un individu du genre de Billy Dent, qui assassinait à tour de bras et en venait même à recruter un apprenti meurtrier.

Ça pourrait coller, songea-t-elle. En admettant que mon corbeau soit *Hat-Dog*, Billy aurait pu en faire son nouveau protégé.

Mais d'après Jazz, Billy affirmait n'avoir d'autre poulain que son

propre fils.

— Je prends Atlantic, OK ? demanda subitement le chauffeur.

Elle leva la tête. Ils étaient pris dans les embouteillages depuis près d'une demi-heure. À ce train-là, il leur faudrait toute la nuit pour rejoindre l'hôtel.

— Oui, oui, si vous voulez, marmonna-t-elle avant de se concentrer de nouveau sur son téléphone.

Enfin, elle trouva ce qu'elle cherchait : la photo de Kevin Costner était tirée du film *Les Incorruptibles*.

Kevin Costner y jouait le rôle d'un agent du FBI, Eliot Ness.

Connie comprit qu'elle tenait sa réponse. L'indice comportait plusieurs niveaux de lecture, qui l'avaient menée jusqu'à ce nom. La référence à Kevin Costner l'avait d'abord conduite au film *Mr. Brooks*. Le personnage du serial killer lui confirmait qu'elle se trouvait sur la bonne voie. Ensuite Eliot Ness. À moins qu'il n'y ait une autre étape ? Un détail du parcours de Ness ? Ou bien Ness lui-même constituait-il l'indication ?

Elle passa sur l'application Google Maps et entra « Ness ». Peut-être existait-il une rue de ce nom à New York ou...

Une épingle se planta sur le plan, quelque part dans Brooklyn. Papeterie Ness. Une fabrique de papier, précisait la notice.

En faisant défiler la carte, Connie s'aperçut que la bille bleue indiquant sa position était tout proche de la papeterie en question.

— Excusez-moi, dit-elle au chauffeur. Est-ce que vous pourriez me conduire jusqu'à...

Elle lut l'adresse sur le téléphone.

Avec un autre haussement d'épaules, il marmonna quelque chose dans sa langue. Sans doute racontait-il à son interlocuteur, via son oreillette, que la gamine bizarre qu'il trimballait avait changé d'avis. Quelques minutes plus tard, le taxi s'immobilisa aux abords d'un croisement.

— Où ? s'enquit le chauffeur.

Connie réalisa qu'il lui demandait sur quel trottoir la déposer.

— Aucune importance. Ici, c'est très bien.

Elle glissa quelques billets à travers la vitre qui la séparait de l'avant de la voiture, puis sortie avec ses bagages sous une pluie glaciale. Génial. Elle se tourna vers le véhicule.

— Dites, ça vous ennuerait de m’attendre, juste deux minutes ?

Mais le conducteur, avec son énigmatique haussement d’épaules, disparut dans la nuit.

— Oh, formidable ! ironisa Connie.

En dépit de quelques citadins qui se pressaient sous leurs parapluies, les rues paraissaient presque désertes. S’abritant sous son sac de voyage, elle leva le regard vers le bâtiment de la Papeterie Ness. Il ne différait guère des immeubles voisins. Rien qui détonnait ni ne sautait aux yeux. Elle remarqua deux baies de chargement, fermées par des rideaux métalliques, ainsi que quelques marches menant à une simple porte, illuminée par un lampion rouge qui indiquait une issue de secours. À l’évidence, la fabrique était fermée.

Connie se retourna et observa les alentours. Des véhicules passaient à intervalles réguliers, mais pas le moindre taxi à l’horizon. Elle s’apprêtait à dégainer son portable pour repérer la station de métro la plus proche lorsqu’elle l’aperçut, juste en face de la papeterie.

Une construction typique de Brooklyn, dont l’unique particularité résidait dans sa décrépitude. Le genre d’immeubles qu’on montre dans les films pour avertir le spectateur que l’action se déplace vers un mauvais quartier, même si, à ce qu’elle en voyait, celui-ci paraissait plutôt ordinaire. Ce bâtiment jurait presque avec le décor, avec ses corniches rongées et ses murs lépreux, que des strates de graffitis avaient pris soin d’enlaidir.

Au milieu de cette forêt de tags, un seul attira son attention. Récent, à l’évidence, ou du moins plus récent que les autres, puisqu’il en recouvrait une bonne partie.

SALUT, CONSCIENCE.

Sans réfléchir, Connie descendit du trottoir, puis enjamba prudemment une flaque pour traverser la rue.

Paralysé, Jazz gisait à terre, un bourdonnement violent résonnant à ses oreilles. Une flaque de sang s'étendait sur sa gauche et tout ce côté de son corps palpitait de douleur. Incapable de localiser la blessure, il la situait quelque part près de cette mare effrayante qui s'étendait de sa taille jusqu'au milieu de sa cuisse.

Pourquoi ? se demanda-t-il dans le silence de son esprit. *Pourquoi ?*

Puis un autre craquement sourd détourna un instant son attention. Morales était étendue sur le sol, inerte. Un homme s'accroupit près d'elle, un peu échevelé. Il comprit alors qu'ils s'étaient battus et avaient lutté pour l'arme. L'individu les avait pris à revers, et Morales ne lui avait donc pas tiré dessus, du moins pas intentionnellement.

— Bravo, commenta Belsamo. Bien joué.

— Ta gueule ! rétorqua l'inconnu en le menaçant avec le revolver de Morales. Ferme-la.

Le Chien parut presque aussi stupéfait que Jazz. La scène dansait devant les yeux de ce dernier en une image floue, opaque. Tout en se demandant s'il allait perdre connaissance, il fut surpris de constater avec quelle acuité il parvenait à s'examiner... La peau un peu froide et moite suggérait ce que les médecins appelaient un « état de choc », et ce n'était guère le moment d'y succomber. *Ne craque pas maintenant, Jazz. Tu ne serais plus d'aucun secours pour personne.*

Heureusement pour lui, Morales avait dégainé son arme de repli, pas son calibre 40 de service. Il avait de bonnes chances de survivre à une blessure causée par un neuf millimètres sans séquelles graves. Dans une majorité des plaies par balle, la victime s'infligeait elle-même presque autant de dommages que le projectile : en remuant, on perdait beaucoup plus de sang. La violence du choc provoquait parfois un infarctus ou aggravait l'hémorragie en accélérant le rythme cardiaque.

Alors si tu te prends une balle, Jazz, laisse-toi tomber en douceur, sans paniquer. Pas d'affolement.

La bonne blague !

Il s'obligea à prendre une longue inspiration puis à expirer lentement. Connie lui avait un jour enseigné sa technique de

respiration, comme au yoga. Sur l'instant, la pratique lui avait paru étrange et agaçante, mais, étant donné les circonstances, tous les moyens semblaient bons pour rester en vie.

Morales ne bougeait plus. Jazz distinguait une déchirure dans son blazer, mais aucune trace de sang. Même à bout portant, le gilet pare-balles aurait bloqué un petit calibre, il en était presque sûr. Le choc lui aurait coupé le souffle et elle s'en serait tirée avec une vilaine ecchymose. Cependant, Jazz avait entendu parler d'infarctus causés par le seul impact, alors que la victime portait un gilet pare-balles. Toutefois, Morales respirait normalement. Peut-être était-ce la chute qui l'avait assommée.

Un violent élançement remonta le long de sa jambe et il étouffa un cri. *Oublie Morales une seconde. Toi aussi, tu es blessé.*

L'espace d'une minute, il reprit conscience du monde extérieur et s'aperçut que Belsamo et l'inconnu se disputaient. Les tueurs allaient et venaient en se querellant, sans accorder la moindre attention aux deux corps étendus à terre de part et d'autre d'une mare de sang. Impassible, le ton monocorde, le Chien se comportait comme si tout ce qui l'entourait n'était qu'une simple curiosité. Son interlocuteur, lui, s'emballait. Un exalté.

— Tu n'as rien à faire ici, dit Belsamo avec une articulation quasi autistique. D'après les règles, sauf si on nous le demande, on ne doit jamais se trouver en...

— La ferme ! siffla l'autre. Ne me gonfle pas avec tes histoires de règles. Tu as idée de ce qui se passe ? Hein ? Il a fallu que tu fasses n'importe quoi. Que tu sèmes tes hommages à Ugly J partout. Abruti.

La vision de Jazz se fit légèrement plus précise. Il se trouvait toujours à l'intérieur du box 83 F, presque entre les deux protagonistes. Morales était près de lui. Sans doute avait-elle été poussée à l'intérieur pendant la bagarre.

Son arme..., songea-t-il. *Son bazooka portatif, dans l'étui d'épaule. Si je parvenais à l'atteindre...*

Quelques dizaines de centimètres à peine les séparaient. Autant dire des kilomètres, vu son état.

Au même instant, le tube fluorescent du couloir s'illumina durant quelques secondes, et il discerna le visage de l'inconnu au revolver. Cette vision lui retourna l'estomac. Cet homme... il l'avait déjà vu.

Duncan Hershey. Le tout premier suspect questionné par le groupe d'intervention. Dans un flash-back d'une netteté saisissante, Jazz se rappela la scène de l'interrogatoire : l'individu approchant le gobelet

de ses lèvres avant d'y déposer un échantillon de salive.

Bien sûr ! Il se fichait de nous livrer son ADN parce qu'il savait qu'il ne correspondrait pas à celui retrouvé sur les lieux des crimes. Lui aussi avait sa carte « Sortie de prison ».

— Vous êtes le second, articula-t-il malgré lui. Vous êtes le Chapeau. On vous tenait.

Lâchant une exclamation, Hershey ne prit pas la peine de se retourner pour répondre à Jazz.

— Vous ne teniez rien du tout. Un fantôme, une ombre, rien d'autre. Encore moins que ça. Et je ne suis pas le Chapeau. Plus maintenant. C'était simplement mon nom dans le jeu.

Sa bouche se tordit, cherchant sans doute à esquisser un sourire, mais Jazz n'y vit qu'un rictus.

— La partie est terminée. Et j'ai gagné.

— Non, c'est faux.

Si Belsamo protestait avec détachement, Jazz le sentait toutefois inquiet.

— C'est mon tour. J'ai toujours...

— Tu n'es pas concerné, coupa le Chapeau. Tu ne comprends donc pas ? Tu n'as jamais été en lice, pas vraiment. Tu ne servais qu'à me modérer. L'enclume qui retenait mon épée, c'est tout. Un objet usagé, vétuste, bon à jeter. Tu ne saisis vraiment pas ?

La gorge comprimée, Jazz déglutit avec difficulté. Autour sa jambe – car c'était bien la jambe qui était touchée, l'épicentre de la douleur se situant dans la cuisse – l'étau se resserrait régulièrement, comme un rappel. L'idée même de bouger le terrifiait. Mais l'arme de Hershey l'effrayait davantage.

Pour l'instant, tu es en vie. Ne tire pas trop sur la corde.

Si. Tu dois tirer, tu n'as pas le choix. Ils risquent de parler pendant des heures.

Il serra les dents et rampa sur le sol, prenant soin de s'appuyer sur son côté droit. Chaque mouvement provoquait un soubresaut de sa jambe, qui protestait par une décharge fulgurante, mais il se mordit les lèvres pour ne pas hurler.

Non, car c'est ça qui excite le Chapeau. C'est lui qui prend son pied à martyriser les femmes. Il aime regarder les gens souffrir. Le Chien, lui, ne considère pas les autres comme réels. Pour lui, ce ne sont que

des jouets. Mais si Hershey me voit me tordre de douleur, ça l'enflammera davantage.

Les yeux humides, la moitié gauche du corps en feu, il batailla pour s'approcher, millimètre par millimètre, de Morales. Il cligna plusieurs fois des paupières, car de nouveau sa vue se brouillait. Elle respirait encore, il en était certain. Hershey s'était contenté de l'assommer dans leur lutte. Elle semblait si proche... Sans cette balle logée dans sa jambe, atteindre son arme aurait paru enfantin...

— On peut savoir ce que tu fabriques ? cracha Hershey qui, enfin, l'avait aperçu.

Jazz rassembla ses forces pour feindre l'assurance. Pour résister à l'instinct de survie qui l'incitait à gémir, à supplier.

— Je veux juste vérifier son état, rétorqua-t-il. Elle appartient au FBI, crois-moi, mieux vaut ne pas ajouter le meurtre de l'une de leurs recrues à ton ardoise. Même Billy ne s'est jamais montré assez stupide pour...

— Quoi ? s'exclama Hershey en clignant des paupières. Elle est encore en vie ?

Il déporta imperceptiblement le canon du revolver et pressa la détente avant que Jazz ait eu le temps de pousser un cri. Une balle de petit calibre à l'arrière de la tête. Un impact parfait, presque chirurgical. Jazz aurait juré entendre le projectile ricocher dans la boîte crânienne et broyer le cerveau. L'œil droit se rouvrit, comme sidéré, puis se veina de rouge à une vitesse ahurissante.

Avec un dernier soubresaut, Morales se figea pour de bon.

« Tu causeras la perte de cet agent du FBI, Jasper. Ça, je peux te le garantir. Tu la verras clamser de tes propres yeux. »

Non... Mon Dieu, non.

« Regarde-moi tous ces cadavres, Jasper. Regarde un peu ces corps qui s'empilent autour de toi. Alors, tu t'imagines toujours que t'as les mains propres ? »

— Pourquoi avoir fait ça ? murmura Jazz. C'était inutile. Même Billy...

— Arrêtez de me chauffer avec Billy Dent, lâcha Hershey. Je me fous de Billy Dent. Je le surpasserai, en nombre de crimes comme en horreur. Je sillonnerai ce pays du nord au sud, d'un océan à l'autre, jusqu'à ce qu'on inscrive mon nom en lettres de sang sur le front de la statue de la Liberté. Un avertissement à ceux qui s'aviseront d'approcher. Je verserai assez de sang, j'accumulerai assez de cadavres

pour remplir le Grand Canyon. Je serai le plus grand des corbeaux.

Les corbeaux, encore... Et puisque Hershey ne vénérât pas Billy, Jazz comprenait à présent qu'il courait un grave danger. Il songea aux tactiques qu'il avait enseignées à Connie sur la meilleure façon d'échapper à un meurtrier. Pour l'instant, son unique option se résumait à faire parler les deux tueurs aussi longtemps que possible, dans l'espoir de s'emparer de l'arme de Morales.

— Les corbeaux ? C'est comme ça que vous vous surnommez entre vous, maintenant ? Nous, on vous appelle le Chien, reprit-il en désignant Belsamo, et le Chapeau, mais...

Belsamo fit un pas en arrière et – au grand dam de Jazz – embraya sur sa litanie :

— Tu es en train de gâcher la partie. Ils vont réussir à nous arrêter, à présent. Tous les deux.

— Je ne gâche rien du tout. D'ailleurs, ils ne me soupçonnent même pas.

Hershey n'avait pas achevé sa phrase qu'il appuyait sur la détente. Avec un cri étouffé, Belsamo pressa ses doigts sur son torse, comme s'il cherchait à en extraire la balle avant qu'elle ait pu causer ses ravages. Mais Hershey tira une seconde fois, et un disque écarlate apparut sur la joue gauche du Chien.

Une seconde plus tard – non, moins que ça –, un mélange de sang et probablement de dents dégouлина de la bouche de Belsamo. Il s'effondra à terre, la main droite palpait sa poitrine, l'autre agrippait son visage éclaté.

Un instant, Jazz crut s'être évanoui. Un étourdissement s'emparait de lui. Belsamo arborait une expression comique où se mêlaient le choc, la terreur et l'air scandalisé du type qui reçoit une gifle au beau milieu d'un dîner mondain.

Dans un ultime souffle laborieux, le Chien s'immobilisa, adossé à l'établi.

Un de moins ! pensa Jazz, qui jubilait. Plus qu'un.

« Reprends-toi, Jasper Francis. »

Après tant d'années passées à ressasser la voix de Billy, ce fut soudain celle de G. William qui s'insinua dans sa tête.

« Tâche de réfléchir vite, petit, et trouve l'argument qui convaincra cette orduure de te laisser partir. Pense à ta jolie copine, à ton meilleur ami et aux quelques gars du commissariat qui te regretteront si tout devait finir

maintenant. »

Il se traîna sur le béton, gagna quelques centimètres pour atteindre Morales puis... ne put se retenir plus longtemps. La douleur était trop intense. Il sentit une plainte sortir de sa bouche et enfler comme une bulle. Hershey se retourna, l'arme au poing.

— Sérieusement, tu me prends pour un imbécile ? Tiens-toi loin de son flingue, ou je te colle une balle en pleine tête et je dévore tes yeux l'un après l'autre pendant que tu agonises.

Bon. Compris. Continue à le faire parler, Jazz. Tant qu'il parlera, il ne te tuera pas.

— Donc, la partie s'achève, hein ? Qu'est-ce que tu y gagnes ? Qu'est-ce qu'Ugly J va te donner ?

Il avait lancé l'allusion au hasard, espérant provoquer une réaction similaire à celle de l'Impressionniste. Mais il n'obtint qu'un geste indifférent.

— Je me suis entraîné toute ma vie pour ça.

Ni vantardise ni suffisance. Il énonçait un simple fait.

— Exactement comme moi, renchérit Jazz.

Tu vois ? On est comme deux frères, toi et moi. Allez, on fait la paix.

Le Chapeau esquissa un imperceptible sourire.

— Mais moi, j'ai vécu plus longtemps que toi.

C'est lui qui arrache les yeux, se souvint Jazz.

En regardant Hershey s'agenouiller près de Morales, il s'entendit lui murmurer :

— Tu veux ses yeux, hein ? Tu veux les prendre, c'est ça ?

Jazz cherchait à évoquer l'envie, la sensualité, mais, quelque part entre son esprit et ses lèvres, la subtile manipulation se transforma en une supplique. Il ne parvenait plus à se dominer. Pour la première fois de sa vie, il était terrorisé. Son unique échappatoire était de pousser ce taré à mutiler la dépouille de Morales. C'était sa dernière chance. Parce qu'alors Hershey poserait son arme... Et enfin il pourrait tenter...

— Les yeux, ce n'est pas ce qui manque, ici bas, répliqua Hershey. Tout le monde en a deux, non ?

Je ne veux pas mourir, pitié, je ne veux pas mourir. J'ignore si ça signifie que je suis normal ou aussi mauvais que ces deux-là, mais tant pis, je ne

veux pas.

Le Chapeau palpa à la hâte le corps de sa victime, tout en gardant le petit revolver braqué sur lui. La seconde main parut s'attarder sur elle mais, à l'évidence, il ne prit aucun plaisir à sonder l'étendue plane du gilet pare-balles.

Sous le regard horrifié de Jazz, il sortit alors le gros calibre de son étui.

Continue à le faire parler.

Jazz clignait furieusement des yeux. Sa vue se brouillait de plus belle, mais il ne pouvait se permettre de perdre connaissance. Il devait rester éveillé, lutter contre l'état de choc. Il s'obstinerait à parler, autant pour s'y obliger lui-même que Hershey, même si ce dernier devait lui tirer dans le pied.

— Si la partie est terminée, poursuivit-il, à présent submergé par une vague de frissons, où iras-tu pour te faire sacrer champion ?

Jazz n'avait plus d'autre choix que de viser à l'aveuglette. Il se débattait au milieu d'un terrible cauchemar qui, telle une pieuvre, l'enserrait dans ses affreuses tentacules.

— Le Roi corbeau, lança-t-il au hasard, c'est Billy, c'est bien ça ?

Avec un soupir, le Chapeau parut enfin s'apaiser un peu.

— Billy ? Non. Le corbeau est terrible, bien plus terrible que lui.

— Et Ugly J ? persista Jazz dans son pari insensé. Qu'est-ce qu'Ugly J va penser de tout ça ?

Hershey le gratifia d'un regard à peine surpris.

— J'imagine qu'Ugly J n'aura pas d'objection à ce que le jeu se termine.

Il pointa brièvement son arme en direction du Chien et Jazz entrevit une occasion. Mais le canon revint aussitôt vers lui, ne lui laissant pas la possibilité d'intervenir.

— Le Chien n'était qu'un adversaire minable. Et un sale pervers, en plus. Tu te rends compte ? Trancher les parties intimes d'un homme ? Et les garder ?

Eh oui... Tout de même, il y a des limites à ne pas franchir. En revanche, violer des filles et leur arracher les yeux, c'est tout à fait normal.

— Il était tellement brouillon, poursuivit Hershey. Il disséminait ses petits « hommages » à Ugly J dans tous les coins... Voilà pourquoi il fallait le supprimer. Voilà pourquoi il n'aurait jamais pu remporter la

partie, pourquoi il n'a jamais eu la moindre chance d'y parvenir. C'est une chose de... Tu comprends, on devait envoyer des photos en guise de preuve. Mais c'est tout. Lui, il voulait marquer son territoire, comme... comme un chien. Un sale clébard. Oui, il ne pouvait rester que moi.

— Il t'a modéré, comme tu l'as dit tout à l'heure. Il arrivait même qu'il augmente la mise pour t'obliger à réagir en conséquence. C'était une épreuve censée déterminer tes capacités de survie. Lorsqu'il a commencé à prélever les parties génitales, tu as dû l'imiter.

Le Chapeau frissonna, mais sa main armée ne trembla pas.

— Ça me répugnait d'avoir à les toucher... là. Mais les règles du jeu sont claires. Ou plutôt, elles l'étaient. Cette fois.

Jazz redressa la tête.

— Comment ça ? s'étonna-t-il avant d'avoir pu s'en empêcher.

Pour la première fois, le visage de Hershey s'éclaira, affichant un sourire presque béat.

— C'est un jeu immémorial. Éternel. Je poursuivrais bien mes explications, mais tu n'en aurais aucune utilité.

Il va me tuer. Oui, il va me descendre. Jazz se raidit, prêt à se propulser sur le côté, à tenter n'importe quel mouvement qui lui offrirait un léger avantage.

— Mais je veux apprendre, moi aussi ! protesta-t-il pour gagner du temps. Je veux savoir !

— Assez discuté, trancha le Chapeau. Le moment est venu pour moi de partir. De recevoir ma récompense et de passer à autre chose.

Il s'enfonça dans le box pour s'emparer de la lanterne à piles. Sans sa blessure, Jazz aurait pu essayer de prendre ses jambes à son cou ou de tacler Hershey. Mais pour l'instant, il demeurerait cloué au sol, à fixer... le plafond. Et, tout en haut, il aperçut ce qui deviendrait peut-être sa planche de salut.

Alors que son corps secoué de tremblements entraînait pour de bon en état de choc, il réussit au prix d'un terrible effort à se redresser en position assise.

Hershey le dépassa pour quitter l'espace de stockage, emportant avec lui la lampe, unique source lumineuse du local. Il allait tuer Jazz et abandonner les cadavres dans ce réduit.

Avec un hurlement déchirant, il se releva en s'aidant de ses mains. Il tenta de basculer son poids du côté droit, sans y parvenir, et sentit une

nouvelle vague de douleur ravager sa jambe tandis qu'il tendait les doigts vers la corde suspendue au plafond, qu'il venait de remarquer. Hershey mit plusieurs secondes à réagir et manqua de lâcher sa lampe.

Il leva son arme. Appuya sur la détente... une seconde trop tard.

Car Jazz avait agrippé le câble et tiré de toutes ses forces, s'effondrant à terre pour entraîner de tout son poids la poulie qui – il l'espérait – lui sauverait la vie. Le rideau s'abaissa rapidement et dans un fracas si assourdissant qu'il n'entendit pas les détonations, mais vit, juste avant que l'extrémité touche le sol, de petites bosses se former à la surface de l'acier.

Malgré la douleur incandescente qui glissait le long de sa cuisse comme une coulée de lave, il rassembla le peu de vigueur qu'il lui restait pour se jeter sur la porte. Une gâche métallique permettait au bas du rideau de s'encastrent dans le pêne du sol et il l'y enclencha à deux mains. Avec un juron, Hershey tenta de le relever, mais Jazz s'arc-bouta sur le loquet, refusant de céder.

Non. Pas question. Je ne te laisserai pas faire. Tu n'entreras plus, pas tant qu'il reste un obstacle entre ce flingue et moi.

Une maigre consolation, dans les ténèbres qui l'enveloppaient...

Enfin, Hershey renonça. Tous ses muscles et ses nerfs l'imploraient de lâcher prise, pourtant Jazz tint bon. C'était une ruse, il le savait. Sitôt qu'il s'écarterait, Hershey rouvrirait la porte et tirerait.

Le silence qui s'épaississait de l'autre côté du rideau devint intolérable. Le Chapeau était-il toujours là ? Ou avait-il déjà filé ?

C'est ce qu'il cherche à te faire croire. Il attend que tu sortes d'ici, et la dernière chose que tu verras sera le canon du Glock de Morales.

Un nouveau spasme de douleur le paralysa, suivi d'une violente nausée. Un rire retentit et il se rendit compte qu'il s'agissait du sien.

— Ta situation n'a rien de drôle, commenta Hershey de l'extérieur.

Jazz partageait son avis. Pourtant, sans qu'il comprenne pourquoi, il ne pouvait s'arrêter de pouffer.

— Est-ce que tu sais qui je suis ? demanda-t-il alors. Est-ce que tu as la moindre idée de ce que mon père...

— Je sais exactement qui tu es. Tu es Jasper Dent, le fils corbeau. Et je m'en moque complètement. Tu ne fais pas partie du jeu. Le Chien, si, mais il a perdu. Et la garce aussi, comme toutes les chiennes de son espèce.

Jazz ferma les yeux. Il n'y avait de toute façon plus rien à observer,

car l'obscurité régnait dans le box. Cependant, il se força à les rouvrir. *Garde les yeux ouverts. Continue à regarder autour de toi. Tant que tu vois, tu es vivant.* Pour l'instant, ils semblaient tous deux dans l'impasse. L'un ne pouvait pas sortir et l'autre ne pouvait pas entrer. Combien de temps avant que Hershey se décide à changer d'arme et à perforer la tôle avec le gros calibre ? Combien de temps avant que...

Soudain, il perçut le raclement du métal.

Qu'est-ce que...

Clic.

Plus d'impasse. Il savait maintenant ce que le Chapeau s'apprêtait à lui faire.

Non. Oh, non. Pas question que ce type me refasse le coup de « La Barrique d'amontillado », la nouvelle de Poe.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il dissimulait de son mieux – c'est-à-dire mal – sa panique. La douleur, le choc mettaient son sang-froid à rude épreuve et annihilait les talents qu'il avait mis une vie à parfaire.

— Je reviendrai quand tu seras plus docile, lui glissa Hershey derrière la porte. Ou bien lorsque tu seras mort. À moins que je ne te laisse croupir ici pour toujours. De toute façon, ça n'a plus aucune importance.

Jazz martela le rideau du poing, ébranlant la tôle qui ne bougea pas. Hershey l'avait emmuré vivant, l'abandonnant avec deux cadavres et une plaie qui le tuait à petit feu.

— On... on pourrait peut-être passer un accord, bafouilla-t-il, même s'il voyait mal lequel.

— Pas d'arrangement, répliqua Hershey. Tu meurs, je reste en vie. C'est aussi simple que ça.

— Tu... m'as fait passer un message ! hurla Jazz. C'est toi qui m'as invité à participer au jeu ! Tu l'as inscrit sur le corps d'une victime. Tu ne peux pas...

— J'avais des instructions, rétorqua l'autre. Je me contentais de les suivre.

Un meurtrier qui obéissait aux règles : Jazz aurait décidément tout entendu. À tâtons, il effleura sa blessure, remontant la piste de cette douleur grandissante.

Il rencontra un trou dans son jean et, dessous, un second dans sa

cuisse. Après s'être débattu, il saignait toujours. Quel imbécile ! Il fit la grimace, puis enfonça son pouce dans la plaie. Une variété inédite de souffrances le foudroya. Au même instant, tout lui apparut avec une clarté limpide et une inspiration lui vint soudain. Deux établis. Le box était divisé en deux... parce que le Chien et le Chapeau se le partageaient. Un espace commun leur permettant d'entreposer outils, armes et trophées. Jazz se souvenait encore de cette nuit, presque cinq ans plus tôt, quand Billy avait finalement compris que G. William était sur ses traces et que, d'ici une heure, la police aurait cerné la maison.

« *File à la Salle de jeu !* avait-il crié à son fils. *Tu ramasses mes trophées et tu cours chez Grandma. Vite !* »

Il se tourna vers le second plan de travail et son second assortiment d'outils mortels. Et ce bocal rempli de globes oculaires...

— Tu n'abandonnerais quand même pas tes...

Allez... Quel nom le Chapeau pouvait-il leur donner ? Des reliques, des jouets ? Des trophées, des souvenirs ?

— ... tes « affaires » ici ?

Un long silence s'ensuivit, un mutisme qui, l'espace de quelques secondes, résonna pour Jazz comme une victoire. Il avait peut-être découvert le talon d'Achille de Hershey, sa corde la plus sensible, lui offrant un moyen de pression.

En fin de compte, Hershey éclata de rire. Jazz n'aurait rien pu imaginer de plus terrifiant.

— Je pourrai toujours en trouver d'autres, va ! décréta Hershey. Le moment est venu de faire table rase. De repartir de zéro. Je te laisse mes jouets. Le monde entier en regorge et il me tend les bras.

— Ils sont irremplaçables ! s'égosilla Jazz, désespéré. Tu les regretteras. Il suffira que tu repenses à l'un et d'eux et tu te diras...

Il n'acheva pas sa phrase. D'abord parce qu'il manquait de souffle. Ensuite...

Il s'attendait à ce que Hershey le quitte sur une ultime parole. Un dernier mot absurde, peut-être inintelligible. Mais lorsqu'il colla l'oreille contre la tôle, il n'entendit que des bruits de pas qui s'éloignaient...

Le silence l'accueillit alors, un néant qui s'étirait en d'interminables instants. Le silence et les ténèbres.

Peut-être s'était-il de nouveau évanoui ? Il fouilla sa poche et en sortit son portable. Prévenir Hughes... Le policier viendrait le tirer de

là. Et puis... et puis ils traqueraient Duncan Hershey. Le groupe d'intervention disposait déjà d'un épais dossier sur son compte.

« Réseau indisponible » raillait son téléphone.

Logique. Au cœur de ce bunker de béton, d'acier et d'aluminium, huit étages s'élevaient au-dessus de lui. Si le réseau ne fonctionnait pas dans le métro, il ne risquait pas de capter le moindre signal ici.

Jazz endigua son angoisse, mais s'autorisa à tambouriner à la porte en hurlant. Il s'acharna durant une bonne minute – un laps de temps particulièrement long lorsqu'on s'égosille à pleins poumons en frappant contre un rideau métallique, a fortiori avec une balle logée dans la cuisse.

Enfin, trempé de sueur, il se laissa glisser le long de la porte. Sa petite crise de rage l'avait vidé de toute son énergie.

Personne ne venait et personne ne viendrait.

Il effectua un rapide calcul. D'après lui, cet unique bâtiment comptait au minimum trois mille box. Mais dans ce dédale de corridors étroits, d'angles et de recoins qui isolaient du bruit, quelqu'un devrait s'approcher à moins de quatre ou cinq box pour l'entendre.

Cinq chances sur trois mille... La probabilité aurait pu être pire, mais à quelle fréquence les locataires venaient-ils dans leur espace de stockage ? Jazz ignorait les habitudes des New-Yorkais mais, à Lobo's Nod, les gens utilisaient ce genre de garde-meubles pour remiser les objets dont ils n'avaient pas besoin, mais dont ils ne parvenaient pas se débarrasser.

À moins qu'un gardien...

Tu parles, se dit-il en se remémorant le vigile derrière sa guérite. Il imaginait d'ici ce gros tas prendre l'ascenseur, s'arrêter à chaque étage et se contenter de passer la tête à travers les portes, avant de rentrer chez lui.

Il se demandait quand l'odeur de décomposition des corps de Belsamo, de Morales et finalement du sien envahirait les couloirs puis alerterait quelqu'un.

Allait-il se vider de son sang ou bien finir par mourir de froid dans ce bloc de béton sans chauffage, au beau milieu de l'hiver ?

La prochaine victime du Chien ne court plus de danger, songea-t-il. *C'est déjà ça.*

Puis, il pensa à Connie. Connie, au moins, ne craignait rien.

L'immeuble qui arborait son nom était resté ouvert, aussi Connie s'y glissa-t-elle sans difficulté.

Elle détenait désormais trois indices menant au mystérieux inconnu : « *bell* », « *gun* » et « Eliot Ness ».

Quelque part, dans les entrailles de ce bâtiment, elle en découvrirait d'autres. C'était certain.

Une fois à l'abri de l'averse, elle s'immobilisa quelques instants tout en se frictionnant les bras. Un plafonnier anémique offrait un éclairage sommaire au vestibule.

Et maintenant, Connie, avant de t'aventurer du côté des chutes d'eau, fais quelque chose d'intelligent.

Elle rédigea un bref SMS à l'intention de Howie, lui communiquant l'adresse du lieu. Après coup, elle ajouta : *bell, gun* et Eliot Ness, ça te dit quelque chose ? Au cas où. Elle résista à l'envie d'inclure Jazz parmi les destinataires. Avec un peu de chance, elle aurait rapidement l'occasion de tout lui raconter en détail.

Connie explorait les possibilités quant à la suite de son enquête lorsqu'elle remarqua un espace entre deux boîtes aux lettres, celles des 2A et 2C, comblé par des déchets. La boîte qui s'y trouvait avait été arrachée.

Une boîte aux lettres absente signifiait un appartement inoccupé, non ? Et quel meilleur endroit pour dissimuler un nouvel indice qu'un logement abandonné ?

Connie transporta ses bagages en haut de l'escalier, qui empestait l'urine et la bière éventée. Elle écrasa quelque chose sous sa semelle et dut rassembler toute sa volonté pour ne pas baisser les yeux. Heureusement pour elle, elle ne distinguait pas grand-chose sous cette lumière blafarde.

Le premier étage était tout aussi sombre. Comme pour lui intimer de faire demi-tour, son cœur cognait dans sa poitrine. Elle reprit ses esprits : il lui suffirait de jeter un coup d'œil à l'appartement 2B puis de filer d'ici.

L'écho nasillard d'une télévision s'échappait du 2A. Devant la porte 2B, Connie posa une main sur la poignée et la tourna. Sentant

que celle-ci n'était pas bloquée, elle la lâcha précipitamment. Et réfléchit. Fallait-il frapper ?

Imagine que des types louches squattent à l'intérieur. Des sans-abri. Des dealers.

Connie toqua tout de même. À sa grande surprise, le battant s'ouvrit aussitôt. Son souffle l'abandonna.

— Ça alors ! susurra Billy Dent. T'es bien le plus joli morceau de chocolat que j'aie jamais vu.

Connie était incapable de respirer, encore moins de pousser un cri.

CINQUIÈME PARTIE

GAME OVER

Jazz se débarrassa de ses chaussures et mordit dans l'épaisse languette de l'une d'elles avant de retirer son jean. Le sang s'était agglutiné autour de la plaie et, en ôtant le vêtement, il risquait de la rouvrir. La vision mouchetée de points rouges, il serra les dents en grommelant.

Une première vague de douleur et de nausée le submergea, puis une deuxième, puis une troisième... Enfin, il leva l'écran de son portable pour éclairer sa jambe.

La blessure était ridiculement petite. Un cercle quasi parfait. *Vive les petits calibres*, pensa-t-il. Pourtant, ni la douleur ni l'hémorragie ne semblaient proportionnelles aux dégâts.

Il examina sa cuisse et en toucha la partie inférieure. La balle n'avait pas traversé. Elle se trouvait donc toujours logée dans le muscle.

Je dois me tenir prêt... Le Chapeau pourrait revenir à tout moment. Il lui suffira d'ouvrir cette porte et de bien viser, cette fois...

Il ôta son tee-shirt et l'enroula autour de la plaie, en serrant le plus possible. Pour l'instant, ce pansement de fortune devait faire l'affaire.

Se tenir prêt...

S'adossant au rideau de tôle, il réussit à se relever. En s'appuyant sur son talon, il s'aperçut qu'il parvenait à s'aider très légèrement de sa jambe gauche, aussi se déplaça-t-il en boitillant. Chaque choc de son pied sur le béton lui arrachait une grimace.

Hershey n'était pas idiot. Jazz n'aurait jamais cru rencontrer un jour de meurtrier indifférent à Billy Dent. Néanmoins, même s'il affichait un mépris évident pour le Boucher de Lobo's Nod, le Chapeau avait laissé celui-ci le manipuler pour les besoins du jeu. Et Billy s'était exécuté de bonne grâce, lui qui ne traitait jamais avec des imbéciles. Moralité : Hershey n'en était pas un.

Par conséquent, rien sur ces établis ne lui permettrait de s'échapper ou d'appeler du secours. Hershey n'aurait jamais songé à l'enfermer ici s'il avait pensé un seul instant qu'il puisse en sortir. Et pourtant...

Fournir un dernier effort... De toute façon, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? M'allonger pour faire un petit somme, dormir, puis mourir ?

— Pas la plus belle des morts, pour un corbeau, lâcha-t-il tout haut, sans raison particulière.

S'éclairant à l'aide de son téléphone, il se traîna jusqu'au plan de travail, côté Chapeau. Dans leur bocal, les yeux le toisaient en tanguant légèrement. Hershey paraissait avoir dévalisé une quincaillerie : couteaux, scalpels et gouges en tout genre. Il découvrit aussi un stock de ruban adhésif, de cordes et de chiffons pour faire des bâillons, et une cuillère à pamplemousse (*J'en étais sûr*). Dans les tiroirs s'entassaient une collection d'épingles, de boutons et de fragments de tissus arrachés aux victimes.

Ses trophées... Des bricoles dont la disparition n'aurait alerté personne... ou qu'on aurait facilement pu expliquer.

Herhsey aurait inspiré sinon de la sympathie, du moins une certaine forme de respect à Billy. Jazz comprenait à présent que son père avait envoyé le Chapeau jusqu'ici dans un but précis : supprimer le Chien. Se débarrasser de lui dans ce box et l'y abandonner. Il faudrait des mois, peut-être même des années, avant qu'on le retrouve, entouré des preuves incriminant Belsamo, personne d'autre, dans les meurtres de Hat-Dog. La balle dans le cœur et celle dans le visage seraient certes difficiles à justifier, mais les choses n'étaient sans doute pas censées se dérouler ainsi. Le plan initial consistait probablement à assommer Belsamo, puis à lui injecter une quelconque substance provoquant les effets d'une crise cardiaque, avant de le laisser ici, au milieu d'un fouillis d'éléments accablants. Mais en abattant Morales, Hershey avait dû changer de tactique. Et il avait beau vouloir « remplir le Grand Canyon de cadavres », il ne possédait pas l'ingéniosité nécessaire pour parer à toutes les éventualités.

À moins que, dans ce cas précis, il ne se moque des conséquences. L'intérêt manifeste de Billy pour ce tueur suffisait à susciter la curiosité et le respect de Jazz à l'égard de Duncan Hershey.

Billy a fait du favoritisme... Ou alors, il s'est lassé de ce jeu. Les deux hypothèses étaient plausibles.

Lentement, Jazz s'approcha du second plan de travail. Le Chien y avait rangé ses outils de façon méticuleuse. Ses crimes paraissaient peut-être, comme l'avait souligné le Chapeau, « brouillons », mais à l'image de son appartement, son espace personnel était immaculé.

Deux établis quasi identiques. Au Monopoly, chaque participant se voyait attribuer la même somme d'argent. Billy avait donc décidé pour eux de la nature et du nombre des instruments dont ils disposeraient pour démarrer la partie, s'assurant ainsi que la police accrédi terait la thèse du tueur unique, puisqu'ils ne retrouveraient qu'une seule

marque d'adhésif, une seule sorte de corde, un seul type de lame. Diabolique et presque magistral – dans son genre.

« Quand on fait un boulot, Jasper, faut le faire bien. »

Des flacons de détergent, de Javel et d'eau filtrée étaient rassemblés dans un coin. L'eau lui permettrait sans doute de survivre durant une semaine ou deux, mais, après cela, il mourrait très certainement de faim.

En admettant que le Chapeau ne revienne pas m'achever, que je ne succombe pas à l'hémorragie ou à une quelconque infection.

Appuyé contre l'établi, Jazz subit en grimaçant une nouvelle décharge de douleur. Il pensait pouvoir extraire la balle de sa cuisse, cela paraissait faisable. Il était encore lucide, ce qui était bon signe, sans parler du fait qu'il était en mesure de respirer. En fin de compte, il n'était pas en état de choc, simplement secoué par ce qu'il venait de vivre.

Ce qui, curieusement, l'assommait de sommeil.

Non. Ne t'endors pas. Dormir c'est mourir. Et si tu ne veux pas en arriver là... il te reste toujours la Javel. Il te suffirait de l'avaler pour que tout s'arrête quand tu l'auras décidé.

Cesse de te montrer si défaitiste...

Défaitiste ? Réaliste, oui ! Absolument rien ici ne me permet de sortir. Je ne peux ni franchir cette porte ni percer les murs, et encore moins ouvrir ce cadenas.

Et alors ? Dix minutes à peine et tu envisages déjà le suicide ?

Jazz comprit que ce monologue intérieur ne lui apporterait rien de bon et il préféra y mettre fin.

Pas d'antalgique ni de sparadrap dans l'attirail de ces deux barjos, évidemment. Pas même de solution antiseptique. Rien que de l'eau, du détergent et de la Javel... et une tripotée de couteaux.

Allez, au boulot !

Il rassembla quelques menus objets puis s'assit contre l'établi du Chien, tout près du corps du meurtrier. Ce dernier était positionné de telle façon que son épaule offrait un point d'appui idéal pour le téléphone de Jazz. Il s'en servit comme lampe, la lumière braquée sur sa jambe gauche qui saillait, raide, droit devant lui.

Voyons un peu cette blessure... L'écoulement de sang est continu, mais peu important...

« Alors, quand tu découpes une jambe, lui conseilla Billy depuis le passé, faut faire attention à cette artère fémorale, là, dans la cuisse. Une vraie saloperie, ce truc-là. Sitôt que tu l'égratignes, ça pisse à gros bouillons. »

Merci, cher Paternel, pour tes précieuses leçons d'anatomie.

Le sang était sombre et le débit relativement faible confirmait que ni l'artère fémorale ni les vaisseaux les plus importants n'étaient touchés. Plutôt une bonne nouvelle. Et puisqu'il arrivait encore à bouger la jambe, l'os était sans doute intact. La balle n'avait provoqué ni fracture ni fêlure ; elle était donc logée quelque part dans la chair. Il versa un peu de Javel sur une lame empruntée au Chien, vaguement semblable à un scalpel, et il devina qu'il s'en était servi pour procéder aux lacérations préliminaires lors des éviscérations. L'instrument allait peut-être entamer sa rédemption.

Il espérait que la Javel suffirait à désinfecter sa plaie. Il arrosa ensuite sa cuisse d'eau pour mieux dégager le champ opératoire. Le sang reparut instantanément à la surface de l'impact mais, à présent, il pouvait discerner plus nettement sa blessure.

Bon. Tu peux y arriver, Jazz. Tu en es capable. Tu l'as vu faire à la télé. C'est l'affaire d'une, comment ça s'appelle, déjà ? – d'une incision latérale. Tu ouvres juste au milieu de l'orifice. Tu écarter un peu les chairs pour localiser la balle, puis tu glisses quelque chose pour faire levier. Ensuite, tu extrais le machin et c'est plié. Un jeu d'enfant, non ?

Mais d'abord... un filet de Javel. Juste sur la plaie, pour la nettoyer. Ne pas prendre de risques.

Une déflagration de douleur incandescente lui dévasta la jambe. Jazz poussa un hurlement caverneux, vociféra « Nom de Dieu » à pleins poumons avant de fondre en larmes. Secoué de sanglots, il sentit le scalpel trembler entre ses doigts et il dut saisir sa cuisse à deux mains pour l'empêcher de tressauter. L'élancement le rongea, il sanglotait sans en avoir conscience. Il pleurait comme un gamin tandis que cette douleur insupportable diminuait – avec une intolérable lenteur – jusqu'à se réduire à une brûlure sourde.

Il s'essuya les yeux d'un revers de main et se moucha dans son tee-shirt trempé de sang. Sous le halo blafard du téléphone, sa jambe prenait une couleur grisâtre, parsemée de gouttelettes rouges et de bulles blanches de Javel. De nouveau, il nettoya la peau avec un peu d'eau et, avant d'avoir eu le temps de réfléchir, il approcha la lame de sa jambe et il...

... découpe...

Oh, non.

« Tu vois, Jasper, souffla Billy, la voix du passé guidant sa main, ça se découpe comme... »

Non. Non...

Il tressaillit et sa jambe le lança de nouveau. Le sang émergea du sillon qu'il venait de tracer. Mais Jazz s'égarait déjà dans les méandres de son passé.

un couteau au fond de l'évier et puis

Soudain dans ma main.

« Comme de la volaille... »

C'est vrai. C'était bien ça, réalisa Jazz. Billy avait raison.

Un couteau dans l'évier, un couteau dans ta main

La sensation de découper sa propre chair était identique à celle de son rêve... exactement comme découper de la volaille et...

Non, non, non, non, non, non, non.

Avec un cri, il balança le scalpel à l'autre bout du local. Celui-ci atterrit dans un recoin sombre. Comme un fantôme agitant ses chaînes, l'écho de sa chute monta dans la demeure hantée qu'était devenue ce box de stockage.

Il n'y arriverait pas.

Pas tant que les railleries et les encouragements de Billy résonneraient en lui.

J'ai tenté cette incision sur quelqu'un, quand j'étais enfant. Il ne s'agissait pas seulement d'un rêve. Ça n'a jamais été un simple cauchemar. Que m'a-t-il obligé à faire... ?

Il observa sa cuisse. Heureusement, la lésion qu'il venait de s'infliger n'était que superficielle comparée à la blessure.

Reprends-toi, Jazz. Tu as tenu le coup jusque-là, ne craque pas maintenant.

Il déchira la manche de son tee-shirt et l'enroula autour de sa cuisse. Puis il fit tenir le tout avec une double couche d'adhésif. Un pansement approximatif, mais c'était mieux que rien. Il devait espérer que cela suffirait, qu'il endiguerait l'hémorragie et que la plaie ne s'infecterait pas. Qu'il n'y laisserait pas sa jambe.

Pour la perdre, encore faudrait-il que tu restes en vie, Jasper.

À ses pieds, il aperçut la sacoche d'ordinateur du Chien. En la

fourillant, il découvrit une lame de petite taille, des chiffons, des gants en latex... et un énorme couteau de boucher.

Viens par là, toi. Il éprouva une curieuse satisfaction à s'en emparer, à le tenir en main. Si le Chapeau s'avisait de revenir, il pourrait au moins lui infliger quelques vilaines cicatrices.

Le sang s'était arrêté de couler, mais sa cuisse palpitait toujours avec des spasmes réguliers. Il regarda autour de lui et ne trouva pas le moindre antalgique. Il avait regardé Morales s'équiper pour leur excursion en enfer et savait qu'elle n'avait rien d'utile sur elle. Son sac – probablement rempli de choses précieuses – était resté dans la voiture. Autant dire sur la Lune.

À moins que quelque chose ne lui ait échappé ? Qu'il ait omis de fouiller une partie du box ? *Oui, il y avait bien quelque chose...*

Il se tourna vers le Chien. Il n'éprouvait pas de répulsion particulière à toucher un cadavre. Il en avait palpé plusieurs, certains dans des états bien pires que le sien. Les tirs du Chapeau avaient perforé son torse, où le sang brillait sous la lueur du téléphone. Il avait cessé de s'écouler après avoir parsemé la chemise et le manteau du tueur de taches oblongues. Jazz scruta quelques instants son regard vitreux et ne prit pas la peine de lui fermer les yeux.

Belsamo était retombé contre l'établi en position assise et se tenait toujours à peu près droit. Il l'allongea sur le dos. La rigidité cadavérique n'avait pas encore commencé et, même alors – d'ici dix à quinze minutes –, elle s'attaquerait d'abord aux plus petits muscles. Son corps était donc encore souple et facile à manipuler. Un filet de sang s'échappa alors de la cavité par laquelle la balle était ressortie. Jazz fit la grimace. Il était plus perturbé par le fait de patauger dans le sang que par l'état du cadavre.

Le Chapeau savait que rien ici ne pourrait m'aider à m'enfuir, mais il ne pouvait deviner ce que Belsamo avait apporté. Pour l'instant, tout ce que je demande, c'est un antalgique.

Jazz fouilla la dépouille, puis lui fit les poches.

Allez, Oliver. Dis-moi que tu es migraineux et que tu as toujours de l'aspirine sur toi.

Ni portefeuille ni pièces d'identité, bien entendu.

« Trimballer jamais ces crétineries quand tu prospectes, Jasper, l'avait averti Billy. Tu peux toujours raconter que tu les as perdus ou qu'on te les a piqués. »

Il trouva une clé suspendue à un anneau. *Sans doute celle du cadenas*

du box 83 F, songea-t-il. Sympa. Et ça le serait encore plus si j'avais la possibilité d'atteindre la serrure.

Quelques morceaux de papier, couverts de pattes de mouche. Certainement des notes prises par Belsamo au cours de ses prospections, lorsqu'il pistait sa nouvelle victime.

Vraiment ? Pas d'aspirine ? Rien de ce genre ? Tu veux me faire croire que toutes ces voix dans ta tête ne te donnaient jamais mal au crâne ?

Enfin, sa main rencontra un téléphone au réseau équivalent à celui de Jazz, c'est-à-dire inexistant.

Adossé à l'établi, il se laissa glisser sur le béton glacé et posa la jambe sur le cadavre du Chien. La surélever limiterait l'hémorragie.

Ce box ne contenait rien d'utile. Il n'y avait aucun moyen d'en sortir, ni même d'apaiser cette douleur atroce et tenace qui lui serinait la menace d'une infection, d'une amputation, ou bien encore...

Garde ton calme. Tu as de l'eau. Et maintenant, tu as deux portables, soit deux fois plus de chances d'avoir du réseau.

Oh, génial ! Il faut fêter ça. Tu bois quoi ? Flotte ou Javel ?

Il rouvrit le téléphone jetable de Belsamo. Toujours rien.

Mais il aperçut une icône en forme d'enveloppe. Un SMS. Belsamo avait dû le recevoir avant de pénétrer dans le complexe.

Jazz l'afficha. Il s'agissait en fait d'une photo.

« Pourquoi es-tu venu ici ? avait-il demandé à Billy. Qui espérais-tu retrouver à New York ? »

Mon Dieu...

Billy avait répondu : « J'vais mettre le toutou au parfum. Il sera dans le secret et t'auras plus qu'à lui demander. »

Son père avait tenu parole. Plus parlante qu'un long discours, l'image lui sautait aux yeux. Non... C'était forcément un jeu de lumière. Ou plutôt d'ombre. Ou bien sa vue devenue trouble faisait naître des mirages à cause de la douleur.

Je me suis finalement évanoui. Je rêve... C'est un rêve pendant que j'agonise.

Il se pinça la jambe, juste au-dessous de sa blessure, et le sursaut de douleur lui confirma qu'il était parfaitement conscient.

Il connaissait cette femme. Elle avait vieilli, mais il la reconnaissait.

Elle se trouvait là, en photo sur le téléphone de Belsamo, dans un

message envoyé par Billy.

Sa mère. Bien vivante.

Remerciements

Comme toujours, je dois commencer par remercier toute l'équipe de Little, Brown qui a permis à *Game* d'exister : Alvina Ling (éditrice émérite), Bethany Strout (son assistante désormais insensibilisée), Megan Tingley, Victoria Stapleton, Melanie Chang, Jessica Bromberg, Andrew Smith, Zoe Luderitz, JoAnna Kremer, Barbara Bakowski, Alison Impey, Amy Habayeb, Kristin Dulaney, ainsi que toutes les personnes que j'ai honteusement omis de mentionner ici. Merci à chacun d'entre vous.

Ensuite mon agent, Kathy Anderson, et tout le personnel d'Anderson Literary, ainsi que toute la formidable équipe de Jody Hotchkiss and Associates.

Je dois également remercier mes tout premiers lecteurs : Morgan Baden, la troublante Libba Bray, et Eric Lyga (qui m'a également offert un jeu de Monopoly – merci frérot). Une pensée toute particulière pour Darryl Aiken-Afam.

Et maintenant... les experts ! Le Dr Deborah Mogelof m'a une fois encore sauvé la mise grâce à ses conseils dans le domaine médical, dispensés avec une précision chirurgicale, même en réponse aux questions les plus bizarres ! L'inspecteur Paul Grudzinski, du NYPD, fut d'une aide précieuse sur la police de Brooklyn, et Philip Edney ainsi que l'agent spécial Joseph Lewis, du FBI, m'ont permis de comprendre certains aspects du fonctionnement du « Bureau ». Comme toujours, en ce qui concerne les aspects légaux et médicaux de cette histoire, tout ce qui est correct l'est grâce à eux, et tout ce qui est erroné est entièrement ma faute !